A TRAVERS
L'EMPIRE BRITANNIQUE

AUTRES OUVRAGES

DE M. LE BARON DE HÜBNER

PUBLIÉS

PAR LA LIBRAIRIE HACHETTE ET C[ie]

Promenade autour du monde; 7[e] édition. 2 vol. in-16, brochés, 7 fr. 50

Le même ouvrage, avec 48 gravures. 2 vol. in-16, brochés, 4 fr.

Le même ouvrage, en un magnifique volume in-4[e], avec 316 gravures sur bois, d'après nos plus célèbres artistes, broché, 50 fr.

Richement relié avec fers spéciaux, tranches dorées, 65 fr.

Sixte-Quint d'après des correspondances diplomatiques inédites; 2[e] édit. 2 vol. in-16, brochés, 7 fr. 50

12627. — Imprimerie A. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris

A TRAVERS
L'EMPIRE BRITANNIQUE

(1883-1884)

PAR

M. LE BARON DE HÜBNER

Ancien Ambassadeur, ancien Ministre

TOME SECOND

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1886

INDE

(SUITE ET FIN)

A TRAVERS
L'EMPIRE BRITANNIQUE

III

BOMBAY

Du 7 au 19 février.

Pouna. — Parbati. — La ville indigène. — Le collège du Dekhan. — Les Ghats. — Parell. — Bombay. — L'île de Salsette. — Un « déjeuner public ». — La « Saison » à Bombay. — Les tours du Silence. — L'homme aux symboles. — Goa (Pangim). — L'église goanaise. — Les bords du Mondovi. — Goa-Velha. — Ahmedabad. — Architecture et sculpture. — Position sociale des singes. — Une noce dans le grand monde.

Départ de Bolaram à la pointe du jour. Vingt-quatre heures de chemin de fer fort agréablement passées en compagnie de Sir Donald Stewart et de son aide de camp, colonel Chapman. Suivent deux jours intéressants à Pouna, où nous sommes les hôtes du général Hardinge.

Pouna, un des grands cantonnements militaires de l'Inde et quartier général du commandant en chef de l'armée de Bombay, me paraît

simplement magnifique. Le *band* est une sorte de parc traversé par de larges avenues et composé de jardins qui entourent les habitations européennes. Le matin de très bonne heure, on y voit de jeunes dames caracoler sur leurs chevaux importés d'Angleterre, de Hongrie, d'Australie, des gouvernantes se promener, les lunettes sur le nez, avec leurs élèves, des chars à bancs élégants tirés par des poneys, en route pour la pelouse réservée au lawn-tennis. A huit heures, toute cette animation a disparu avec la fraîcheur du matin. Le silence, la solitude, le soleil et la poussière sont et seront, jusqu'à la nuit tombante, les maîtres du terrain. On m'a fait voir le Council Hall, un hôpital dû à la munificence des Sassoon, des églises, un collège, d'autres édifices, dont l'ensemble doit faire une grande impression sur les indigènes. En effet, des gens qui s'établissent aussi solidement doivent avoir l'intention et de grandes chances aussi de rester dans le pays. On me dit que, de tous les pays hindous (non musulmans) soumis au gouvernement de l'Inde, les États mahrattes, celui du Peshwa en particulier vaincu et détrôné en 1818, le plus puissant de tous, sont les seuls où les dispositions des esprits soient restées défavorables à la domination anglaise.

Quiconque a visité Parbati ne l'oubliera jamais. C'est un temple qui couronne un mamelon isolé. Nous escaladions les larges gradins qui y mènent, lorsque l'éléphant qui nous portait s'arrêta tout court, agita sa trompe, poussa des cris rauques et se mit à pivoter sur une de ses jambes à la façon des chevaux soi-disant de haute école espagnole, qu'on produit au cirque. J'éprouvais les sensations d'un aéronaute chevauchant sur le sommet de son ballon. Deux jeunes officiers, mes compagnons et moi nous nous mîmes à rire, mais d'un rire un peu forcé qui ne redevint franc que lorsque, grâce à l'aiguillon du cornac, l'animal indiscipliné, rentrant dans le devoir, nous déposa, sains et saufs, sur la plate-forme du temple.

Du haut de l'enceinte nous planons sur le sanctuaire. Plus bas se déroule à nos pieds un immense tapis jaune tacheté de points noirs. C'est la plaine brûlée de Pouna, parsemée de petits groupes d'arbres isolés. Les crêtes des Ghats[1], les hauteurs de Satara en forment la bordure. Le ciel est safrané et le soleil couchant prodigue ses lueurs magiques à travers une atmosphère légèrement brumeuse. Le brahme du temple me

1. Les Ghats, chaînes de montagnes, longent l'Océan à l'ouest et à l'est de la péninsule Gangétique et forment les gradins qui mènent au haut plateau du Dekhan.

montre du doigt un petit terrain boisé en disant : « C'est Kirki. C'est là que les Anglais nous ont anéantis. » Et il dit vrai. Ici, sur cette plaine devenue historique, Mount-Stuart Elphinstone a préparé, et ses généraux ont accompli, la destruction du formidable empire des Mahrattes. Avant eux, à Seringapatam, le général Wellington avait arrêté les envahisseurs mahométans en train de conquérir le Sud. Seringapatam et Kirki sont des étapes sur la route royale, inondée de gloire et de sang, qui, à travers désastres et succès, a mené l'Angleterre à la possession de l'Inde. Delhi a vu l'achèvement de l'œuvre.

Deux visites à la ville indigène, une le matin, l'autre le soir. Ce sont les heures où règne la plus grande animation, surtout celles du soir, lorsque le crépuscule enveloppe de ses voiles transparents cette cohue mouvante, ces processions, ces noces, cette foule chargée de fleurs qui se presse autour des temples. Quel contraste avec le cantonnement des maîtres ! Là le confort, le luxe, la magnificence. Ici la poésie et le pittoresque. Dans cette ville se côtoient l'élément hindou qui prédomine et l'élément mahométan.

Mais pour les distinguer il faudrait des yeux plus exercés que les miens.

Le « collège du Dekhan » est un bel édifice. Je trouvai dans une grande salle une douzaine de jeunes Hindous de dix-huit à vingt ans. Ils étudiaient Bacon et Shakespeare! Ce soir ils discuteront en séance publique la thèse : *les Anglais dans l'Inde!* C'est, il me semble, à Pouna, un sujet bien délicat. Tout le monde me parle du prestige anglais, et l'on a bien raison. Ce n'est qu'avec l'aide du prestige qu'une poignée de *civilians* et soixante ou soixante-dix mille soldats anglais peuvent contenir deux cent cinquante millions d'Indiens. Mais le prestige gagne-t-il à ce genre de dissertations juvéniles? « Ces étudiants, demandai-je à un des jeunes professeurs anglais, ont-ils leur franc-parler dans ces dissertations académiques? — Parfaitement », me répondit-il. Cette confiance et ce respect pour la liberté individuelle m'ont paru fort beaux. Mais est-il prudent de laisser discuter par de jeunes Mahrattes, dont le dévouement à l'Angleterre est au moins problématique, la question de la *présence* des Anglais dans l'Inde? Ne pour-

raient-ils pas un jour mettre sur le programme l'éventualité de votre *départ?*

Sept heures de chemin de fer. La voie en descendant rapidement les Ghats serpente le long de rochers coupés à pic, contourne des abîmes, passe au-dessous de blocs qui semblent suspendus dans l'air, traverse de nombreux tunnels, débouche enfin sur la plage de la mer Arabique. L'air embrasé et la richesse d'une végétation tropicale rappellent au voyageur qu'il a quitté l'atmosphère relativement fraîche du Dekhan.

Parell, du 9-12, *du* 14-16 *février.* — Sir James Fergusson, gouverneur de la présidence de Bombay, ayant bien voulu m'offrir l'hospitalité, je quitte le chemin de fer à une station voisine de Parell, à six milles de Bombay, où se trouve la résidence officielle du représentant de la Reine.

Government-house était une église et un collège de Jésuites, qui furent expropriés en 1720

par l'ancienne Compagnie des Indes. La partie inférieure de la nef forme le hall, la partie supérieure la grande salle de réception. L'étendue et la solidité de l'édifice seules rappellent les anciens propriétaires. C'est une magnifique construction, qui, malheureusement, est devenue malsaine pendant une partie de l'année. A cette époque les habitants se réfugient à Malabar-point, situé dans un des quartiers les plus sains de la ville, ou au Government-house près de Pouna. Ici, comme à Madras, je suis frappé de la magnificence du service, du nombre des domestiques, des équipages, des chevaux, de la richesse des livrées, du luxe sobre, élégant et nullement théâtral de tout l'établissement. Envisagées à notre point de vue européen, ces somptuosités paraissent exagérées. Mais n'oublions pas que l'Inde n'est pas seulement habitée par des Anglais ; que ceux qui gouvernent cet empire ne peuvent guère, dans leur manière de vivre, rester trop au-dessous des maharajas et des grands nobles du pays, et que l'Oriental mesure l'étendue du pouvoir à l'auréole matérielle qui l'entoure.

Bombay[1] a été mille fois décrit et peint, mais ni peintres ni écrivains ne sont parvenus à en tracer une image ressemblante. C'est, à ce qu'il paraît, une tâche impossible. Je n'ai garde de m'y essayer. Je chercherai seulement à fixer mes souvenirs.

La ville occupe la partie méridionale d'une île du même nom, étroite et longue, qu'une digue relie à l'île de Salsette et au continent. Baignée à l'ouest par la mer Arabique, à l'est par les eaux calmes d'un golfe parsemé d'îlots qui, en forme de triangle, pénètre vers le nord assez loin dans l'intérieur des terres, l'île de Bombay projette au sud deux promontoires peu élevés, effilés et de longueur inégale. L'un, celui de l'ouest, Malabar-hill, domaine du pouvoir, de l'élégance et de la richesse, s'est couvert de jolies maisons, de cottages, de villas plus ou moins ensevelies sous la végétation exubérante des tropiques. Fonctionnaires, juges, consuls, notabilités de la haute finance y ont porté leurs pénates. Quiconque se respecte demeure à Malabar-hill. Le gouverneur ne vient-il pas régulièrement tous les ans passer un ou deux mois à Malabar-point? Mais, pour bâtir et demeurer dans cette région privilégiée, le teint blanc est de rigueur. Même les Parsis, les

1. Population 773 000

grands richards de Bombay, en sont exclus tant qu'ils vivent. Leurs corps seuls y sont admis pour être dévorés par des vautours dans les tours du Silence qui occupent le point culminant de ce paradis terrestre.

L'autre promontoire, celui de Colaba, porte sur son extrémité, qui est le point le plus méridional de Bombay, l'observatoire et le phare.

Entre ces deux langues de terre ou ces promontoires s'étendent plusieurs quartiers de la ville qui, avec Malabar-hill et Colaba, encadrent de trois côtés les eaux basses de l'*arrière-baie*, accessible seulement à de petits bateaux.

C'est sur la côte orientale de l'île de Bombay que se concentre la vie maritime. Le vaste port, protégé par le fort, s'ouvre sur le golfe en face de l'île d'Éléphanta et du continent. L'animation qui y règne témoigne de l'importance de la métropole du commerce de l'Inde.

Ce qui charme l'œil à Bombay, c'est la variété : variété dans les sites, dans la physionomie des rues, et dans celle de la population. Prenons pour point de départ le phare de Colaba. Vous remontez vers le nord entre deux nappes d'eau qui sont l'Océan. Vous gagnez le Bander d'Apollon et, après un bon déjeuner, bien servi au Yacht Club, vous pénétrez dans la ville proprement dite. D'abord l'esplanade avec ses construc-

tions monumentales, le secrétariat où sont installés les bureaux du gouvernement, l'Université, l'asile des marins ; plus loin la cathédrale anglicane, qui date du commencement du siècle dernier, l'hôtel de ville et tant d'autres édifices qui témoignent du goût moderne de l'Angleterre.

Vous vous dirigez vers les quartiers des Parsis et des Hindous, arrêté à chaque instant par les passants ou par des objets curieux, jolis, hideux, de toute façon nouveaux, dont vos regards ont de la peine à se détacher. Encore quelques pas et vous retrouvez l'Europe dans les grandes artères qui mènent vers Bycalla, le faubourg du nord qui donne son nom à un club renommé dans le monde indo-britannique. Ici finit la ville. Le bruit et l'animation cessent brusquement. Pour rentrer à Parell, j'ai à traverser une prairie immense, un peu solitaire la nuit. Mais n'importe. Dans l'Inde, depuis le cap Comorin jusqu'aux bords de l'Indus et jusqu'au pied de l'Himalaya, l'Européen, je ne dis pas l'indigène, muni de son talisman qui est la couleur de sa peau, peut voyager de jour et de nuit en parfaite sécurité.

Rentrons dans la ville des indigènes. Excepté le quartier des Parsis, qui, comme ses habitants, offre un caractère particulier, elle se distingue peu de toutes les villes de l'Inde. Mais

les êtres animés y sont autres. D'abord il y a un grand nombre de femmes, tandis qu'elles sont très clairsemées ailleurs. Ici vous les rencontrez partout. Regardez ce groupe : ce sont des femmes parsis. Vous les reconnaissez aux couleurs éclatantes de leurs robes et de leurs écharpes artistement drapées, à leur taille svelte, élancée, gracieuse ; aux regards limpides, aux yeux chargés de paupières allongées, à l'ovale des joues, qui, comme la nuque et les bras nus, rappellent les chefs-d'œuvre de la statuaire grecque. Et quelle animation ! Elles causent, elles gesticulent, elles rient. Oui, elles rient. Rien de plus rare dans l'Inde que de voir sourire ; mais rire, c'est inouï. J'ai bien vu des domestiques hindous contracter leurs lèvres, par déférence pour le maître ; mais c'était une grimace et non un franc sourire. Ici, dans la bonne compagnie, on ne rit pas plus que chez nous on ne bâille.

A côté de ce groupe lumineux tout ensoleillé, passent dans l'ombre des maisons, avec une démarche de canéphores, des filles hindoues, vêtues de blanc, portant sur la tête un vase aux contours classiques : vraies déesses qui descendent de l'Olympe déguisées en simples mortelles. Le dervis, ce fléau de la société indigène, avec son aspect sinistre, son regard haineux, ses cheveux hérissés, couvrant sa nudité de quel-

ques oripeaux, se glisse parmi la foule d'hommes affairés de toutes races et de toutes croyances. Cette multitude, tantôt embarrassée par des charrettes attelées de bœufs, tantôt refoulée par les cabriolets élégants de négociants européens, s'agite entre deux rangées de maisons en bois peint ou sculpté, devant des temples petits et grands, qui exhibent sur la façade leurs grotesques idoles. Ces sanctuaires ne se cachent pas derrière des enceintes, mais ouvrent leurs portes sur la rue, et les dévots entrent et sortent sans interruption. Oui, les vieux dieux règnent toujours. L'esprit chrétien n'a pas encore prévalu sur cette civilisation moins parfaite, mais plus ancienne que la nôtre. Ce sont des fleuves qui se rencontrent, qui se croisent et s'entre-choquent sans jamais se confondre.

Autour de Parell il y a un parc, mais un parc des tropiques. Les paysages varient sans cesse, sans jamais perdre la couleur locale. C'est toujours l'Inde méridionale : des touffes de bananiers surmontées de l'éventail des cocotiers, des étangs encadrés de cocotiers, de longues avenues bordées de cocotiers. De petits temples çà et là. Le tout animé par les jeux de la lumière et de l'ombre.

Je reviens d'une longue promenade avec le gouverneur. Nous avons visité l'île de Salsette. Sur la plage s'espacent les jolis jardins et les jolies maisons de campagne des Parsis. C'est leur Malabar-hill. De loin, ces villas se distinguent peu de celles d'Europe ; vues de près, c'est l'Orient.

En rentrant, nous avons passé près de trois ou quatre *églises portugaises*, c'est-à-dire catholiques, desservies par des prêtres indigènes. Par le nom générique de *Portugais* ou de *Goanais*, les Indo-Anglais désignent ceux qui descendent d'un père portugais et d'une mère indigène, et qui, plus ou moins, sont redevenus Indiens dans le cours des siècles. Ces Goanais forment le noyau de la population indigène chrétienne de cette partie de l'Inde. Quoiqu'ils aient oublié ou plutôt qu'ils n'aient jamais su la langue de leurs pères et parlent un mauvais hindoustani, ils conservent un vif attachement pour le roi de Portugal.

Nous sommes ici en pleine saison. A Parell et dans la ville, tous les soirs des bals, des dîners, des routs, des soirées musicales. C'est que Bombay reste à la hauteur de sa réputation. Déjà Mount-Stuart Elphinstone vantait le bon

ton et la gaieté qui régnaient en son temps dans la société de cette capitale. Sous ce rapport il place Bombay même au-dessus de Calcutta[1].

Au Government-house aussi l'étiquette, si strictement observée aux réceptions des représentants de la Reine dans l'Inde et dans les colonies, prend de plus libres allures. Partout ailleurs, conformément aux usages de cour, le gouverneur, comme représentant de sa Reine, ne paraît que lorsque tous les invités sont arrivés. A Bombay ce haut fonctionnaire s'émancipe et, comme dit Elphinstone, au salon il se montre tout à fait *private gentleman*.

J'ai eu l'avantage d'assister à un des déjeuners publics de Sir James. C'est une coutume qui remonte au dernier siècle. Une annonce insérée dans les journaux engage à déjeuner pour le lendemain ceux qui désirent parler au gouverneur. Ils n'ont qu'à écrire la veille à son secrétaire et à donner leur nom. Hier les invités étaient nombreux. Il y avait des Anglais et quelques indigènes, parmi eux des Parsis. Je ne pense pas que tous aient touché aux plats qu'on servait, mais ils étaient assis avec nous autour de quatre grandes tables rondes. On se rendit

1. Parell, 3 décembre 1819. *Life of the Hon. M.-S. Elphinstone*, London, 1884.

ensuite au jardin ; et, pendant que nous fumions, le maître de la maison put s'entretenir à son aise avec chacun de ses hôtes. Cette coutume me semble digne de passer dans les habitudes officielles de l'Europe. L'essentiel est de parler affaires après et non avant le repas.

Ce soir grand bal dans la maison d'un haut personnage parsis. On sait que les Parsis forment un élément très important de la population de Bombay. La salle était magnifiquement décorée, moitié à l'anglaise, moitié à l'orientale. Le maître de la maison me semblait le type du prince-marchand des *Mille et une Nuits*. Et penser que cet homme laissera dévorer son corps par des vautours ! Les dames de sa famille ne parurent pas. Il n'y avait que des Anglaises, parmi elles plusieurs jolies femmes, aucune décidément laide, toutes remarquables par la fraîcheur de leurs toilettes. Tout le monde se livrait aux plaisirs de la danse, les uns avec un entrain peu justifié par la température, d'autres par sentiment du devoir. J'ai vu de vieux militaires se trémousser avec le zèle et le dévouement d'hommes habitués à observer la consigne. La société anglaise ne connaît pas de limites

d'âge, et elle a raison. Elle abandonne au bon Dieu le soin de vous mettre à la retraite. Dans tous les pays, mais surtout dans le milieu anglo-saxon, les danseurs se divisent en deux catégories : ceux qui sont animés du feu sacré de Terpsichore, et les consciencieux, les hommes de devoir. Ces derniers, je les admire, mais je les plains. Rien n'est moins amusant que la manière dont ils s'amusent ; mais rien n'est plus amusant que de les voir s'amuser.

Cet après-midi, guidé par l'aimable consul de l'empereur, M. Stockinger, je me suis fait conduire à Malabar-hill, malgré une chaleur étouffante. Arrivés au sommet, nous nous trouvons devant une haute muraille percée d'une porte. Les gardes nous laissent passer sans difficulté, et me voilà dans un délicieux jardin rempli d'arbrisseaux en fleurs. C'est en cet endroit enchanteur que s'élèvent trois tours circulaires sans toiture et d'une hauteur d'environ vingt pieds. Le silence profond qui règne ici et qui fait qu'on les appelle tours du Silence est tout à coup interrompu par les battements d'ailes et les cris d'un grand nombre de vautours. Ils ont quitté le bosquet voisin du quartier indigène qui leur

sert de repaire, s'abattent sur le haut d'une des tours, et, en serrant leurs rangs, la ceignent d'une couronne noire. Aussitôt le silence se rétablit. Immobiles, leurs plumes immondes hérissées, ces hideux oiseaux attendent leur proie. Elle ne tarde pas à arriver : un petit convoi débouche par la porte de l'enceinte. C'est le corps d'un Parsis porté par des parents ou amis. Deux hommes barbus qui le jetteront aux vautours marchent derrière la bière. D'autres coreligionnaires vêtus de blanc les suivent. On s'arrête devant deux chiens sacrés, dont la mission semble être de constater l'identité des trépassés. Les deux hommes barbus portent le mort dans l'enceinte de la tour, où nul n'est admis, sauf eux. Les oiseaux se précipitent sur le cadavre et le dévorent. En moins d'une demi-heure ils ont accompli leur œuvre et, bien repus, ils s'envolent : les os seuls sont restés. Les deux hommes barbus les jettent dans un trou au centre de la tour ; là le temps les convertira en poussière.

Un voyageur de la fin du dix-septième siècle a expliqué cette singulière forme de sépulture par la vénération des adeptes de Zoroastre pour les éléments : ils tâchent de les préserver du contact des cadavres, qui les souilleraient.

Les Parsis sont des hommes bien faits, pour la plupart de haute taille, avec le nez aquilin,

les yeux en amande, le regard grave, pénétrant, réfléchi et le profil aryen. Leur coiffure et l'ampleur de leurs vêtements rappellent, comme leurs traits, le pays d'où ils sont venus et dont ils ont pris et conservé le nom : la Perse. De toutes les races qui habitent la péninsule Gangétique, c'est la leur qui, par l'éducation, le savoir, la connaissance des pays étrangers et le goût des voyages, s'est le plus rapprochée des Européens. Sous ce rapport, la différence entre les Parsis et les Hindous est frappante. Beaucoup d'entre eux parlent anglais. Plus d'une fois, en me promenant seul dans les quartiers indigènes, il m'est arrivé de demander mon chemin, en anglais, à des Parsis. Sachant la langue, ils ont toujours pu me renseigner. Ils sont presque tous marchands ou artisans, et le grand mouvement des affaires multiplie leurs relations personnelles avec les Anglais. Et cependant un abîme les en sépare. La civilisation européenne a pu polir la surface, mais elle n'a pas pénétré au delà. Elle n'a pas transformé l'homme. Ils s'inclinent encore aujourd'hui devant les éléments, comme ils faisaient il y a des milliers d'années.

Le contact d'un mort est une souillure. Ces deux hommes barbus eux-mêmes, les êtres les plus abjects de leur communauté dans l'opinion des Parsis, portent des gants. Ce n'est

qu'avec des pincettes qu'ils touchent les cadavres. On souillerait le feu en les brûlant; l'eau en les confiant aux fleuves sacrés, comme les Hindous; l'air en y mêlant les émanations nauséabondes des corps en décomposition; la terre en les y enfouissant. C'est ce qui explique la scène à laquelle je viens d'assister, non sans émotion. Il est vrai que les atrocités se commettent derrière les coulisses, comme dans les tragédies grecques, mais le spectateur en voit tout de même quelque chose. Seulement, ce quelque chose il le voit à travers le prisme de l'imagination, et l'effet n'en est que plus horrible.

Mais détournons les yeux et l'esprit de ces dégoûtants festins de harpies. Regardons autour de nous! Bombay est à nos pieds : la ville et la baie et la mer! Au sud-est on devine le port à une forêt de mâts dont on n'aperçoit que les cimes. Au delà, sur l'horizon, des rochers et des îlots aux contours fantastiques, nus ou tapissés de fougères, les uns et les autres dorés par le soleil. Tout près, au-dessous de nous, un des quartiers indigènes, noyé dans un océan de cocotiers, et par-dessus leurs panaches agités, à travers leurs éventails ouverts, derrière les voiles transparents de la distance, les édifices imposants de l'Esplanade et de Colaba. Plus à l'est, une masse confuse de maisons hérissée de quelques flèches:

c'est le corps de la ville de Bombay. A votre droite, baignant le pied des hauteurs où vous vous trouvez, la mer Arabique. C'est un des plus beaux et, par la variété des éléments dont il se compose, un des plus riches panoramas qu'on puisse voir ; on pourrait même dire qu'il est unique. Mais le contraste des tours du Silence vous empêche d'en jouir complètement. Peut-être, sans vous en rendre compte, vous vous sentez troublé, et vous quittez ces lieux avec un mélange de plaisir et de regret.

Un ami m'a fait faire la connaissance d'un jeune mahométan indien qui a étudié à Paris et à Londres. Envoyé tout jeune en Europe, il parle l'anglais à merveille. Nous causâmes longtemps, et dans le cours de la conversation, qui avait pris dès l'abord une tournure sérieuse, je lui demandai : « Croyez-vous ce que la religion mahométane vous prescrit de croire? — La civilisation européenne ne contient rien qui soit contraire à ma confession. — Ce n'est pas une réponse. Croyez-vous que Mahomet était le prophète de Dieu? — Oui, pourquoi pas? Ce qu'il enseignait était le symbole de la vérité philosophique. » Il ne sortait pas de là. « Que pensez-

vous des brahmes? Croient-ils à leurs innombrables dieux? — Non, ils sont trop éclairés pour cela. Ceux qui ont passé par les écoles anglaises ne peuvent pas ne pas comprendre que les idoles ne sont que des symboles de la vérité philosophique. » Encore les symboles! Je le priai de me dire ce qu'il entendait par ce mot. Il essaya vainement de trouver une réponse. Le dépit, l'embarras et, je ne crois pas me tromper, le doute se peignaient sur sa douce et spirituelle physionomie. Oui, il semblait douter de son symbole. Je changeai aussitôt de conversation. On me dit que c'est un des hommes les plus intelligents et les plus instruits de sa classe. Mais un terme vague et qui ne dit rien lui suffit pour expliquer tout.

Ceci me rappelle une petite aventure qui m'est arrivée à Paris le 2 décembre 1851, le jour du coup d'État. Je flânais sur les boulevards. Arrivé à la porte Saint-Denis, je remarquai, au centre d'un petit attroupement, un individu qui, au milieu des acclamations de son auditoire, répétait sans cesse les mêmes paroles : « Frères, asseyons-nous au banquet de la nature ». Me frayant passage à travers la foule, je lui demandai : « Frère, qu'entendez-vous par banquet de la nature? » Il chercha une réponse, ne la trouva pas, se mit à bégayer, se troubla et finit par dire

qu'un banquet était un banquet, un banquet comme on en offrait aux citoyens en Amérique. Ses auditeurs, qui venaient de l'applaudir, soudainement pris de méfiance, lui répétaient ma question d'un ton de plus en plus menaçant, et ils lui auraient probablement fait un mauvais parti si, par bonheur pour lui, une charge de cavalerie n'avait dissipé le rassemblement et mis fin à son embarras. C'était pour moi un trait de lumière. L'homme à la recherche du nouveau, qu'il tâche de le trouver dans les voies spéculatives de la philosophie ou, le revolver à la main, sur les barricades, s'attache vite à une formule qu'on lui suggère, mais il l'abandonne avec la même facilité sous l'influence du premier sceptique qu'il rencontre. C'était peut-être aussi le cas de l'homme aux symboles. Sans doute, au contact de la science, les brouillards de la superstition se dissipent et les idoles croulent; mais non sans laisser des lacunes dans le cœur de l'adepte. Si vous ne comblez pas ces lacunes en lui donnant des convictions nouvelles, il fait comme l'homme qui, près de se noyer, s'accroche à un roseau. Il s'empare avidement de la première formule creuse qui s'offrira à son esprit, mais il la rejette au premier doute : le roseau se brise entre ses mains, et il tombe dans le vide.

Goa, 12 au 14 février. — Je dois à l'amabilité de Sir James Fergusson, qui a bien voulu mettre son yacht à ma disposition, d'avoir pu visiter Goa.

Le 12, à la pointe du jour, le *Mary-Frere* quitta son mouillage du port de Bombay, et, glissant rapidement le long des bas coteaux surmontés de crêtes des Ghats, mouilla le lendemain à la même heure devant Pangim ou Goa-Nova, capitale des possessions portugaises dans l'Inde. Un tableau ravissant se déroule devant les yeux des arrivants. Des forêts épaisses de cocotiers enveloppent les deux rives du Mondovi, qui se confond ici avec la baie. Au-dessus de ces rubans verdoyants s'étagent, en formant plusieurs plans, de hautes montagnes dont les sommets sont déjà inondés de lumière tandis que les ténèbres de la nuit enveloppent encore les vallées.

Pangim ou la Nouvelle-Goa, une jolie petite ville, s'étale le long de l'eau. Des rues perpendiculaires au fleuve abritent sous de beaux arbres leurs maisons indo-portugaises. Nous voyons peu de femmes, mais bon nombre d'hommes au teint plus ou moins basané, selon le plus ou moins de sang indien qui coule dans leurs veines, rarement quelques officiers ou employés tout à fait blancs, mais ceux-là du blanc

livide maladif qu'expliquent les fièvres du pays. Excepté les gens du peuple, tous sont habillés à l'européenne. Tous portent à la main d'immenses ombrelles. A en juger d'après leur manière de traîner les jambes, on les prendrait pour des valétudinaires sortis de l'hôpital. Mais ce sont des désœuvrés qui fuient l'ennui de leur maison pour le retrouver dans la rue.

Le palais du gouverneur, assemblage irrégulier de chambres qu'on appelle en portugais *casas*, maisons, parce que chacune a son toit séparé, frappe par son irrégularité, et offre tous les signes extérieurs d'une lente croissance. Près de quatre siècles ont travaillé à ce vénérable édifice. Plusieurs salles sont entièrement tapissées des portraits des vice-rois. Le plus ancien remonte à l'année 1505. Le second dans l'ordre chronologique est celui d'Albuquerque. La série est continuée jusqu'à nos jours. Le grand nombre de ces tableaux, dont une partie est presque détruite par l'humidité, tandis que l'autre est fort bien conservée, s'explique d'abord par le climat meurtrier, ensuite par les intrigues des courtisans de Lisbonne, qui n'accordaient à ces fonctionnaires que deux ou trois ans de gouvernement. Cette collection offre le plus grand intérêt historique. Au point de vue des costumes, elle me semble unique.

Sauf quelques églises et le palais des vice-rois, il n'y a que l'antique résidence de l'archevêque qui puisse attirer l'attention, moins par son architecture que par l'importance des personnages dont elle est la demeure.

Goa était, et est encore dans une certaine mesure, la capitale du monde catholique indien. Aussi le gouvernement portugais réclame-t-il toujours pour l'archevêque de Goa le titre de primat de l'Inde, et pour Sa Majesté Très Fidèle le *jus patronatus* de toutes les églises catholiques disséminées dans ce vaste empire. En vertu de souvenirs glorieux qui n'ont plus qu'une valeur historique, de bulles papales qui remontent aux quinzième et seizième siècles, d'un concordat récent qui ne justifie pas ses réclamations, la cour de Portugal ferme de propos délibéré les yeux sur la réalité des choses, sur la perte de ses possessions qui, à l'exception de Goa et de Diu et quelques autres très petits territoires, ont passé à la couronne d'Angleterre, sur son impuissance évidente à pourvoir aux besoins de tant d'églises dotées, desservies, en partie fondées par l'intermédiaire et avec les subventions des Propagandes de foi de Rome et de Lyon. Inaccessible à tous les arguments invoqués par le secrétaire d'État du pape, le cabinet de Lisbonne persiste à émettre et à soutenir des prétentions que le

Saint-Siège rejette et que le gouvernement anglais, sans entrer dans le fond de la question, déclare également inadmissibles. La curie romaine motive son opposition sur l'impossibilité absolue où se trouve le Portugal, au point de vue spirituel et matériel, de supporter les charges inhérentes aux privilèges qu'il réclame. De plus, tout le monde admet la supériorité incontestable du clergé européen employé par la Propagande de Rome sur le clergé indigène goanais. Le gouvernement anglais ne s'oppose pas à ce que le chef de l'Église catholique, à l'instar des sociétés des missions protestantes, nomme ses organes et pourvoie aux besoins du culte et du clergé de sa confession; mais il refuse d'accorder à un souverain étranger l'exercice de ces droits sur un territoire dépendant de la couronne d'Angleterre.

Je ne retracerai pas ici l'historique des interminables transactions entre Rome et Lisbonne. En 1838 on touchait au schisme. En 1857, à la suite de longues négociations, on parvint à conclure un concordat qui atténuait, sans les détruire, les maux dont souffrait et souffre encore l'Église catholique aux Indes. Le concordat avait laissé subsister dans une partie de la présidence le *jus patronatus* du roi de Portugal et les autres privilèges de l'archevêque de Goa. De là des

incertitudes, des contestations de juridiction entre des prêtres envoyés par la Propagande et des membres du clergé goanais ; souvent de nouvelles prétentions portugaises et, de la part du vicaire apostolique de Bombay, de nouveaux appels au Saint-Siège [1]. Spectacle curieux, étrange anomalie que cette lutte tantôt sourde, tantôt ouverte, qui bouleverse de vieilles chrétientés de l'Inde et compromet, en Europe, les relations d'un royaume catholique avec le chef de l'Église. On voit, ici, le Portugal moderne, qui accorde aux doctrines philosophiques une si large influence sur sa législature et sur la direction de ses affaires, invoquer des bulles plusieurs fois séculaires pour conserver le simulacre d'un état de choses qui appartient au passé ; là, le Saint-Siège, cette puissance conservatrice entre toutes, réclamer pour la constitution de l'Église de l'Inde des réformes reconnues indispensables, — le Portugal qui combat sous les drapeaux du moyen âge, Rome qui trouve sur ce terrain, grâce à la force de la logique, l'appui de la protestante Angleterre !

1. Depuis ma visite à Goa, Léon XIII a nommé un délégué apostolique pour l'Inde. Les négociations continuent.

Le pays entre Pangim et Goa-Velha défie toute description. La vieille capitale est située à six ou sept milles en amont de la ville. A mi-chemin on trouve un gros bourg, une *aldea*, composée de misérables huttes indigènes, dignes de leurs habitants. Les hommes, sauf un haillon autour des reins, sont nus, les femmes s'enveloppent d'oripeaux, les enfants grouillent sur des tas d'immondices. Quel contraste avec la nature qui prodigue ses sourires et ses trésors ! Dans le même village, sur le talus d'un coteau, on voit quelques bons vieux manoirs en pierre, chacun montrant, au-dessus de la porte, le vieux blason de famille. Je me croyais à Lamego, à Viseu, ou dans quelque autre antique et vénérable petite ville du Portugal. C'est le quartier des Fidalgos. Leurs ancêtres sont venus avec les *conquérants*. Plus près de Pangim, nous avons traversé une longue digue, belle et solide construction du dix-septième siècle, due aux Jésuites. Les libres penseurs goanais affirment que les Pères l'ont bâtie en une seule nuit avec l'aide du diable.

En approchant de Goa, la tour et une partie de la façade de Saint-Augustin se détachent sur

un rideau de cocotiers. Ce sont des ruines qui nous laissent deviner le site où s'élevait autrefois la fière métropole de l'Inde portugaise. Nous débarquons sur une plage déserte mais délicieusement ombragée par des palmiers, et, après avoir fait quelques pas, nous nous trouvons en face de ce qui était autrefois une porte de la ville, ornée d'un haut relief grossièrement sculpté qui perpétue les traits de Vasco de Gama. C'est encore aujourd'hui par cette porte que les gouverneurs, en arrivant de Lisbonne, font leur entrée solennelle dans Goa-Velha. Ils pourraient passer tout aussi bien à côté de la porte, car les murs d'enceinte ont disparu, comme ont disparu les maisons et même le palais du vice-roi, dont rien n'est resté debout que le portail, qui faisait, avant la conquête, partie d'un temple *jainite*. Seules les églises ont survécu à la ruine générale. Elles sont desservies, la *Sé* (la cathédrale) par des chanoines, les autres par des prêtres séculiers, tous indigènes. A peu d'exceptions près, elles sont bien conservées, bien entretenues, et, à certaines fêtes, visitées par des milliers de pèlerins qui accourent de Pangim et des autres parties de la colonie. La plus ancienne d'entre elles, Saint-Francois d'Assise, est une belle et solide construction bâtie immédiatement après la prise de la ville par le grand conquis-

tador Albuquerque[1]. Elle porte l'empreinte de l'âge d'or italien.

Le *Bon-Jésus* des Jésuites appartient à la fin du seizième siècle. On y voit le tombeau du grand apôtre des Indes, saint François Xavier, dû à la munificence de Ferdinand II de Toscane. Le corps repose dans un cercueil d'argent massif qui, évidemment, est antérieur au règne du grand-duc. Tous ces temples ont un air de famille, mais je donne la palme à Saint-François d'Assise. Conformément au goût portugais, ils sont blanchis à la chaux. Des autels en bois sculpté, en partie plus modernes que la construction, recouvrent les niches et l'abside, là où il y en a ; mais l'architecture rappelle l'Italie et la fin du seizième siècle. L'extérieur vous transporte en Portugal. Goa a été prise le jour de Sainte-Catherine. Aussi rencontre-t-on presque partout l'image de cette sainte posant le pied sur le dos du dernier roi maure étendu devant elle. Il y a aussi un vaste couvent de religieuses, habité par une sœur de quatre-vingt-quinze ans, la seule qui ait survécu. A sa mort, conformément à la législation moderne du Portugal, le gouvernement *laïcisera* cet édifice.

Le doyen du chapitre de la Sé, né sur la rive

1. 1510.

droite du Mondovi, nous sert de guide. Il a une bonne et douce figure de prêtre, mais dont la pâleur livide témoigne de l'insalubrité du climat. L'aide de camp du gouverneur, qui nous accompagne, affirme que trois ou quatre jours passés à Goa-Velha suffisent pour tuer les Européens, ou tout au moins pour leur donner la fièvre.

Le doyen nous mène chez lui. Il occupe un vaste appartement dans le palais du chapitre, le seul, je crois, qui n'ait pas fait place au jungle. Ce n'est pas l'espace qui manque. Des fenêtres on jouit d'une vue étrange, celle de la place principale. La forêt et le maquis l'ont envahie. Une végétation impénétrable recouvre les ruines des maisons. Des touffes d'herbes et de broussailles ont remplacé le pavé. On ne voit que des églises. Il y en a une à côté, qui fait l'angle ; en face, un peu à notre gauche, une chapelle à moitié cachée derrière les éventails des cocotiers; elle marque l'endroit par où Albuquerque a pénétré dans la ville. A côté, en avançant vers la droite, Saint-François d'Assise ; tout près, la Sé. Plus loin, derrière une touffe épaisse de palmiers, Saint-Gaëtan, qui rappelle Saint-Pierre de Rome.

Un silence profond plane sur la vieille Goa. Matin et soir, il est vrai, les cloches invitent les fidèles à la prière. Mais ces sons se perdent dans

l'espace. Personne ne répond à l'appel. La vie s'est retirée. Il ne reste que quelques prêtres, une religieuse, beaucoup de panthères et d'innombrables serpents.

Rien ne peut donner une idée de ce monument funèbre qui renferme les cendres du Portugal héroïque. A l'entrée, les traits, à demi effacés par les siècles, du premier de ses conquérants. Les églises encore debout et desservies par leurs prêtres. La croix qui a survécu à l'épée. Partout des broussailles et des arbres pour remplacer les fleurs qu'on plante sur les tombeaux. Il faudrait la lyre d'un Camoëns pour chanter les tristesses ineffables de ces lieux.

Ahmedabad, 17-18-19 *février*. — Ce n'est pas sans éprouver de vifs regrets que je m'arrache à l'hospitalité sympathique de Parell et aux séductions de la Capoue des Indes. Le 16 au soir, départ de Bombay. Pendant la nuit, le train passe la Nerboudda. Au lever du soleil, près de Baroda, la résidence du Gaekwar, il s'enfuit à travers un parc. A dix heures du matin, arrivée à Ahmedabad. Le commandant intérimaire du vingt-neuvième régiment d'infanterie indigène, le major Ebden, a la bonté de me

mener au camp, situé à deux milles au nord-est de la ville[1].

L'histoire d'Ahmedabad se lit sur sa physionomie. Fondée par un mahométan, gouvernée plus tard par les vice-rois des empereurs mongols, c'est une ville mahométane. Mais l'élément hindou n'a pas disparu. La masse du peuple, il est vrai, a embrassé l'islamisme, mais dans la classe supérieure les *jaïsnites* prédominent[2].

1. Le district d'Ahmedabad, quoique séparé, par l'État feudataire de Baroda, de la province de Bombay fait partie de la présidence de ce nom. La ville d'Ahmedabad (118 000 habitants), fondée en 1413 par Ahmed-Shah, prise par Akbar, se développa rapidement pendant le premier siècle de son existence, déclina ensuite graduellement, pour entrer, sous le règne des empereurs mongols, dans une nouvelle phase de prospérité (1572-1709). A cette époque la ville comptait près d'un million d'habitants. Survint une seconde décadence, et, sous le régime actuel, un nouvel élan. Ses manufactures de soieries, de coton, d'orfèvrerie, sont la source principale de sa prospérité. Ses sculptures en bois et en pierre jouissent toujours d'une grande réputation.

2. Les *jaïnistes* sont une secte d'origine bouddhiste. Ils répudient l'autorité des Védas, divisent le temps en ères et attribuent à chacune d'elles, au passé, au présent, à l'avenir, vingt-quatre *Jinas* ou hommes justes parvenus à l'état de perfection. Les statues, parfois colossales, vingt-quatre fois répétées, qu'on voit dans leurs temples, représentent ces personnages d'élite. Sous certains rapports le jaïnisme n'est

Ahmedabad s'élève au milieu d'une plaine accidentée. Les portes de l'enceinte frappent l'imagination par un caractère féodal et une affinité, que je ne sais pas m'expliquer, avec les fortifications de nos villes de la même époque. En dehors du *collector*, qui occupe une maison située près d'une de ces portes, dans l'enceinte même, pas un Européen ne demeure dans la ville.

L'animation des rues, larges ou étroites, droites ou tortueuses, remplies d'une foule mouvante dont la communauté d'origine apparaît malgré la variété des costumes, cette animation, qui augmente au fur et à mesure que le soleil baisse, contraste singulièrement avec l'apparence délabrée des maisons, de la plupart des mosquées et des temples, de tous ces édifices enfin qui marquent dans l'histoire de l'architecture de l'Inde. Et comme si ce contraste ne suffisait pas, vous en trouvez un autre en comparant la richesse d'imagination, le don d'invention, le goût artistique de ceux qui ont créé ces chefs-d'œuvre, avec l'incurie, la paresse, l'apathie des épigones. Ce qui doit vous frapper, c'est le développement de la sculpture, dont vous trouvez des traces même dans la demeure du pauvre. Je n'ai

que le bouddhisme enrichi d'une mythologie, non plus de dieux, mais de saints. — Voir à ce sujet Hunter, *Indian Empire*, et de nombreux Essais.

pas vu une seule maisonnette si misérable où je n'aie pu découvrir quelque ornement finement sculpté. Ces artistes travaillent la pierre avec la même facilité que le bois.

Le soleil va se coucher et nous avons hâte de regagner le camp. A cette heure la voiture du major est arrêtée à chaque pas par des flots d'êtres vivants. Voilà une procession de *première grossesse* qui passe. La jeune femme, l'héroïne de la fête, vêtue d'une robe magnifique de couleur cramoisie et surchargée de bijoux, est assise sous un baldaquin qui repose sur une charrette traînée par des bœufs. Des femmes fort bien drapées dans leurs écharpes flottantes, et portant de grands vases sur la tête, précèdent et entourent la voiture. Des joueurs de flûte suivent le cortège. Le vacarme, la foule, l'éclat des costumes, l'architecture des mosquées et des maisons sculptées qui encadrent la scène, les femmes qui se pressent sur les vérandas, sur les toits et aux fenêtres, forment un tableau fantastique dans lequel s'accuse, d'une manière tout à fait originale, ce caractère mélangé de mauresque et d'hindou.

Entre Ahmedabad et le camp, le pays ressemble à une vaste nécropole. On ne voit que des tombeaux mahométans. Quoique ce terrain soit sablonneux, le sol est fertile et bien cultivé. Plu-

sieurs milles à la ronde, pas trace de pierre. Très peu de palmiers, mais de petits groupes de banans, de tamarins, de pipols, plus larges que hauts, qui, disséminés sur la plaine, étendent leurs branches et semblent vous inviter à venir vous reposer à l'ombre de leur feuillage. Une très belle route bordée d'arbres magnifiques mène au camp. Ce soir, pendant que nous la suivions au retour de la ville, des milliers de perruches vertes qui y nichent nous saluaient de leurs cris perçants.

Bon et gai dîner à la table des officiers. Leurs camarades indigènes *messent* à part. Manger avec des blancs leur ferait perdre leur caste. J'admire la musique du 29e, dirigée par un Allemand des bords du Rhin. C'est lui qui a formé son orchestre. Ce sont tous des gens du pays, Hindous purs ou demi-sang. Il les apprivoise comme des perroquets. Cette méthode, la seule praticable, donne des résultats excellents. Ces jeunes gens possèdent au plus haut degré la faculté d'imiter, mais ils n'inventent pas. Il paraît que ce sont deux dons, d'une valeur fort inégale à la vérité, qui s'excluent mutuellement.

Levé avant le jour. Je me promène devant le bungalow que l'aimable lieutenant Scollen a bien voulu me céder. L'obscurité est profonde, les pâles étoiles à peine visibles. Aux premières lueurs blafardes de l'aube, un concert cacophonique qui part des gros arbres du cantonnement, encore enveloppé d'un léger brouillard, succède au silence de la nuit. Ce sont les cris déchirants des perruches, le croassement des corbeaux. D'autres sons que je n'avais jamais entendus s'y mêlent. Le lever du soleil met fin à ce sabbat.

J'ai eu la bonne fortune de rencontrer ici le docteur Burgess, connu par ses travaux archéologiques et occupé en ce moment à éditer une description des monuments d'Ahmedabad. Nous allons le chercher dans son camp, *archeological survey camp*, qu'il a dressé dans le jardin du collecteur.

Il fait à peine jour et la ville est déserte. Tout le monde est levé, il est vrai, mais tout le monde est aux *étangs*, les femmes pour y faire leur provision d'eau, les hommes, hindous et mahométans, pour y prendre leur bain.

J'ai passé toute la journée dans les lieux saints de cette merveilleuse cité, et j'ai joui de l'inap-

préciable avantage d'être guidé par le docteur Burgess, qui m'a donné la clef de bien des énigmes.

Ce qui constitue l'essence des monuments d'Ahmedabad, c'est qu'ils représentent et résument l'histoire de cette ville. Les nouveaux maîtres apportèrent leurs coutumes, leurs idées et leurs traditions mauresques; mais les artistes dont ils se servaient pour leurs constructions appartenaient au pays conquis. C'étaient des Hindous. Aussi, tandis que la disposition des différentes parties de la mosquée est arabe, l'exécution, le style sont hindous. Dans l'Inde, surtout là où l'élément mahométan a prévalu, les mêmes causes ont produit des effets analogues. Mais nulle part plus qu'ici ils ne s'imposent à l'œil d'une manière aussi caractéristique.

Peu à peu les architectes du pays s'approprièrent, du moins dans une certaine mesure, le goût mauresque. C'est dans la nature des choses, et les édifices le prouvent. Ceux qui ont été construits peu après 1413 ont par excellence le caractère hindou; les monuments plus modernes du dix-septième siècle sont des constructions essentiellement, mais pas complètement, arabes.

Je ne reproduirai ici ni mes notes prises sur les lieux, ni les réflexions qui se sont présentées à mon esprit pendant cette longue journée, qui

m'a paru cependant si courte. Voici ce que je dirai seulement à propos de l'architecture : les monuments les plus anciens, ceux qui remontent à la deuxième décade du quinzième siècle, la célèbre mosquée d'Ahmed-Shah, connue sous le nom de Jami-Mejid, et celle de Rani-Sipri[1] m'ont paru bien au-dessus des édifices, plus riches, plus imposants par leur étendue, mais moins simples et moins nobles de dessin et d'ornement, qui appartiennent au second âge d'or de la ville, c'est-à-dire au dix-septième siècle.

En général, au point de vue de l'art classique et des lois généralement admises par les grands maîtres, anciens et modernes, en matière d'architecture, les mosquées d'Ahmedabad me semblent être estimées au-dessus de leur valeur. Sans doute elles offrent un ensemble bien séduisant. Vous sortez de la foule qui encombre la rue, vous pénétrez par un portail, à peine visible du dehors, dans une cour de la mosquée. Vous y trouvez le silence et le recueillement, sous le péristyle qui longe les murs une ombre délicieuse, et vos regards s'arrêtent avec délices sur les crêpes de marbre qui recouvrent les fenêtres, sur les niches sculptées des pilastres, sur les

1. Jami-Mejid fut achevée en 1424, la mosquée de la Sultane en 1431.

tombeaux entourés d'arbres séculaires. L'ensemble vous charme, vous ravit, vous désarme. Mais, si vous examiniez froidement, vous auriez bien des observations à faire.

Ce que je place bien au-dessus de l'œuvre de l'architecte, ce sont les détails d'*ornementation*, surtout ces plaques de marbre transformées en voiles de dentelle qui tiennent lieu de carreaux ou de persiennes. On ne sait ce qu'on doit le plus admirer, de la richesse d'imagination du dessinateur ou de la finesse de la sculpture, de l'habileté de l'artiste à travailler le bois ou à ciseler la pierre.

Le monument le plus somptueux et le plus récent[1] est le célèbre temple jaïnite bâti ou plutôt reconstruit aux frais de Hashi-Sing, un des riches marchands de la ville, qui doit y avoir dépensé un million de roupies[2]. M. Fergusson, dans son *Histoire de l'architecture*, en fait un grand éloge. Pour ma part, je trouve l'ensemble riche, grand, mais non grandiose. Les proportions sont mesquines, les voûtes basses, les sculptures grossières. La pauvreté d'imagination et l'absence complète du sentiment des proportions, que la richesse des incrustations et des marbres est

1. Terminé en 1848.
2. Un peu plus de deux millions de francs.

impuissante à masquer, caractérisent cette gloire de l'Ahmedabad moderne. Si quelque chose peut servir à constater la décadence des arts dans l'Inde, c'est ce temple construit dans une ville célèbre par ses monuments, où les grands modèles abondent, où s'est formée une école d'architectes et de sculpteurs renommés à juste titre, et où le goût et le culte de l'art se sont, en déclinant il est vrai, perpétués à travers les siècles.

Le sculpteur sur bois a mieux conservé que le sculpteur sur pierre les anciennes, les bonnes traditions de son art. Nous avons visité les principaux ateliers. Ces artistes copient très exactement les fenêtres ornées des mosquées et des tombeaux, et les calquent sur le bois, qu'ils travaillent ensuite à l'aide d'un seul instrument. L'exécution ne laisse rien à désirer, mais on ne fait que copier, on n'invente plus. Un spéculateur américain, venu ici à plusieurs reprises, a fait de grandes commandes pour New-York. On fait des meubles de toutes sortes. J'ai vu des garde-manger et des buffets ornés de sculptures qu'on a copiées sur les tombeaux des sultans de la dynastie de Guzerat!

A quelque distance de la ville se trouve Shah-i-Bagh, le *Jardin du Roi*, un joli petit palais bâti en 1622 pour le vice-roi, maintenant occupé par le juge et sa famille. Cette maison, comme

tant d'autres que j'ai vues, se distingue par une particularité digne de remarque. Tout le monde sait que les matériaux exercent une influence très grande ou plutôt déterminante sur le développement des styles. On bâtit autrement avec la pierre de taille, autrement avec la maçonnerie, autrement surtout avec le bois. Or ici plusieurs édifices bâtis en pierre conservent les allures de la construction en bois. C'est que les gens riches dédaignaient le bois, ne fût-ce que parce que la pierre fait défaut dans le pays. Ils chargèrent donc leurs architectes hindous de bâtir en pierre. Les architectes obéirent, mais sans abandonner le style traditionnel des constructions en bois. L'effet est bizarre. C'est comme si vous rencontriez sur la grand'route une vieille connaissance sous un déguisement. Vous la reconnaissez aussitôt et vous vous demandez : pourquoi ce déguisement? Je crois avoir donné la réponse.

Les singes jouent un grand rôle à Ahmedabad. J'en ai vu partout : dans les arbres des mosquées, hors de la ville, le long de la rivière, où ces êtres incommodes viennent s'abreuver, enfin dans les rues les plus fréquentées. Assis sur les toits des maisons, ils vous regardent d'un air

moqueur. La nuit dernière, je fus réveillé en sursaut par un bruit infernal. Checco, tout affolé de peur, se précipita dans ma chambre et, de sa voix sonore de Romain, il se mit à hurler : « A l'assassin ! » Des assassins au milieu du camp ! Cela me parut de la dernière invraisemblance. Aussi n'étaient-ce pas des assassins : c'étaient des singes qui s'amusaient à découvrir le toit. C'est dans leurs mœurs. Il n'est pas dans les mœurs des habitants d'exterminer ces bêtes malfaisantes. C'est tout au plus si vos convictions religieuses vous permettent de les rouer de coups de bâton.

C'est la saison des mariages. A en juger par le bruit des tambours et le son des flûtes qui, pendant que nous rentrons au camp, s'échappent de bien des habitations, soit riches, soit pauvres, on dirait que la ville tout entière est en noce. Un des principaux notables, le membre le plus éminent de la communauté jaïnite, Rao Bahadour Premathai Hemathai, marie sa fille. Ce soir et demain soir, pendant toute la nuit, la splendide habitation de Premathai sera ouverte aux amis qui viendront apporter leurs félicitations.

Nous trouvons la cour et la façade éclairées à giorno. Le père de la fiancée étant malade, ce sont ses fils qui nous reçoivent et nous mènent dans une salle longue et étroite, éclairée par des lampes qui répandent une douce lumière sur l'assemblée, composée uniquement d'hommes. Les hôtes arrivent, saluent, s'asseyent sur des chaises rangées en doubles lignes le long des murs, causent à demi-voix, jouissent de la musique et de la danse des nautchnies, et se retirent après avoir salué les maîtres de la maison, qui, selon l'usage, leur mettent, en les congédiant, un collier de fleurs autour du cou. C'est un va-et-vient continuel.

Les deux jeunes frères, de beaux types du seigneur hindou, ont les traits réguliers, le teint légèrement bronzé; ils sont grands et sveltes, et ils font les honneurs avec un mélange de grâce et de dignité.

La mariée est une très jolie enfant de douze ans à peine. Une écharpe de soie ponceau enveloppe sa tête et ses épaules; une jupe de même couleur lui serre la taille. Autour de ses bras et de ses chevilles, à ses doigts, à ses orteils et dans les ailes de ses narines, brillent des pierres précieuses d'une grande valeur. Son aplomb est d'un comique irrésistible. Aucun des indigènes ne fait la moindre attention à elle. Mais peu importe.

Elle sait parfaitement qui elle est et que c'est pour elle que tout ce monde est venu. Ces sortes de mariages ne s'accomplissent réellement qu'au bout de quelques années. Si la jeune épousée, qui parfois n'a que cinq ou six ans, perd son mari dans l'intervalle, on la considère comme veuve; elle devient la Cendrillon de la famille du défunt; on lui coupe les cheveux et on la traite comme une esclave. Très souvent ces pauvres créatures se révoltent, s'enfuient et échangent leur captivité contre l'existence plus libre, plus variée, et, hélas! plus misérable de la bayadère. La coutume des mariages de cette espèce constitue, pour bien des raisons, une des plaies sociales de l'Inde. Espérons que cette petite sera heureuse! Elle est debout près de mon siège, tient mes deux mains dans les siennes, et me regarde de ses beaux yeux ronds d'enfant qui ne disent rien encore, si ce n'est la joie de vivre. Si j'avais encouragé ses privautés, ce dont je m'abstenais par égard pour le futur, à qui les lois de la bienséance interdisent d'assister à sa propre noce, la petite espiègle se serait assise sur mes genoux.

Dans l'espace fort étroit laissé libre entre les doubles rangées de chaises, dansaient et chantaient trois bayadères. Derrière elles, et si rapprochés qu'ils leur marchaient presque sur les

talons, se tenaient les joueurs de flûte et de cymbales. Les nautchnies, qui n'étaient ni jolies ni laides, mais fort gracieuses, portaient le costume de leur profession : les seins couverts d'un tissu d'or et soie, pantalon et tablier de la même étoffe; les bras et les hanches nus, les cheveux lisses et noirs séparés sur le milieu de la tête; des bijoux aux mains, aux pieds, au cou, au nez. Ces Elssler, ces Taglioni — car tout dans cette maison est de premier choix — ne dansent pas à proprement parler; elles marchent, avancent, reculent, ou plutôt elles dansent, non des pieds, mais des mains, des bras, des épaules, de la taille et surtout des yeux, toujours avec une extrême décence. La plus jeune, elle ne pouvait guère avoir plus de douze ans, ne nous quittait pas du regard. Sévère et provocante à la fois, elle nous adressait des paroles caressantes, des reproches, des prières, et tout cela sans jamais sourire. Le sourire, je l'ai déjà dit, est rare dans l'Inde. Aucun rayon de soleil n'illumine ces sombres visages. Sur la physionomie de la ballerine, si jeune encore, se peignent déjà une mélancolie précoce et une connaissance trop parfaite de la vie, de ses illusions, de ses misères. Le chant, si l'on peut appeler chant la répétition incessante de la même note, complète et facilite l'entente des pas. Mais,

même sans ce commentaire, on comprendrait les dépits amoureux, les querelles et les réconciliations, les nouvelles brouilles et les nouveaux raccommodements. Cela s'est vu, cela se voit et se verra toujours et partout. Depuis la création du monde, les jeux de l'amour se répètent. L'étonnant, c'est de voir ces jeunes filles changer de gamme à l'infini pour exprimer ce qui restera éternellement la même chose.

IV

RAJPOUTANA

Du 19 au 29 février 1884.

Aperçu historique. — Le chemin de Mont-Abou. — Mont-Abou. — Le climat. — Les temples. — Les tigres. — Sunset et Scandal-Point. — A travers le désert. — Le palais du résident. — Le fort de Jodhpour. — Visite chez le maharaja. — La diplomatie du vice-roi. — L'étang. — Encore des singes. — Les tombeaux de Mondore. — Kailana. — Voyage à Jeypour. — La ville de Jeypour. — Le palais du maharaja. — Améliorations dues au dernier prince. — Amber. — Les institutions du Rajistan.

Rajistan[1], le « pays des chefs » ou, selon la terminologie officielle anglaise, Rajpoutana, est moralement, politiquement, physiquement, une des parties les plus intéressantes de l'Inde.

1. Je m'appuie dans ce court exposé sur un essai de Sir Alfred Lyall, gouverneur des provinces du Nord-Ouest, reproduit dans son livre : *Asiatic Studies,* 1884; sur les informations que ce haut fonctionnaire a bien voulu me donner de vive voix lors de mon séjour à Allahabad, et sur les renseignements que je dois au major Loch, agent assistant dans plusieurs États rajpouts. Quelques données historiques et autres sont empruntées à *Rajistan* par James Tod (1829) et à l'*Imperial Gazetteer of India.*

Moralement : chacun des dix-neuf États dont il se compose forme une grande famille, un clan. L'attachement qui naît de la communauté du sang unit le prince à ses sujets, ou plutôt le père de famille à ses enfants, le frère aîné aux frères cadets, car il n'est à l'égard des nobles que *princeps inter pares*.

Politiquement, parce qu'en dépit des envahisseurs mahométans qui les ont pu vaincre, refouler, déposséder de leurs propres conquêtes, mais jamais les subjuguer complètement sur le territoire qu'ils occupent encore, les Rajpouts ont conservé jusqu'à ce jour les institutions dont l'origine se perd dans la nuit des temps.

Enfin, physiquement, Rajpoutana s'étend de l'ouest à l'est, des frontières du Sind aux portes d'Agra, du nord au sud, et à l'est, des bords du Sutledge aux États mahrattes du Gaikwar, du Holkar et de Sindia. Le territoire est divisé en dix-neuf États, dont les plus importants sont Oudipour ou Mevar, Jodhpour ou Marvar et Jeypour[1]. Les Aravalis, chaîne de montagnes entrecoupée de vallées, et qui court du nord-est au sud-ouest, séparent le pays en deux parties

1. Marvar (Jodhpour) : étendue, 37 000 milles carrés; population, 2 millions d'habitants.
Mevar (Oudipour) : 12 670 milles carrés.
Jeypour : 14 882 milles carrés et 135 000 habitants.

inégales. La plus grande, celle qui s'étend vers l'ouest, est un immense désert sillonné, par lignes parallèles, de monticules de grès, bas et allongés, toujours isolés. Leurs crêtes constamment balayées et partiellement émiettées par les vents d'ouest affectent des contours de lames, et donnent à cette plaine l'aspect d'une mer houleuse. Le sable et les fougères y alternent. Dans les oasis, la culture répond à la quantité d'eau rarement suffisante qui s'y trouve. Et cependant quel est le pinceau capable de rendre la sévère beauté de ces solitudes!

Les districts situés à l'est des monts Aravalis sont plus favorisés. Là des coteaux et des vallées boisés alternent avec des plateaux couverts d'une riche culture. On ne peut comprendre ce pays, pas même sa physionomie extérieure, si l'on ne se rappelle son histoire et ses institutions. Il ne convient pas de comparer ses institutions avec les constitutions féodales des pays germaniques. Il y a plus de contrastes que de ressemblance. Pour ne donner qu'un exemple : Chez nous, charges, droits, honneurs, privilèges politiques se rattachaient à la terre. Le propriétaire en prenait le nom. Ici tout se rapporte au sang, et l'état n'est pas nécessairement attaché à la glèbe. Avec le clan il peut changer de place. C'est entré dans les mœurs. On en voit encore

des traces. Ainsi, encore aujourd'hui, quand le sable du désert a envahi les étangs, quand les pluies ont manqué de les remplir, on voit les habitants abandonner leur village et porter ailleurs leurs pénates. Dans l'Europe féodale, c'est le noble qui prend le nom de la terre qu'il a acquise. Ici c'est le noble qui donne son nom à la terre. L'État prend le nom de la capitale qui est la résidence et le château fort du chef, et la capitale prend le nom du chef qui l'a fondée. Mais il y a un trait que le rajpout avait et a encore en commun avec nos anciens chevaliers : c'est le culte de l'aventure. Jadis, quand un raja ne pouvait pourvoir tous ses enfants, il donnait à l'un d'eux un cheval, des armes et quelques compagnons. Le jeune homme quittait le foyer paternel et cherchait fortune ailleurs. Cela explique comment et pourquoi cette race s'est répandue sur de si vastes régions de la péninsule. Par suite de leur constitution, de la stérilité du sol, de leurs dispositions guerrières et de leur goût pour les aventures, les Rajpouts tiennent du nomade et du chevalier errant.

Au commencement du siècle, pendant que des hordes de flibustiers connus sous le nom de Pindarris et les princes de la puissante confédération mahratte menaçaient Rajistan d'une double invasion, les chefs des deux États les plus impor-

tants du pays, les princes de Jodhpour et de Jeypour, se disputaient la main de la princesse d'Oudipour. Croyant leur honneur engagé et dominés tous deux par une passion romanesque, ils se firent, en présence de l'ennemi commun, une guerre fratricide. Leur ruine semblait imminente, lorsque, au dernier moment, ils acceptèrent un accommodement jugé par eux honorable. La cause de leurs dissentiments, qui était en même temps l'objet de leur amour, disparut. La princesse mourut empoisonnée. Je cite ce fait aussi tragique que bizarre, et dont l'authenticité est constatée, parce qu'il peint la tournure d'esprit et les notions sur l'honneur propres à cette race.

Pendant cette période critique, les chefs secondaires demandèrent à l'Angleterre de protéger et de garantir leurs territoires. Après la destruction de l'empire Mahratte et l'anéantissement des Pindarris, des traités conclus en 1818 mirent fin aux guerres intestines des Rajpouts et aux dangers d'invasion qui les avaient constamment menacés du dehors. Les princes sacrifièrent leur indépendance et obtinrent en échange les bienfaits de la paix britannique. Les gouverneurs généraux de l'Inde qui se sont succédé depuis Lord Hastings ont toujours usé de leurs nouveaux pouvoirs avec une extrême circon-

spection. Ils ont surtout évité de toucher aux institutions, qui, sans l'intervention anglaise, auraient, en même temps que les États, disparu dans une conflagration générale. Aussi la tribu, qui forme l'essence et la base des institutions du pays, et, avec la tribu, l'organisation militaire qui en est le corollaire, sont-elles encore ce qu'elles ont été de temps immémorial.

Les forces armées de chaque prince se composent, en dehors de ses propres hommes, des contingents que les nobles sont obligés de lui fournir en cas de guerre. Ceux-ci demeurent dans leurs châteaux forts, entourés de gens armés prêts au premier appel à se joindre aux bandes du prince. C'est la guerre organisée en permanence. Mais d'un autre côté le système trouva autrefois sa justification dans les invasions fréquentes des conquérants mahométans, et, plus récemment, dans les attaques des Pindarris et des Mahrattes. Aujourd'hui la paix est solidement établie. Cependant aucune modification n'a été apportée à l'organisation militaire. Les traditions, les coutumes, le génie de la race, des intérêts matériels de premier ordre s'y opposent. On ne peut réformer l'organisation militaire sans détruire les tribus, et l'on ne peut détruire les tribus qu'en les remplaçant par une multitude d'atomes gouvernés par un maître

dont le pouvoir despotique ne serait limité que par le contrôle incessant de la puissance tutélaire. Ce serait assimiler les États rajpouts aux autres États feudataires. « Or, dit un des plus éminents parmi les hommes d'État anglo-indiens, nos protégés autocrates qui règnent sur les États indigènes n'ont pas jusqu'ici assez réussi pour que la nation anglaise puisse se féliciter de les avoir produits sur la scène politique[1]. » D'ailleurs un désarmement priverait de leur moyen d'existence un grand nombre de gens qui vivent du métier des armes, et grossirait les bandes de voleurs qui, tout en ménageant soigneusement les Européens, infestent encore certaines régions du désert.

Les Rajpouts pur sang ne forment pas la majorité de la population. Il y a les brahmes, les charans, les castes mercantiles qui pour la plupart appartiennent à la secte jaïnite et revendiquent l'honneur de descendre de familles rajpoutes. Enfin les tribus des cultivateurs, qui sont des métis de Rajpouts et de Bhils. Les Bhils et autres peuplades aborigènes habitent les parties les plus reculées des montagnes Aravalis, où personne ne vient les déranger. Presque indépendants, ils reconnaissent l'autorité de leurs

1. Sir Alfred Lyall, *Asiatic Studies*.

petits chefs et payent, assez irrégulièrement, une sorte de tribut au prince de l'État.

La grande majorité des habitants professent les croyances brahmanes avec un mélange considérable de l'élément jaïnite. Quant aux chefs, on les dit plus superstitieux que dévots.

Ce matin, départ d'Ahmedabad. Pendant quelques heures le train traverse une plaine fort bien cultivée. Vers le déclin du jour, de hautes montagnes rocheuses pointent au-dessus de l'horizon. Encore quelques heures, et nous sommes arrivés à leur pied. C'est Mont-Abou, le groupe le plus méridional de la grande chaîne d'Aravalis. La station d'Abou-road, où je m'arrête, est située à cent quinze milles d'Ahmedabad. J'y trouve des chevaux, des *jampans* et des coulis que le capitaine Frazer, *agent assistant* à Mont-Abou, a bien voulu m'envoyer.

Les stations de ce chemin de fer, tout récemment ouvert, sont bâties dans le style du pays. Chaque salle est surmontée d'une coupole en pierre ou en maçonnerie blanchie à la chaux. Dans toutes leurs constructions les ingénieurs indo-anglais emploient autant que possible la pierre, la brique et le fer, parce que le bois est

détruit en peu de temps par les fourmis rouges. On remise mon wagon, et j'y passe la nuit.

Le lendemain, les premières heures si précieuses de la matinée furent employées à rallier les membres épars de ma petite caravane. Un soleil impitoyable dardait ses rayons de feu lorsque enfin je pus me mettre en selle. Nous passâmes la rivière à gué, c'est-à-dire en nous enfonçant dans le sable qui avait remplacé l'eau, et nous traversâmes une petite plaine, écrasés par le soleil. A deux milles de la station commence l'ascension entre des rochers noirs taillés à pic, qui abritent dans leurs gorges, frangées d'arbres et de broussailles, un grand nombre de tigres, de léopards et d'ours. Nous n'avons aperçu qu'un singe énorme, assis à quelques pas de nous sur un bloc de granit; il se mit à changer continuellement de place en faisant des bonds prodigieux, mais sans jamais nous perdre de vue.

Plus on monte, plus le pays devient sauvage. En regardant vers le nord, vous planez sur la vallée qui sépare les monts Abou de la chaîne principale des Aravalis, et débouche à l'ouest dans le grand désert des Rajpouts. Vues d'ici, les coupoles de la station ressemblent à des points blancs. Les pluies ont donné des formes bizarres aux rochers le long desquels serpente notre sen-

tier un peu étroit, un peu raide, mais parfaitement entretenu. Plusieurs fois de longues files de chameaux lourdement chargés entravent la marche de ma caravane. Inutile de dire que cela n'arrive que dans les passages difficiles, sur les bords des précipices où un faux pas de votre cheval suffirait pour mettre fin à vos pérégrinations terrestres. Le fait s'est renouvelé dans tous mes voyages à cheval à travers les hautes montagnes. On appelle cela l'ironie du hasard; mais le hasard se répète trop; il manque d'invention. D'ailleurs, grâce aux efforts des jampans qui doivent à leurs livrées rouges l'avantage de se faire écouter par les chameliers, nous passons sans accident.

L'air est devenu léger, frais, élastique. Les poumons se dilatent. Mais le soleil, ah ! le soleil ! Plus il approche du zénith, plus il devient cruel. Enfin, après quatre heures de marche sans quitter la selle, nous arrivâmes aux premières maisons de Mont-Abou. Distance de la station : quinze milles. Le colonel Bradford, résident général près des princes rajpouts, se trouve malheureusement en tournée, et dans ce pays qui ne possède qu'un seul fil télégraphique, celui qui suit le chemin de fer, on n'a pas même pu découvrir le lieu où il se trouve en ce moment. Mais les deux agents assistants, les capitaines Frazer et Newell, et le

commandant militaire, major Frazer, me comblent d'attentions. Je ne pense pas qu'il soit facile de voyager dans l'Inde, surtout dans cette partie peu visitée qui compte parmi les plus sauvages de la péninsule, sans s'être préalablement muni de bonnes lettres de recommandation. Mais si vous jouissez de cet avantage, rien n'égale l'intelligente et aimable hospitalité qu'on vous prodigue.

Les quelques maisons dites Mont-Abou sont situées à quatre mille pieds au-dessus du niveau de la mer. Les pics qui les entourent atteignent une élévation de cinq à six mille pieds. C'est un petit plateau ou plutôt une vasque grossièrement taillée dans la pierre noire. Les sommets de la montagne en forment la bordure. La « résidence » de l'agent général, les habitations anglaises, une caserne et une maison de santé destinée aux soldats malades et leurs familles sont nichées sur des blocs [illegible] séparés les uns des autres par de petits précipices. On dirait des cuvettes noires, couvertes d'un drap vert. Les sentiers qui les traversent forment les rues de la ville. Un de ces bassins, appelé Nouki-Tal[illegible], long d'un demi-mille, est rempli d'eau et fo[illegible]e avec

sa ceinture verdoyante un fort joli décor. C'est petit et grand à la fois.

Les indigènes qui habitent ce pays sont des Bhils, aborigènes dont j'ai déjà parlé. Ils n'ont aucune affinité avec les Hindous; ils sont plus noirs qu'eux, et, contrairement aux habitudes de propreté qui distinguent ces derniers, ils ignorent l'usage extérieur de l'eau. J'en ai vu un grand nombre. J'avoue que leur physionomie autant que leur toilette m'ont paru peu attrayantes; mais ils gagnent si on les compare aux aborigènes de l'Australie.

Le climat si vanté ne m'a pas paru mériter sa réputation. L'air est trop froid, le soleil trop chaud, et les nouveaux arrivés, surtout ceux qui viennent des terres chaudes de la plaine, prennent facilement la fièvre. Pendant mes trois jours de Mont-Abou je grelottais de froid dans l'intérieur de la maison. Mais, à peine sorti dans le jardin, le soleil me faisait aussitôt rentrer et rechercher le feu de ma cheminée.

Le grand attrait de Mont-About, ce sont les célèbres temples jaïnites de Dilvara.

A un mille et demi de l'établissement anglais, à un endroit où la vallée que nous suivons se

resserre, un énorme quartier de granit étale sur une plate-forme naturelle les quatre édifices sacrés, qui. vus à cette distance, semblent se confondre en une seule masse de marbre blanc. L'éclat même de la lumière répandue sur ce groupe de temples fait disparaître la bizarrerie des détails de la construction.

Nous étions venus à pied, et, chemin faisant, le capitaine m'avait fait voir les traces toutes fraîches d'un tigre qui devait nous précéder à une petite distance. « Ce n'est pas, me disait le capitaine, un *man-eater*, un mangeur d'homme. Il n'y a pas de danger. » Nous passâmes donc outre, et je puis en conscience me rendre ce témoignage que, confiant dans les appréciations de mon compagnon, je le suivis sans éprouver la moindre émotion. D'ailleurs j'ai souvent vu et approché des tigres; seulement ils étaient en cage. Toute la différence est là. Mais le voisinage de cet animal ajouta quelque chose à l'impression que produisit sur moi le premier aspect de Dilvara : l'idée d'une contrée fabuleuse hantée seulement par des dieux et des fauves.

Les deux principaux de ces temples sont dus à la munificence et à la piété de trois hommes du haut commerce. Le plus ancien[1] fut bâti aux

1. 1032.

frais de Simala-Sa, l'autre deux siècles plus tard, par deux frères également princes-marchands[1]. Les deux édifices sont construits entièrement en marbre blanc. Comment a-t-il été possible de transporter ici ces riches et lourds matériaux ? Pour résoudre cette énigme, on a exploré le terrain en tous sens et on n'a pu trouver la moindre trace de route ou de sentier dans ces rochers qui se précipitent presque perpendiculairement dans la plaine.

Je résume mes impressions.

Architecture. — Encore ici on emploie la pierre et l'on conserve les allures de la construction en bois. De beaux détails, mais absence complète du sentiment des proportions, et peu d'harmonie entre les différents éléments dont se compose l'édifice.

Statuaire. — Profusion de statues et de bas-reliefs d'une composition souvent bizarre, rarement repoussante, quelquefois très jolie, presque toujours compliquée. L'exécution, d'un fini et d'une délicatesse de contours admirables. J'ai vu des figures qui rappellent l'antique. De là l'hypothèse, que je crois inadmissible, d'une école grecque transplantée dans l'Inde par Alexandre, trois cents ans avant Jésus-Christ. Cette école, comment

1. Commencé en 1197, terminé en 1247.

se serait-elle maintenue et propagée par la tradition jusqu'au onzième siècle de notre ère, puisqu'il est constaté qu'on n'a découvert aucun vestige de monuments semblables qui pourraient être attribués aux siècles intermédiaires ?

Ce sont peut-être des chefs-d'œuvre. Ce ne sont pas des œuvres d'art. Ils ne peuvent se comparer aux monuments classiques de la Grèce ; mais l'effet général est merveilleux. Il l'est au point de désarmer la critique. Vous vous sentez transporté non dans un autre âge, mais au milieu des aspirations, des traditions, des sensations d'un monde absolument différent du vôtre. Jusqu'à un certain point, on en peut dire autant des monuments de la Grèce et de la Rome antiques, mais avec cette différence que l'Inde vit et respire, et que la Grèce et Rome ont cessé de vivre. Dans les temples de l'Acropole d'Athènes vous admirez la plus haute réalisation de l'idéal du beau, du grand et du simple. Mais ce sont des ruines plus ou moins bien conservées. Les touristes remplacent les dévots qui jadis venaient sacrifier aux dieux, aujourd'hui disséminés dans les musées d'Europe. La vie s'est retirée de ces lieux jadis saints. La beauté que vous admirez est celle d'un cadavre.

Ici vous respirez l'atmosphère de la vie présente, mais elle s'offre à vos regards sous des

formes qui piquent votre curiosité sans la satisfaire. Vous vous trouvez, il est vrai, en présence d'un être vivant ; vous sentez les pulsations de la vie sous le voile qui le recouvre et que vous êtes incapable de soulever. Telle est la première sensation que j'ai éprouvée : l'âpre désir joint à l'impuissance de résoudre l'énigme.

Vous vous promenez sous les arcades. Les rayons du soleil et les ombres se recherchent, se rencontrent, se fuient. La lumière se dégrade à l'infini. Des reflets se croisent sur les angles des pilastres octogones, lèchent les lambris, se glissent sous les plafonds des halles, s'éteignent dans les ténèbres du sanctuaire. Au dehors une pluie d'or liquide ruisselle sur les plaques de marbre ciselé, dégoutte en perles lumineuses des corniches des toits, s'insinue dans la chapelle où toujours le même dieu ou le même saint assis sur ses genoux, les mains entrelacées, donne l'idée de l'ennui plutôt que du repos des bienheureux.

Les rochers qui entourent les temples, comme toutes les montagnes de Mont-Abou, servent de repaire à un grand nombre de bêtes féroces. Aussi le tigre forme-t-il un élément important

dans la vie des officiers cantonnés ici. La chasse est leur grand passe-temps.

Le tigre de ces régions alpestres attaque rarement l'homme. Mais il fait de grands ravages parmi le bétail. Quand un de ces animaux a dévoré une vache, trop lourd pour quitter le théâtre de ses méfaits, il se retire sous des buissons voisins. Les indigènes qui l'ont vu à l'œuvre en avertissent les officiers. On assemble une vingtaine de Bhils pour faire une battue. Les chasseurs, postés dans des arbres ou sur des rochers, attendent l'animal, qu'ils tuent sans courir aucun danger. Mais suivre un tigre blessé dans le fourré serait de la dernière imprudence.

Trop souvent des accidents troublent les plaisirs de la chasse. Dernièrement un jeune officier succomba à une blessure à la jambe, causée par la morsure d'un tigre. Le colonel Bradford, l'agent général, a perdu un bras dans une rencontre avec un de ces animaux. C'était au milieu de la jungle, à quatre-vingts milles de son camp. Il se trouvait seul avec son sergent, qui, montant sur un des chevaux de la voiture, rentra ventre à terre. Chemin faisant il eut soin de commander des relais dans les localités où il y avait des chevaux. Grâce à ce brave homme, le médecin put arriver à temps pour sauver le hardi chasseur, qui en fut quitte pour la perte d'un bras.

Dans une longue promenade à pied, toujours avec les trois jeunes officiers qui tiennent dans leurs mains les destinées de Mont-Abou, j'ai remarqué qu'ils menaient leurs chiens en laisse. Ils me dirent que cette précaution était nécessaire dans une ville où les léopards se promènent en plein jour dans les petits chemins soigneusement macadamisés qui tiennent ici lieu de rues. Tout dernièrement un joli dogue fut saisi par un de ces fauves à quelques pas de son maître.

Nous contournons par un sentier fort bien entretenu un des pics qui encadrent la ville. Bientôt les promeneurs ont atteint le bord d'un plan incliné qui approche de la perpendiculaire. Devant nous, à l'ouest, s'élèvent, au delà d'un steppe large d'environ vingt milles, des groupes isolés de montagnes rocheuses. Quarante milles plus loin, dans la même direction, d'autres rochers se dessinent sur le ciel. Plus à notre gauche, vers le sud-ouest, se déroule, sombre et sévère, semblable à l'Océan, le grand désert de Rajpoutana. Le soleil disparaît lentement derrière ce qui paraît être l'horizon de la mer et qui n'est en réalité que l'horizon du désert. L'illusion est complète, la description impossible. Au fait, le

désert est partout : là-bas, devant nous, à quatre mille pieds au-dessous de nous. Les ombres de la nuit envahissent déjà la vallée. Sur ce fond presque noir se découpent, à peine perceptibles, des taches vertes : les champs cultivés. Çà et là de petites plaques argentées reflètent le ciel rosé du soir. C'est l'eau qui fertilise ce sol avide de boire. En levant doucement les yeux, vous parcourez, à travers des nuances infinies, toute la gamme des couleurs de l'arc-en-ciel. Les rochers lointains disséminés dans le désert ne sont plus bleus, mais d'un rouge pâle ; des teintes violacées inondent la plaine. Autour de nous, un chaos de rochers et de talus verts. Quel tableau! Mais ce qui me fascine, ce sont les petits étangs de la vallée, le nombre de petits yeux clairs et limpides avec lesquels le ciel semble vous regarder du fond de l'abîme.

Nous avons admiré ce spectacle sublime assis sur un banc de granit. Cet endroit est une sorte de salon en plein air. Tous les soirs à pareille heure on se réunit ici. Par *on* j'entends le résident, les trois officiers, les trois ou quatre ladies, le médecin et sa famille, en somme la très petite mais très élégante colonie de Mont-Abou. Pendant la saison chaude, les femmes des officiers et des attachés aux résidents auprès des divers maharajas rajpouts viennent jeter quelque variété

dans ce cercle fort restreint. Faute de mieux, on vient donc tous les soirs s'asseoir sur ces bancs de granit, admirer le soleil couchant et discuter son prochain. De là les deux noms de la localité : *Sunset* et *Scandal-point*.

Ce matin, au moment où je me mets en route pour Jodhpour, un des officiers, en costume de chasse, se précipite dans ma chambre. Il est dans un état d'exaltation extrême. On le serait à moins. Un tigre a mangé une vache à quelques milles d'ici ! Quel bonheur ! Et il se sauve à toutes jambes pour fondre sur sa proie. Pauvres jeunes gens ! on comprend que Scandal-point ne suffise pas à charmer leurs loisirs. Heureusement ils ont la ressource du tigre.

Jodhpour, du 24 au 27 février. — Jodhpour est d'un accès difficile. Situé au milieu du désert, on ne peut s'y rendre qu'à cheval, à dos de chameau ou à dos d'éléphant. La distance de la station où l'on quitte le chemin de fer à la résidence du maharaja de Marvar ou Jodhpour est de cinquante milles. Braver le soleil pendant

deux journées est chose sérieuse. Heureusement, après une nuit passée en chemin de fer, j'ai trouvé à Pali une voiture et des chevaux du maharaja; on m'annonce de plus que trois relais à six chevaux sont disposés le long de ma route. Pour comble de bonheur, j'ai aussi trouvé un compagnon dans la personne d'un ingénieur anglais, M. Home, qui construit, aux frais du chef de Marvar, une étroite voie de rails destinée à relier Jodhpour avec la grande ligne. Enfin j'ai trouvé à la station un bon déjeuner envoyé par l'agent général, colonel Poullet. Ce haut fonctionnaire, qui a été obligé de partir hier, m'offre, malgré son absence, l'hospitalité de sa « résidence ».

Nous voilà en route, M. Home et moi, dans une lourde chaise construite à Calcutta, le fidèle Checco sur le siège, mon domestique portugais à dos de chameau. Trois hommes qui, en se relayant, courent à côté de la voiture, ont la tâche d'animer les chevaux. Les traces assez rares laissées par des chameaux guident notre cocher. Il n'y a pas de route. Le maharaja n'en voit pas la nécessité, puisqu'il ne quitte jamais sa capitale. Cependant il a tant entendu parler de cette drôle

d'invention des Européens, qui ont remplacé le cheval par le feu, qu'il se passera la fantaisie d'un chemin de fer.

Le pays que nous traversons n'est pas encore un désert de Libye. Il le sera tantôt. En attendant, on voit encore des arbrisseaux épineux, des touffes d'herbe desséchée, enfin les traces d'une végétation, toujours pauvre, et à l'heure qu'il est brûlée par le soleil et saupoudrée de sable. L'air est sec et frais. Avant d'arriver au premier relais, nous perdons un cheval, foudroyé par un coup de soleil. Nous passons par deux villages formant de petites oasis. Des temples et des murs d'enceinte délabrés leur donnent la couleur locale de l'Inde. Le peu d'hommes que nous rencontrons sur notre chemin animent un paysage sévère, grandiose, et ennobli par de vastes horizons. Nous dépassons quelques cavaliers assis sur leurs chameaux. Ici c'est un noble, un thakour. Son domestique, accroupi derrière lui, tient la chibouque du maître. Là un marchand précède une douzaine de chameaux attachés à la file, après une longue corde. Les voyageurs doublent le pas, car le soleil baisse, et à huit heures du soir les portes sont fermées.

A quinze milles de distance, le but de notre voyage, le fort de Jodhpour, apparaît à l'horizon, assis sur la plate-forme légèrement inclinée

d'un roc isolé. Nos chevaux s'épuisent en efforts pour traîner ce lourd véhicule dont les roues s'enfoncent dans le sable. Le soleil est près de se coucher. Des lueurs d'albâtre violacé baignent le désert et le ciel, sur lequel se détache la silhouette noire du château. Laissant à notre droite la résidence du maharaja et le palais d'été encore inachevé dont il a lui-même dessiné les plans, nous pénétrons dans l'intérieur de la ville, vers sept heures du soir, par la jolie porte du sud-ouest, dite des *Soldats*.

L'Inde est un livre de contes de fées. Mais ici, aux merveilles qu'il vous offre, vient s'ajouter le charme du nouveau. Jodhpour[1], avec ses quatre cents temples, avec ses nombreux petits palais de thakours, de vrais bijoux d'architecture hindoue, tous bâtis en grès rose, avec les maisonnettes blanches du peuple, moins riches que pittoresques, qui, en s'étageant les unes au-dessus des autres, envahissent les bases du roc, Jodhpour offre un aspect étrange, fantastique et complètement distinct de ce qu'on voit dans d'autres villes de la péninsule. A chaque pas les vues changent, et, comme nous n'avançons que fort lentement, j'ai le temps de jouir de ce spectacle unique, magnifiquement éclairé par la

1. Population, 70 000 âmes.

lumière électrique du soleil couchant. Dans les rues tortueuses et étroites, même dans les rues larges des bazars, nos chevaux ont grand'peine à s'ouvrir un passage. Tout le monde crie, gesticule, se range cependant comme il peut. De temps à autre on nous salue. C'est bien aimable, puisque nous dérangeons ici une noce composée d'une bande de femmes qui chantent, là des processions qui se rendent à quelque temple. Des brahmes ouvrent la marche, les hommes qui suivent portent des torches, les femmes et les enfants des lanternes. Mais, en dehors de ces dévotes et des amies de la mariée, je n'ai pas vu de femmes, excepté à travers les persiennes de fenêtres. La coutume musulmane de tenir le beau sexe sous clef, autrefois inconnue parmi les Hindous, a aussi pénétré dans le Rajpoutana. Plus nous nous engageons dans la partie haute de la ville, plus le tumulte augmente. Les exclamations, les chants, la musique des joueurs de flûte, le tam-tam, produisent un vacarme assourdissant. Il fait nuit close lorsque, débouchant par la porte du Nord, après avoir contourné une partie du roc qui porte le fort, nous retrouvons le silence et la solitude des champs

Reste encore un mille et demi à parcourir. Mais à la fin on arrive à bon port. Le maître d'hôtel hindou du colonel Poullet, personnage

de vénérable apparence, nous ouvre la porte du palais Sour-Sagar, assigné au résident par le maharaja, nous donne à souper et me couche dans le lit de son maître.

Quoique réveillé plusieurs fois par le bruit des singes, j'ai dormi du sommeil du juste. Les singes, je l'ai déjà dit, ont le privilège de vous rendre la vie dure. On a le droit de les battre, on commettrait un crime si on les tuait. En général, l'Hindou orthodoxe ne verse le sang d'aucun être ayant vie. Les gens qui joignent la richesse à la haute dévotion ont à leurs gages des hommes dont la spécialité consiste à coucher pendant le jour dans les lits des maîtres. Ce sont les pères nourriciers des insectes qui, parfaitement repus, sont supposés ne pas troubler le sommeil des propriétaires pendant la nuit. Les Anglais appellent ces hommes *bog feeders*. En ce qui concerne les singes, j'étudie leur position sociale dans l'Inde.

Le palais porte le nom du maharaja Sour-Sing[1], qui l'a construit. C'était autrefois la Zenana, le gynécée des princes de Marvar, ce qui expli-

1. A régné de 1559 à 1620.

que pourquoi il est entouré de hautes murailles. Il appartient à la longue époque de transition où les styles hindou et arabe commençaient à se confondre. Les murs des deux salles qui servent au colonel de salon et de chambre à coucher sont incrustés de bas-reliefs. Les tons chauds du grès rose donnent à l'appartement un air de gaieté et de confort tout particulier.

Le maharaja a envoyé un éléphant richement caparaçonné, une grande voiture anglaise, un palanquin; et, ce qu'il y a de plus important, son juge. Hardyal-Sing exerçait dans le Panjab, son pays natal, les fonctions de juge. Le vice-roi de l'Inde l'a mis à la disposition du prince, ou, comme me disait Hardyal, le lui a prêté. C'est un bon spécimen du gentleman indigène façonné dans les collèges indo-britanniques. Il parle anglais et sera mon guide. Son costume se compose d'une tunique et d'un pantalon brun jaune. Son compagnon porte un talare bleu de ciel. Des foulards artistement noués enveloppent leurs têtes.

Je monte sur l'éléphant; mes compagnons me suivent à cheval. De nombreux coulis nous entourent. Il n'y a aucune raison pour que ces derniers soient de la promenade, sinon les lois

de l'étiquette qui veulent qu'un éléphant en habit de gala soit suivi d'un nombreux domestique.

Après vingt minutes de marche accélérée, nous avons gravi le rocher qui porte le fort sur son sommet. Cet édifice, œuvre d'une série de princes, est une agglomération de fortifications et de couloirs obscurs, d'escaliers hauts, raides et dépourvus de paliers, de cours intérieures et de palais qui représentent, avec la magnificence des princes dont ils sont l'œuvre, les progrès et le déclin de l'architecture indo-arabe. Cependant il y a un élément de l'ancien style hindou qui a résisté aux envahissements de l'art mauresque. C'est un auvent ogival en pierre qui a pour but de protéger contre le soleil une ou plusieurs fenêtres d'un ou de plusieurs étages. Il part du haut de l'édifice, descend le long de la façade et, avant de toucher le sol, souvent en s'arrêtant à mi-chemin, se termine en deux pointes qui se dégagent du mur. Le motif me semble emprunté à l'image d'une femme qui a un foulard sur la tête. Si elle en faisait un turban, elle exposerait son visage. La chaleur l'empêche de nouer les deux bouts au-dessous de son menton. Elle les laisse donc flotter. Le profil d'un palais ainsi encapuchonné produit un effet étrange. L'édifice perd le caractère arabe, qu'il reprend dès que vous le regardez de face. Les dessins et les scul-

ptures des plaques de marbre ou de grès qui couvrent les fenêtres varient de valeur selon l'époque à laquelle elles appartiennent. Les plus anciens sont évidemment les plus beaux.

Ces palais sont bâtis d'un grès rose tirant sur le brun, ou d'un marbre gris et fort dur, que l'on trouve dans le pays. Les parties en brique et les ornements en stuc sont blanchis à la chaux. Le contraste harmonieux de ces couleurs, les ombres nuancées qui parcourent toute l'échelle de la teinte neutre du noir foncé au gris pâle, les effets produits par de doux reflets à côté des clartés éblouissantes de la lumière directe, tout cet ensemble, qui pourrait le décrire soit avec la plume, soit avec le pinceau? Comment donner à d'autres une idée claire de ce qui vous a laissé, à vous qui avez vu, le souvenir d'un rêve?

Dans l'intérieur on trouve les ornements habituels. Les murs sont divisés et subdivisés en niches ou carrés, ou portent des nervures ogivales dentelées. Les appartements plus encore que l'extérieur témoignent d'un déclin graduel du goût. Comparez, par exemple, le luxe de miroirs et d'ornements que déploient les salles du palais bâti par le père du prince régnant avec les décorations bien supérieures à tous égards qu'on admire dans les constructions du seizième et du dix-septième siècle.

Nous sortons sur un des balcons suspendus au-dessus de l'abîme. Le regard, comme effrayé, s'accroche aux murs, glisse d'étage en étage, se heurte ici contre la toiture d'un petit temple doré, là contre le capuchon d'une fenêtre, pénètre, toujours de haut en bas, dans des cours, se perd entre des arcades, des murs crénelés, des rampes, des balustrades superposées les unes aux autres. Des soldats en costume du pays, des femmes portant sur la tête un ou deux vases de cuivre luisant, vont se rapetissant à mesure qu'ils descendent. Sur la plate-forme, devant l'entrée du fort, ma monture colossale sellée de son houda, les chevaux et coulis de ma petite caravane sont devenus des pygmées. Les flancs abrupts, en maints endroits perpendiculaires, du roc qui porte le château, se dérobent naturellement à notre vue, et le regard tombe à pic sur les pyramides des temples et les toits des maisons de Jodhpour. Un étroit ruban vert ceint la ville. Au delà, séparés par de grandes distances, des crêtes basses et du sable; enfin l'immense horizon du désert. Les lois de l'optique appliquées ici en sens perpendiculaire produisent des effets grotesques qui nous paraissent impossibles parce que notre vue n'y est pas accoutumée.

Le commandant du fort, qui avait une belle figure militaire, nous faisait les honneurs. Sur

une des plates-formes on voit des canons de gros calibre pris « aux mahométans », disait-il, il y a cent ans. Il semblait fier de ce trophée. Un joli petit garçon d'environ dix ans, vêtu d'un talare qui lui descendait jusqu'aux talons, nous suivait, en compagnie de son précepteur. C'était le fils du maharaja et d'une favorite; par conséquent, sans être prince, membre de la famille royale.

Le maharaja nous envoie chercher dans un grand carrosse de fabrication anglaise. Je me demande par quel miracle ces quatre « walers[1] » sont parvenus à descendre sans accident ces rues raides et étroites que nous traversons avant d'arriver à la porte des soldats. De là une route carrossable fort bien entretenue mène au palais Rai-kabag, situé à deux milles au sud-est de Jodhpour.

Le mur d'enceinte ne laisse pas deviner l'habitation d'un prince. On se dirait dans une ferme. La cour est un grand carré irrégulier. Quelques buffles couchés dans le sable, à deux pas de la porte du palais, jouissent de l'ombre projetée

1. Chevaux élevés dans la Nouvelle-Galles : de là le nom.

par cet édifice qui n'a rien d'extraordinaire. En descendant de voiture, nous sommes reçus par maharaj Pertaie-Sing, frère et premier ministre du prince, par le pandit ou secrétaire intime Sheo Narain Prevali et par mon guide de ce matin, le juge Hardyal-Sing. Le maharaja nous attend sur le seuil de la porte, nous mène dans une salle et nous fait asseoir. Le pandit, debout, sert d'interprète. De notre conversation assez banale, un mot du prince mérite d'être répété ici. Comme je lui parlais des beaux palais de la ville et du fort, il me dit : « C'est notre belle pierre, le grès, qui a éveillé chez nous le goût de l'architecture et qui nous fournit le moyen de le satisfaire ».

Jesvant-Sing, maharaja de Marvar, avec celui de Mevar (capitale Oudepour), le plus puissant des princes rajpouts, n'a pas encore cinquante ans accomplis et paraît beaucoup plus jeune qu'il ne l'est. Il a la physionomie ouverte, les traits réguliers, les yeux châtain foncé, la barbe et les cheveux d'un noir de jais. Quoiqu'il ne sourie jamais, il est d'une politesse exquise, et son maintien calme et digne ne permet pas d'oublier un instant que vous êtes en présence d'un véritable grand seigneur. Sa toilette est des plus simples : une tunique ou chemise blanche qui descend jusqu'aux pieds; il ne se chausse que lorsqu'il quitte

la maison. On le dit bon, juste et honnête. Son éducation, à ce que j'entends dire, laisse à désirer, mais il ne manque pas de moyens. Il est né dessinateur et a un goût prononcé pour l'art de l'ingénieur.

Pendant ma visite il ne lâcha pas un instant la main d'un petit garçon, son unique fils légitime, dont l'éducation est confiée à un précepteur anglais. Sa meute aussi jouit de l'avantage d'être dirigée par un *master of hounds* britannique.

Ses deux frères légitimes de la même mère, qui portent le titre de maharaj (celui de maharaja est réservé au roi seul), jouissent d'une bonne réputation. Le premier, comme on a vu, est le divan du prince; le second, maharaj Keshour-Sing, commande la force armée de Marvar. C'est un joyeux jeune homme qui paraît un peu gêné dans son uniforme collant de drap foncé, coupé sur des modèles anglais et peu adapté au ciel de l'Inde. Il m'avoua que ce vêtement n'était pas commode. « Mais alors pourquoi ne pas garder votre costume national qui vous sied bien mieux? » Il se mit à rire. Ce fut sa seule réponse. Je connais ces rires par mes voyages au Japon et en Afrique. Quand l'homme sauvage ou à demi civilisé, ou, si j'ose m'exprimer ainsi, faussement civilisé, se rencontre avec l'homme policé, son instinct plus que sa raison lui fait sentir

son infériorité. Alors un mouvement louable fait naître en lui le désir de s'élever à la hauteur du blanc. Seulement il s'y prend mal. Il commence son œuvre par le mauvais bout. Il imite sans discernement, s'arrête à des résultats insignifiants de la civilisation, et néglige les véritables sources, ou bien est incapable d'y remonter. Quand on lui fait sentir son erreur, il se sent blessé et, vis-à-vis d'un blanc, il traduit son dépit par un rire forcé.

Ce jeune prince, qui est d'une belle prestance, se sent donc fort mal à l'aise dans son uniforme anglais, mais son cœur y est et s'en trouve à merveille. Son frère, le Premier, était aujourd'hui vêtu à la manière du pays, mais il ne se refuse pas parfois une toilette européenne. Le maharaja désapprouve cette singerie. « Je suis né, dit-il, et je veux mourir Marvari. » Une trentaine de frères naturels du chef de Jodhpour jouissent des honneurs de la famille royale, mais ils ne sont pas des princes et ne peuvent succéder au trône.

Quelle est la sphère d'activité des résidents et agents, en d'autres termes, des diplomates du vice-roi accrédités auprès des princes feudataires?

Je résume les informations que pendant ce voyage à travers l'Inde j'ai pu puiser aux sources les plus directes.

« Nous n'avons pas, m'a-t-on dit, d'instructions écrites. Notre tâche est de veiller à ce que les princes remplissent les engagements pris par eux envers le gouvernement de l'Inde, de contrôler, en nous en mêlant le moins possible, l'administration, d'empêcher de gros abus, le tout sous notre responsabilité. L'agent dépend de l'agent général et celui-ci du vice-roi, avec lequel il correspond par l'intermédiaire du secrétaire pour les affaires indiennes (étrangères). Ici l'agent général contrôle les actes du divan, qui est le trésorier du prince, et exerce la juridiction sur les Européens s'il en arrive, ce qui est excessivement rare. L'exécution d'un criminel condamné à mort par l'agent ne peut avoir lieu que du consentement du vice-roi. Le maharaja de Jodhpour exerce à l'égard de ses sujets la justice civile et criminelle par l'organe du juge Hardyal-Sing. Seulement, s'il s'agit de peine capitale et que l'agent ait lieu de douter de la parfaite régularité des procédures, il fait ajourner l'exécution, en réfère à Calcutta, et le maharaja se soumet de bonne grâce à la décision du vice-roi. La sphère de notre activité n'est limitée que par la voix du bon sens et de notre conscience et par le

sentiment, toujours présent à notre esprit, de la grande responsabilité qui pèse sur nous.

« Nous n'acceptons jamais de cadeaux. Cette prescription date de l'administration du gouverneur général Lord Cornwallis. Tout candidat pour le service dans l'Inde doit prendre l'engagement, le *covenant,* de ne jamais accepter de dons de qui que ce soit. La moindre infraction entraînerait le renvoi immédiat du service.

« Le prestige dont nous jouissons est merveilleux. En voici un exemple qui date du mois de décembre dernier. Dans le petit État de Bikanir, les thakours refusèrent soudainement de payer les impôts. Le maharaja ayant insisté vainement pour qu'ils remplissent leurs obligations, on en vint à des actes d'hostilité. C'était la guerre civile dans un verre d'eau, mais dangereuse en ce sens que dans ces pays-ci les levées de boucliers se propagent comme des épidémies. Sur ces entrefaites, l'agent général se rendit tout seul sur les lieux, somma les thakours de mettre bas les armes et de comparaître par-devant lui. Tous, à l'exception d'un seul, se rendirent à son appel et acquittèrent leur dette envers l'État. Le récalcitrant se retira dans son château et, comme il continuait à défier l'autorité du maharaja et de l'agent, ce dernier n'hésita pas à faire venir un petit détachement de troupes. Elles avaient à tra-

verser le désert. Mais la nouvelle seule de leur approche donna à réfléchir au rebelle. Il se soumit, fut saisi et interné à Mont-Abou, où il se trouve encore prisonnier d'État. Pour le punir, on fit sauter son château.

« Règle générale, les princes acceptent de bonne grâce les décisions de l'agent résidant auprès d'eux, et s'il y a des hésitations, on en triomphe facilement. Ainsi dernièrement un des petits rajas, apprenant qu'un brahme avait été condamné à mort pour assassinat, s'opposa vivement à l'exécution de l'arrêt. L'agent, de son côté, insista pour que le coupable subît les rigueurs de la loi, et le prince, afin de démontrer au peuple l'horreur que lui inspirait ce sacrilège, quitta la capitale et se rendit chez un ami qui vit en dehors de son domaine. Mais, à peine arrivé là, il télégraphia à l'agent : *No government possible without hanging*. « Impossible de gouverner sans pendaison. » Le Machiavel rajpout savait ménager la chèvre et le chou.

« L'agent ou résident est un personnage qui inspire au prince toujours du respect, souvent de la confiance, quelquefois de l'amitié. Ce sont surtout les moins puissants de ces chefs qui voient dans le représentant britannique un protecteur et un conseiller. Dans les questions délicates et compliquées, le dernier mot appartient au vice-

roi. Je cite un exemple. Au nord-est et à quelque distance de la ville de Jodhpour s'étend un grand lac salé dont une partie appartient au territoire de Marva et l'autre à celui de Jeypour. Il s'agit de décider un différend survenu entre les deux maharajas au sujet de l'exploitation du sel. Comme, en vertu des traités, le sel forme un monopole du gouvernement de l'Inde, celui-ci est en droit d'intervenir. Les résidents accrédités auprès des deux princes, chargés d'examiner les prétentions opposées, défendent chacun de son côté les intérêts de leur maharaja. En ce moment la question est en litige. Le vice-roi en son conseil, après avoir examiné les rapports probablement contradictoires des agents, rendra un verdict qui ne rencontrera certainement nulle opposition d'aucune des deux parties contendantes. »

« J'aime les indigènes, m'a dit un de ces messieurs, et j'aime aussi la nature des affaires qui me sont confiées. Très souvent je réussis à apaiser des querelles, à faire éviter des procès et, par ma décision dans des cas litigieux, à contenter les deux parties. Les indigènes préfèrent les juges anglais aux tribunaux de leurs princes et se soumettent toujours à nos arrêts. L'intervention des agents en matière judiciaire se fait avec l'assentiment tacite des princes.

« Notre existence (en Rajpoutana) ne manque pas de charmes. Nous la trouvons même fort agréable. Pendant toute l'année, sauf les deux mois des fortes chaleurs que nous passons à Mont-Abou, nous vivons sous la tente. Nous en avons tellement pris l'habitude, que nous fuyons volontiers l'air enfermé d'une chambre à coucher. Nous nous levons avant le jour et nous cherchons le repos avant dix heures du soir. La journée passe vite dans le tourbillon des affaires, et les affaires ne font jamais défaut. Notre récréation est la chasse; la petite chasse à chaque heure libre. Nous n'avons qu'à quitter la tente pour nous livrer à ce plaisir. La chasse au sanglier, le *pigspearing*, et la chasse au tigre exigent des préparatifs. Ce sont de ces jouissances qu'on ne peut pas se procurer tous les jours. Nos femmes partagent notre existence nomade, s'habituent vite à la tente et ne la quittent que lorsque leur santé exige des soins particuliers. Alors nous les envoyons à Agra, celle de toutes les villes du Nord-Ouest qui offre le plus de ressources. »

J'avoue que ces récits m'ont touché. Ces hommes qui tiennent du héros, du missionnaire (de la civilisation), du diplomate, du juge, du soldat et de l'administrateur, vivent constamment sous un ciel de feu. J'en ai peu vu qui ne portent sur

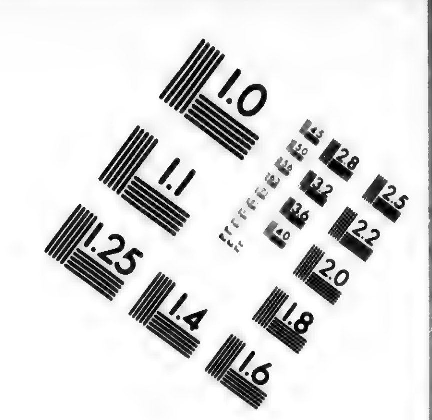
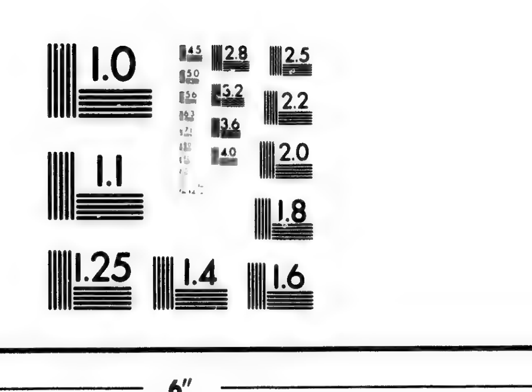


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



6"



le visage les traces de la fièvre et de la dysenterie, et cependant ils sont contents. Au reste le climat de Rajpoutana passe pour sain pendant la plus grande partie de l'année. Les mauvaises époques sont septembre et la première moitié d'octobre, lorsque, après les grandes pluies, l'herbe des steppes commence à pourrir. Les mois qui précèdent les pluies de juillet et d'août, à savoir la fin de mars, avril, mai et juin, sont la saison des fortes chaleurs.

Le soleil a baissé, et nous flânons, en voiture bien entendu, dans les rues de la ville.

Nous nous dirigeons vers l'étang ou réservoir que Jesvant-Sing fait construire. Le grand fléau de ce pays et de cette ville est la rareté de l'eau. Dans les temps de grande sécheresse le peuple meurt de soif. Le maharaja, malgré son indolence, ne manque pas d'ambition. L'idée lui sourit de transmettre son nom à la postérité en l'attachant à une grande œuvre d'utilité publique dont profiteraient les générations à venir. Seulement le prince a les défauts aussi bien que les qualités de sa race. Aux premiers élans, à l'activité fiévreuse des premiers jours succèdent de longues périodes d'apathie. Les travaux sont in-

terrompus. Seront-ils repris? Heureusement c'est un architecte anglais, M. Home, mon compagnon de voyage, qui se trouve chargé de cette entreprise. Moins journalier que le prince et ses artistes hindous, il la mènera à bon terme. Cette nappe d'eau entourée de balustrades de grès réfléchissant de petits temples et de vieilles masures, et dominée par le roc, forme un joli tableau. C'est bien l'Inde véritable, l'Inde antique. Alexandre le Grand ne l'a pas vue autrement.

A peine rentré, le commandant de la force armée vient à la résidence, sur l'ordre de son frère le maharaja, pour me complimenter. Ce jeune homme avait beaucoup d'entrain, et la conversation, que je ne pouvais pas suivre, ne tarissait pas entre lui et mes compagnons. Je m'étais retiré dans une autre partie du jardin, lorsque soudainement un brouhaha infernal m'arracha à mes méditations. C'était une escouade de singes dont quelques-uns me semblaient être au moins de ma taille. Après avoir couru sur le haut du mur de l'enceinte, ils s'abattirent sur l'arbre sous lequel j'étais assis, et prirent terre, quelques-uns en me frôlant, à côté et autour de moi.

J'étais bien muni d'un gourdin. Mais m'en ser-

vir! Jamais. Le procédé aurait pu leur déplaire. Le rouge me monte au visage quand j'y pense : je me sauvai! Ce n'était pas la conduite d'un brave, je le sais, mais c'était celle d'un homme prudent. D'ailleurs, personne ne m'a vu, excepté des singes.

A sept heures du matin, accompagné de l'ingénieur et de Hardyal-Sing, en route pour Mondore, l'ancienne capitale du Marvar. Aujourd'hui c'est un village composé de quelques maisonnettes, ou plutôt un tas de ruines, qui n'offre rien de particulier. Mais tout près se trouvent les tombeaux des rois.

La distance de la résidence est de quatre milles et la direction que nous suivons est exactement celle du nord. Vu le mauvais chemin, nous n'avons pas trop de nos six chevaux pour traîner le véhicule sur un sol où les rochers à fleur de terre et le sable alternent sans interruption. Bientôt le fort de Jodhpour, qui domine de si vastes horizons, se dérobe derrière des blocs de grès. Quelques beaux arbres rompent la monotonie du paysage. Les éléments dont il se compose autant que ceux qui lui manquent en font l'image de la plus parfaite solitude. Les animaux savent qu'ils n'ont rien à craindre des hommes.

D'ailleurs nous n'avons pas rencontré un seul être animé, si ce n'est un renard muni d'une immense queue, qui nous laisse approcher à une vingtaine de pas avant de se déranger.

A huit heures, après avoir traversé l'emplacement de l'ancienne capitale, nous arrivâmes près des tombeaux.

Le plus considérable et le plus beau est celui d'Agis-Sing[1], roi dans le sein de sa mère et tué, sur l'inspiration de la cour de Delhi, par ses propres frères Abhye-Sing et Bakht-Sing. C'est l'un des assassins, Abhye[2], qui a élevé à sa victime ce magnifique monument en face de son propre tombeau. Les deux chattries, bâties à la distance d'un quart de siècle en grès rose et en marbre gris, comptent parmi les chefs-d'œuvre du style composite indo-arabe. Mais celui de l'assassin me semble trahir déjà des symptômes d'un déclin de l'art, reconnaissable surtout à la manière dont la pierre est sculptée. La photographie n'a pas encore pénétré dans ce coin reculé et je n'ai pas vu de dessins qui les représentent. Malgré la chaleur étouffante, j'ai passé quelques heures à en faire un croquis. Les autres tombeaux, tous plus modernes, et parmi eux

1. A régné de 1725 à 1750.
2. A régné de 1680-1725.

surtout ceux de ce siècle, témoignent d'une décadence qui saute aux yeux. Nous en avons examiné plusieurs avec le plus grand soin. Quelques-uns sont entourés de plantations qui me rappellent les jardins mauresques de l'Algérie et du Maroc. Les digues, flanquées de rigoles, se croisent en rectangle. Les carrés ainsi formés contiennent des buissons et des fleurs. De beaux arbres ombragent les chemins et répandent une fraîcheur délicieuse. Au-dessus de leurs feuilles épaisses pointent, roses, gris, blancs, les monuments des grands chefs de Marvar.

Nous montons à l'étage supérieur du mausolée d'Agis. Devant nous s'élève celui de son frère. A gauche s'ouvre une petite place encadrée de plusieurs monuments, qui se détachent sur un rideau vert. Un de ces édifices, d'une grande beauté, réunit tous les éléments de l'architecture hindoue-arabe. Mais, vu d'assez loin pour que les piliers octogones puissent ressembler à des colonnes, et que les ornements sculptés ou en stuc disparaissent, il rappelle le *tempietto* de Bramante sur le Janicule, ou celui du *Sposalizio* de Raphaël. Les détails appartiennent à l'Inde. Je distingue quatre éléments : 1° un grand socle carré de granit, base du monument ; 2° huit colonnettes octogones comme on en voit dans tous les temples jaïnites ; elles supportent, à

l'aide de consoles (motif essentiellement hindou), 3° des ogives dentelées (goût mauresque) qui de leur côté servent d'appui à une architrave octogone, sur laquelle, 4°, s'élève la coupole, qui est la moitié d'une boule.

Sur le square, les tons rosés et blancs prédominent, et le soleil dore le tout. Le silence qui règne dans cette solitude, la difficulté de l'accès, les souvenirs des exploits et des forfaits d'une race à la fois chevaleresque et barbare, qui se rattachent aux monuments, empruntent à l'élégie et à l'épopée les charmes poétiques répandus sur ces lieux.

Le maharaja, comme ses frères, aime passionnément les chevaux et la chasse. Il dit que l'argent dépensé pour ces plaisirs est mieux employé que celui qui passe aux mains des bijoutiers. Cet après-midi, il a bien voulu envoyer à la résidence, pour que je puisse les admirer à mon aise, une vingtaine de chevaux de sang, les plus beaux de ses écuries. Ces nobles animaux étaient fort bien tenus. Il y avait dans le nombre quelques magnifiques carrossiers importés d'Australie.

Vers le soir, excursion à Kailana moitié en voiture et moitié à dos d'éléphant, mode de locomotion que je ne sais pas apprécier.

Kailana, situé à huit milles à l'ouest de Jodhpour, était le palais d'été du dernier maharaja. C'est une jolie et coquette construction hindoue-mauresque. D'une terrasse on nous faisait voir des sangliers occupés à prendre leur repas. Ce spectacle peut se voir ailleurs ; mais, ce qui m'a paru nouveau, c'est qu'à notre grande indignation, on apporta des fusils en nous invitant à tirer sur cette masse confuse et noire qui grouillait à nos pieds. Le site et la scène me transportaient par la pensée au parc de ce cher Friedland. Seulement en Bohême on ne nous aurait pas proposé une pareille tuerie, décorée ici du nom de chasse.

J'ai le regret de quitter la Zenana sans en avoir vu le maître. Quelle hospitalité ! Elle n'était pas provoquée par des recommandations officielles. Les directions que le vice-roi a bien voulu expédier à l'agent général, colonel Bradford, ne lui sont pas arrivées en temps utile. Il n'a donc pas pu prévenir de ma visite le colonel Poullet. Ce dernier en fut informé par des lettres de

Mont-Abou. Étant obligé de partir avant mon arrivée, il dit à son maître d'hôtel : « Un gentleman viendra ; ouvre-lui la maison et traite-le comme tu me traites ». Le colonel connaît par expérience la valeur de l'hospitalité dans un pays comme celui qu'il habite, et il l'exerce envers un homme qu'il n'a jamais vu, et que, probablement, il ne verra jamais.

Je dois à un heureux hasard d'avoir rencontré ici le major Loch, agent assistant du colonel Poullet.

---

27 *février*. — Départ de la résidence à sept heures du matin, encore cette fois-ci en compagnie de M. Home et dans la même voiture du prince qui nous avait amenés. Nous traversons la ville pour la dernière fois et la quittons par la porte des Soldats.

Peu après, un groupe d'hommes à cheval s'élancent ventre à terre à travers champs, évidemment pour nous barrer le chemin. Celui qui se trouve en tête monte un magnifique waler. Cette noble bête se cabre, fait des écarts, rue furieusement, mais ne parvient pas à désarçonner le cavalier, qui semble vissé à la selle. Il s'approche et salue courtoisement, disant qu'il

est venu nous faire ses adieux. C'est maharaj Pertale-Sing, le frère et le ministre du prince. Cette fois-ci il ne porte pas son beau costume marvari. Il est en *knickerbocker* et en manches de chemise; il a oublié de mettre une jaquette. Ce n'est pas beau, et je préfère Pertale vêtu comme il l'était l'autre jour; mais même sous ce déguisement de prolétaire il a grand air. Il me dit des phrases aimables, mais l'expression impassible de son visage ne répond guère à ses paroles. Pas même l'ombre d'un sourire n'effleure ses lèvres. On me dit que c'est le cas des Rajpouts en général. Ils ne sont polis et prévenants que lorsqu'ils ont quelque chose à désirer, à espérer ou à craindre. Ils ne sont pas aimables par nature.

Nous continuons notre chemin, et le prince, lançant son cheval au galop, s'éloigne aussi vite qu'il est venu. Je jette un dernier regard en arrière. Les contours fantastiques du fort se dessinent sur le ciel. Le roc taillé à pic et les palais qu'il porte, baignés de teintes safranées, se laissent deviner à travers un léger tissu d'or. La voiture pénètre dans un de ces groupes de rochers bas qui caractérisent le pays. Je cherche encore une fois des yeux la capitale du désert. Mais la vision s'est évanouie, Jodhpour a pour moi disparu à jamais.

Nous voilà de nouveau au fond du désert, du vrai désert. A deux pas de nous un beau dromadaire accroupi sur ses jambes de derrière, image du découragement, semble nous lancer des regards suppliants. On prétend que la physionomie des animaux ne parle jamais. Je crois le contraire. Ici la douleur et la résignation se peignent sur les traits d'un chameau. Il a un pied cassé, et, comme l'Hindou a horreur de verser le sang de toute créature vivante, le propriétaire l'a abandonné à son sort. N'ayant pas d'armes sur nous, il nous est impossible d'exaucer ces muettes prières. Des passants, de bons samaritains qui lui donnent à manger, ne feraient que prolonger ses souffrances, n'étaient ces oiseaux noirs qui planent au-dessus de nous : des vautours prêts à s'abattre sur leur proie et à la dévorer vivante.

Dans une des deux oasis que nous traversons, les provisions de bouche sont servies aux voyageurs sur les marches d'un temple. Des nuées de mouches leur disputent le déjeuner. Des buffles de dimensions colossales ronflent à leurs pieds. Il est midi, hommes et bêtes semblent écrasés par le soleil.

Mais, enfin, avant le coucher de cet astre les soixante milles ont été parcourus sans accident, et à la nuit tombante je me trouve à Jodhpour-

Junction, confortablement installé dans ma maison roulante.

Jeypour, 28 et 29 février. — J'ai couru la nuit, et à neuf heures du matin le train entre dans la gare de Jeypour. Le Dr Stratten, agent politique, me mène à sa résidence, un vieux palais du maharaja, situé à trois milles de la ville. Je suis logé dans une des tentes dressées au jardin pour recevoir le duc et la duchesse de Connaught, attendus un de ces jours.

La ville de Jeypour [1] est un grand centre d'affaires et jouit de la réputation d'être la ville purement hindoue la plus avancée, non seulement du Rajpoutana, mais de toute la péninsule. Amber, l'ancienne capitale, située à quatre milles d'ici, dans les montagnes, fut abandonnée par le célèbre maharaja Jey-Sing, parce qu'une vieille tradition défend aux princes de sa race de séjourner dans la même capitale pendant plus de dix siècles. Par sa splendeur et son faste, par la protection qu'il prodiguait aux arts et aux sciences, dans son monde indien l'émule et le contemporain de Louis XIV, Jey fit en 1728 construire cette ville, à laquelle, suivant la coutume rajpoute, il donna son nom.

1. Population, 140000.

M. l'agent veut bien m'y conduire. Les hautes murailles de l'enceinte sont badigeonnées en rose, et la pluie y a tracé des lignes noires perpendiculaires de l'effet le plus singulier, avec une régularité due aux crénelures où l'eau s'est accumulée avant de s'écouler. Arrivée de l'autre côté, notre voiture s'engage dans une rue droite et longue. Les maisons, toutes badigeonnées en rose violacé, sont ornées de peintures qui représentent des pots de fleurs et des arabesques, si ce mot peut s'appliquer à des dessins essentiellement hindous. D'autres rues coupent à angle droit l'artère que nous suivons et qui mène à un grand square. Là où les maisons ne se touchent pas, elles sont reliées entre elles par des murs percés dans leur partie supérieure de petites fenêtres en plein cintre ou en cintre surbaissé, et toujours couvertes de plaques de pierre ou de planchettes percées à jour.

Quoique le caractère oriental, spécialement hindou et plus spécialement rajpout, s'accuse ici fortement, le plan de la ville, les rues tracées au cordeau, les maisons bâties à peu près sur le même modèle, tout cela me semble en contradiction avec le génie de l'Inde. Serait-ce un reflet du goût de l'uniformité et de la régularité qui avait envahi l'Europe à la fin de l'époque que les Français appellent le « grand siècle » ? Invo-

lontairement j'ai pensé à la place Vendôme de Paris, à la ville de Karlsruhe, toutes deux bâties, si je ne me trompe, en 1699.

Dans ces vastes espaces ouverts à la circulation règne une grande animation. Si les édifices sont roses et violets, la foule est blanche et rouge, et ces quatre couleurs mêlées ensemble donnent à la scène un aspect de gaieté et de fête. Très p de femmes. Celles qu'on voit appartiennent aux classes infimes. De nombreuses voitures tirées par des bœufs, soigneusement couvertes si elles contiennent des femmes. Ici, un noble coiffé d'un bonnet d'or semblable à celui des doges; ses porteurs de palanquin, suivis de plusieurs domestiques, s'avancent au pas de course. Là un de ses pairs ou quelque haut fonctionnaire, monté sur un beau cheval, se fraye passage à travers la foule, qui ouvre ses rangs avec des démonstrations de respect. Un grand nombre de palefreniers courent à pied derrière leur maître. Beaucoup de chameaux et quelques éléphants varient le spectacle et gênent les piétons.

Le palais du prince occupe au centre de la cité un vaste terrain. Des soldats, les uns dans le costume du pays, d'autres en uniforme européen, postés à la porte et dans la première cour, présentèrent les armes à l'approche de l'agent; quatre musiciens entonnèrent le *God save the*

queen. Nous pénétrâmes dans la seconde cour, toute remplie de courtisans et de domestiques supérieurs. Cinq ou six énormes éléphants magnifiquement caparaçonnés, la tête et les défenses couvertes de peintures, étaient rangés en ligne de bataille. Enfin nous mîmes pied à terre devant l'édifice principal, habité par le maharaja.

Ce prince n'a que vingt ans. Il fut adopté par le dernier maharaja au moment où celui-ci se sentait mourir. Ce fait n'a rien d'extraordinaire. Dans les États indigènes l'héritier naturel, s'il en existe, est souvent épuisé et débile avant le temps. Aussi les princes ont-ils le droit, quoique parfois contesté, de se choisir un successeur dans leur famille ; mais ils n'en usent que le plus tard possible, sinon *in articulo mortis*. Cette précaution s'explique. Le fils adoptif, s'il était d'un naturel impatient, pourrait hâter l'heure de son avènement. Vers la fin d'un règne on se demande avec inquiétude qui sera le nouveau maître. De là les surprises qui, si souvent, se produisent au lit de mort des puissants.

Le jeune maharaja de Jeypour est un bel homme, dont la physionomie ouverte prévient en sa faveur. Il était au moment de sortir pour rendre des visites de condoléance à des familles nobles. C'est pour cette raison qu'il portait des vêtements blancs et un sabre d'argent, le blanc

étant la couleur du deuil. Selon l'usage indien il avait les pieds nus. Après nous avoir fait asseoir, il m'exprima ses regrets de ne pouvoir causer avec moi en anglais. Il avait bien commencé à apprendre cette langue, mais son adoption a mis fin à ses études. Un maharaja a autre chose à faire. Je lui demandai quelle avait été son impression en apprenant que ce grand État était à lui. « Au premier moment, répondit-il, j'ai eu peur. La responsabilité m'effrayait; maintenant je m'y fais. »

La salle où il me reçut est une longue pièce tout ouverte sur le jardin et remplie de divans. Sur les murs on voit des impressions en couleur anglaises, parmi lesquelles un portrait du prince de Galles.

L'enceinte du palais contient plusieurs autres édifices, tous isolés, dont les plus remarquables sont les deux halls destinés aux réceptions publiques. Dans une de ces salles on nous fit admirer un dais couvert de plaques d'argent massif et de vermeil, style Empire, avec des décorations dans le goût persan. Ce meuble précieux a été commandé par le dernier maharaja; il a coûté cinquante mille livres sterling. L'ensemble de ces grands appartements, malgré l'influence très sensible du goût européen, offre le caractère d'une grandeur barbare.

L'observatoire, une des grandes curiosités de Jeypour, est un assemblage de bâtisses en maçonnerie, œuvre de Jey, qui passait dans l'Inde pour le plus grand astronome de son temps. On nous fit voir aussi le parc d'artillerie. Les pièces sont attelées de bœufs qui ont les cornes enveloppées de drap vert et sont couverts de schabraques de drap rouge. L'effet est des plus bizarres.

Le jardin s'étend derrière le palais. Des deux côtés, des arbres magnifiques encadrent la façade, qui est d'un dessin fantastique et compliqué. Nous marchons sur des digues flanquées de petits étangs. Les tuyaux et robinets qu'on y voit sont destinés à arroser les promeneurs. Cette vieille plaisanterie, inventée par les jardiniers des khalifes, a fait les délices des rois de Castille et de Léon et, plus tard, des princes et grands seigneurs de France et d'Italie. Heureusement l'eau manque dans les réservoirs. Dans une partie reculée du parc, un joli petit temple, ombragé par des manguiers séculaires, nous sourit coquettement à travers le feuillage. Mais gare aux téméraires qui oseraient s'approcher du dieu ou de la déesse de la localité! Une voix stridente nous ordonne d'un ton péremptoire de nous arrêter. En même temps paraît le brahme du sanctuaire, tout en colère et prêt à nous barrer le chemin. A ce moment le canon com-

mence à gronder. Il annonce à la ville l'événement du jour : le maharaja a quitté son palais pour aller pleurer avec sept nobles familles. Des nuées de pigeons s'élèvent des toitures et des pignons du palais et s'envolent tout effarés. Singulier et poétique contraste! Dans l'air, les fuyards ailés; dans le jardin, solitude et silence. A quelques pas de nous, le brahme qui fixe toujours sur les intrus des regards haineux. Au dehors, le bruit des grosses pièces et les voix confuses de la multitude.

Le dernier maharaja, enflammé du désir de civiliser son peuple, l'a doté d'un théâtre bâti d'après un modèle européen, d'un lawn-tennis et d'un beau et vaste jardin public. Depuis longtemps le théâtre est fermé, faute de spectateurs. Mais dans le parc on voit des indigènes qui se promènent, qui s'assoient sur des banquettes et non sur leurs talons, et qui viennent certains jours de la semaine assister à des concerts. Des jeunes gens se livrent au plaisir du lawn-tennis. Le prince réformateur a aussi fondé une école des arts et métiers. Nous l'avons visitée et nous avons lu au-dessus de la porte l'inscription anglaise *School of arts*. On y voit de petits ta-

bleaux, des dessins au crayon, des bijoux et des incrustations en métal qui m'ont paru fort jolies. Les cloisonnés de Jeypour jouissent d'une grande célébrité. Les procédés qu'on emploie sont un secret.

Des fenêtres de cet établissement nous voyons le prince qui rentre. Sa voiture, attelée de chevaux fougueux, passe au grand trot. Des laquais en riches livrées suivent en courant à toutes jambes. Des nobles splendidement vêtus et bien montés entourent la voiture. Un détachement de cavalerie ferme la marche. La foule rouge et blanche s'écarte au passage du cortège et se referme aussitôt. Ce fut l'affaire d'un moment, une vision, une étoile qui file.

Il commençait à faire sombre lorsque, à ma grande stupéfaction, je vis qu'on allumait des becs de gaz. Du gaz au Rajistan ! C'est le comble du progrès.

En quittant la ville, nous rencontrâmes une escouade de galériens ou détenus. Ils se rangèrent en ligne, levèrent un bras en l'air et étendirent l'autre horizontalement, puis ils frappèrent leurs mains l'une contre l'autre en poussant un cri. C'est leur manière de saluer. Il y avait parmi eux, il faut bien le dire, des figures patibulaires, mais tout le monde avait l'air gai et bien nourri. Cela prouve que le défunt maharaja n'a pas

oublié de porter la réforme dans les prisons.

Excursion à Amber, l'ancienne capitale, en voiture, en chaise à porteurs et à dos d'éléphant. C'est au prince que je dois ces divers moyens de locomotion.

Le pays est une plaine couverte de temples, de maisons en ruine, de *palazetti* abandonnés et de chattries. Ce grand palais à notre gauche, tout délabré et tout près de crouler, appartient au maharaja ; le vaste étang qui est à côté fourmille d'alligators. Nous approchons des coteaux qui bordent la plaine au nord de la ville, et nous entrons dans une vallée étroite qui serpente entre des hauteurs couronnées de forts. A notre gauche, le long d'un petit lac, sur des éminences complètement nues, s'élèvent des châteaux bâtis en grès rose. Quelques-uns ont conservé la couleur de cette pierre ; d'autres sont devenus jaunes, quand on ne les a pas blanchis à la chaux. Devant nous la petite oasis où niche la vieille ville, qui n'est plus qu'une réunion de palais et de maisons délabrées dont quelques-unes n'ont pas cessé d'être habitées. L'enceinte escalade et redescend les crêtes de la montagne. Sur une petite échelle, c'est le mur chinois. La ressem-

blance m'a vivement frappé. Derrière ces masures d'un brun foncé, entre les coteaux de la vallée qui s'écartent, se dévoile le désert jaune, pointillé de noir : sable et buissons, et au fond, au nord, à une grande distance, une chaîne de montagnes dont le gris pâle se confond avec les tons ambrés du ciel. La composition du tableau est fantastique, le coloris sévère, l'ensemble saisissant. Mais je doute qu'un peintre osât imiter ces teintes. S'il les trouvait sur sa palette, ce dont je doute, il serait taxé d'exagération et condamné comme maniéré.

Un sentier excessivement raide mène aux palais et aux temples dont se compose le château d'Amber.

Les palais appartiennent à différentes époques. Les yeux les moins exercés à distinguer les différentes phases que l'architecture rajpoutane a parcourues dans le cours des siècles sont frappés par l'individualité de chacun des édifices qui se coudoient sur la plate-forme des rochers. Cependant les mêmes éléments se retrouvent partout : de hautes murailles crénelées, des kiosques à petites coupoles appuyées sur de gracieuses colonnettes ; des balcons superposés les uns aux autres, protégés par un auvent qui repose également sur de minces colonnettes ; de vastes salles qui présentent l'aspect de quinconces dont

les tiges s'élancent vers le plafond ; des balustrades qui encadrent les plates-formes et bordent les escaliers. Un charme particulier résulte du contraste entre les pans de murs massifs, dont la partie supérieure seule est percée de quelques fenêtres, et les arcades et kiosques, où les murs font complètement défaut : des forteresses du moyen âge soudées à des colonnades ouvertes de l'antiquité. Au point de vue de la critique, qui exige que toute construction annonce par son extérieur sa destination particulière, c'est une énigme ou plutôt un contresens. Mais, comme tableau, c'est ravissant. Les artistes rajpouts semblent avoir été peintres avant de devenir architectes.

Dervan-i-Arn, la salle d'audience, est une imitation des salles qu'on voit à Delhi et à Agra. L'empereur fut piqué de la présomption du maharaja qui osait prendre ses palais pour modèles. Aussi le prince rajpout s'empressa-t-il de faire empâter de stuc les belles sculptures des tiges et des chapiteaux. Les belles dalles de grès rose furent blanchies à la chaux.

Des vues prises à vol d'oiseau de la cité sainte de Bénarès et de deux autres villes donnent son nom à la salle des peintures.

Jey-Mandir, tout en marbre, a été bâti par le grand Jey-Sing. On y reconnaît le goût du dix-

huitième siècle aux petits miroirs qui tapissent les murs et les plafonds.

Souk-Nevas, la salle des plaisirs, est renommée par ses carreaux peints et par le ruisseau qui traverse les appartements : encore un motif emprunté aux palais des empereurs.

La Zenana, selon moi le plus ancien de ces édifices, se distingue par sa simplicité. La reine régnante tenait ses dourbars dans un hall qui occupe le milieu de la cour. Les vingt-six autres reines se contentaient — et, je crois, les femmes du maharajà actuel se contentent encore, à l'époque des visites que ce prince fait ici deux fois par an, — de petites cellules disposées le long des murs, que longent d'étroits couloirs.

Tous ces édifices sont en parfait état de conservation. Ils ont poussé comme des plantes et forment un groupe irrégulier très dense et très serré. Il en résulte qu'à chaque pas les vues changent, mais vous avez toujours à vos pieds le lac qui reflète et les châteaux d'Amber et les hauteurs voisines avec leur mur chinois, les palais délabrés de la ville, la riche végétation de l'oasis, et, au delà, les montagnes qui s'enfuient vers le nord.

Le hasard nous conduisit dans le temple de la déesse de pierre, Silla Devi, au moment du sacrifice. Autrefois on immolait une victime humaine. Cet horrible spectacle nous a été épar-

gné, grâce à Jey-Sing, qui, au commencement du siècle dernier, a aboli cette coutume barbare. Mais la déesse, blessée de ce manque d'égards, fit sentir son dépit au maharaja réformateur, qui, pour apaiser sa colère, substitua aux hommes qu'on égorgeait à certaines fêtes de l'année le sacrifice journalier d'une chèvre.

Le temple est petit et n'a rien qui invite à la dévotion. Il ressemble à une antichambre précédant une alcôve où l'on aperçoit la déesse assise sur ses jambes croisées. Devant le sanctuaire se tenaient accroupis deux hommes qui causaient familièrement. Un petit garçon, prosterné sur le ventre, semblait prier. Une chèvre maigre et chétive attendait le moment fatal avec indifférence. Son instinct évidemment ne lui disait rien. Le prêtre s'approcha, répandit sur elle de la farine et de l'eau sacrée, et en mit aussi sur le coutelas de l'homme chargé de tuer la pauvre bête ; un instant après, la tête de la victime rebondit sur le pavé, tandis que le corps fut pendant quatre minutes agité par des mouvements convulsifs. Cependant le prêtre recueillit le sang dans un vase, qu'il porta à la déesse, après avoir soigneusement fermé le rideau du sanctuaire. On sait qu'en Orient les très hauts personnages ne se montrent jamais pendant leur repas.

Personne, ce me semble, ne peut visiter le Rajpoutana sans être frappé du contraste que ce pays offre entre ce qu'il était et ce qu'il est. Je ne parle pas ici de l'aspect extérieur, qui est resté le même, ni du progrès de la civilisation moderne, dont on ne trouve guère de traces qu'à Jeypour : j'entends parler du contraste entre les anciennes institutions encore en vigueur et la situation nouvelle créée par l'arbitrage suprême de l'Angleterre. Ces institutions supposent la guerre en permanence. L'arbitrage a établi la paix en permanence. Les institutions ont donc perdu leur raison d'être. Elles doivent disparaître : la force des choses et de la logique l'exige. La volonté humaine n'y peut rien. Mais alors comment et avec quoi combler la lacune? Je me suis adressé cette question dès que j'eus mis le pied sur le sol de ce pays, et avant d'avoir lu le livre de Sir Alfred Lyall, *Asiatic studies*, si riche d'aperçus nouveaux, lucides, spirituels, souvent profonds, et si abondant aussi en informations précieuses recueillies sur les lieux pendant un long séjour. L'auteur se pose la même question, la traite en peu de mots, marqués au coin d'une connaissance intime de l'Inde et, j'ajouterai, du cœur humain, qui est partout le même. Mais il s'arrête là. Il dit ce qu'on doit éviter; il ne dit pas ce qu'il y a à faire. Il

n'indique pas les voies que le gouvernement britannique aura à suivre pour faciliter et diriger la transformation. Sans doute ce sera au temps de résoudre ce difficile problème. Mais on ne peut pas tout demander au temps. Tôt ou tard l'Angleterre sera appelée à intervenir. L'abstention de sa part sera impossible. Elle a pris entre ses mains le pouvoir suprême : elle doit en assumer la responsabilité.

V

LE PENJAB

Du 1er au 11 mars.

De Jeypour au Kaibar-pass. — Les bords de l'Indus. — Atok. — Physionomie de Peshawar. — Un prince afghan. — Le fort et les cimetières. — État troublé des districts neutres. — Les caravanes. — Les Afridis. — Le Kaibar-pass. — Jamrud. — Lahore. — Ranjet-Sing. — Le jardin de Shalimar. — Amritsir. — Le temple d'or. — Un hôtel à Delhi. — Le fort de Delhi. — Divan-i-Kas. — Divan-i-Am. — La mosquée des Perles. — La grande mosquée. — Dispositions des esprits. — Katab-Minar. — Le Ridge. — Physionomie de Delhi.

A travers le Penjab. — Le commandant en chef de l'armée de l'Inde a bien voulu m'autoriser à visiter le Kaibar-pass, qui depuis la dernière guerre afghane est rigoureusement fermé aux Européens. Pour y pénétrer avec sécurité, il faut certains préparatifs militaires. Un jour a été fixé pour cette excursion, et il n'y a pas de temps à perdre. C'est donc à toute vapeur que je parcours les grandes plaines du nord-ouest. Voici Amballa d'où se dégage la route de Simla. Peu après, au lever du soleil, blanchissent sur l'horizon les

géants de l'Himalaya. Encore quelques heures, et le train, franchissant le pont du Satledge, pénètre dans le royaume des Sikhs. Au nord se développe la chaîne des plus hautes montagnes de la terre. A droite et à gauche s'enfuit la plaine. Le froment qu'on y cultive la revêt d'une teinte tendre qui repose l'œil. Pas un arbre, excepté autour des villages. L'air frais, presque froid. Le ciel plaqué de nuages noirs, les premiers que j'aperçois depuis Madras. Je salue comme d'anciennes connaissances après une longue séparation les ondées qui se succèdent à de courts intervalles.

A cinq heures du soir, halte dans la gare de Lahore.

Le lendemain, de fort bonne heure, passé devant Ravalpindi. Ici se trouve le quartier général du commandant de l'importante division chargée de surveiller les frontières de l'Afghanistan. Le ciel s'est rasséréné et le pays a changé d'aspect. Partout des quartiers de basalte dépourvus de végétation. Dans les crevasses, des champs de blé. Absence complète d'arbres. Au nord, les pics luisants des glaciers du Cachemire, dont nous nous sommes approchés pendant la nuit. Dans les gares, foule d'hommes du pays. Par la coupe et l'expression guerrière de leurs figures autant que par le maintien et le costume, les Penjabis se dis-

tinguent d'une manière frappante des autres races de la péninsule.

Entre neuf et dix heures, après avoir traversé une chaîne de rochers de peu d'élévation, le train s'arrête sur les bords du grand fleuve historique.

L'Indus, né au nord des grandes montagnes, serpentant d'abord dans les vallées mystérieuses du Tibet, a déjà parcouru, avant d'arriver ici, près de la moitié des distances immenses qui séparent ses commencements de sa fin[1]. Pendant sa longue pérégrination il a recueilli les innombrables cours d'eau que l'Himalaya et l'Hindou-Kouch lui ont prodigués. Et cependant, encaissé dans ce défilé étroit, on prendrait le *Père des fleuves* pour un jeune espiègle de torrent. Comme ses petites lames courroucées, saccadées, écumantes, se dressent, sautillent, se brisent, reculent, reviennent, et, en creusant leur rigole dans le basalte, finissent par se frayer passage. En vain ces blocs énormes superposés les uns sur les autres, ces crêtes de rochers qui se succèdent, s'enchevêtrent, se confondent, cherchent à arrêter son cours. L'eau vainc la pierre. A quelques pas en aval de la station, en regardant vers le

1. Le parcours de l'Indus est calculé à 1802 milles. On compte de ses sources à Atok 860, et d'Atok à son embouchure dans la mer Arabique, 942 milles.

sud, vous pouvez plonger dans cette gorge noir sur noir, tachetée de blanc.

Le train, reprenant sa course, passe le grand pont achevé seulement depuis quelques mois. Ici tournez les yeux vers le nord. Quel contraste! tout est radieux, riant, pastoral. Le fleuve, ignorant les luttes qui l'attendent, se complaît à rouler majestueusement ses flots paisibles entre des rives plates et verdoyantes, à travers une vaste plaine bordée au nord par les montagnes du Cachemire. Ces colosses paraissent si rapprochés et l'air est si transparent, qu'on distingue à l'œil nu les déchirures de leurs flancs et le reflet du soleil sur les cimes des glaciers. C'est le fond du tableau. Mais, près de vous, vous voyez, assis sur un promontoire qui s'avance dans la rivière, un groupe de maisons à toits plats couleur sépia. C'est la ville; et les masures qui se dressent sur la plate-forme, au-dessus des maisons, sont le fort d'Atok, ce vieux gardien chargé depuis la nuit des temps de la mission — qu'il n'a jamais remplie — de barrer le chemin aux conquérants de l'Inde.

Peu après, le tracé s'engage dans la vallée du Caboul. Cette rivière, qui prend son nom de la capitale de l'Afghanistan, dont elle baigne les murailles, vient ici mêler ses eaux limpides aux flots bourbeux du grand fleuve.

Par un de ces hasards heureux qu'un ciel propice me prodigue dans ma circumnavigation, et surtout depuis que j'ai mis le pied sur le sol de l'Inde, Sir Michel Biddulph, commandant de la division de Ravalpindi, se trouvait dans le même train, et il a bien voulu me tenir compagnie pendant une partie de la journée. Quelle source d'informations ! Son fils portait sur le poing un superbe faucon, qu'il décoiffa pour me laisser admirer les regards perçants de cet oiseau. Dans ce pays-ci, parmi les rajas, la fauconnerie est encore en grande vogue, et le pays y prête.

Nous touchons au terme de ce long trajet, et déjà l'Hindou-Kouch avec son pic le plus élevé, le Khavac[1], est en vue. Dans la vallée du Caboul, que nous suivons, nous trouvons beaucoup de cultures, mais pas un arbre, excepté quelques mimosas rabougris autour des stations. Le pays rappelle les approches du versant espagnol des Pyrénées.

A trois heures de l'après-midi, arrivée à la gare de la ville de Peshawar, et une demi-heure après, au cantonnement anglais.

En dehors des Afridis et autres montagnards, le territoire neutre, les bords de l'Indus et les districts limitrophes de l'Afghanistan sont habités

1. Haut de 18200.

par des Pathans, qui, du même sang que les Afghans, et parlant la même langue, ici appelée pathan, ne se distinguent que par le nom des peuplades établies de l'autre côté du Kaibar-pass. De là ce changement complet de la physionomie du pays. En effet, on n'a pas plus tôt passé le grand fleuve, qu'on se trouve et qu'on se voit en pleine Asie centrale.

Peshawar et le Kaibar-pass, 5 *au* 8 *mars*. — Le colonel Waterfield, commissaire à Peshawar, me mène à son joli bungalow, également adapté aux fortes chaleurs et aux froids intenses qui, sous ce ciel, se succèdent presque sans transition.

La ville de Peshawar[1], vue du dehors, avec ses murs et son fort couleur de boue sèche, rappelle les grandes agglomérations du haut plateau de ce continent. Dans l'intérieur la ressemblance est plus frappante encore. A part quelques groupes de maisons hindoues, reconnaissables à leur élévation et au style indien, cette ville ne se distingue de Bokhara, de Samarkand, de Caboul

1. Population de la ville sans le cantonnement, 58000, dont 50000 musulmans. Le cantonnement compte 22000 habitants, dont 3200 chrétiens.

que par l'animation qui y règne et par la plus grande richesse de ses habitants. Elle doit ces avantages principalement à sa situation à l'entrée du Kaibar-pass, qui est la grande route de l'Afghanistan, et aux agréments et séductions qu'elle offre aux rudes fils de l'Asie centrale. Peshawar est leur Paris. On y va pour gagner de l'argent et pour le dépenser, pour travailler et pour ouir. Sur moi aussi la physionomie de l'ancienne capitale des rois de Caboul[1] exerce un grand charme. A cause de la fréquence des tremblements de terre, les maisons sont construites en bois, et l'espace entre la charpente est rempli de briques d'un brun pâle. Les étages supérieurs, là où il y en a, se projettent sur la rue. Les toits plats ajoutent à la ressemblance avec certains quartiers d'Érivan ou d'autres villes persanes. Dans une rue étroite nous admirons une petite mosquée. Une autre, encore en construction, présente le style mauresque flamboyant. Je vois les artistes à l'œuvre. On m'assure que, travaillant sans plan et sans modèle, ils se laissent guider seulement par leur coup d'œil, qui est d'une grande justesse, par les traditions et par les exigences du terrain. Il en résulte une certaine absence de symétrie

1. Elle l'était encore du temps de la mission de Mount-Stuart Elphinstone, en 1808.

qui n'a rien de choquant. Mais cette nouvelle mosquée, bien plus riche que la vieille, ne supporte guère, au point de vue de l'architecture et de la sculpture, la comparaison avec cette dernière. Des missionnaires anglicans viennent de bâtir une très belle église en style hindou-mauresque. On me dit qu'il y a dix ans on n'aurait pu songer à ériger un temple chrétien dans ce centre du fanatisme musulman, mais que dans les derniers temps, pour des raisons qu'on ne s'explique pas, les habitants se montrent moins intolérants.

Les bazars sont nombreux et bien fournis. On y voit, ici, des poteries fabriquées dans le pays et, quoique grossièrement faites, d'un dessin presque classique ; là, dans un bazar circulaire réservé aux riches négociants de Bokhara, de magnifiques étoffes de soie ; au coin d'une rue, un amas de cages en osier : elles contiennent des oiseaux que des Hindous achètent pour les relâcher aussitôt. C'est que les petits êtres ailés emportent, en s'envolant, les péchés de l'acheteur.

Dans une des rues principales, des restaurants étalent leurs friandises. C'est le rendez-vous des gourmets, le Palais-Royal et le boulevard des Italiens du Paris afghan. Le rez-de-chaussée tout grand ouvert laisse pénétrer le regard dans la cuisine, où les gens du peuple prennent leurs

repas. A l'étage supérieur se réunit la jeunesse dorée. Il va sans dire qu'à ces parties fines, comme dans tous les lieux publics des villes musulmanes, la femme brille par son absence.

Une foule hétérogène anime les rues et les ruelles. On sait que de toutes les capitales de l'Europe c'est Paris qui possède la plus nombreuse population flottante. C'est le cas de Peshawar par rapport à l'Asie. Les étrangers venus de Bokhara, du Turkestan, de Kokan, de Kaskar et surtout de l'Afghanistan se bousculent dans ses rues. La transition de ce que je vois avec ce que j'ai vu avant de passer l'Indus est si brusque et le contraste si frappant que je crois rêver. C'est un autre monde, dont j'ai vu des spécimens au Caucase et à Pékin, mais qui n'a rien de commun avec l'Inde.

Deux princes afghans, dont l'un a joué un rôle considérable, vivent ici comme pensionnaires du gouvernement de l'Inde.

Le Sirdar Vali Mohammed Khan est frère du dernier émir d'Afghanistan, Sher-Ali. Sa carrière fort accidentée et remarquable par des péripéties étranges répond à l'histoire et à la situation de son pays. C'est pour cette raison que j'en ai

pris note dans mon journal. Le prince entra dans la vie publique après la mort de son père, Dost Mohammed[1]. Dans la lutte de succession qui s'ensuivit, il se déclarait tantôt pour l'un, tantôt pour l'autre des compétiteurs. Pendant quelque temps gouverneur d'une province du Turkestan, il se sauva au delà de l'Oxus, en Bokhara. Réconcilié plus tard avec son frère Sher-Ali, celui-ci lui confia le gouvernement de Caboul ; mais, soupçonné, à tort ou à raison, de trahison et destitué peu après, Vali se déclara pour le compétiteur de son frère, Azim, qui lui rendit le gouvernement de Caboul. Il n'y fut pas plus tôt arrivé qu'il se rapprocha de Sher-Ali. Azim, informé de ces intrigues, le fit saisir et enfermer dans la citadelle de Candahar. Mais la garnison qui tenait cette forteresse pour Azim se révolta et délivra Vali, qui rentra dans les bonnes grâces de Sher-Ali et fut nommé gouverneur de Couran. Il y sut faire une fortune, et ses opérations excitèrent, comme de raison, l'admiration, l'envie et l'émulation des autres gouverneurs de province. Vali a laissé au Couran un nom d'impérissable mémoire. Dès lors il se portait candidat au trône chancelant de son frère. En 1877, pendant l'occupation anglaise de Caboul, il était

1. 1864.

chargé de l'administration de la ville. En 1880 il se déclara ouvertement prétendant. Lorsque le gouvernement anglais se prononça en faveur d'Abdoul-Raman, il se retira à Peshawar, où il vit comme pensionnaire de l'Angleterre. J'avoue que cette biographie me donnait à penser. J'ai demandé si tous les princes afghans étaient comme Sirdar Vali, et l'on m'a répondu qu'en effet ils avaient tous un certain air de famille. S'il en est ainsi, il doit être permis de se méfier d'une politique qui a pour base l'alliance avec tel ou tel émir d'Afghanistan.

Sirdar Vali Mohammed Khan habite, hors des murs de la ville, le Saraï, un ancien caravansérail bâti par l'empereur Akbar le Grand[1] entre une vaste cour et un grand verger entourés de murs. Je m'y rendis avec le colonel Waterfield. A l'entrée de la cour nous fûmes reçus par les grands dignitaires du prince, un peu plus loin par ses fils, et sur l'escalier par lui-même. C'est un bel homme, de haute taille, d'environ cinquante-six ans. Ses nobles traits, ses yeux brillants chargés de paupières teintes en noir, selon l'usage afghan, cachent mal, sous l'apparence de la franchise, un caractère versatile et un esprit fin. Il portait au-dessus d'une tunique bleu de

1. A régné de 1556-1605.

ciel un cafetan de drap brun foncé brodé de soie de même couleur. Après l'échange des phrases usitées, il nous mena dans une salle longue et étroite qui occupe tout le corps principal du bâtiment. Les fenêtres dominent d'un côté la cour, et de l'autre la campagne. Personne ne peut approcher sans être aperçu du maître du logis. Le prince nous fit asseoir. Ses fils, petits-fils et neveux, habillés de la même manière que lui, nous entourèrent en se tenant debout. Les hommes de la suite, les courtisans et secrétaires s'accroupirent sur leurs talons, le dos appuyé contre les murs. La scène me rappela vivement le Caucase. La conversation, qui se fit en persan, ne tarissait pas. J'y relèverai seulement un propos de mon interlocuteur, de la parfaite sincérité duquel je ne puis guère douter : « J'espère, disait-il, vivre assez pour monter sur le trône de mes ancêtres ».

A notre départ, l'aspect de la grande cour me transporta en idée dans le camp de Tamerlan. Nous vîmes, liés à des poteaux isolés, de magnifiques chevaux de sang, turcomans et arabes. Chacun de ces nobles animaux était entouré d'un certain nombre de palefreniers attachés à son service. Le Khan semblait fier de l'impression que ce beau spectacle produisait sur ses visiteurs.

L'autre prince, qui n'a pas été gouverneur, occupe une misérable bicoque à laquelle mènent de tortueuses et sales ruelles. Il nous offrit quelques fruits en nous disant qu'il n'avait pas autre chose à donner. Pauvre jeune homme ! il n'a pas accumulé de richesses et se trouve dans un état voisin de la misère. Voilà ce que c'est que d'être vertueux ou de manquer de l'occasion de ne pas l'être.

J'ai visité aussi le palais du général Avitabile, de terrible mémoire. D'après une légende que j'aime à croire exagérée, le grand général de Ranjet-Sing avait une main de fer et ne mettait jamais de gants de velours. Mais, aujourd'hui encore, les Pathans vénèrent sa mémoire. C'est que les peuples barbares ont le culte de la force brutale, lors même qu'elle se manifeste par des actes de cruauté.

Des bastions du fort on plonge dans le dédale des rues de la ville. Autour de l'enceinte, la plaine. Au nord, la chaîne qui relie l'Himalaya aux contreforts des hauts plateaux de l'Asie centrale. Exactement à l'ouest, les montagnes qui forment les frontières de l'Afghanistan et, au-dessus d'elles, le rideau blanc de l'Hindou-Kouch.

Dans la même direction, à la distance de onze milles, on aperçoit le fort de Jamrud. Quoique situé à l'entrée même du Kaibar-pass, sur le terrain neutre qui sépare les domaines de l'émir de ceux de l'impératrice, il est occupé par quelques troupes britanniques. Dans la direction opposée, à l'est, des hauteurs indécises marquent le cours de l'Indus. Vers le soir, par une atmosphère très claire, on peut distinguer le fort d'Atok.

Entre la ville et le cantonnement, des prairies sillonnées de belles routes et de belles avenues alternent avec des cimetières, que je n'ai pas visités. Dans un de ces derniers repose un missionnaire devenu célèbre, non par sa vie pieuse ni par sa mort tragique, mais par une malheureuse citation de la Bible insérée dans son épitaphe. La voici : *Ci-gît le révérend...., missionnaire américain presbytérien, assassiné par son propre domestique. « Bien fait ô bon et fidèle serviteur!* » L'auteur, afin de rendre son œuvre intelligible aux indigènes, a fait graver sur la pierre tumulaire, à côté de l'inscription anglaise, une traduction en langue persane. Le sculpteur arabe chargé de ce travail a ajouté, également en persan, les mots : Ne riez pas. *Risum teneatis, amici.*

Pendant mon voyage dans la péninsule, et je l'ai traversée dans sa plus grande étendue, du sud au nord, je n'ai jamais entendu parler de brigands attaquant des Européens. Les plus hauts fonctionnaires et les plus obscurs individus s'accordent à affirmer qu'un homme blanc peut voyager de jour et de nuit, la bourse à la main, depuis le cap Comorin jusqu'au Sikkim anglais et du Sikkim anglais à l'ancienne capitale du royaume de Caboul, sans courir le moindre risque. Mais cette sécurité cesse brusquement à un ou deux milles à l'ouest de Peshawar, qui est l'*Ultima Thule* de l'Inde britannique. Au dehors de la ville le manque de sûreté est si grand que des règlements sévères interdisent aux officiers et à tout Européen de s'éloigner du rayon de la cité. Les missionnaires qui trahissent des velléités de porter l'Évangile aux Afridis sont tenus de fournir caution. Ces mesures de précaution s'expliquent aisément. Les voyageurs hardis qui oseraient pénétrer dans ces régions seraient très probablement pillés, sinon massacrés, auquel cas le gouvernement se verrait obligé d'entreprendre une petite campagne pour châtier les coupables. Tous les districts limitrophes, depuis Peshawar jusqu'au Béloutchistan, sont surveillés par des postes, échelonnés le long de la frontière de l'Afghanistan. La plus grande

vigilance est prescrite aux officiers pendant les marches. Dans les bivouacs, le soldat dort le fusil au bras.

Depuis la dernière guerre l'Afghanistan est strictement fermé aux blancs, mais de fortes caravanes ne cessent de traverser le défilé. On en compte au moins deux par semaine. Elles viennent de Caboul, de Samarkand, du Turkestan. Après avoir disposé de leurs marchandises, elles retournent par la même route chargées de produits de l'Inde et de l'Angleterre. Le gouvernement, qui met le plus haut prix à voir prospérer un trafic déjà très considérable, a imaginé un moyen aussi téméraire qu'ingénieux, et jusqu'ici très efficace, de pourvoir à la sûreté des caravanes.

Le territoire qui sépare l'Afghanistan de l'Inde et que le Kaibar-pass traverse, est appelé neutre ou indépendant parce que ni les Afghans ni les Anglais ne le réclament. Des tribus demi-sauvages l'habitent. Celle des Afridis est la plus importante. Les hommes sont tous armés. Ils naissent, vivent et meurent brigands. C'est dans cette peuplade que le gouvernement recrute la troupe chargée de protéger les négociants et les marchandises pendant leur passage à travers le défilé. Elle se compose de cinq cents hommes, dont chacun est tenu de se munir d'un fusil à ses

frais, ce qui lui est facile, puisqu'il le vole à son ennemi qu'il a tué dans une embuscade ou en combat singulier sur la place de son village. En revanche il reçoit une paye de neuf roupies par mois [1]. Ces mercenaires ne sont pas en uniforme et ont l'air de ce qu'ils sont : des brigands. Au reste, libre à eux de quitter le service quand bon leur semble. Mais ne pourraient-ils pas être tentés de dévaliser leurs protégés ? Sans doute. Mais jusqu'à présent cela ne s'est pas vu. D'ailleurs on fait ce qu'on peut, et à l'impossible nul n'est tenu.

C'est à ce régiment d'Afridis échelonnés sur les rochers du défilé et surtout à certains endroits où d'autres tribus pourraient tenter une attaque contre nous que le colonel et mistress Waterfield, un jeune officier et moi, précédés et suivis d'une forte escorte de cavalerie indigène, nous pouvons nous confier, sans courir le moindre danger.

A sept heures du matin nous montons dans une voiture qui nous transporte rapidement à l'extrême frontière. Dans la plaine que nous traversons, la garnison manœuvre en présence du général Dandridge. C'est un beau spectacle. Une heure après, nous arrivons au pied du mamelon

1. Environ 18 francs.

sur lequel est bâti le fort de Jamrud. Ici des chevaux de selle nous attendent, et, sans perdre un instant, la caravane s'engage dans le défilé par lequel le Macédonien et, à sa suite, les conquérants mahométans ont pénétré dans l'Inde.

J'avoue que le célèbre Kaibar-pass, auquel s'attachent tant de souvenirs et qui dans les dernières guerres des Anglais a été le théâtre de tant de faits glorieux et de tant de désastres, est. au point de vue pittoresque, resté au-dessous de mon attente. On me dit que plus à l'ouest il se rétrécit et prend un aspect plus digne de sa renommée. Je ne vois qu'un dédale de quartiers de rochers coupés à pic, et çà et là sur des points culminants cinq ou six Afridis. Ne me demandez pas comment ils y sont arrivés. C'est pour moi une énigme. Quand nous passons au-dessous d'un de ces petits groupes, messieurs nos défenseurs présentent les armes avec le fameux fusil qu'ils ont su se procurer vous savez comment. Cette courtoisie militaire contraste singulièrement avec leur accoutrement biblique et avec leur mine qui n'a rien de rassurant. Au reste, pas un arbre, rien que pierre et sable.

Au retour, un bon repas nous attendait au petit fort de Jamrud. La garnison se compose de cent quarante hommes, appartenant à deux régiments indigènes, sous les ordres du major Warburton.

Le commandement du fort est confié à un autre jeune officier. Ce sont les seuls Européens qui montent la garde dans cet avant-poste perdu de la civilisation. Leur existence manque de variété. Même les plaisirs de la chasse et les promenades dans les environs, peu attrayants d'ailleurs, leur sont interdits. Le fort est leur prison. Leur sûreté personnelle est jusqu'à un certain point garantie par les signaux qu'ils peuvent échanger avec le cantonnement de Peshawar. Ce sont deux charmants jeunes gens, qui paraissent enchantés de contempler, pendant une heure ou deux, d'autres visages blancs que les leurs.

Entouré d'un triple mur, et, comme on a vu, planté sur un monticule isolé[1], Jamrud commande le débouché oriental du défilé. Des bastions dominent un caravansérail situé au pied de la colline. On a eu soin de démolir une partie de l'enceinte murée de cette hôtellerie, celle qui est tournée vers le fort, et de la remplacer par une palissade peu élevée. De cette façon le commandant de Jamrud peut voir ce qui se passe dans la cour et foudroyer, si besoin est, les hommes qui y prépareraient une attaque contre sa petite forteresse. Cette précaution caractérise la situation. A un demi-mille de distance, plus près des mon-

1. Haut d'environ 100 pieds.

tagnes, se trouve le village de Jamrud : un groupe de maisons fortifiées et de tours isolées. Toutes ces tours et quelques maisons sont entourées d'un mur. Ce sont autant de petits châteaux forts. La vendetta est à l'ordre du jour. On se bat entre voisins. Les femmes seules conservent des relations entre elles. Les hommes sont bien faits, mais la cruauté et la sauvagerie se peignent sur leurs physionomies et se retrouvent même sur les visages des tout jeunes gens. Du balcon où nous fumions notre cigare, nous pûmes voir que l'espace entre les maisons du village était parfaitement vide. Parfois des femmes s'y montraient, mais pas un homme n'était visible. C'est que, la semaine dernière, un vieillard de soixante-douze ans est tombé victime d'une de ces querelles héréditaires. Le surlendemain le père octogénaire du meurtrier eut le même sort. Ce matin son fils nous attendit à notre passage, près du village, pour nous offrir quelques chèvres. Il était accompagné de plusieurs notables et de ses fils et petits-fils, qui avaient l'air de petits diables. Ils portaient tous un costume biblique. Certes ils n'ont pas changé de mode depuis la nuit des temps.

Lahore. — Après un voyage de vingt-deux

heures, arrivée dans la capitale du royaume des Sikhs.

Les Sikhs étaient une secte hindoue plutôt qu'une nation. Unis entre eux par le double lien des croyances religieuses et de la discipline militaire, ils surent sinon résister, du moins survivre aux cruelles persécutions des derniers empereurs mongols. Ranjit-Sing[1], dans sa jeunesse gouverneur de Lahore pour le roi des Afghans, trouva dans le fanatisme des Sikhs le moyen de les réunir autour de sa personne. Il forma la célèbre armée des *délivrés*, des Khalsas, et c'est à l'aide de ces bandes organisées et fort bien commandées par des officiers européens, parmi lesquels se distinguait le terrible général Avitabile, que Ranjit-Sing devint le fondateur d'un royaume qui s'étendait du Sutledge à Peshawar et de Moultan au Cachemire. Ranjit eut la sagesse de baser sa politique étrangère sur l'amitié de son puissant voisin. Aussi, pendant un règne qui a duré quarante ans, a-t-il toujours été le fidèle allié de l'Angleterre. Après sa mort, des dissensions sanglantes survenues dans sa famille et deux grandes guerres avec les Anglais amenèrent[2] l'annexion de ce qui avait été le royaume des

1. Né en 1750; roi des Sikhs en 1799; mort en 1839.
2. En 1849.

Sikhs aux possessions de la Reine et de la Compagnie des Indes.

Telle est en résumé l'histoire de cet État éphémère, qui marquera néanmoins dans les annales de la péninsule : car ce sont les Sikhs qui, avec les Mahrattes, ont préparé la ruine finale de l'empire mongol.

La physionomie de Lahore vous dit son histoire. Les empereurs y ont laissé leurs traces. Vous reconnaissez à son fort le grand Akbar, ce prince un peu *latitudinaire* qui bâtissait plus de forteresses que de mosquées ; Jehanguir et le splendide Shah-Jehan, à leurs palais merveilleux ; Aurangzeb, le bigot persécuteur de la foi brahmanique, à sa *grande mosquée*. Ce fut l'époque mahométane. Vint avec Ranjit le triomphe des Hindous. C'est une grande figure que ce Ranjit. Vous le voyez ici dans toute sa magnificence et vous pouvez le suivre jusqu'au riche et bizarre mausolée qui renferme ses cendres.

Les nouveaux maîtres aussi, mais dans une proportion moindre, y ont mis leur sceau. D'abord le chemin de fer avec la gare fortifiée, une grande porte de la ville en style italien moderne, le cantonnement avec ses églises et autres édifices publics et avec les maisons des Européens.

Le lieutenant-gouverneur du Penjab, Sir Charles Aitchison, qui veut bien me donner l'hos-

pitalité, occupe Government-house, situé au dehors de la ville. C'était un des nombreux tombeaux éparpillés autour de Lahore. On l'a rendu habitable en y ajoutant des ailes. La salle au-dessous de la coupole, où se trouvait le sarcophage du défunt, sert de salle à manger. C'est une belle pièce.

Naguère la population blanche était fort restreinte et ne se composait guère que de fonctionnaires et de militaires. Les travaux du chemin de fer ont amené toute une colonie d'employés et d'ouvriers.

Nous pénétrons dans Lahore au milieu du jour par une chaleur étouffante; car, si les nuits sont encore fraîches, un soleil ardent annonce déjà l'approche de la saison chaude. Les ruelles, étroites et tortueuses, serpentent entre des maisonnettes grossièrement sculptées. La foule qui s'y presse n'est pas celle du Dekhan ou de Bombay, c'est une race dont les figures dénotent l'esprit martial. Tout le monde est vêtu de blanc, et ces jours-ci en l'honneur de je ne sais quel saint, tacheté d'une poudre rose. Ajoutez à cette cohue l'embarras causé par les voitures, grandes et petites, quelques-unes munies de persiennes, toutes tirées par des bœufs. A chaque instant la circulation est interrompue. Des auvents étendus d'un côté de la rue à l'autre protègent les

passants. Dans les boutiques, toutes grandes ouvertes, des gens qui travaillent, qui vendent, qui achètent, qui bavardent.

Au fond d'une rue droite et un peu plus large que les autres, à cette heure tout inondée d'ombre, un escalier mène à une mosquée dont les deux coupoles complètement dorées réfléchissent les rayons du soleil. Ces scènes de rue où l'ombre et la lumière jouent un si grand rôle varient à l'infini.

Lahore possède une collection de bas-reliefs et de hauts-reliefs bouddhistes qui offrent un grand intérêt. On les a trouvés dans le pays, quoique ici comme dans toute l'Inde, à part quelques districts de l'Himalaya et l'île de Ceylan, le bouddhisme ait fait place aux anciennes croyances brahmaniques. Quelques-unes de ces sculptures portent l'empreinte de l'art grec. On les attribue au premier siècle avant l'ère chrétienne. Pourquoi? On ne le sait guère. L'archéologie de l'Inde me semble encore dans l'enfance.

Le gouverneur me fit voir la prison, où se trouvent en ce moment seize cents détenus. Le nombre ordinaire est de deux mille. C'est une maison modèle. Les *convicts* font des tapis d'après des échantillons envoyés de Cachemire. J'en ai vu de magnifiques. On me dit qu'une

maison de Paris vient de faire de grandes commandes.

Le célèbre jardin dit Shalimar de Shah-Jehan[1] se trouve à une petite distance de la ville. Nous nous y rendons dans une voiture tirée à quatre chameaux; chacun est monté par un palefrenier vêtu de la livrée écarlate de l'impératrice. C'est la première fois que je vois le navire du désert servir d'attelage. Cet équipage fantastique va fort bien au milieu où je me trouve.

On dit que Shah-Jehan a voulu imiter les jardins de Cachemire; mais Shalimar a évidemment été dessiné par des artistes arabes. Dans les carrés formés par des sentiers qui se croisent à angle droit, se pressent, en entrelaçant leurs branches touffues, des manguiers, des figuiers, des orangers géants, plus que deux fois séculaires. Au centre un vaste étang est ceint d'une bordure blanche. Trottoirs, escaliers, balustrades, ponts et kiosques, tout est construit en marbre, et ce marbre a conservé la blancheur de la neige. Quel ensemble! De l'eau, de l'ombre, de la fraîcheur! Sur la surface de l'étang, les reflets de la végétation et de la pierre. Au-dessus, la voûte, poussière d'or, du ciel de l'Inde.

1. A régné de 1628 à 1658.

Amritsir. — C'est une ville moderne[1]. L'élément sikh y prédomine et la ville paraît ce qu'elle est. La grande curiosité, Darbar-Sahil, le temple d'or, est l'œuvre de Ranjit-Sing. Mrs. Mac-Mahon, la femme du colonel commissaire du district, veut bien m'y mener. Nous y sommes reçus avec les honneurs dus à l'aimable représentante du pouvoir; mais on ne nous dispense pas de l'obligation d'échanger nos chaussures contre de fort jolies pantoufles, qu'on nous offre et qui ont le mérite de n'avoir servi à aucun autre dévot. Cette concession faite à la couleur locale, nous traversons un des quatre ponts qui mènent au temple. Cet édifice, élégant et gracieux, couvert d'un dôme complètement doré, s'élève sur un îlot situé au centre de l'étang sacré. Le principal brahme, évidemment un homme d'esprit et de savoir-vivre, a arrangé, en l'honneur des visiteurs, un petit service extraordinaire. Accroupi sur ses talons, il se met à lire des prières dans un livre saint, après avoir enlevé, une à une, les diverses couvertures brodées qui lui servent d'enveloppe. Des fidèles, assis sur leurs jambes, forment un carré autour du tapis étendu au centre du temple. Leur chant monotone me rappelle nos litanies. Des joueurs de flûte les

1. Construite en 1762.

accompagnent. De temps à autre s'y mêle le bourdonnement du tam-tam. A ce bruit les ponts de l'étang se couvrent de dévots de tout âge, tous vêtus de blanc et saupoudrés de rose. Comme cette scène, d'ailleurs vraiment hindoue, ne brille pas par la variété, et qu'aucun devoir religieux ne nous retient, nous témoignons le désir de nous retirer. Le brahme, toujours galant et peu fanatique, interrompt aussitôt sa cantilène, nous met des guirlandes de fleurs autour du cou, et nous congédie. Nous montons à la coupole dorée, d'où nous pouvons admirer l'ensemble de la scène : le petit lac, les belles habitations des brahmes qui l'encadrent, les ponts couverts d'hommes et de femmes tous chargés de fleurs. Les fleurs, on le sait, jouent un grand rôle dans les exercices religieux des Hindous.

Ici encore j'ai pu faire une observation qui s'applique à toutes les villes de la péninsule : à côté d'une ressemblance générale, chacune a son caractère individuel. Amritsir a conservé un air de cour. Les mânes de Ranjit-Sing planent encore sur sa résidence.

Le cantonnement anglais est peu éloigné de la ville. Je le vois dans des circonstances peu favorables. La sécheresse et la poussière l'ont couvert d'un linceul gris. Mais j'y ai passé

quelques heures fort agréables, et c'est avec regret que je m'en arrache.

Départ le soir. Couru la nuit. Arrivé à Delhi le lendemain matin[1] !

Delhi. — Je descends à l'United-service hotel. C'est la première auberge que je vois depuis que j'ai mis le pied sur le sol de l'Inde. Delhi n'est pas un grand centre de commerce, et l'état primitif de cet établissement est dû à la rareté des voyageurs européens qui le visitent. Il gagnera avec le nombre des touristes, qui va croissant depuis que le nouveau chemin de fer a établi une communication directe avec Bombay. C'est une maison indigène et l'on me loge dans une chambre qu'éclairent faiblement deux vasistas pratiqués dans le haut des murs. Il ne faudrait pas de grands frais d'imagination pour se croire dans un cachot. En revanche, on y respire un air frais, presque froid. Avec cela

1. Delhi, qui a donné son nom à l'empire mongol et n'appartient ni par sa situation géographique ni par son histoire à l'ancien royaume des Sikhs, a été, pour des raisons purement administratives, placé sous le contrôle du gouverneur du Penjab.

une odeur de moisi qui s'explique par les grandes taches d'humidité du plafond. Il suffit d'y regarder pour sentir un frisson qui vous fait penser aux fièvres du pays. Tant mieux; cela vous rappelle les précautions sanitaires que vos amis ne cessent de vous recommander. Au reste, on serait assez bien servi, n'était la difficulté de se faire comprendre. Le maître d'hôtel, un mahométan quelconque du nord, vit dans l'illusion de savoir l'anglais. Mon *boy portugais* non plus n'est pas très fort sur l'idiome britannique; mais, grâce aux gestes et regards très expressifs de Checco, né mime comme beaucoup de ses compatriotes, le Portugais devine mes ordres et les traduit en hindoustani. Par ces procédés un peu compliqués, il m'est possible de fixer l'heure de mes repas et de commander ma voiture. D'ailleurs le colonel Rogers, chef militaire à Delhi, vient à mon secours, et veut bien me servir de guide pendant mon court séjour dans la capitale des empereurs mongols.

Son habitation, comme celle du résident, comme mon hôtel, se trouve dans le rayon de la citadelle couvert, avant la rébellion de 1857, d'un dédale de maisons et de ruelles que le gouvernement de l'Inde a fait raser et remplacer par des jardins. C'est là que le peu d'Européens qui vivent ici ont bâti leurs bungalows.

Les autres quartiers de la ville, et surtout les deux principaux monuments, le fort et la grande mosquée, portent l'empreinte indélébile des grands conquérants mahométans.

Le fort ou la citadelle. — Les bastions offrent l'aspect imposant de hautes murailles crénelées, bâties en grès rouge foncé du pays. Chacun des quatre côtés de l'immense enceinte forme un plan uni sur lequel se projettent les fortifications des portes. Sur le haut des murs, des tourelles et des kiosques dessinent leurs contours gracieux sur le ciel, visible aussi à travers leurs colonnettes. Ces édifices aériens forment un contraste saisissant avec le massif des boulevards.

Nous pénétrons dans le fort par la porte de Lahore. C'est ici que lors du siège le général Nicholson fut tué à la tête d'une colonne qu'il menait à l'assaut, et c'est l'occupation de cette porte qui, cinq jours après, détermina la prise de la citadelle[1]. Mais non seulement ici, à la porte de Cachemire, au *Ridge*, partout dans Delhi et autour de la ville, chaque pouce de terrain est abreuvé de sang anglais.

Dans l'enceinte trois édifices, tous les trois le dernier mot de l'art indo-mauresque, et tous

1. Le 19 septembre 1857.

bâtis par le grand empereur Shah-Jehan[1], font la gloire de Delhi et, je pense, avec la grande mosquée et avec les merveilles d'Agra, la gloire de la dynastie de Timour. Ce sont le Divan-i-Kas, salle des réceptions particulières, le Divan-i-Aïn, salle des audiences publiques, et Moti-Mesjid, mosquée des Perles[2].

Divan-i-Kas. — Cette salle ou plutôt ce *hall*, car il est ouvert sur trois côtés, est situé près de l'enceinte orientale du fort, à vingt-cinq pieds au-dessus de la rivière Jumna, qui en baigne les fondations[3]. Six rangées de colonnes et de piliers octogones supportent des arceaux mauresques sur lesquels s'appuie le plafond. Aux deux extrémités de l'édifice, de petites cours séparent le hall, au nord des bains de l'empereur, au sud de la Zenana (le harem). Ces deux constructions se trouvent dans l'axe longitudinal du hall. Un grand paravent en marbre, percé à jour, permettait à l'impératrice et à ses dames d'assister, invisibles, aux réceptions de l'empereur. Les parois, là où il y en a, le plafond, le

1. A régné de 1627 à 1658.

2. Cette mosquée est aussi attribuée à Aurangzeb, qui a régné de 1658 à 1707.

3. Cette salle compte 90′ de longueur sur 69′ de largeur. Elle est haute de 25′. Les colonnes qui soutiennent le plafond ont 14′ de circonférence.

sol et les colonnes sont tous revêtus de marbre blanc enrichi de mosaïques en or ou en *pietra dura*, œuvre ravissante d'Antoine de Bordeaux, bijoutier et orfèvre français qui, pour des ventes frauduleuses, avait dû s'enfuir d'Europe.

Au centre on voit un bloc de marbre qui servait de socle au fameux trône *des paons*, ainsi appelé parce que le dossier du siège impérial était formé par les queues de deux paons qui faisaient la roue. Des pierres précieuses d'une valeur fabuleuse en composaient le plumage. C'est de là que sont partis les ordres des arbitres suprêmes de l'Inde. Nadir-Shah a enlevé cette merveille du monde[1]. Dans cette même salle on voyait encore trôner le dernier roi-fantôme de Delhi, destiné à mourir prisonnier d'État après avoir vu exposer sur une place publique de sa capitale les cadavres sanglants de deux de ses fils tués pendant une émeute par un officier anglais. Pris dans son ensemble, Divan-i-Kas est, à tous les points de vue, un monument magnifique du style indo-mauresque. Si j'avais une observation à faire, ce serait qu'il me semble manquer d'élévation. Le défaut, si défaut il y a, est corrigé par les arcades qui divisent l'espace en nefs, et font, dans une cer-

1. 1738.

taine mesure, disparaître la disproportion entre la hauteur et la largeur de la salle. Mais ce qui vous fascine, ce sont les perspectives changeant à chaque pas que vous faites, et l'effet pittoresque, le contraste de la blancheur éblouissante des arcades ouvertes sur les cours, également resplendissantes de lumière et de marbre, avec le clair-obscur des ombres diaphanes qui règnent dans l'intérieur.

Une petite porte de la salle vous mène à un kiosque suspendu au-dessus de la rivière et regardant au nord. Vous voyez à vos pieds les eaux bourbeuses du Jumna. Au delà, devant vous la plaine de Delhi : du sable, quelques arbres, des rochers à fleur de terre; au-dessus de vous, l'immense voûte du ciel. Sans la moindre transition vous avez passé de la grande ville et des splendeurs des plus grands potentats de l'Asie à la solitude et au silence du steppe.

Divan-i-Am, salle des réceptions publiques, toute en grès rouge, montre le même style que Divan-i-Kas. Les ornements de stuc doré ont disparu, mais les belles mosaïques d'Antoine de Bordeaux sont restées. Divan-i-Am a changé de destination : il est devenu la buvette des soldats qui forment la garnison du fort!

Nous dirigeons nos pas vers la petite mos-

quée des Perles, Moti-Mesjid[1], située au fond d'une petite cour entourée de hautes murailles. Elle a trois coupoles; celle du milieu s'élève au-dessus de ses deux compagnes. Les trois portes qui percent la façade sont d'une grande beauté. Trois escaliers mènent de la cour à la plate-forme qui supporte la mosquée. L'intérieur est une salle divisée en nefs par deux rangées de piliers. Tout l'édifice, la porte de la cour, les escaliers, la plate-forme, les coupoles, est recouvert de marbre blanc. Je ne me rappelle pas avoir vu une construction d'aussi petites dimensions produire un aussi grand effet. Le secret en est dans la parfaite harmonie des proportions et du coloris. Il n'y a que trois couleurs : au dehors, la blancheur brillante de la neige fraîchement tombée et légèrement gelée; dans l'intérieur, le noir, opaque au fond, transparent sous les arcades; au-dessus, le baldaquin azuré du ciel.

Nous quittons la citadelle par la porte de Cachemir, et nous approchons de la grande mosquée, Jama-Mesjid. Elle repose sur un socle colossal construit avec ce beau grès rouge foncé qui abonde dans le pays. Trois grands escaliers, que les indigènes ont transformés en bazars, mènent aux trois magnifiques portails de l'en-

1. 40′ de long sur 34′ de large.

ceinte, qui n'est qu'une galerie d'arcades ouvertes entrecoupées de kiosques.

La mosquée forme le quatrième côté du rectangle. Au-dessus de sa façade de grès rouge ornée de lambris de marbre blanc ciselé et richement incrusté, s'élèvent trois coupoles. Mais, malgré la richesse des matériaux et des ornements, cette merveille du monde me laisserait froid, n'était la parfaite harmonie des proportions jointe aux grandes dimensions de l'édifice. A un certain point de vue, il y a ici analogie avec la façade de Saint-Pierre du pape Borghèse et les colonnades du Bernin. Est-ce au hasard, si commode quand il s'agit d'expliquer des faits inexplicables, qu'on doit attribuer cette curieuse coïncidence? Ou le goût et l'esprit de la Rome du dix-septième siècle auraient-ils, par des voies inconnues, envahi la cour des empereurs mongols?

Mais, quelles que soient les influences mystérieuses qui ont agi sur les artistes d'Aurangzeb, leur œuvre, grande, simple, magnifique, défie toute comparaison. Je n'en trouve qu'une seule. Je l'ai déjà indiquée. A Saint-Pierre de Rome comme à la Jama-Mesjid de Delhi on voit résolu un des plus grands et des plus difficiles problèmes de l'architecture : réduire pour l'œil du mortel, qui recule avec effroi devant ce qui lui

semble l'infini, par la seule perfection des proportions, de trop grandes dimensions[1]. Mais à côté de cette affinité se manifeste l'abîme qui sépare l'art chrétien de l'art mahométan. Dans les deux temples on a visé au même effet. Mais les artistes *Saint-Pierrins* avaient sur ceux d'Aurangzeb un avantage dont ils ont largement profité. Après avoir diminué les trop grands espaces par l'harmonie des proportions, ils les réduisirent encore davantage en y prodiguant les trésors de la statuaire et au moyen des grandes ombres produites par les membres saillants de la construction. Quant aux sujets, les sculpteurs n'eurent qu'à puiser dans le martyrologe et la vie des saints. Cette double ressource faisait défaut aux artistes musulmans. Leur style n'admet pas de membres saillants, et la forme humaine leur est un sujet interdit. Ils doivent s'en tenir aux pots de fleurs et aux arabesques. En examinant ces vastes pans de murs en grès, partiellement recouverts de marbres avec des incrustations et des arabesques qui disparaissent quand on les contemple d'une certaine distance, on trouve l'architecture du monument

1. Les dimensions de la mosquée restent bien au-dessous de celles de Saint-Pierre, et cependant elles vous frappent, ce qui prouverait que le problème dont je parle a été moins bien résolu à Delhi qu'à Rome.

trop sobre, je dirais presque pauvre, malgré sa richesse.

Je flâne dans la cour. A travers les arcades et par-dessus des cimes d'arbres séculaires se développe la longue ligne horizontale rouge foncé des murs crénelés du fort sur lesquels s'élèvent à des intervalles réguliers les kiosques et les tourelles superposés aux portes.

De l'autre côté, vers le sud et le sud-ouest, on plonge dans Delhi : des ruelles étroites regorgeant de monde, des maisons basses avec des toits plats, une ville de Syrie ou du Maroc plutôt que de l'Inde.

Delhi, ce qui en est resté debout depuis la grande rébellion sauf ses monuments, n'offre rien de particulier. Je l'ai parcourue deux ou trois fois d'un bout à l'autre, et n'était l'absence de palais, je me serais cru à Damas. Les gens qui remplissent les rues ne font aucune attention à vous. On dit la population mahométane, qui forme la très grande majorité, peu affectionnée au régime anglais. Avant la grande rébellion, les quelques Européens qui vivaient ici ou visitaient la ville étaient exposés à des insultes. Maintenant la présence d'une garnison, d'ail-

leurs très faible, et le voisinage du grand cantonnement militaire de Mirout intimident les mécontents. Dans les districts ruraux, l'esprit est meilleur. Les masses hindoues se montrent indifférentes. Peu leur importe qui est le maître ; et dans les classes plus élevées on tremble à l'idée de voir revivre la domination mahométane. Contrairement à ce qu'on voit dans d'autres parties de la péninsule, les Hindous sont ici plus appliqués au travail que les musulmans ; ils fréquentent les écoles, où l'on ne voit pas un seul mahométan, et gagnent constamment du terrain. Aujourd'hui la plupart des emplois publics accessibles aux indigènes se trouvent entre les mains des Hindous.

Les environs présentent l'aspect d'une vaste nécropole. Des chattries s'espacent en tous sens. Les éléments de ces tombeaux se reproduisent avec peu de variété. Ce qui les distingue les uns des autres, c'est le plus ou moins de richesse des matériaux, et le plus ou moins de valeur artistique. C'est toujours une construction carrée couverte d'une coupole, souvent flanquée de minarets, et plantée au milieu d'une cour ou d'un

jardin. Le tombeau de Safdar-Jang est un des plus beaux. Au milieu de cette plaine funèbre, le Katab-Minar[1], un pilier svelte qui, vu de loin, paraît une colonne isolée, s'élance tout d'une pièce vers le ciel. Les savants se disputent sur son origine mahométane ou hindoue. Les ruines d'un beau portail mauresque et d'un temple jaïnite qui l'entourent, ajoutent à la beauté du site.

Le tombeau de l'empereur Hamayoun[2], contemporain de Charles-Quint, frappe par la simplicité de sa magnificence et par la beauté harmonieuse de ses proportions. A ce double point de vue je le place au-dessus des constructions de Shah-Jehan, du dix-septième siècle. C'est là que le dernier roi de Delhi s'était réfugié pendant le siège et qu'il fut arrêté après la prise de la citadelle.

Quelques-uns de ces monuments ont résisté à l'action du temps; d'autres, la majorité, sont plus ou moins délabrés, sinon tombés en ruine, car, hélas! le gouvernement de l'Inde, jusque dans les derniers temps, n'a rien fait ou presque rien pour les conserver. Aujourd'hui un département

1. Haut de 240'. On croit savoir que ce curieux édifice a été bâti entre 1200 et 1220. Les deux derniers étages ont été ajoutés par Ferouz-Shah en 1318.

2. A régné de 1530 à 1555.

spécial est chargé de diriger les travaux de restauration.

Nous sommes sur le *Ridge*. C'est ainsi qu'on appelle une bande étroite de terrain qui s'élève au sud-ouest de la ville et que les troupes anglaises ont occupée pendant le mémorable siège de 1857[1]. On ne peut lire sans une vive émotion les péripéties palpitantes de cette épopée où des deux côtés on s'est battu avec un héroïsme égal, et moins encore en entendre le récit de la bouche des vétérans qui y ont pris part. Pour se faire une idée des difficultés que les forces de la Reine avaient à vaincre, il faut visiter le principal champ de bataille, le Ridge. Profitant d'un terrain accidenté, couvert de broussailles, sillonné de chemins creux et de fossés naturels, parsemé de touffes d'arbres et de rochers bas, l'ennemi qui occupait la ville et la citadelle pouvait s'approcher, sans être vu, des faibles positions des Anglais. Un monument rappelle les noms des braves tombés dans cette longue lutte qui a déterminé la victoire finale des armes britanniques et rendu l'Angleterre définitivement maîtresse de l'Inde.

Le pays a un caractère essentiellement, je

1. Le siège de Delhi a duré du 17 juin 1857, jour où les troupes anglaises ont pris l'offensive, jusqu'au 19 septembre, où elles se sont emparées de la porte de Lahore.

dirai presque cruellement, héroïque. Malgré sa proximité on ne voit rien de la ville. Elle se dérobe derrière un rideau d'arbres. Les coupoles de la grande mosquée seules et une partie des bastions, des tourelles et des kiosques de la citadelle vous disent que vous vous trouvez sous les murs de Delhi. Ici encore s'impose l'analogie avec Rome, qui, contemplée de quelque point élevé de la via Appia, n'offre à vos regards que les murs de Bélisaire et la coupole de Saint-Pierre.

Les grandes villes sont comme les grands hommes, qui ne laissent pas tous lire sur leurs physionomies la part qu'ils ont prise aux événements de leur temps. En vous promenant dans les rues de Paris et de Londres, les deux centres les plus populeux et les plus riches de l'univers, vous sentez, sous les enveloppes du luxe et de la misère, palpiter les entrailles de deux puissantes nations. Vous reconnaissez dans la capitale de la France la capitale du goût et du culte de la gloire militaire ; à Londres, le peuple qui domine les mers et dont le commerce embrasse le globe. Mais ces deux agglomérations colossales vous disent peu de l'influence immense qu'elles ont exercée et qu'elles exercent sur le monde entier. Berlin, métropole essentiellement moderne, appa[illegible] au présent plus qu'au passé.

Il n'en est pas ainsi de Rome et de Constantinople, de Vienne et de Moscou, de Pékin et de Delhi.

Rome et Byzance, jadis les maîtresses du monde, représentent aujourd'hui, Rome, une idée qui remue et rassure des millions de consciences, Byzance, une convoitise qui trouble le sommeil des puissants. Qui ne lirait leurs missions providentielles dans les monuments et les rues de la ville éternelle et de Constantinople?

Vienne n'a pas complètement perdu l'empreinte de son passé. Les hommes de mon âge ont encore vu les murs contre lesquels vinrent se briser à jamais les efforts de l'ennemi de la civilisation; et ils ont aussi vu mourir dans ces murs le dernier empereur romain. Un reflet, pâle mais glorieux, du Saint-Empire éclaire les nobles traits de cette antique capitale.

L'histoire et le génie du peuple russe se peignent sur le visage de Moscou. Le Kremlin parle plus haut que les annalistes de l'empire moscovite.

Le grand camp retranché au milieu du steppe appelé Pékin, avec sa cité chinoise et [illegible] mongole, est l'image à deux faces de la domination des Fils du Ciel sur les deux races qui peuplent la moitié d'un continent.

Et toi, Delhi, que du haut d'un minaret j'em-

brasse du regard ! Delhi barbare, raffiné, héroïque ! Que vois-je ? Une forteresse, une mosquée, une plaine. Une forteresse où à travers des siècles de faits glorieux et de forfaits, de trames ténébreuses et de tragédies intimes, les grandes figures de tes empereurs se sont transmis le pouvoir. Une mosquée, la grande mosquée, Jama-Mesjid, symbole majestueux du croissant dont, moins heureuse que Vienne, tu n'as pas su arrêter les conquêtes. Une plaine abreuvée de sang, théâtre de luttes qui, plus d'une fois, ont décidé du sort de millions d'êtres humains. Voilà ce que tu étais. Voici ce que tu es : Un miroir brisé qui reflète les destinées de l'Inde.

VI

PROVINCES DU NORD-OUEST

Du 11 au 21 mars.

De Delhi à Agra. — Une tragédie de village. — Les empereurs mongols. — Les monuments d'Agra. — Les fonctionnaires anglo-indiens. — Physionomie d'Allahabad. — Des notabilités indigènes. — Aspect de Bénarès. — Le maharaja de Bénarès. — Les ghats.

Départ de Delhi le 10 au soir. Le lendemain pendant toute la matinée les colosses du Cachmire se dessinent sur le ciel. Aucun de ces pics n'a moins de 27 000 pieds de hauteur. En bas, la plaine çà et là cultivée, çà et là parsemée de groupes isolés de tamarins. Mais dans le fond toujours l'Himalaya! Ce tableau si grandiose dans sa simplicité, composé seulement de deux éléments : la plaine et les montagnes, les plus hautes il est vrai de la terre, offre une certaine analogie avec celui des Alpes contemplées des rizières de la Lombardie. Mais ici tout est plus grand, trop grand peut-être pour de simples mortels.

Cette nature me semble calculée pour des géants.

J'ai fait beaucoup de connaissances pendant ce voyage, et chacun de mes amphitryons m'a raconté sa petite histoire, sa biographie, ses aventures ou des anecdotes, qui ne ressemblent à rien de ce qu'on entend ailleurs. Je les grave dans ma mémoire; je n'ai pas le temps de les inscrire sur mon calepin. Et cependant ce serait une collection de notes qui pourrait servir, non à faire comprendre l'Inde, mais à faire comprendre combien peu on la comprend, ou, mieux encore, combien peu on se comprend entre Européens et indigènes.

En voici un exemple. J'ai connu, me disait un militaire, un homme fort considérable. Il habitait un gros bourg près duquel j'avais dressé mon camp. C'était un vieillard plus qu'octogénaire. Toutes ses affections se concentraient sur sa petite-fille chérie, qui, hélas! était atteinte d'une maladie grave. Les médecins l'ayant traitée sans succès, mon ami s'adressa à trois magiciennes. C'étaient des femmes d'une taille colossale qui inspiraient aux populations du canton autant d'horreur que de respect et de vénération. Ces mauvaises fées promirent la guérison de la jeune personne, en demandant d'avance mille roupies, qui furent payées aussitôt. La malade mourut, et le grand-père, après s'être muni

d'un coutelas, se rendit chez les magiciennes, leur reprocha de l'avoir trompé et déclara qu'elles étaient indignes de vivre. Ces femmes convinrent de leur faute et le suivirent au bord du Gange. Arrivées près du fleuve sacré, chacune d'elles s'agenouilla devant un bloc de pierre et y plaça sa tête, que le vieillard trancha avec son coutelas. Justice ainsi faite, il rentra dans son village. Toute la population admira sa conduite et le félicita de la bonne action qu'il venait de faire. Il n'y avait sur les lieux qu'une seule personne qui envisageât le fait à un autre point de vue. C'était le *magistrat* anglais. Le vieillard fut saisi, jugé, condamné et pendu. Grand fut l'étonnement de ces bons villageois. Ils ne comprenaient pas.

C'est une des difficultés, peut-être la plus grande, que les administrateurs de cet empire rencontrent sur leur chemin : on se comprend si peu!

Le département de l'instruction publique fait pourtant tout ce qu'il peut pour détruire la superstition, pour éclairer les esprits, pour répandre ce qu'on appelle les connaissances utiles. Mais comment atteindre les intelligences quand on ne parvient pas à toucher les cœurs et à retourner les volontés ?

Plus j'étudie ces conquérants mongols, plus ils grandissent dans mon esprit : Baber[1], le sixième descendant de Timour le Tartare, qui, parti de petits commencements, finit par mourir à Agra chef d'un empire qui s'étendait des bords de l'Amou dans l'Asie centrale au delta du Gange. Son fils Humayoun[2], qui, chassé par les Afghans, les vainquit avant de mourir, et leur arracha à jamais le pouvoir suprême dans l'Inde. Son fils Akbar le Grand[3] contemporain de Philippe II et de la reine Élisabeth, le véritable fondateur de l'empire mongol. C'était un grand souverain et un esprit singulièrement libre. On affirme, mais le fait n'est pas strictement prouvé, qu'une de ses femmes était chrétienne. Il aimait les discussions religieuses et assistait à des disputes publiques entre des brahmes, des musulmans, des parsis et des chrétiens. On parle d'un père jésuite auquel, dans une de ces discussions, il aurait accordé la victoire. Dans le nord de l'Inde ses traces se trouvent partout. C'est toujours lui qui a bâti le fort. Son fils Jehangir[4], digne de son père sous bien des rapports, également libéral en matière de religion et ami des chrétiens, bâtissait des pa-

1. Mort en 1530.
2. A régné de 1530 à 1556.
3. 1556-1605.
4. 1605-1627.

lais et des mosquées, mais surtout des palais. Son fils Shah-Jehan[1] est le plus magnifique des princes de la dynastie. Il s'était révolté contre son père. Détrôné à son tour par son fils Aurangzeb, il mourut prisonnier d'État à Agra, sept ans après sa chute. Aurangzeb[2], pendant un règne qui embrasse le demi-siècle de Louis XIV, poursuivit une seule idée, qu'il n'a jamais pu réaliser, celle de la conquête du Dekhan. C'est dans ces efforts stériles qu'il a épuisé les forces et préparé la ruine de l'empire.

A tout prendre, ces empereurs étaient de grandes figures. Leur vie se passait dans des guerres continuelles avec les Afghans, avec les Mahrattes, avec des membres de leur famille, avec des satrapes infidèles. On se demande comment ils trouvaient le temps et où ils prenaient le goût de faire créer les merveilles d'art qui les ont immortalisés.

Dans les dynasties orientales, le même fait se reproduit. Le fondateur en est un grand homme, son fils peut encore posséder des qualités, mais à la troisième génération, grâce à la vie du harem et des jouissances précoces, grâce surtout au pouvoir illimité que l'homme supporte mal, à la troisième génération, au plus tard à la quatrième,

1. 1627-1658.
2. 1658-1707.

commence la décadence. Ces fils de Timour le Khan des Tartares, faits d'une plus rude étoffe, se sont maintenus pendant deux siècles à la hauteur de leur situation.

Delhi et Agra étaient alternativement leur résidence et la capitale de l'empire. Akbar séjournait souvent et, comme il a été dit, mourut à Agra. C'est lui qui a fondé et bâti cette ville dix ans après son avènement. Shah-Jehan y passa cinq ans de son règne et, comme roi dépossédé, les sept dernières années de sa vie. Aurangzeb rétablit le siège du gouvernement à Delhi.

Après lui le déluge. Un siècle d'anarchie et de décadence. En 1803 le général Loke s'empara de la ville et du territoire d'Agra, qui furent incorporés aux possessions anglaises.

Agra. — La nuit était avancée lorsque les portes d'un grand *compound* s'ouvrirent à ma voiture. Je me trouve dans le cantonnement, c'est-à-dire dans le quartier européen d'Agra, et c'est le commissaire, M. Daniell, qui me reçoit sous son toit hospitalier.

Suivirent deux jours d'enivrement. Un discours prononcé par un véritable maître de la parole sur des intérêts de premier ordre, une

symphonie d'un de nos grands compositeurs exécutée par des artistes dignes de lui, une conversation animée entre des hommes hors ligne sur des sujets élevés, produisent sur nous un effet qu'il m'est impossible et qu'il serait inutile de décrire, parce que vous tous l'avez éprouvé. C'est une sorte d'extase. Vous vous sentez ravi, transfiguré, enlevé dans les espaces. Vous secouez loin de vous la poussière et les éclaboussures de ce monde. Vous approchez, vous êtes près de toucher le voile qui vous dérobe encore la contemplation de l'infini et du parfait.

C'est l'effet que les merveilles d'Agra, plus encore que celles de Delhi, ont produit sur moi. J'ai éprouvé des sensations semblables en me promenant dans l'Acropole d'Athènes, ou vers le soir à Saint-Pierre, quand les rayons du soleil à son déclin venaient caresser le baldaquin du tombeau des Apôtres, ou dans nos grands dômes gothiques, partout où je me sentais en présence du plus haut degré de perfection auquel il nous soit permis d'atteindre. Ici il n'y a que des merveilles. Je n'essayerai pas de les peindre. J'ai vu l'Alhambra, Cordoue, l'Alcazar de Séville, Damas, quelques beaux spécimens de l'architecture persane à Érivan, mais dans mon opinion Agra surpasse tout.

C'est Shah-Jehan qui a attaché son nom aux plus grandes créations de l'art indo-mauresque. Taj-Mahal, la mosquée des Perles et la grande mosquée sont dus à l'initiative et à la munificence de ce grand prince.

Les tombeaux, qui occupent une si large part dans la vie des grands personnages du monde mahométan, furent presque toujours construits de leur vivant et sous leur direction personnelle. C'était un jardin entouré d'une haute muraille. Au centre on érigeait le monument qui un jour devait renfermer la dépouille du maître, mais qui, tant que celui-ci existait, était un lieu de plaisance où ses femmes, ses enfants, quelques amis intimes se réunissaient pour jouir de la fraîcheur du soir.

Les éléments dont se composent ces constructions sont toujours les mêmes : Une haute enceinte percée d'un ou de quatre grands portails. Au milieu la plate-forme carrée qui supporte le mausolée, carré aussi mais tronqué aux angles et couvert d'une coupole qui ordinairement affecte les formes de plus de la moitié d'une sphère. Aux quatre coins, très souvent, pas toujours, des minarets qui se terminent en petites coupoles. Au rez-de-chaussée ou dans un souterrain, les restes mortels du maître, renfermés dans un simple cercueil de pierre. A un étage supé-

rieur, ordinairement le plus élevé, la salle mortuaire avec le tombeau d'apparat qui ne contient pas le corps. Les femmes ou parents reposent dans de petites pièces au-dessous des minarets. Cette disposition se répète dans tous ces monuments. Ils vous frappent surtout par le contraste entre la simplicité de la composition du dessin et la finesse, la variété et la richesse des détails. De là le mot connu : les empereurs mongols dessinaient comme des Titans et ciselaient comme des bijoutiers. Admirez l'incrustation de *pietra dura* aux cadres des portails, les écrans de marbre percés à jour et transformés en voiles de dentelles qui recouvrent les fenêtres, les bas-reliefs des socles et surtout les décorations du faux sépulcre.

Et quelle harmonie de couleurs : le blanc du marbre, le rose du grès, l'azur pâle ou la couleur poussière d'or du ciel, le tout animé et varié par les jeux incessants des lumières et des ombres.

Le Taj-Mahal[1], ce monument de la tendresse conjugale d'un empereur, érigé par Shah-Jehan à sa sultane Mumtaz-i-Mahal, est le dernier mot du style indo-mauresque. Il a été mille fois décrit et peint, mais aucune plume,

1. Bâti entre 1629 et 1648.

aucune brosse ne saurait en donner une faible idée.

Tout en marbre blanc, le mausolée s'élance vers le ciel. Est-ce un rêve, un conte de fées, une *fata morgana*? Vue du haut d'un des portails ou d'un des kiosques du mur d'enceinte, la coupole oblongue, les deux tiers d'une sphère, semble s'envoler comme un ballon qui vient de quitter son ancrage. Et comme contraste, au fond, la plaine, la plaine à perte de vue, et autour du monument une corbeille de végétation exubérante, l'ombre des vieux arbres et les parfums enivrants des fleurs.

A six milles d'Agra, dans son mausolée de Sikandra, rebâti par Shah-Jehan, repose le grand Akbar. L'édifice, composé de quatre étages, est une pyramide tronquée. Un sarcophage placé au rez-de-chaussée renferme le corps de l'empereur. Le tombeau d'apparat, un bloc de marbre ciselé, occupe la terrasse la plus élevée. Cette pièce, dont les quatre murs sont percés de fenêtres recouvertes de dentelle de pierre, a pour toit la voûte du ciel. C'est la manière d'isoler le corps de tout contact avec ce monde et de le rendre accessible seulement à l'air. Sublime et poétique conception!

Ce monument funèbre, bâti en grès rose excepté le quatrième étage, qui est de marbre

blanc, se trouve au milieu d'un vaste jardin carré dont l'enceinte est percée de quatre grands et magnifiques portails. Le gouvernement a fait restaurer l'édifice du centre et un des portails. Les autres tombent en ruines.

Le fort d'Akbar réunit les palais et constructions diverses des quatre empereurs. La salle des audiences particulières[1] et la mosquée des Perles[2] portent l'empreinte de l'âge d'or. Le hall des réceptions publiques d'Aurangzeb présente déjà des symptômes de décadence[3].

Je n'oublierai jamais une échappée de vue à travers les colonnettes d'un kiosque de marbre, une sorte de guérite aérienne plantée entre les crénelures de la muraille. La plaine ensoleillée s'enfuit dans toutes les directions, et, fort au loin, diminuée par la distance et enveloppée d'ombres diaphanes, se découpe sur le fond lumineux du ciel la silhouette blanche de Taj-Mahal.

La maison où je jouis d'une si charmante

1. Bâtie en 1637.
2. 1654.
3. 1685.

hospitalité est munie de tous les appareils qu'on a inventés pour combattre les effets de la chaleur : pankas, mécaniques destinées à produire des courants d'air artificiels du côté de l'ombre, fermeture hermétique contre l'air du dehors du côté du soleil, aspersions avec de l'eau comparativement fraîche. Et cependant l'atmosphère que je respire est brûlante, et il m'a fallu de grands efforts de volonté pour inscrire ce qui précède sur les feuillets de mon journal.

La famille de M. Daniell est en Angleterre, et un profond silence règne dans cette spacieuse et confortable maison. Je n'entends que le bourdonnement d'une mouche qui a trouvé moyen de pénétrer dans mon appartement et le grincement de ma plume qui court sur le papier non sans s'arrêter de temps à autre durant les luttes que se livrent ma paresse et mon désir de fixer mes impressions. A travers une fente des volets qui laisse pénétrer juste la lumière qu'il me faut pour écrire, j'aperçois en plein soleil un Hindou étendu sur le dos. Il semble dormir, ce qui ne l'empêche pas de tirer machinalement le cordon de la panka qui me donne un peu de fraîcheur.

Même silence dans le grand salon. Des journaux et des revues éparpillés sur les meubles. Ici une corbeille avec un ouvrage oublié sur

une console ; là le piano ouvert. Partout les traces d'une femme du monde que, hélas ! ses devoirs de mère ont arrachée à son foyer. C'est que les enfants d'un certain âge supportent mal ou plutôt ne supportent pas du tout le climat torride de l'Inde. Autrefois, avant l'ère de la vapeur, tous les ans des cargaisons de petits êtres sous la surveillance de bonnes louées à cet effet étaient embarqués à bord des grands voiliers qu'on appelait *Indiamen* et qui mettaient six, huit, jusqu'à dix mois pour doubler le Cap et gagner les côtes de la vieille Angleterre. Quand les bébés étaient devenus des jeunes filles de quinze à seize ans, on pouvait les renvoyer sans danger à leurs parents. Ce sacrifice si pénible, aucune mère n'hésitait à le faire, car c'était à ce prix seulement que la vie de ses enfants pouvait être préservée. Aussi, à cette époque déjà loin de nous, la femme anglaise se trouvait rarement dans le bungalow du *civilian* et dans les cantonnements de l'armée de la Compagnie. C'était la vie de garçon qu'on y menait. Tout au plus épousait-on des eurasiennes. C'était encore l'époque des festins journaliers, des longs et copieux dîners, pendant que la table gémissait sous le poids des grands *joints* et que le vin de Porto et de Madère brillait dans les carafes. Heureusement on a changé tout cela. L'établis-

sement de services réguliers de bateaux à vapeur, des paquebots qui dévorent l'espace, les chemins de fer de l'Inde qui ont rapproché les cantonnements des stations d'été dans les montagnes, où les enfants peuvent vivre, d'autres changements survenus à la suite de la grande rébellion et de la dissolution de la Compagnie des Indes, tout cet ensemble de faits nouveaux que le temps amena, le temps qui détruit mais qui restaure aussi, a profondément modifié la vie sociale de l'Anglo-Indien, et non seulement il l'a modifiée, mais encore il l'a moralisée et rendue meilleure qu'elle n'était naguère. Les officiers et les fonctionnaires obtiennent plus souvent des congés. Ils en profitent pour visiter l'Angleterre, et ils en reviennent mariés. La femme anglaise, courageuse, dévouée, instruite, bien élevée, la femme chrétienne, cet ange gardien du foyer domestique, a de sa baguette magique accompli cette salutaire transformation.

Pendant qu'étendu sur une ottomane du grand salon, je me livre à ces réflexions, des sons de voix, assourdis par une épaisse portière, arrivent à mes oreilles d'une pièce attenante. C'est le commissaire qui dicte des instructions à son secrétaire hindou. Cet employé, quelque modeste que soit sa tenue, est un personnage. C'est lui qui sert de porte-voix à son chef. Au reste

le commissaire a l'œil sur lui et l'oreille aussi. Il peut le contrôler, car, comme tous ses confrères, il sait l'hindoustani, le tamoul s'il a servi au Dekhan, et toujours le persan, qui est la langue de cour des princes mahométans.

J'ignore si, comme je l'entends affirmer, les rouages de cette immense machine administrative pourraient être simplifiés. Je sais seulement que le nombre des fonctionnaires et employés, comparé à celui de la population et à l'étendue des divisions et districts, est excessivement restreint. Aussi sont-ils à leur besogne du matin au soir. Ce n'est que vers la fin de l'après-midi qu'ils secouent le fardeau des affaires.

Pendant toute cette longue journée la maîtresse de la maison s'occupe de ses enfants, des soins du ménage, de la lecture, un peu de son piano. Mais à cinq heures tout le monde respire. C'est l'heure de la promenade. Les gros vieux tamarins du compound tamisent le soleil, qui décline. L'air est un peu rafraîchi; au moins une faible brise encourage cette illusion. Les feuilles des gros arbres, tantôt si immobiles, ne commencent-elles pas à s'agiter? Une voiture attelée de deux walers, le cocher en livrée blanche ou rouge sur le siège, attend devant le perron. Deux palefreniers, le plumeau à la main, se tiennent près des chevaux. On va parcourir le *band*, la

promenade publique, une avenue plus ou moins longue, toujours large, parfaitement entretenue et bordée de mimosas ou de tamarins. Et l'on n'y sera pas seul. On sait d'avance qui l'on rencontrera dans d'autres équipages attelés et suivis de la même manière. Ce sera madame l'évêque, probablement avec le très révérend bishop à ses côtés, le chief justice et sa moitié, le colonel, si ce n'est pas un général, avec madame ou ses filles, l'Esculape officiel ou plus probablement sa femme seule, car, hélas! l'emploi de médecin sous ce ciel meurtrier n'est pas une sinécure. Des cavaliers et quelques amazones ne feront pas défaut. Cette promenade est d'un aspect gai et animé, et ce serait plus gai n'était le teint de marbre blanc des femmes, surtout des jeunes filles, encore un effet du climat qui appauvrit le sang. Mais, enfin, c'est le beau moment de la journée. Quand il fait nuit, on a hâte de rentrer. C'est l'heure de s'habiller pour le dîner, et le dîner est le moment solennel de la journée. On s'est nourri suffisamment au *tiffin*; ce qui vous attend n'est qu'une cérémonie. Gardez-vous bien, si vous tenez à votre santé, de prendre le dîner au sérieux. Mais ici comme dans le « vieux pays », *the old country*, j'aime les dinner-parties des Anglais. La table est bien couverte, les femmes sont toujours mises avec recherche; j'aime aussi la fleur indispen-

sable à la boutonnière des hommes, cravatés de blanc sous tous les cieux et dans tous les parages. Je ne dédaigne pas non plus le *sitting*, la demi-heure pendant laquelle les hommes restent à table après que les ladies se sont retirées. Autrefois on buvait; aujourd'hui on fume une cigarette et l'on cause; et les Anglais, qui ne connaissent guère la conversation générale, sont presque toujours intéressants dans les apartés. Sous tous les rapports les Anglo-Indiens suivent scrupuleusement l'exemple des *upper ten thousand* de la métropole. A la rentrée des hommes au salon, les physionomies des ladies s'épanouissent. Évidemment on nous a attendus avec impatience. Il y a un peu de musique, c'est de rigueur, mais rassurez-vous, fort peu; après quoi, vers onze heures au plus tard, car on se lève avant le soleil, tout le monde se retire.

Y a-t-il une existence plus enviable? Si le bonheur d'un homme, en dehors des jouissances de la vie de famille, consiste à trouver une sphère d'activité adaptée à ses facultés, jointe à une juste rémunération de ses services, le fonctionnaire civil anglo-indien doit être un homme heureux. Mais ici-bas il n'y a pas de bonheur parfait. Il a renoncé tout jeune encore aux douceurs de la maison paternelle. Il s'est séparé de ses parents, de ses frères, qu'il ne verra plus

qu'après de longues années et pour peu de temps. Il ne rentrera définitivement en Angleterre qu'à la fin de sa carrière, lorsqu'il aura droit à sa pension, qui lui assurera, à lui et à sa femme, l'indépendance de leurs vieux jours, mais qui ne suffira pas pour lancer et placer les enfants, s'il en a. Les appointements sont considérables, mais bien réduits en comparaison de ce qu'ils étaient du temps de la Compagnie, qui était plus libérale que le budget de l'État. Le vice-roi et, à un moindre degré, les gouverneurs de Bombay et de Madras peuvent faire quelques économies. Les traitements des autres fonctionnaires suffisent à les faire vivre largement, mais c'est tout.

Et il y a d'autres inconvénients. Sans doute on n'envoie plus les enfants en Angleterre, on les envoie à Darjeeling ou à Simla, ou aux Nilguerris. On ne se sépare plus des bébés comme autrefois. Mais les fils doivent faire leurs études, ils doivent devenir des Anglais, et non des *babous;* il faut donc s'en séparer, et, quand on les reverra, se rappelleront-ils qu'ils sont vos fils? C'est le ver rongeur qui empoisonne les jours de la mère; c'est avec une terreur secrète qu'elle voit grandir ses enfants. Et puis les effets du climat! l'incertitude de la vie qui existe, il est vrai partout, mais nulle part plus qu'ici. On vit,

on travaille, on s'amuse, on rit, on danse, on chasse entre des tombeaux ouverts ou fraîchement fermés. Voilà donc le revers de la médaille.

Je touche au terme de mes longues pérégrinations à travers la péninsule. Partout la noble hospitalité dont j'ai joui m'a permis de jeter un regard dans la vie intime de ceux qui me l'offraient. Il y avait parmi eux des fonctionnaires et des employés de différents grades. J'ai rencontré partout des hommes dévoués à leur service, travaillant du matin au soir, et trouvant, malgré la multiplicité de leurs occupations, le temps de s'occuper de littérature et d'études sérieuses. L'Inde est gouvernée bureaucratiquement, mais cette bureaucratie se distingue des nôtres sous plus d'un rapport. En Europe les jours du serviteur de l'État se succèdent et se ressemblent. Il faut de grandes révolutions, des guerres européennes, pour en troubler la placide monotonie. Ici il n'en est pas ainsi. La variété des devoirs élargit et façonne l'esprit du fonctionnaire anglo-indien; les dangers qu'il peut courir d'un moment à l'autre retrempent son caractère. Il apprend à embrasser du regard de vastes horizons et à travailler dans son bureau pendant que le sol tremble sous ses pieds. Je ne crois pas trop dire en affirmant qu'il n'y a pas de bureaucratie plus instruite, plus rompue aux

affaires, plus empreinte des qualités qui font l'homme d'État, et, personne n'osera le contester, plus pure et plus intègre que celle qui administre la péninsule Gangétique.

Allahabad[1]. — Tous ces jours derniers j'ai beaucoup vu. Ici je vois moins, mais je cause et j'entends causer davantage. J'ai la bonne fortune d'être l'hôte d'un homme charmant, spirituel et instruit que je connaissais déjà par sa renommée et par ses écrits. Sir Alfred Lyall, quoique jeune encore, a fourni déjà une longue carrière. Depuis vingt-cinq ans il sert dans l'Inde. Il a été agent général politique en Rajpoutana, ensuite secrétaire des affaires indiennes, en d'autres termes ministre des affaires étrangères du vice-roi. C'est cette place importante qu'il a occupée sous Lord Lytton pendant la guerre d'Afghanistan. Enfin il est arrivé à régner sur je ne sais combien de millions de mahométans et d'Hindous qui composent la population des provinces Nord-Ouest dont il est le lieutenant gouverneur. Sir

1. Cédé aux Anglais par le nawab d'Oudh, en 1801. — Population, 143 700, dont 103 470 Hindous, 39 370 mahométans et 840 chrétiens.

Alfred brille aussi comme écrivain habile et spirituel. C'est un des représentants les plus marquants de cette école de bureaucrates hommes d'État lettrés que l'Inde anglaise seule pouvait produire, parce qu'aucun autre grand pays n'exige de l'administrateur un semblable mélange d'aptitudes et de qualités de l'esprit et du caractère.

Lady Lyall, sa charmante fille, l'aide de camp du gouverneur, le capitaine et Lady Rose, et quelques jeunes gens forment le cercle sympathique que je trouve dans les appartements spacieux et comparativement frais de la somptueuse villa italienne appelée Government-house.

Le cantonnement me paraît magnifique. C'est peut-être le plus beau que j'aie vu. De longues routes entre les compounds; de beaux arbres partout. Les belles maisons toutes munies de vérandas, ce qui leur donne un caractère tropical, quoique, à vrai dire, la véranda soit d'importation anglaise. Grand nombre d'édifices pompeux : une vaste cathédrale catholique, une fort belle église anglicane, un immense collège en construction, destiné à transformer en babous un grand nombre de jeunes Indiens. Cet édifice est bâti en style hindou-mauresque.

Vers le soir, promenade avec le gouverneur. La saison chaude est arrivée avant le temps, et la

journée, qui touche à sa fin, m'a fait comprendre ce que c'est que l'Inde à cette époque de l'année. Le ciel couleur de plomb. Le soleil, quoique ardent, à peine perceptible à travers un voile de poussière jaune. Le sol desséché, d'un jaune sale. La chaleur à peine tolérable.

Le fort d'Akbar[1], à cause des fortifications ajoutées par les Anglais, a perdu en partie son charme pittoresque. A ses pieds le Jumna roule lentement ses eaux couleur de boue, qu'à l'extrémité de cette petite langue de terre il versera dans le Gange.

La cité indienne est fort animée. La grande fête dont, depuis Lahore, j'ai trouvé la trace partout est terminée, mais tout le monde est encore saupoudré de rose. Les gens qui se respectent, les notables, afin de se présenter convenablement devant leurs dieux, portent pour cette occasion des tuniques blanches d'un tissu imitant la poudre rose. Ces vêtements se fabriquent à Birmingham!

Quand trois Anglo-Indiens sont réunis, s'ils ne parlent pas de chasse, ils parlent de l'Inde, rarement du « vieux pays », à moins qu'il ne s'agisse

1. Bâti en 1575.

d'avancements, de mutations ou de mises à la retraite. Ici nous parlons Inde.

Quelqu'un dit : « Les jeunes gens hindous de familles aisées qui ont été élevés dans nos collèges quittent souvent leur costume et endossent des vêtements européens. Les babous mahométans en font autant. Seulement ils gardent le fez, car ils ont toujours un œil au moins fixé sur Constantinople. Mais les uns et les autres, en changeant d'habits, désirent être admis dans la société anglaise. Malheureusement nous sommes exclusifs de notre nature et nous ne les admettons pas. Comme conséquence, ils passent dans les rangs des mécontents. »

Pauvres jeunes gens! Leur transformation n'a guère pu plaire dans leur monde et ne les a pas fort avancés dans celui des maîtres. Ils se trouvent donc par terre entre deux chaises. Je les plains, mais il m'est impossible de jeter la pierre ni à ceux qui ne veulent plus d'eux ni à ceux qui n'en veulent pas encore. La vérité est que l'habit noir et la cravate blanche ne suffisent pas pour combler l'abîme qui sépare les deux races.

La plupart des Anglo-Indiens sont de cet avis, mais tout le monde n'en est pas. Sir Alfred pense qu'on devrait tâcher d'habituer les notables indigènes aux formes et habitudes de la vie sociale anglaise. Ce serait un moyen de préparer un rap-

prochement des esprits et une transformation des mœurs. C'est dans cet ordre d'idées qu'il a adressé des invitations à dîner à plusieurs personnages considérables de ses provinces, réunis en ce moment à Allahabad. Trois de ces messieurs ont accepté. Ce sont deux mahométans et un riche raja hindou. Seulement, cet Hindou s'est fait protestant pour pouvoir épouser une femme de sa race qui s'était convertie au christianisme. Les quatre autres notables Hindous, restés Hindous, se sont excusés pour le dîner. S'asseoir à la même table que des chrétiens! Pour qui nous prenez-vous? Impossible. Cependant ils ont promis de venir après le repas.

Le dîner s'est passé fort bien, sauf une concession faite à la couleur locale, que j'ai regrettée : les dames de la maison n'y ont pas paru. Dans mon for intérieur j'en ai voulu aux deux mahométans et à l'ex-Hindou. Ce dernier, homme charmant, conteur spirituel, rieur, manie fort bien la langue anglaise. Les deux convives mahométans gardaient un maintien plein de dignité mêlée d'un peu d'embarras. Après le dîner parurent les quatre Hindous, pour quelques instants seulement. Leurs beaux et riches costumes tranchaient agréablement sur le blanc et le noir des gentlemen. Mais, quoique les deux races se coudoient depuis plus de cent ans sur les chemins

de la vie, du champ de bataille au dourbar et du dourbar au champ de bataille, Anglais et Indiens semblaient embarrassés de se rencontrer dans un salon.

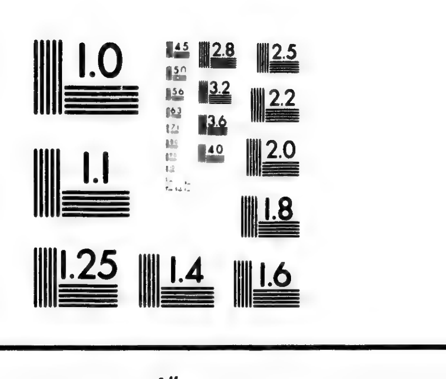
Mes causeries avec Sir Alfred Lyall pendant mon court séjour à Allahabad, malgré la diversité de nos points de départ en certaines matières, me laisseront des souvenirs ineffaçables, et c'est avec grand regret que je me sépare du gouverneur des provinces du nord-ouest.

Bénarès. — Quatre heures après avoir quitté Allahabad, le train s'arrête sur la rive droite du Gange, en face de la ville la plus sainte du monde, en ce sens que sa sainteté remonte à la nuit des temps. Pendant huit cents ans Bénarès a été le centre du bouddhisme. Ce fut au cinquième siècle de notre ère qu'elle retourna à l'ancienne foi des Hindous.

La voiture et des domestiques du commissaire m'attendent à la gare. Nous traversons un mesquin pont flottant tout encombré de chars attelés de bœufs, qui se bousculent entre des garde-fous

de bambou. Le carrosse de mon amphitryon n'avance guère. Mais je ne me plains pas de ces petites misères ; au contraire, je m'en félicite, car elles me laissent le temps de contempler la ville sainte. Elle s'étage devant moi, sur la rive gauche du fleuve : des temples, des palais de presque tous les princes de l'Inde, y compris celui de Népal qui se distingue par son architecture chinoise à la fois gracieuse et bizarre, tous édifices à cinq ou six étages ; au milieu d'eux, le plus élevé de tous, la mosquée d'Aurangzeb, dont les deux minarets s'élancent vers le ciel. Ces constructions occupent le haut d'une falaise qui se précipite dans le Gange. De larges et raides gradins, les célèbres ghats, facilitent aux fidèles la descente aux bords de la rivière. Heureux celui auquel il est permis de se plonger souvent dans les ondes sacrées, et triplement heureux ceux qui peuvent finir leur vie dans la ville sainte ! Aussi les malades et les mourants se font-ils transporter ici de fort loin. Leurs corps seront brûlés au pied d'un de ces ghats, et l'âme du trépassé, dans la série des vies futures, peut compter sur de bonnes et heureuses transformations. A l'heure où je traverse le pont, au milieu du jour, tout absorbé dans cette vision, la façade de la ville, privée d'ombre, se présente comme une silhouette d'or mat se détachant à peine sur un ciel poussière d'or.

IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





La voiture, après avoir finalement passé le pont, après avoir, par une rampe des plus raides, gagné le haut de la berge, contourne la ville et arrive enfin dans le cantonnement où se trouvent les baraques et les compounds des Européens.

Déjà vue de loin, la maison de M. le commissaire me fait l'effet d'une oasis : de beaux vieux arbres l'ombragent, des terrasses de fleurs jettent au loin leurs parfums, et, sur le seuil de la maison, M. et Mme Lumsden me font cet accueil cordial qui est le charme de l'hospitalité indo-anglaise.

Mon nouvel ami hindou d'Allahabad, qui a son domicile à Bénarès, ne tarde pas à faire son apparition. C'est un des grands propriétaires fonciers de ce pays-ci. Il a été membre du conseil à Calcutta et inspecteur de l'instruction publique, et ce sont ces hautes fonctions qui lui ont valu le titre de raja. C'est aussi, à ce qu'on m'assure, un homme de caractère, qui plus d'une fois a sacrifié sa popularité à ses convictions.

M. Lumsden veut bien me donner son temps pendant ma visite, et le raja nous tiendra compagnie dans nos promenades. Il s'exprime, je l'ai dit, fort bien en anglais, mais la tournure de son esprit est restée indienne. J'aime à en-

tendre expliquer l'Inde par un Hindou. Quel dommage de ne pouvoir coucher sur le papier tout ce qu'il me raconte! Pour le fond et pour la forme, cela en vaudrait la peine. Mais le jour n'a que vingt-quatre heures.

Je le plaisante un peu sur le tempérament jaloux et despotique des maris hindous. Mais il se récrie. « C'est une erreur, me dit-il, de prétendre que la femme hindoue soit une esclave. Si elle sort fort peu de la maison, c'est qu'elle ne veut pas sortir. Elle est naturellement timide, ce que les Anglais appellent *shy*. Si un mari proposait à sa femme de l'accompagner dans une voiture ouverte, elle le croirait fou; elle lui dirait probablement qu'elle préférerait se jeter dans un puits. Cela n'empêche pas qu'elle ne soit la maîtresse dans la famille et dans la maison, bien plus que le mari n'y est le maître. »

Il est quatre heures de l'après-midi et nous sommes au début de la saison chaude. Il faut une sorte d'héroïsme pour se mettre en route. Nous visitons d'abord les édifices publics anglais situés hors la ville, l'hôpital du prince de Galles, le collège, l'école normale où sont formés les maîtres d'école. On me fait aussi admirer l'hôtel de ville, le town-hall. C'est un somptueux édifice; mais, ce qui m'y frappe le plus, c'est un

tigre énorme qui, il y a dix ans, est venu se faire tuer dans les rues de Bénarès.

Nous pénétrons dans la ville hindoue. Les objets étalés dans les bazars et les boutiques, surtout des bronzes et des étoffes brodées, jouissent d'une grande réputation. C'est certainement riche, c'est parfait comme travail, mais le dessin en est bizarre, barbare et souvent remarquable par l'absence de goût.

Le croirait-on, la cité hindoue est en train de se *haussmanniser*. Heureusement on procède avec mesure. On démolit peu, juste ce qu'il faut pour faciliter la circulation. De plus les constructions nouvelles conservent le style hindou du pays. Dans certains quartiers les maisons, des tours plutôt que des maisons, ont atteint une hauteur prodigieuse. On me donne comme explication que tout le monde désire demeurer dans le voisinage des grands sanctuaires et des ghats qui mènent au Gange. Ici aussi, les étages supérieurs s'avancent sur la rue et semblent toucher ceux d'en face. Parfois de petits ponts établissent des communications aériennes entre les deux côtés de la rue. Pour se préserver contre la chaleur, on se contente de petits vasistas qui tiennent lieu de fenêtres. Sur presque tous les murs, des peintures aux couleurs éclatantes représentent des scènes mythologiques. On n'ou-

blie pas un instant la *sanctitas loci*. Des temples partout. Il y a aussi des mosquées, mais, sauf celle d'Aurangzeb, elles ne s'imposent guère à la vue[1]. Aux éclipses et à certaines fêtes le nombre des pèlerins qui arrivent de toutes les parties de la péninsule, même de l'extrême sud, atteint ou dépasse le chiffre de cent mille.

Comme ces idoles grotesques, bizarres et toujours hideuses plaquées sur les murs vous regardent de leurs yeux stupides et endormis! Cependant les portes de bronze des sanctuaires développent des merveilles de sculpture. Mais le sujet est toujours emprunté à l'Olympe hindou. On prodigue l'art pour reproduire des monstres. Une foule bigarrée : des brahmes, des nautchnies, des dévots de la ville, des pèlerins qui viennent de loin, assiègent les abords des temples et remplissent les ruelles tortueuses qui y mènent. C'est là qu'on vend, dans de toutes petites boutiques, des brimborions en similor, en pierre, en stuc, en carton, destinés à servir d'ex-voto. On vous offre aussi des images d'idoles exécutées en pierre noire, en marbre ou en plâtre. Dans de petits ateliers ouverts sur la rue on fabrique de véritables dieux. Les pan-

1. Il y a dans Bénarès 1454 temples brahmaniques et 272 mosquées.

dits n'admettent pas le fait, mais le peuple ne doute guère de la divinité réelle de ces produits de l'industrie brahmanique. Quoique le soleil n'y pénètre jamais, une atmosphère de feu règne dans ce dédale de ruelles entourées de hautes maisons. Une foule compacte s'y presse. Quatre soldats de police ont de la peine à nous frayer passage.

Je ne m'appesantirai pas sur la malpropreté et sur les odeurs méphitiques d'un temple dont la cour sert de résidence aux vaches sacrées. Aussi ne croyons-nous pas leur manquer de respect en nous retirant avec précipitation.

A quelques pas de là se trouve Bishesvar, le *temple d'or*, ainsi appelé parce que la coupole et les deux pyramides au-dessus du sanctuaire sont couvertes de lames de cuivre doré. C'est Ranjit-Sing qui, au moment de mourir, a ordonné à son successeur de couvrir ce célèbre sanctuaire d'une toiture en or massif. Ce dernier se tira d'affaire en employant du cuivre doré. Cette économie, qui déplaît peut-être aux divinités de la localité, ne diminue pas du moins l'effet, riche et sobre à la fois, produit par le contraste entre la dorure et les tons rouge noirâtre de la pierre.

Une foule de femmes remplit l'intérieur du sanctuaire. Elles apportent leurs offrandes, des

fleurs, s'inclinent, prient, bavardent. A chaque instant une grosse cloche suspendue dans la cour mêle ses sons rauques au bruit confus des voix humaines.

Derrière le temple se trouve le puits sacré, formé, m'assure-t-on, de la sueur de Vichnou. Une foule d'hommes et de femmes y jettent des fleurs. L'odeur fétide de cette eau stagnante et des matières végétales en décomposition nous fait chercher une porte qui donne accès à un petit carrefour. Comme couleur locale, rien de plus saisissant, de plus pittoresque que cette petite place irrégulière entourée d'édifices sacrés que dominent la coupole et les pyramides du temple d'or. Au milieu, sur un socle fort bas, s'élève, formée d'un seul bloc, la statue colossale d'une vache. A quelques pas de là, un groupe de fakirs, assis sur leurs jambes croisées, entoure le « feu éternel ». Pendant quarante jours consécutifs, jour et nuit, ces hommes y resteront accroupis sans bouger. La chaleur du feu, jointe à celle du soleil pendant le jour, n'a aucune prise sur ces hommes qui ne paraissent plus de ce monde. Presque nus, le visage couvert d'une sorte de masque de cendres pétries avec leur sueur, les cheveux hérissés, des cheveux qui n'ont jamais vu de peigne, ils ressemblent à des idoles plutôt qu'à des êtres

humains. Un d'eux fixe sur moi son regard éteint. C'est un tout jeune homme. Une crinière abondante, des mèches raidies et comme collées les unes aux autres, se dressent sur son front bas, sillonné de rides avant le temps. Son immobilité est complète. Je me demande s'il y a un souffle de vie dans ce paquet d'os décharnés, de membres rabougris, dans ce corps nu dont la vie semble s'être retirée. Que se passe-t-il dans la tête de ces saints du peuple hindou? Que se passe-t-il dans leur cœur? On nous dit : Ce sont des hypocrites ou des fanatiques. Mais ces explications faciles n'expliquent rien. Pour moi ce sont des énigmes vivantes. Je cherche, je ne trouve pas le sphinx qui puisse ou veuille m'en dire le mot.

Mais figurez-vous cette scène : Il fait presque nuit, pas tout à fait. Le ciel rosé du crépuscule de l'Inde, court mais lumineux, se reflète sur les dorures du temple, répand des tons chauds sur les sanctuaires qui entourent le carrefour, sur la vache de pierre qui le remplit et semble grossir sous les ombres de la nuit qui approche. Et devant vous, aussi immobiles que la grande idole, vivement éclairé par les flammes qui menacent de les embraser, le groupe des fakirs.

Jey-Sing, le Louis XIV de Jeypoure dont nous avons fait la connaissance dans sa capitale et

que nous avons retrouvé dans son observatoire à Delhi, a construit aussi à Bénarès[1] et dans une autre ville dont j'ai oublié le nom, un édifice destiné à mesurer la marche des corps célestes. Nous nous y sommes rendus. On nous expliqua comment on s'y prenait alors pour observer les astres. J'avoue que le reflet des étoiles dans le Gange me donnait des distractions.

Au sud de la ville se trouve un célèbre temple desservi par des singes sacrés. Assez peu édifié de mes relations avec leurs confrères de Gujerat et de Rajpoutana, je me suis abstenu de présenter mes hommages aux acolytes de Dourga-Kand.

Chose digne d'être notée : aucun des quatorze cents temples de Bénarès, aucun des palais de maharajas qu'on y voit ne remonte à une époque antérieure au seizième siècle. Plusieurs de ces édifices appartiennent au nôtre. C'est que les conquérants mahométans, en inondant la péninsule, surtout le nord, ont beaucoup détruit. Ils ont aussi obligé une partie des populations à embrasser l'islamisme, mais ils n'ont pu extirper l'esprit hindou, qui existe toujours. Il a résisté aux envahissements sanglants du croissant, il

1. En 1693

résiste aux conquêtes pacifiques de la civilisation européenne.

Visite chez le maharaja de Bénarès. Isri Pershad Naraïm Sing Bahador ne compte pas parmi les princes feudataires, mais, comme chef de son illustre famille et grand propriétaire foncier, il passe pour le plus gros personnage de ces contrées. Il ajoute à ses nom et titre les lettres G. C. E. I., c'est-à-dire grand compagnon de l'Étoile de l'Inde. C'est un bel homme encore, malgré ses soixante-six ans, et il paraît ce qu'il est, un grand seigneur.

Son palais rempli de domestiques, d'employés, de courtisans, est meublé en style européen. Des gravures et des photographies suspendues aux murs. Au milieu de la salle de réception, un peu obscurcie parce que le prince vient de se faire opérer de la cataracte, une table ronde entourée de fauteuils. Mais, cela se voit bien, on ne s'assoit pas beaucoup sur ces chaises. L'atmosphère qui règne dans cet appartement est bien celle de l'Inde. Au reste pas de cérémonies. Toujours flanqué de mes deux aimables compagnons, M. Lumsden et mon raja, je pénétrai chez le maharaja, qui me fit le meilleur accueil. Le

lendemain il m'envoya son fils aîné, qui sera son successeur. C'est un joli garçon, auquel son riche et élégant costume de raja sied à merveille. Il m'apporta le portrait de son père et des vues de Bénarès prises par le photographe attaché au service du vieux prince.

Il faut voir les ghats de grand matin, quand les fidèles descendent pour se baigner. Le maharaja a gracieusement mis son embarcation à notre disposition, et, jouissant encore de la fraîcheur de la première heure qui suit le lever du soleil, nous voguons doucement le long de la falaise. L'aspect qu'elle présente est des plus fantastiques. Sauf le palais du prince de Népal, qui est de style chinois-siamois, sauf l'imposante mosquée de l'empereur Aurangzeb, ce persécuteur de la secte brahmanique, le style hindou règne ici en maître absolu. Quoique ces édifices couvrent le haut de la berge, ils ne forment pas une rangée continue de constructions, mais des groupes irréguliers qui, selon les plis du terrain, reculent ou avancent, et, vus d'une barque en mouvement, présentent alternativement leurs façades et leurs flancs. Les ghats, escaliers irréguliers très larges, en partie taillés dans le roc, avec des marches

très hautes, serpentent entre les corps de bâtiments, s'engagent dans les crevasses du rivage, aboutissent enfin au bord du fleuve. A l'heure qu'il est, les ghats et la plage grouillent d'êtres humains : hommes, femmes, enfants. Les baigneurs se plongent dans le Gange. Vêtues de blanc et de rose, le front ceint d'un voile dont les bouts flottent dans l'air, des femmes et des jeunes filles au teint basané descendent les gradins pour puiser de l'eau. La provision faite, d'un mouvement gracieux elles posent sur leur tête le vase qui contient le précieux liquide, un vase aux formes classiques, luisant au soleil; puis, fièrement dressées sur leurs hanches, ces canéphores remontent d'un pas léger les raides escaliers, gagnent les hauteurs, s'effacent comme des ombres dans le clair-obscur des rues.

Cependant les baigneurs se lavent le corps avec leurs mains, plongent plusieurs fois et laissent sécher leurs vêtements au soleil. Aucun d'eux ne s'en dépouille complètement, et tout se passe avec la plus grande décence. Ici toutes les castes se rencontrent. Sortis du fleuve, les hommes des classes élevées s'assoient à des places réservées sous d'immenses parasols qui forment un des nombreux éléments caractéristiques de cette scène si essentiellement hindoue. Sur un des ghats, au bord de l'eau, à côté même

des baigneurs, on brûle des cadavres. Nous en avons vu un presque réduit en cendres. Un autre semblait encore intact après que les langes qui l'avaient enveloppé étaient déjà devenus la proie des flammes. Des coulies, descendant l'escalier au pas gymnastique, en apportèrent un troisième, enveloppé d'un drap blanc, fortement ficelé et attaché à la bière. La mort et la vie se coudoient et se confondent à ce ghat dit des combustions. De nombreuses plaques de pierre posées le long de l'escalier rappellent les veuves qui, avant l'abolition de cette coutume trop pieuse, ont accompli ici le *sati*.

M. Lumsden appelle mon attention sur un point noir qui approche. C'est un énorme vautour posé sur un corps flottant. D'autres oiseaux de son espèce lui disputent sa proie. Mais il les chasse avec ses ailes, donne plusieurs coups de bec au cadavre, renverse sa tête en arrière et a évidemment grand'peine à engloutir les gros morceaux. C'est avec méthode qu'il dévore les restes enflés du pauvre Hindou. Ce groupe hideux passe tout près de notre bateau.

Mais le soleil commence à se faire sentir. Les baigneurs sont rentrés chez eux, les canéphores ont disparu, les bûchers se sont éteints, le silence et la solitude règnent sur les ghats.

VII

SIKKIM

Du 21 au 28 mars.

Les chemins de fer. — De Calcutta à Darjeeling. — Sikkim. — Népal. — Boutan. — Physionomie de Darjeeling. — Excursion à Ranjit-bazar. — Csoma de Körös.

De Bénarès à Calcutta. — Dans l'Inde britannique, les chemins de fer et les wagons laissent peu à désirer. Ce serait la perfection si l'on pouvait remplacer par des Européens le personnel, composé en grande partie d'eurasiens. Je ne veux pas dire de mal de ces métis ; au contraire, je reconnais leur mérite. Mais on m'assure qu'abandonnés à eux seuls ils perdent facilement la tête. Tout va à merveille aussi longtemps qu'il n'y a pas d'accident. Mais le moindre obstacle peut entraîner des conséquences graves. En voici un exemple. A peine parti de la gare de Bénarès dans la direction de Calcutta, on s'arrêta brusquement entre deux stations. Le train qui nous devançait avait chaviré.

De là un encombrement de la voie. Les conducteurs ne savaient quel parti prendre, et, au lieu de nous ramener à la dernière station, nous laissèrent cloués de midi à cinq heures dans un déblai, en rase campagne, sans le moindre abri excepté le wagon, que les rayons transformaient en une étuve. Ce n'était pas seulement désagréable. Il s'agissait un peu de vie et de mort. La petite mécanique qui, au moyen d'aspersions d'eau, nous apportait de la fraîcheur, a cessé de fonctionner. Ma provision de glace est épuisée ou fondue. C'étaient de beaux et gros cubes soigneusement enveloppés dans du feutre et renfermés dans une caisse de bois. Dans la saison chaude, c'est une précaution nécessaire qu'aucun Européen ne néglige. Enfin, ces cinq heures m'ont paru une rude épreuve. Je comprends maintenant l'industriel qui, il y a quelques années, a déposé dans les grandes gares du chemin de fer de Bombay à Calcutta des cercueils de toutes dimensions, destinés, comme disait l'annonce, au *comfort* des voyageurs.

Le lendemain matin, arrivée à Calcutta, et, après une journée de repos, départ pour Darjeeling.

De Calcutta à Darjeeling. — Autrefois une famille britannique, à la recherche de l'air frais de l'Himalaya, voyageant en palanquin, faute d'autre genre de locomotion, mettait de quinze à vingt jours pour parcourir cette distance. Aujourd'hui on se rend à Darjeeling en moins de trente heures.

J'ai quitté Calcutta au milieu du jour. Le train traverse rapidement des plaines sans limites, bien cultivées et boisées en maints endroits. Sous ce ciel de feu et de lumière, l'aspect d'une touffe de tamarindes ou de figuiers multipliants repose l'œil et vous donne l'illusion d'un rafraîchissement momentané de l'atmosphère.

Il faisait nuit lorsque nous arrivâmes aux bords du Gange. On traverse ce fleuve dans un bac à vapeur qui, en cette saison, a l'habitude de s'envaser pendant ce court voyage. C'est ce qui nous arriva.

Les premières lueurs du crépuscule nous laissent deviner au nord l'Himalaya. A Siligouri, où le train pénètre dans le territoire du Sikkim anglais, on parque les voyageurs dans deux chars à bancs tirés par une locomotive. Le chemin de fer est devenu un simple tramway qui monte constamment et rapidement. Sur des crêtes coupées souvent à pic, avec l'abîme béant a votre droite et à votre gauche, vous décrivez

des courbes et vous suivez des zigzags qui font dresser les cheveux. Mais plus vous montez, plus l'air se rafraîchit, plus vos poumons se dilatent, plus les hauteurs se revêtent d'abord de broussailles, puis d'arbousiers, enfin de magnifiques forêts de marronniers. Derrière vous, au sud, la grande plaine gangétique s'élève sur l'horizon. On dirait un immense tapis gris suspendu à un mur à la hauteur de vos yeux et se déroulant à vos pieds jusqu'aux racines des montagnes que vous escaladez. Sur ce fond sombre se découpent deux grandes bandes argentées. Ce sont les affluents du Gange et du Brahmapoutre, le Maharvada et le Titsa. Le Maharvada semble s'élever verticalement comme une colonne luisante au milieu des ténèbres. Encore une demi-heure et il fait nuit. Mais on sent et l'on entend la forêt.

L'air est devenu décidément froid. Enfin le train s'arrête à la station militaire de Jallapor. Puis il descend avec une rapidité infernale la pente vers Darjeeling.

Distance de Calcutta : trois cent soixante-quatre milles.

Je me loge dans un bon petit hôtel tenu par un Écossais, et après avoir choisi la place la plus rapprochée du feu, après m'être enveloppé soigneusement d'un paletot et d'un châle, je m'assieds à table avec trois ou quatre jeunes couples

qui, comme moi, attendent le dîner avec impatience.

Darjeeling, bâti sur un des contreforts de l'Himalaya à sept mille pieds au-dessus de la mer, à cinq mille au-dessus du fleuve Ranjit qui sépare le Sikkim anglais du Sikkim chinois ou indépendant, est pendant la saison chaude le paradis terrestre du monde officiel et une station sanitaire de l'armée du Bengale. C'est en même temps le point le plus rapproché de la haute chaîne méridionale de l'Himalaya qui soit accessible à des Européens.

L'État de Sikkim, dit indépendant, mais qui est en réalité tributaire de la Chine, peut être comparé à une impasse entre les plus hautes montagnes du globe. A l'ouest, sur le terrain de Népal, s'avance vers le sud une des chaînes de l'Himalaya. Au nord ses géants forment une barrière qu'on ne peut franchir que par trois défilés, dont le plus élevé, le Tankra-pass, atteint une hauteur de seize mille pieds. A l'est la frontière est formée par le Boutan, autre petit État indépendant. Là, les montagnes, moins élevées que celles du Népal, s'abaissent graduellement avant de se confondre avec les plaines d'Assam.

Dans le Sikkim, le Kamchinjenga, haut de vingt-huit mille pieds, a pendant longtemps passé pour le souverain du monde alpestre. Il fut détrôné par le mont Everett (Népal), auquel on a trouvé mille pieds d'élévation de plus. Mais, il y a deux ans, d'intrépides membres du Club alpin de Londres, accompagnés de guides suisses, ont escaladé des hauteurs jugées jusqu'alors inaccessibles, et c'est de ces points culminants qu'ils ont entrevu au nord, parallèlement à l'Himalaya, une autre chaîne thibétaine dont les pics semblent dominer Kamchinjenga et le mont Everett. Dans le Sikkim, des torrents profondément encaissés entre des murailles de roc, parfois hautes de mille pieds, se frayant passage à travers les gorges des contreforts, amènent leurs eaux écumantes aux tributaires du Brahmapoutra et du Gange. Un de ces torrents est le Ranjit, qui sépare le Sikkim anglais du Sikkim indépendant.

La dynastie régnante dans ce petit État est d'origine thibétaine. Le raja, par l'intermédiaire des autorités de Lassa, paye un tribut annuel à l'empereur de Chine. Les relations avec les Anglais remontent à l'année 1814. A cette époque la Compagnie des Indes se trouvait en guerre avec Népal. Le raja de Sikkim s'attacha à l'Angleterre et fut récompensé par la dona-

tion d'un petit territoire enlevé au Népal et par une subvention annuelle de trois mille livres sterling. En revanche il céda à la Compagnie la partie méridionale de son État, le district de Darjeeling, et accepta pour ce qui lui restait de son pays la garantie britannique (1835). Depuis lors, les relations entre ce petit potentat et ses puissants voisins eurent des hauts et des bas. En matière d'esclavage il fit la sourde oreille aux représentations philanthropiques du commissaire de Darjeeling, et un jour il lui prit même fantaisie de jouer à ce fonctionnaire un assez vilain tour. Ce dernier botanisait tranquillement sur le territoire du raja, en compagnie du célèbre savant docteur Hooker, lorsque ces deux messieurs furent saisis, enfermés dans une cage, et pendant six semaines solennellement promenés de village en village. La conséquence fut la suppression de la pension et, quelques années plus tard, la conclusion d'un nouveau traité qui faisait dépendre le payement de la subvention de la bonne conduite (*good behaviour*) du prince. On entend par bonne conduite : le libre échange, l'entretien des sentiers de cheval qui mènent aux défilés du Thibet et la protection accordée aux voyageurs européens et autres.

La population est un mélange de Sikkim ou Lepchas, de Ghourkas, de Boutias et de Thibé-

tains. Les Ghourkas sont une race vigoureuse, guerrière et laborieuse. Les gens du pays, les Lepchas, au contraire, passent pour faibles, paresseux et efféminés.

Les lamas ou moines bouddhiques forment la classe privilégiée. Ils sont exempts de corvées et de tous impôts. Il y a dans ce pays-ci un nombre considérable de monastères, parmi lesquels trois grandes lamaseries fort vénérées des sectaires de Bouddha.

Tamlang, la capitale du raja, est bâtie sur une haute montagne. Il y a là quelques constructions solides : le palais du prince et les maisons de ses hauts fonctionnaires, dont la mission est de saigner à blanc les sujets de Son Altesse. Pendant la saison des pluies, le raja et tout son monde officiel passent les défilés et se retirent dans la vallée de Chutubi, au Thibet.

Ce roi ou prince, me dit-on, est un pauvre sire, mais il a eu le bons sens d'envoyer à Darjeeling un « ambassadeur », fin et rusé compagnon, et représentant zélé des intérêts de la Chine plutôt que de ceux de son maître.

C'est un monde à part que ce coin reculé de la terre, ce petit État soi-disant indépendant, perdu dans un pli de l'Himalaya, et qui pourtant, à un jour donné, peut avoir son importance. Pour comprendre l'atmosphère sociale et

politique qu'on y trouve, il faut jeter un regard sur les deux voisins Népal et Boutan.

Au point de vue géographique, Népal est un Sikkim au grand pied. Au nord, les plus hauts colosses du monde; entre les crêtes qui s'abaissent vers le sud, de riches vallées; et dans les épaisses forêts un grand nombre d'éléphants. C'est un revenu financier, car dans l'Inde un maharaja qui se respecte possède un certain nombre de ces animaux bien peints, bien dorés et bien harnachés. Or c'est Népal qui les lui fournit.

Les habitants sont d'origine chinoise et tartare et professent les doctrines de Bouddha.

L'histoire de ce pays, si peu connu malgré le voisinage de l'Inde, peut servir à constater l'étendue de l'influence et de la puissance de la Chine. A la fin du siècle dernier, les Népalais étaient en guerre avec l'Empire Céleste. Une armée chinoise passa des défilés hauts de seize mille pieds, par conséquent les plus hauts de la terre, et vint camper à une vingtaine de milles de Katamandou, la capitale du pays. Les Népalais conclurent une paix ignominieuse. En 1814 des hostilités éclatèrent entre ces montagnards et des troupes de la Compagnie de l'Inde, qui avancèrent jusqu'à trois journées de marche de la capitale. Une paix fut conclue, mais Népal n'ac-

cepta ni garantie ni subvention et resta indépendant. Sauf de rares exceptions, les frontières sont jusqu'à ce jour absolument fermées aux Européens. La seule concession qu'on ait faite est l'admission à la cour de Katamandou d'un résident du vice-roi de l'Inde. Ce fonctionnaire et son médecin sont les seuls Européens autorisés à vivre sur le territoire népalais, et encore leur est-il défendu de dépasser un rayon fort étroit tracé autour du bungalow qu'ils occupent. De plus, dès qu'ils mettent le pied hors de leur maison, des surveillants les gardent à vue. J'ai demandé comment il se trouve des fonctionnaires qui consentent à faire ce métier. On m'a répondu que le climat est délicieux, surtout pendant la saison chaude, si terrible et si malsaine dans les plaines de l'Inde, et qu'en hiver le résident peut venir passer deux mois à Calcutta ou ailleurs, à quoi il faut ajouter l'intérêt d'un poste aussi important, des traitements exceptionnellement élevés et la perspective d'un avancement.

Au point de vue de sa configuration géographique, le Boutan se distingue peu de Sikkim et de Népal. On vante les charmes pittoresques de ce pays, qui est gouverné par le deb ou chef politique et par le darm-raja, qui est le chef religieux et, de plus, une incarnation de la divinité, ce qui ne l'empêche pas, de concert avec son

collègue le deb, de toucher, depuis 1865, du gouvernement de l'Inde une pension annuelle de deux mille cinquante livres sterling.

Darjeeling. — Hélas! hélas! du brouillard! Au déjeuner, pour me consoler, de charmantes jeunes ladies m'assurent que dans cette saison les *snows*, les neiges, c'est-à-dire le Kamchinjenga, ne sont jamais visibles. Il faut, disent-elles, en faire votre deuil. Le Caucase aussi m'a traité avec rigueur, mais un jour soudainement, il est vrai seulement pour une demi-heure, il a daigné dérouler devant moi les charmes de sa sévère beauté. Aussi ne désespérons pas.

Darjeeling est planté sur les bords accidentés d'une gorge immense. Vers le sud, les hauteurs que couronne la station militaire lui dérobent la vue de la plaine gangétique. Tout autour, d'autres montagnes s'élèvent jusqu'aux nues. Le Kamchinjenga, quand il lui plaît de se montrer, remplit à lui seul l'horizon septentrional.

Après une visite chez M. Wace, vice-commissaire, promenade solitaire dans les environs de la ville. Des nuages partout, au-dessus, à côté, au-dessous de moi. Ils vont et viennent, et ce qui me frappe comme une nouveauté, c'est qu'ils se

déplacent souvent en ligne perpendiculaire. A mes pieds s'ouvre la gorge, mais une couche d'air opaque la remplit tout entière. Un petit temple bouddhique suspendu aux flancs du talus semble nager sur la surface d'un lac. Mais voilà qu'une colonne droite toute blanche s'élève lentement de l'abîme, enveloppe momentanément le sanctuaire, arrive à ma hauteur, me dépasse et s'étend au-dessus de ma tête en forme de baldaquin. Dès lors rien ne m'empêche plus de plonger dans les profondeurs et de scruter les déchirures du terrain. D'autres fois des rayons de soleil pénètrent à travers le chaos de nuages et de rocs, et dans ces moments les membres épars de cette agglomération de villas et de jardins qu'on appelle Darjeeling, naguère cachés sous une masse confuse de brouillard, se manifestent soudainement dans toute leur beauté. Quelle charmante surprise! Cette ville s'étage sur le sommet d'une sorte de promontoire qui s'avance vers la gorge. Elle rampe pour ainsi dire de terrasse en terrasse, et toutes ces terrasses sont suspendues entre le ciel et l'abîme. Des maisons qui occupent les gradins les plus élevés, vous plongez du regard dans la cour de mon hôtel, et de mes fenêtres je domine la place publique ombragée d'arbres, le grand temple hindou et, dans une autre direction, un éta-

blissement sanitaire dont l'architecture rappelle les phalanstères de Grosvenor Gardens et d'Alexandra hotel. Et sur toutes les hauteurs avoisinantes vous apercevez des maisons et des maisonnettes entourées de jardins. Les sentiers qui les relient serpentent le long des sinuosités de la montagne. Un air de prospérité et de bien-être se peint sur la physionomie de cet endroit privilégié.

Dans les heures un peu plus avancées de l'après-midi, ces chemins se remplissent de cavaliers et d'amazones, de ladies portées dans des *dandies*, et de piétons, car ici l'Anglo-Indien ne dédaigne pas de faire usage de ses jambes.

A côté de ce monde élégant se coudoient des Ghourkas, des Lepchas, des Thibétains, qui, tous plus ou moins, ont le type tartare ou chinois. Pas l'ombre d'affinité avec le peu d'Hindous amenés ici par leurs maîtres anglais. Les Ghourkas ou Népalais sont des gens de taille moyenne ou petite, aux épaules carrées et à la musculature bien développée. Vêtus comme les Tartares que j'ai vus à Pékin, coiffés d'un bonnet de fourrure aux bords retroussés et munis d'un gourdin, leur aspect me transporte au delà de l'Himalaya, dans les régions de l'Asie centrale et au grand mur chinois. Les hommes de qualité portent le costume chinois, sauf la queue. Ca-

saques et pantalons semblent avoir été confectionnés par des maîtres tailleurs du Céleste-Empire. Les femmes, qu'on voit en grand nombre, ne sont pas voilées et se distinguent par la liberté de leurs allures. Les gens de race tartare, au nez épaté, au gros et large visage coupé d'une oreille à l'autre par une bouche dont les lèvres charnues découvrent une longue rangée de dents dignes d'un requin, tous ces gens, tant qu'ils sont entre eux, ne cessent de rire d'un rire bruyant qui me fait du bien, car je n'ai jamais pu me faire à l'air triste et renfrogné des Hindous.

Devant une tente spacieuse couverte de feutre, on me fait faire la connaissance d'une femme de qualité. Elle y vit avec ses cinq époux légitimes.

Enfin, ce fut une bonne et agréable journée. Il ne manquait qu'une chose à mon bonheur, le Kamchinjenga.

Vers cinq heures du matin, je me réveille en sursaut. C'est M. Doyle, le maître de l'établissement, qui s'est précipité dans ma chambre pour me mener sur la véranda. Il fait encore nuit, mais devant nous, au nord, brille une vi-

sion céleste. Figurez-vous la mer fouettée par la tempête; une lame énorme se dressant au-dessus de toutes les autres, et figurez-vous cet océan en fureur subitement pétrifié ou plutôt transformé en une mer de glace couverte de neige, inondée de lueurs rosées et tachetée d'ombres violacées. Ce fantôme occupe tout le nord de l'horizon : c'est le Kamchinjenga.

A huit heures du matin je me mets en route pour les bords du Ranjit. Je veux voir et, s'il est possible, franchir l'extrême frontière de l'Inde anglaise du côté du Thibet. Cette frontière, c'est le Ranjit qui la constitue, et c'est le célèbre pont de roseaux, construit en réalité avec des tiges de bambou, qui établit la communication entre les deux empires les plus étendus de la terre, l'empire du Milieu et l'empire Britannique. Or ce pont, à ce qu'on m'a dit, est praticable seulement pour des indigènes ou des danseurs de corde. N'importe, je verrai par moi-même ce qu'il en est.

M. Wace, à la veille de son départ et accablé de besogne, ne peut m'accompagner dans une excursion qui exige des coulies sûrs, c'est-à-dire des porteurs qui ne profitent pas de l'occasion

de se sauver sur le territoire indépendant. Pour s'assurer de leur fidélité, il faut les faire accompagner par des hommes dont ils respectent l'autorité. M. le commissaire a bien voulu me fournir ces hommes en la personne de deux *orderlies* ou soldats de police également indigènes.

Voici le problème qu'il s'agit de résoudre : Descendre par un sentier à pic, mais parfaitement entretenu, dans le grand abîme, profond de cinq mille pieds, dont j'ai parlé plus haut. Arrivé là, on se trouve sur les bords du Ranjit, ce fleuve qui sépare l'Inde du Sikkim chinois. Il s'agit d'y séjourner le moins possible, vu le mauvais air qui y règne, comme dans toutes les gorges de l'Himalaya. Une nuit passée dans ces régions peut donner la mort. Enfin reste la tâche de haute gymnastique, celle de traverser la rivière sur le célèbre pont, qui n'est qu'une sorte de ruban formé de tiges de bambou et suspendu à des arbres des deux côtés de la rivière.

A l'aspect de mon dandy, je m'imagine que je vais faire un rude voyage. Les porteurs, huit coulies qui se relayent, les deux orderlies du commissaire et mon boy portugais à cheval forment la petite caravane. Mon fidèle Checco préfère les douceurs de l'hôtel. La journée est superbe, l'air frais et élastique. Devant nous, sur un ciel bleu, à une hauteur prodigieuse, le Kamchin-

jenga étale sa crête. Mais bientôt cette *fata Morgana* disparaît derrière les mouvements du terrain. Pour descendre au lit du Ranjit, qui coule, comme on a vu, à cinq mille pieds au-dessous de Darjeeling, nous avons de haut en bas, en comptant les zigzags du chemin, onze milles à parcourir. Le sentier, en certains endroits excessivement raide, nous mène d'abord au petit temple bouddhique dont j'ai parlé, et qui est en fête, à en juger par les pavillons qui flottent au haut d'un grand nombre de petits poteaux. Nous passons ensuite au-dessous des derniers bungalows anglais, coquettement perchés sur des crêtes, traversons des plantations de thé et de quinquina et pénétrons enfin dans la forêt. C'est un dédale de vallées et de gorges qui s'ouvre à nos pieds; mais des couches de brouillard coupées ras les dérobent à la vue et leur donnent l'apparence d'autant de lacs. Çà et là, des colonnes d'air nébuleuses surgissent des profondeurs et enveloppent les voyageurs. Mais bientôt la brise du matin a déchiré ces voiles et je puis jouir d'un spectacle sublime. Alternativement le regard plonge dans les précipices dont le fond reste invisible et s'élève vers le ciel en passant d'étage en étage. Partout la forêt : vert foncé près de nous, vert bleu plus loin, bleu clair sur les hauteurs selon la distance et les dégradations

de la lumière. Comme le sentier n'est qu'une suite de courbes, les vues changent à chaque instant, et à la fin le voyageur perd la boussole. Impossible de s'orienter. Peu de rochers coupés à pic, pas de murailles naturelles, mais des plans très fortement inclinés. Quand on regarde en arrière, des points blancs semblent s'élever au fur et à mesure qu'on descend. Ce sont les maisonnettes près desquelles nous avons passé tantôt : les cottages où résident les propriétaires de plantations de thé. La plante est basse, d'un vert foncé et disposée en échiquier. Au milieu du jardin, le *tea garden*, se trouve le bungalow où se sont logés, son apparence le prouve, l'esprit d'entreprise, le courage, la persévérance et le besoin du confort anglo-saxons.

Nous avons aussi traversé quelques plantations de quinquina. Cet arbre, dont j'ai fait la connaissance à Java, a je ne sais quoi de raide, de pompeux, de magnifique. Nous en avons vu de beaux exemplaires sur le bord même du chemin. Mêlés, sur les hauteurs, aux magnolias, aux chênes, aux marronniers, dans les régions basses, à l'*Alsophila gigantea* et à d'autres géants de la forêt vierge, ils avaient l'air comme embarrassés. On aurait dit qu'ils trouvaient la compagnie un peu trop mêlée pour leur goût.

Je n'aime guère mon dandy. Le mouvement

saccadé que lui communique le pas gymnastique des porteurs me fatigue. On est mal assis et l'on se trouve en contact trop intime avec les coulies. Ces Lepchas ont l'air faible. Ils sont vêtus de haillons et l'expression de leur figure me déplaît. Quel contraste avec leurs confrères du Japon, complètement nus, sauf le pagne, mais très propres et joliment tatoués, avec des pieds et mains exigus, toujours rieurs, gais et polis! Les Lepchas sourient aussi, mais seulement entre eux en se relayant. Pour l'Européen, ils n'ont que des regards moroses sinon insolents. C'est aussi le cas des gens, hommes et femmes, que nous rencontrons. Le trait caractéristique des Lepchas est l'ampleur de leurs mollets. Ils ne supportent pas la comparaison avec les Ghourkas et les Thibétains.

Après deux heures de descente toujours au pas accéléré, le bruit d'une eau courante vient agréablement frapper mes oreilles. C'est le petit Ranjit. Encore une heure, et je mets pied à terre sur la rive droite du grand Ranjit. Ce torrent qui roule ses eaux limpides entre des rivages boisés me rappelle la Traun en aval d'Ischl et me semble avoir la même largeur. Le fameux pont est détruit; la dernière crue de la rivière l'a enlevé. Nous en voyons encore les restes suspendus à des arbres. Et penser que c'est la

seule communication entre deux empires. Aucun poste, aucune maison, pas une guérite sur la rive britannique, dont la garde est abandonnée aux fauves de la forêt.

De l'autre côté, sur le territoire indépendant ou chinois, se trouve un groupe de huttes de bambou appelé Ranjit-bazar. C'est là que les voyageurs venant du Thibet, après avoir traversé les hauts défilés, renouvellent leurs provisions de bouche.

La chaleur dans ce gouffre m'a paru insupportable. On y respire un air épais, cet air néfaste aux étrangers, mais que les habitants de ces gorges ne peuvent échanger impunément avec un meilleur climat. Je ne crois pas exagérer en comparant la température avec celle d'une fournaise. Le pont, comme j'ai dit, était rompu, et d'ailleurs je n'aurais pu le passer, pas même à quatre pattes. Reste la ressource d'un petit canot amarré à l'autre rive. Mon domestique goanais hasarde quelques observations. Il a été plusieurs fois avec des voyageurs à Darjeeling, mais une seule fois ici, et son maître n'a pas songé à traverser la rivière. Il a l'air piteux, porte sa main vers sa gorge, et, en s'aidant d'une certaine pantomime, répète les mots : *People not goody, bady, bady*. A la fin je lui persuade de m'accompagner. Mes coulies sont recommandés à la vigi-

lance des deux soldats de police, le canot est hélé, et, non sans éprouver la satisfaction intérieure d'un brave qui monte à l'assaut, je donne l'ordre au batelier de quitter le rivage. *Alea jacta est.*

Le courant qui est très fort aidant, deux coups de rames suffisent pour nous faire gagner la rive opposée, où il nous faut grimper péniblement par-dessus des blocs de pierre avant de gagner le hameau. Une douzaine d'hommes vêtus à la tartare me toisent sans rien dire; quelques femmes accourent pour me regarder avec curiosité. Hommes, femmes et enfants ont l'air misérable. Je fais un petit croquis et, fier de mon exploit, je regagne le territoire britannique. Je compte mes huit coulies et j'ai la satisfaction de me convaincre qu'aucun n'a déserté. Les deux soldats me donnent à entendre que c'est à eux que revient le mérite de ce miracle. Après avoir déjeuné sur l'herbe, je remonte dans une chaise, satisfait et un peu glorieux d'avoir foulé le territoire du raja de Sikkim, prince feudataire de l'empereur de Chine, confrère du Dalaï-Lama et comptant, à son point de vue, l'empire Indo-Britannique parmi ses tributaires. Je ne me comparais pas à Cook ni à Dumont d'Urville, ni à d'autres explorateurs illustres, mais je me plaisais à songer que je venais d'accomplir un

assez bel exploit. N'ai-je pas risqué d'être mis dans une cage, comme M. Hooker et son ami le commissaire? Ces réflexions flatteuses abrégèrent un peu les cinq heures que j'employai à revenir et me firent supporter avec résignation le contact désagréable de mes Lepchas haletants et couverts de sueur, sans parler des petites contusions, résultat inévitable de ce genre de locomotion.

Je revins à Darjeeling à l'heure de la promenade. Une jeune personne fort élégante, que j'avais rencontrée quelque part, aux fêtes du Nizam de Hyderabad, sinon dans les salons de Bombay, fit arrêter sa chaise à porteurs pour causer avec moi. J'avoue ma faiblesse. Ce fut plus fort que moi; je lui dis de but en blanc: « Je reviens du Ranjit et je l'ai traversé ». Je m'étais attendu à une exclamation de surprise. « N'est-ce pas, me dit la jeune miss, que c'est bien joli? Nous y sommes allées l'année dernière, ma mère et moi. » Je tombai des nues. Et Cook, et d'Urville! Que leurs mânes me pardonnent ma présomption! Je mis fin à la conversation, je crains, un peu brusquement, et, la tête inclinée, l'oreille basse et les membres brisés par huit heures de dandy, je pris tristement le chemin de mon hôtel.

Le Kamchinjenga est-il, sera-t-il visible? C'est à notre table d'hôte, petite mais élégante, un sujet de conversation intarissable. Comme le nom du géant est un peu long, on l'appelle *snows*, les neiges, tout court. Aujourd'hui, pendant toute la matinée, les neiges daignent se laisser admirer. Quel spectacle! A midi elles s'effacent derrière une couche d'air épais, bleu d'azur comme le ciel. Le colosse a disparu, laissant à sa place le firmament. On a beau le chercher, il n'y est plus.

Je flâne seul sur la promenade, fort animée cet après-midi, et, après avoir longé le jardin de Government-house, je m'engage dans un sentier solitaire qui mène au cimetière. C'est l'idéal d'un campo-santo. Les tombeaux sont disséminés sur des terrasses suspendues aux flancs de la montagne, au-dessus de la grande gorge dont je ne suis jamais parvenu à voir le fond. Les inscriptions gravées sur les pierres nous disent presque toutes la même histoire. C'est une mère qui pleure son baby enlevé par le climat de la plaine, un jeune civilien, un jeune officier tombés victimes du devoir en respirant pendant trop longtemps l'air pestilentiel de leurs cantonnements.

Mais je suis à la recherche d'un tombeau que, hélas! je n'ai pu trouver. La nuit m'a surpris, et j'ai dû quitter ces lieux élégiaques avant d'avoir atteint le but de mon pieux pèlerinage.

Alexandre Csoma de Körös quitta très jeune la Hongrie, sa patrie. Dépourvu de moyens, mais poussé par la soif de la science, il parcourut à pied la Syrie et la Perse, traversa l'Afghanistan et pénétra par cette voie, fermée alors aux Européens, dans la province thibétaine de Ladak. Son but était d'étudier les langues du pays. Sa pauvreté écartant tout soupçon, il obtint de se faire admettre dans des lamaseries, où il passa trois ans. Pendant un hiver entier il s'enferma avec un brahme dans une pièce de neuf pieds carrés, sans feu et sans meubles. Des agents du gouverneur général de l'Inde résidant dans le Punjab surent apprécier le mérite du jeune savant hongrois. Ils parvinrent, non sans peine, à lui faire accepter une maigre pension de cinquante roupies, à peu près cent francs par mois, que le gouverneur, sur leur proposition, lui avait assignée. On a su plus tard que la moitié de cette somme lui suffisait pour subvenir à ses besoins personnels et que le reste était employé à acheter de rares et précieux manuscrits. Et telle était la délicatesse de son caractère qu'il considérait ces acquisitions comme propriété du gouvernement de l'Inde. Sa

fierté, son abnégation, son mépris des conforts de la vie faisaient l'admiration et souvent le désespoir de ses amis anglais qui, le voyant dans la misère, essayaient vainement de lui faire accepter des secours. C'est ainsi que, séparé de tout commerce avec le monde civilisé, constamment en proie aux plus grandes privations, vivant en tête-à-tête avec son brahme, plus tard tout seul ou avec les bonzes de la lamaserie, il rédigea sa célèbre grammaire et son dictionnaire de la langue thibétaine. Le gouvernement anglais fit éditer aux frais de l'État les œuvres de ce pionnier de la science et continua de lui payer sa petite pension. L'*Asiatic Society* de Calcutta l'admit dans son sein à titre de membre honoraire (1834).

En 1842 il entreprit de nouveau un voyage dans le Thibet, cette fois-ci avec l'intention de se rendre à Lhassa, capitale du Dalaï-Lama, où, si je suis bien informé, excepté l'abbé Huc et son compagnon, aucun Européen n'avait pénétré. Il quitta Calcutta au commencement de la saison chaude, traversa les plaines du Gange, probablement à pied, et contracta dans une des gorges de l'Himalaya les germes de la fièvre qui l'enleva peu de jours après son arrivée à Darjeeling. Le monument érigé, aux frais du gouvernement de l'Inde, au-dessus de son tombeau, a été restauré l'année dernière par ordre du vice-roi.

Héros et martyr de la science, Csoma de Körös portait sur son front l'empreinte du feu sacré qui le consumait. Mais cette tête puissamment modelée reposait sur un corps petit et chétif ordinairement enveloppé de pauvres vêtements. Son nom est encore vénéré dans le monde littéraire de Calcutta. Il est moins connu du grand public européen, et bon nombre de ses compatriotes ignorent peut-être que les flancs de l'Himalaya renferment les dépouilles mortelles d'une des gloires de la Hongrie [1].

Le soleil est à peine levé, et déjà les porteurs de mon dandy escaladent les hauteurs de Jallapor. De là un dernier regard aux *neiges*, qui se présentent en ce moment comme un ruban blanc flottant à mi-hauteur sur la voûte du ciel. Peu après, nous gagnons la station du chemin de fer. M. Stevenson, directeur de cette ligne, m'y reçoit. Nous allons descendre en trolly à la station de Karseong, où je trouverai mes gens et mes bagages. Notre poids fournit la force loco-

1. Après mon retour en Europe, j'ai vu une biographie de ce savant, qui a paru à Londres, chez Trübner, 1885.

motrice, et, quand le léger véhicule fait mine de s'emporter, surtout aux courbes, mon guide en sait tempérer l'ardeur. Une vitesse de seize milles à l'heure est jugée suffisante. C'est la course d'un cheval lancé au grand galop. Rien de plus agréable dans ces premières heures de la matinée et dans l'atmosphère fraîche et élastique des hautes montagnes. Devant nous se déroule la plaine, ce matin tout inondée de lumière. Le Maharvada et le Titsa tracent des bandes, bleu de ciel cette fois-ci, à travers le rideau fauve qui avec nous s'abaisse graduellement.

A quelques pas de la station, M. Daniell et son partner nous attendent en plein soleil pour nous conduire à leur grande plantation de thé, appelée Singell. Le « jardin » descend les pentes d'une gorge au fond de laquelle se voit le lit, complètement desséché dans cette saison, de la rivière Balasou. A l'ouest, tout près de nous, s'élèvent les gigantesques montagnes de Népal. D'ici à la frontière on ne compte que dix-neuf milles.

Malgré la loi qui interdit à tout Népalais de quitter son pays, c'est Népal qui fournit aux planteurs anglais le plus grand nombre des bras dont ils ont besoin. Le travailleur reçoit ici le triple des gages qu'il gagne chez lui, ce qui explique l'immigration périodique très considérable de Ghour-

kas vers le Sikkim anglais. La récolte faite, ces hommes rentrent dans leurs foyers en emportant leurs économies. Le difficile, c'est de passer la frontière près d'un petit fort commandé par un officier népalais. Heureusement il y a des accommodements avec le ciel. Ce militaire est bon enfant. Il sait fermer les yeux, mais pas assez pour ne pas s'être aperçu des profits que ses voisins anglais tirent de leurs jardins. Lui aussi plante du thé, et chaque Ghourka qui rentre, avant de continuer son chemin, se prête de bonne grâce à donner un coup d'épaule à M. le commandant pendant un certain nombre de jours.

M. Daniell me fait voir et m'explique les procédés fort simples et fort pratiques qu'on emploie soit pour la récolte, soit pour la préparation et l'emballage des feuilles.

La culture du thé au Sikkim anglais a pris un grand développement. Ce qui fait défaut, c'est un marché plus considérable. Jusqu'ici l'exportation au Thibet par les hauts défilés du Sikkim chinois rencontre des obstacles insurmontables dans l'opposition des lamas et des autorités de Lhassa. Le thé thibétain ou plutôt chinois qu'on y importe est inférieur à celui du Sikkim, et il est plus cher. Le gouvernement anglais a essayé plusieurs fois, par les voies diplomatiques, de

faire disparaître ces entraves. Mais jusqu'à présent les négociations avec le Tsung-li-Yamen à Pékin n'ont abouti à aucun résultat. En général, du côté du Sikkim, le Thibet est strictement fermé aux voyageurs européens. Quelques aventuriers ont essayé d'y pénétrer; mais « l'ambassadeur » du raja à Darjeeling, informé en temps utile de ces projets, n'a jamais omis d'en prévenir l'officier qui commande le poste le plus avancé des défilés. Ce personnage a toujours reçu les voyageurs avec une exquise politesse, exprimant ses regrets de devoir mettre obstacle à leur entrée et, comme pièce justificative, produisant un placard qui lui défend de laisser passer des barbares blancs. En cas de contravention, il aura la tête tranchée. « Vous ne voudrez pas, j'en suis sûr, dit l'aimable officier, m'exposer à ce triste sort. » C'est une manière polie de faire comprendre aux voyageurs ce qui leur arriverait s'ils faisaient mine de passer outre. Aussi ont-ils toujours rebroussé chemin, et l'accès de Lhassa reste interdit aux Européens.

Sur les frontières occidentales, l'isolement du Thibet est moins complet. Il y a un échange de produits assez important entre la province de Ladak et le Punjab à travers le Cachemire. Mais ce trafic se fait par des caravanes indigènes. Des Européens qui voudraient pénétrer au Thibet

courraient des risques sérieux, de toute façon celui de revenir sur leurs pas.

Nous avons quitté les magnifiques forêts de marronniers qui ombragent les hauteurs près de Darjeeling. A mesure que le tramway descend, la chaleur, de plus en plus étouffante, remplace l'atmosphère élastique des régions aériennes que j'ai eu la bonne fortune d'habiter pendant quelques jours.

Vers le soir, après avoir traversé rapidement une forêt de Sâl, le train entre dans la gare de Siligouri, située sur la limite du Bengale.

Le lendemain, de bonne heure, nous traversons le Gange. Ce fleuve est vraiment magnifique ! Et cependant il roule ses flots dans une plaine en apparence illimitée et complètement brûlée. Pourquoi alors cet accès d'enthousiasme dont peu de voyageurs se défendent ? C'est qu'on regarde les choses non seulement avec les yeux, mais aussi avec l'esprit, et que les idées et les souvenirs que l'aspect d'un objet évoque en rehaussent ou en diminuent la valeur.

Les villages du pays que nous parcourons ce matin sont des groupes de huttes qui occupent de petits monticules au milieu de la plaine.

Les maisons sont couvertes d'un capuchon en chaume. J'y retrouve le motif de la fenêtre encapuchonnée qui est devenu un élément si essentiel et si étrange de l'architecture hindoue[1].

A midi, retour à Calcutta.

1. Voir p. 76.

VIII

LE BENGALE

Du 28 mars au 9 avril.

Calcutta. — La saison morte. — Les statues des grands hommes. — Pondichéry. — Ceylan. — Départ pour l'Australie. — Aperçu politique.

Calcutta. — Les chaleurs, précoces cette année, ont avancé la saison morte. Mayfair et Belgravia ont baissé leurs stores. Tout le monde est ou est censé être à Goodwood. Vos amis que vous rencontrez dans les rues ont l'air honteux. Ils se sont laissé prendre en flagrant délit de violation des lois de la *fashion*. Ils ont hâte de vous expliquer leur présence ; ce sont des passants arrivés de la veille et partant le lendemain.

C'est le cas de Calcutta. La ville des palais fait sa sieste. Government-house est fermé. Le vice-roi est parti pour Simla, emmenant avec lui sa cour et son état-major, précédé et suivi des chefs et sous-chefs des divers départements. Ceux qui

n'appartiennent pas au gouvernement central, et par conséquent ne sont pas admis aux honneurs et aux plaisirs de Simla, vont à Darjeeling. C'est le rendez-vous du lieutenant-gouverneur et du monde officiel de la présidence du Bengale. Calcutta se désemplit donc en ce moment-ci. Il n'y a que les cours de justice, *infallibil giustizia*, qui siègent encore. Aussi c'est un homme de loi, l'aimable juge Cunningham, de la haute cour, qui a bien voulu m'offrir l'hospitalité, et c'est chez lui que j'ai eu l'avantage de faire la connaissance de quelques notabilités que leurs devoirs retiennent encore dans ce brasier : M. Rivers-Thompson, lieutenant-gouverneur du Bengale, le général Wilkinson, commandant de la division de la présidence, M. Tardney, président du collège de Calcutta, grand connaisseur du sanscrit, l'archevêque catholique M[gr] Goëtlan, Sir Richard Garth, chief justice, etc. Ici, comme dans nos capitales, la saison morte vous ménage quelquefois de ces agréables surprises. Vous rencontrez dans l'intimité des personnages que vous aviez, pendant des mois, coudoyés chaque soir dans la foule élégante. Alors vos relations se bornaient à un échange de poignées de main et de phrases banales. Maintenant on a le temps de s'étudier et de s'apprécier mutuellement. Pour moi c'étaient de nouvelles connaissances que je ne pouvais

espérer de faire à cette époque de l'année. Je me félicitai donc de cette aubaine, due au hasard et à l'amabilité de mon juge. Mais à part ces agréables rencontres et quelques voitures qui le soir animaient encore un peu la promenade de Maidan, la ville semblait plongée dans un profond sommeil.

Cependant, éveillée ou endormie, Calcutta vue de Howrah sur la rive gauche du Hougly où se trouve la gare, est magnifique, je dirais d'une tranquille et nonchalante magnificence. Cette impression favorable vous reste quand vous avez pénétré dans l'intérieur. Les maisons des fonctionnaires et de la haute finance que vous voyez ne sont pas toutes des palais; mais elles vous rappellent les villas italiennes, d'autant plus qu'arbres et jardins ne font pas défaut.

Government-house, dont je n'ai pas vu l'intérieur, est un énorme palais en style soi-disant classique. Il a l'âge de notre siècle et porte l'empreinte du goût de cette époque. La valeur artistique de l'architecture peut être jugée différemment, mais personne ne contestera que l'Hindou qui passe devant cet imposant édifice doit se dire que c'est un très grand seigneur, *a very big swell*, qui y demeure. Sous ce rapport, l'artiste a atteint son but. Il y a d'autres constructions monumentales, comme le Town-hall, en

style dorique, également du commencement du siècle, bâti aux frais des habitants; l'Hôtel du conseil du Bengale, la Haute Cour de justice, le plus récent des édifices publics, qui ne fut inauguré qu'il y a une dizaine d'années.

J'aime l'Esplanade et les Gardens, le Maidan avec la pagode importée de Birmanie qui fait une jolie décoration, et j'aime surtout les monuments des célébrités anglo-indiennes, éparpillés sur la promenade. En passant sous la statue du grand Lord Lawrence, je retrouve dans cette belle tête inclinée, en bronze, les traits animés et sympathiques de sa fille, mon aimable hôtesse. Perpétuer la mémoire des grands citoyens, pour peu que l'esprit de parti ne s'en mêle pas trop, est sans doute une belle coutume. Mais il faudrait décerner cet honneur seulement aux grands hommes dont le mérite ne peut être contesté par personne. Et c'est ce qui me semble être le cas ici. La promenade publique, Government-house, Town-hall, la cathédrale de Saint-Paul, sont ornés de monuments, statues, inscriptions qui rappellent les gloires de l'Inde britannique : Warren Hastings[1], — le temps a dissipé les nuages qui avaient jeté leurs ombres sur cette grande figure — Cornwallis, Wellesley, le mar-

1. La statue porte la date de 1831.

quis Hastings, Bentinck, Auckland, Hardinge, Canning, Ellenborough, Elgin, les frères Lawrence, et tant d'autres. Le culte que l'Anglo-Indien voue à la mémoire de ses grands hommes l'honore et donne un caractère tout particulier à la physionomie solennelle, imposante, magnifique et cependant essentiellement bureaucratique de la capitale de l'Inde[1].

Calcutta, naguère si mal famé à cause de son climat meurtrier, grâce au desséchement des marais qui l'environnaient et à l'abondance d'eau dont il jouit depuis quelques années, passe en langage officiel pour la ville la plus saine du monde. On en dit autant de Singapore et de Shanghaï. Toutefois personne ne reste ici l'été, et pendant mon court séjour le choléra sévissait dans les quartiers indigènes.

Le *Tibre*, des Messageries maritimes, une ancienne connaissance, regorge de passagers. C'est toute une cargaison d'élégantes du haut commerce grec de Calcutta, et, comme contraste, de Sœurs de charité françaises. Les premières,

1. Calcutta compte, européens et indigènes, près de 800 000 habitants.

fuyant les chaleurs de l'Inde, vont s'amuser à Londres et à Paris; les Sœurs ont assisté à des cérémonies religieuses à Chandernagor et retournent à leur couvent de Pondichéry.

Il y a calme plat; sous ce rapport le ciel nous est propice. Mais le Hougly nous tient captifs pendant une nuit entière. Ses eaux basses obligent le capitaine à attendre la marée haute. Les moustiques et les miasmes de la rivière ne rendent pas fort agréable ce séjour forcé. Heureusement personne ne prend la fièvre. A Madras la petite vérole règne à l'état d'épidémie, et le prudent capitaine n'a garde de communiquer avec la ville.

C'est avec un vif plaisir que je revois Pondichéry. Pays et ville, vus de la mer, rappellent Madras, mais la ville a un vernis français. Ce que vous apercevez est un rideau de verdure, à fleur d'eau, sur lequel se dessinent la cathédrale et l'hôtel du gouvernement. Quand vous avez débarqué, les rues vous frappent par leur propreté. La ville n'est pas grande. Bientôt votre *pousse-pousse*, une chaise posée sur deux roues et poussée par trois coulies, vous fait gagner des avenues ombreuses entre des rizières d'un vert éclatant, alternant avec des touffes de cocotiers dont les éventails légèrement agités vous promettent une fraîcheur qu'ils vous refusent.

Et quel monde se presse sous ces voûtes de feuillage ! Des hommes ou tout nus, sauf un pagne minuscule, ou habillés de rose ou de blanc. Des femmes en grand nombre. Personne ne semble affairé. Pourquoi le seraient-ils? C'est un peuple de promeneurs.

Le temple de Ventnore, petit bijou du genre sud-indien, mérite sa réputation. En revenant, je visite la fameuse Maison d'or, jadis palais d'un raja fort en faveur à la cour de France, aujourd'hui habité par des gens pauvres. Mais ce qui reste de l'ancienne splendeur vous récompense amplement de la peine d'être venu. La cour, Renaissance âge d'or, est en petit le *cortile* du palais Massimo delle Colonne. Dans les appartements, de belles boiseries sculptées dans le goût du pays et de magnifiques balustrades en fer envoyées de France. Le lit, richement orné, de même provenance, serait à sa place dans une certaine chambre de Pompéi.

J'ai passé les heures chaudes de la journée chez le gouverneur, M. Drouet, qui m'a comblé d'amabilités. Lui et les secrétaires sont de l'île de la Réunion, et l'atmosphère qu'on respire dans cette habitation officielle appartient à un autre monde, à un monde créole mais essentiellement français.

Enfin le *Tibre* jette l'ancre devant Colombo,

où j'ai le plaisir de rencontrer le gouverneur, Sir Arthur Gordon, que j'avais manqué à ma première visite.

Suivent quatre jours passés à Colpetti dans une villa de M. Schultze, gérant du consulat d'Autriche. C'est bien l'île de Ceylan. A droite et à gauche, à perte de vue, la falaise panachée de cocotiers et battue toute l'année par les vagues d'un océan qui ne connaît pas de terres d'ici aux glaces du pôle antarctique. Plût au ciel qu'elles eussent été plus rapprochées, ces glaces! Je n'ai jamais éprouvé une chaleur plus accablante.

Ici se termine mon voyage dans l'Inde. Le livre des Mille et une nuits se ferme pour moi. Restent les souvenirs.

Le 9 avril, le *Shannon*, de la compagnie P. O., arrive d'Europe. Le même jour dans l'après-midi, départ pour l'Australie[1].

Personne n'attend de moi un exposé complet ou un examen approfondi des différentes questions indo-britanniques. Non seulement cette tâche dépasserait mes forces, mais elle me ferait sortir des limites que je me suis imposées en n'admet-

1. Voir Australie, t. I, p. 268.

tant dans ces feuilles que les comptes rendus de ce que j'ai vu et entendu dire sur les lieux. Sans doute je ne me suis pas mis en route sans m'être préparé pour le voyage. L'Inde, qui parle tant à l'imagination, m'a toujours fasciné, et je ne l'ai pas même perdue de vue au milieu des occupations sérieuses et des préoccupations parfois graves d'une longue vie officielle. Dans des moments de loisir je revins toujours avec plaisir à mes lectures *indiennes*, et toutes les fois qu'un heureux hasard m'a mis en contact avec des notabilités du service indo-anglais, avec des missionnaires catholiques ou protestants qui revenaient de la péninsule, je puisais avec avidité à ces sources précieuses d'information. Mais cela ne suffit pas pour que je puisse hasarder un jugement personnel. Tout ce que je puis faire, c'est de mettre en présence les opinions diverses qui partagent les gouvernants de l'Inde en deux camps, de résumer des informations prises dans des sphères non gouvernementales et de terminer par quelques réflexions qui m'appartiennent.

Deux préoccupations pèsent en ce moment sur l'esprit de l'Anglo-Indien : l'Afghanistan avec les questions de haute politique qui s'y rattachent, et les transformations à opérer ou à empêcher, selon les convictions de chacun, dans le monde indigène. Comme les décisions finales au sujet de

la marche à suivre par rapport à l'Afghanistan seront prises à Londres et non à Calcutta ou à Simla, je compte toucher cette matière à la fin de mon livre, lorsque je résumerai mes impressions au point de vue de la politique *impériale* de l'Angleterre. Ici je ne parlerai que de la situation intérieure de l'Inde.

Des différentes questions qui agitent en ce moment le monde indo-anglais, je citerai le développement à donner à l'autonomie des communes (*local self-government*), les règlements relatifs à l'instruction publique, l'admission des indigènes qui ont fait leurs études dans les collèges de l'État à un plus grand nombre d'emplois publics et à des emplois d'un grade plus élevé, les excès de la presse indigène et une innovation importante à introduire dans la procédure criminelle.

En ce qui concerne l'autonomie des communes, une résolution prise en conseil du vice-roi dit expressément que la nouvelle mesure a pour but de servir de moyen à l'éducation politique du peuple. Or il existait jadis en certaines parties de la péninsule, dans les communes rurales, une sorte de conseils de village autonomes dont la sphère d'activité était d'ailleurs assez limitée. Ce régime est tombé en désuétude ou a été éliminé par les Anglais. Les institutions que fait

entrevoir la résolution de Lord Ripon sont plus et autre chose que n'avaient été les anciennes communes. Quant au principe de l'élection, l'Hindou, m'assure-t-on de tous côtés, ne le connaît pas. Il refuse d'être élu par ses pairs. Il veut être choisi par ses supérieurs, et ses supérieurs c'est la bureaucratie anglaise, pour lui personnellement, l'officier du district, le *magistrate*. Dans les provinces du nord-ouest, cette opposition a été si accentuée, que le gouvernement central a dû se résigner à donner au gouverneur de ces provinces la faculté de composer les municipalités. On voit, et je pourrais multiplier les preuves, quelles difficultés on a à vaincre à chaque pas qu'on fait, et combien peu, dans le cours d'un siècle, on est arrivé à façonner l'esprit hindou aux idées anglo-saxonnes.

Peu de temps après la grande rébellion de 1857, une proclamation de la Reine ouvrait, d'une manière limitée, les carrières de l'État aux sujets britanniques indigènes. Depuis lors un grand nombre d'Hindous et de mahométans ont occupé et occupent des emplois publics, surtout dans l'ordre judiciaire. On dit que parmi eux les gens bien doués et instruits ne font pas absolument défaut, et qu'on y rencontre même des hommes hors ligne, capables de s'approprier dans une certaine mesure les idées de l'Occident. Mais ce

sont de rares exceptions. Maintenant il s'agit d'admettre des indigènes à un plus grand nombre d'emplois et à des fonctions plus élevées que ce n'était le cas jusqu'à présent. Ajoutons que les jeunes lettrés, surtout les babous du Bengale, et la presse indigène réclament cette innovation comme un droit, en se fondant sur le principe de l'égalité des races.

C'est la question de l'instruction publique qui, au fond, domine toutes les autres. Dès 1823 Mountstuart Elphinstone, alors gouverneur de Bombay, appela l'attention du gouvernement central sur la nécessité de pourvoir à l'instruction supérieure des indigènes, mais le premier pas décisif dans cette voie ne fut fait qu'en 1835 à Calcutta. A cette époque, un comité, présidé par le célèbre historien (Lord) Macaulay, fut institué avec mission d'élaborer un projet relatif à la création de collèges et d'universités à l'usage de la jeunesse indigène de la présidence du Bengale. Deux fractions en nombre égal s'y trouvaient en présence. Les *orientalistes* demandaient, en dehors des cours de littérature orientale, l'enseignement des langues hindoustane, persane et arabe. Les *anglais* proposaient l'enseignement de la langue et de la littérature anglaises. Le vote du président, motivé dans un rapport remarquable, détermina le gouverneur

général, Lord Bentinck, à adopter pour le Bengale les conclusions de la fraction anglaise. Dans cet exposé, Macaulay dit : « Comment pourrions-nous laisser répandre, aux frais de l'État, des doctrines chirurgicales qui feraient rougir un maréchal ferrant anglais, un système d'astronomie qui provoquerait les rires de nos jeunes pensionnaires, des récits historiques de rois hauts de trente pieds et qui ont régné pendant trente mille ans, de lacs de mélasse et d'étangs de beurre fondu? » Si mon jeune ami mahométan de Bombay avait fait partie de ce comité, il aurait probablement répondu à l'illustre président : Ce qui vous choque tant n'est qu'un symbole qui veut dire que, parmi nos princes, il y avait de grands rois qui, pendant des règnes très longs, ont su mériter la vénération et la reconnaissance de leurs peuples. Vos sarcasmes prouvent seulement votre ignorance du génie des nations orientales, que vous comprenez aussi peu que nous comprendrons vos auteurs classiques qu'on nous fera étudier dans vos futurs collèges[1].

Les mêmes principes furent par la suite appli-

1. Les œuvres de Bacon et de Shakespeare se trouvent parmi les auteurs anglais dont Macaulay a recommandé l'étude aux élèves des collèges indigènes.

qués à tous les établissements scolaires de l'empire.

Dans l'Inde, la société européenne se divise en deux camps : le camp conservateur et le camp libéral. Les conservateurs veulent conserver l'Inde dans l'état où elle se trouve. Beaucoup d'entre eux préféreraient même l'Inde telle qu'elle était il y a un demi-siècle. Mais, faisant leur deuil des grandes transformations accomplies, surtout depuis la rébellion de 1857, trop éclairés pour se flatter de pouvoir revenir sur leurs pas, ils se résignent à accepter le *statu quo*. Mais chaque pas en avant sur ce qu'ils considèrent comme un plan incliné serait, à leurs yeux, un pas vers la ruine de la puissance britannique et en même temps vers la ruine de l'Inde.

« Cet empire, disent-ils, est fondé sur la conquête. Des pays conquis ne peuvent être gouvernés que par un pouvoir autoritaire. Aussi notre gouvernement dans l'Inde a-t-il été de tout temps un gouvernement absolu, s'appuyant d'un côté sur la force armée et de l'autre sur l'adhésion plus ou moins chaleureuse, plus ou moins tiède, mais, à certaines exceptions près, universelle des populations. C'était l'opinion de nos plus grands hommes d'État, même de ceux qui inclinaient vers les doctrines libérales. Ils

comprenaient que les idées de leur école étaient inapplicables à l'Inde. La preuve, c'est que beaucoup de nos jeunes gens qui arrivent ici pour entrer dans le service et qui apportent souvent des notions fort avancées, après quelques années de séjour renoncent à leurs idées préconçues et deviennent conservateurs. La résolution (citée plus haut) de Lord Ripon est un événement, car elle tend à changer la situation du tout au tout. Elle n'a aucun sens ou elle veut dire : Le gouvernement prévoit le moment où il devra rendre l'Inde à elle-même. Cela se fera le jour où, grâce à l'éducation politique que nous allons leur donner, les Indiens seront devenus capables de se gouverner eux-mêmes. En attendant il faut les préparer pour la vie publique, leur donner des institutions représentatives. C'est ainsi que l'entend la presse indigène. Ces paroles, tombées de si haut, portent le trouble dans les esprits, encouragent parmi les lettrés des espérances folles, compromettent enfin le prestige dont les organes du gouvernement ont joui au sein des populations.

« Vous voulez remettre aux communes la direction de leurs affaires, jusqu'ici confiées aux officiers (civils) de district qui, tout le monde l'avoue, ont certainement bien mérité de ce pays. Dorénavant, sauf une sorte de contrôle qu'on

leur laissera, ils seront remplacés par des paysans ignorants et qui ne s'occupent que de leurs propres affaires, et par des journalistes et des avocats indigènes.

« Malgré les remaniements importants qu'a subis notre code criminel dans le cours du temps, on y a toujours maintenu le principe que la juridiction relative aux sujets britanniques européens doit être réservée à des juges et magistrats qui sont eux-mêmes des sujets anglais européens. Et l'on a toujours reconnu dans ce principe la seule garantie efficace possible en faveur des Européens, qui vivent dans les campagnes, contre le parjure et les faux témoignages, si fréquents parmi les populations rurales. Or c'est ce principe fondamental qu'on veut écarter de notre législation. De là les cris d'indignation et d'alarme qui résonnent d'un bout à l'autre de l'Inde contre le fameux Ilbert-bill[1].

« En ce qui concerne l'instruction publique, nous admettons qu'il y a, parmi les professeurs, des hommes érudits et distingués sous tous les

1. Voir le discours remarquable prononcé par Lord Lytton, comme vice-roi prédécesseur de Lord Ripon, à la Chambre des Pairs en avril 1883. On ne saurait mieux résumer les doléances des Anglo-Indiens au sujet des innovations introduites ou à introduire dans l'administration des districts et dans la procédure criminelle.

rapports, mais l'instruction que nous donnons aux indigènes est superficielle. En général, le système est mauvais, le résultat déplorable. »

Ce jugement peu favorable m'a été confirmé de divers côtés. « Les élèves indigènes qui sortent de nos collèges, m'a-t-on dit, y laissent toute notion, toute base morale. Nous leur avons ôté leurs croyances religieuses, et nous ne leur avons rien donné qui pût les remplacer. Nous les avons privés de la faculté de croire. Nous les avons convertis en nihilistes, en mécontents, et nous en avons fait des ennemis de l'Angleterre. »

Les membres du clergé catholique aussi bien que plusieurs ministres protestants que j'ai vus abondent dans ce sens.

« Vous voulez, disent les conservateurs, changer l'Inde de fond en comble. Vous êtes des utopistes. Vous voulez détruire ce qui est, dans l'espoir de réaliser ce qui n'est qu'une chimère. Vous voulez former une nation indienne. Mais il n'y en a jamais eu. Pour y arriver, il faudrait faire disparaître des différences de sang, de langues, de croyances religieuses, de castes, de tribus, et faire tomber des barrières que le temps a élevées dans le cours d'une longue série de siècles. Vous tendez à l'impossible. »

A ceci les libéraux répondent : « Vous êtes des égoïstes. Nous sommes ici la nation privilégiée.

Vous voulez conserver cette situation. Vous craignez pour vos places et vos émoluments. Vous voulez prolonger un régime qui assure une existence honorable sinon somptueuse aux cadets de famille de l'aristocratie et de la gentry anglaises, et à quelques jeunes gens, appartenant à d'autres couches, qui ont passé certains examens. Vous répudiez ce que nous affirmons, à savoir, que l'Inde est faite pour les enfants de son sol et non pour être exploitée par des conquérants étrangers.

« L'Angleterre, selon nous, en régnant directement ou indirectement sur une vaste portion du genre humain, est responsable non seulement du bien-être matériel, mais aussi de l'état moral et intellectuel de ses administrés. Elle a la mission d'améliorer leur sort sous tous les rapports. Voici sa tâche : élever l'indigène, l'habituer à se gouverner lui-même dans sa commune, l'introduire dans les tribunaux, le préparer graduellement à des fonctions administratives de plus en plus élevées, et le rendre ainsi un jour capable de prendre une part considérable à la direction des grandes affaires de son pays. Sans doute, nous ne le contestons pas, nous l'admettons même, cette voie peut mener à l'affranchissement de l'Inde. Mais des considérations de ce genre ne doivent pas mettre obstacle à l'accom-

plissement de notre mission. D'ailleurs cette éventualité est loin de nous. De toute façon il est impossible de nous arrêter à mi-chemin sur la route que nous suivons en tâtonnant depuis un demi-siècle, et d'une manière plus ou moins déterminée, depuis près de trente ans. » Il faut donc, disent-ils, continuer dans la même direction, selon les modérés doucement et prudemment, selon ceux qu'on appelle radicaux résolument et d'un pas aussi accéléré que possible. Il faut avant tout et surtout former une nation indienne. « Oui, il nous faut une nation, la même nation du cap Cormorin au pied de l'Himalaya. Les castes sont un obstacle, mais cet obstacle disparaîtra à mesure que se répandra l'instruction que nous donnons au peuple. On en voit déjà des symptômes parmi ceux qui ont été élevés dans nos collèges. Il faut donc travailler au relâchement des liens de caste; il faut (selon les plus avancés) briser les castes; il faut effacer les distinctions provenant de la différence des sectes religieuses; en un mot, il faut réduire en atomes cette antique société si bariolée, si divisée en classes, en castes, en sectes, et si hostile aux innovations. Et, après l'avoir réduite en atomes, il faut souder ensemble (*weld*) ces mêmes atomes et en faire une nation.

« Pour arriver à ce but, il faut préparer le

lettré indigène pour les grandes fonctions de l'État en l'admettant dès à présent à des emplois plus élevés, et il faut faire l'éducation politique du paysan au sein et par le moyen de la commune autonome. »

Voilà en quoi se résume le programme libéral. Écoutons à son appui quelques voix autorisées en pareille matière.

Un homme fort initié dans les affaires administratives de ce pays, où il réside depuis sa jeunesse, m'a dit :

« J'avoue que je suis partisan de la politique de Lord Ripon. Je dis cela surtout par rapport à la question brûlante du jour relative au gouvernement local et autonome. Depuis un demi-siècle nous nous efforçons à élever les indigènes. Deux générations ont passé par nos écoles. Nous avons des universités et des collèges de haute instruction. Cependant l'administration du pays, depuis les communautés de village jusqu'aux fonctions les plus importantes, se trouve encore entre les mains de la classe dominante, c'est-à-dire d'étrangers. La situation est-elle tenable à la longue? Je ne le pense pas. Je vais plus loin : je dis que c'est moralement, logiquement, presque physiquement impossible. Avons-nous bien fait d'adopter ce système d'éducation ? C'est ce que j'ignore, et d'ailleurs ce n'est plus une

question pratique. Les résultats de ce système sont un fait acquis. Nous le devons accepter comme tel. Nous ne pouvons pas revenir sur nos pas. Nous ne pouvons pas supprimer l'éducation des indigènes. Nous ne pouvons pas détruire dans leurs têtes les idées que nous y implantons depuis cinquante ans. Nous devons donc continuer dans cette voie. Quels seront les résultats ? J'admets qu'il y a un danger réel. Mais nous ne pouvons le conjurer qu'en tâchant de ralentir le développement des idées qui germent dans les classes élevées. Cela ne se pourra qu'en leur donnant des satisfactions qui les contenteront pendant quelque temps, et, ensuite, en les calmant au prix de nouvelles concessions. La pression qu'à l'aide du journalisme indigène les lettrés (ceux qui sont sortis des universités et collèges de l'État) exercent sur nous est irrésistible. On fera donc bien, et Lord Ripon fait bien de céder. Mais il faut céder lentement : leur confier d'abord les affaires administratives, celles de police, les places de juges et de magistrats, d'abord dans les districts et ensuite dans les divisions. Sans doute — répondant à une observation que je lui faisais — c'est une voie qui mènera loin, qui pourra mener à une complète émancipation. Que deviendra la domination anglaise ? Je l'ignore, ou plutôt je prévois

de grands dangers et de grands revirements. Mais, je le répète, nous sommes désarmés. Nous pouvons arrêter pendant quelque temps, c'est-à-dire ralentir les progrès du mal, — si mal il y a (ici perce l'école radicale) — mais nous ne pouvons pas le combattre avec la moindre chance de succès. Cependant nous avons pour auxiliaires un grand nombre de gens du pays de toutes les castes qui veulent le maintien de notre domination, qui tiennent à l. *paix britannique*, qu'ils nous doivent, et qui reculent avec horreur devant l'idée de nous voir abandonner l'Inde. »

C'est, je l'ai dit, un homme fort distingué sous plusieurs rapports qui parle ainsi. Cependant, dans ma longue vie, j'ai pu constater plus d'une fois qu'en suivant la politique qu'il recommande, on est sûr de tomber dans le fossé, tout en voulant l'éviter; on n'est pas sûr de retarder la chute.

Mais les jeunes lettrés sortis des collèges britanniques sont-ils réellement si irrésistibles? Écoutons un autre témoin qui appartient aussi à l'école libérale et dont le jugement a pour moi une très haute valeur.

« Les populations de l'Inde, avant notre arrivée et pendant les premières décades de notre domination, étaient un corps inerte, divisé à l'infini et constamment en proie aux paniques et

aux maux, suites d'invasions et de guerres intestines. Nous avons donné à l'Inde les bienfaits d'une paix profonde; mais, en la pacifiant, nous lui avons inoculé le germe d'un mouvement qui commence seulement à se faire sentir et dont la fin échappe à toutes les prévisions. Grâce à nous, ce colosse commence à se mouvoir lentement, lourdement, comparable à un grand vaisseau qui, sous l'action de la vapeur, se dispose à quitter son mouillage.

« Ce mouvement, il est vrai, n'a pas encore gagné les masses. Les masses sont restées inertes. Mais nous avons répandu parmi la jeunesse élevée dans nos collèges des idées dont ils n'avaient pas la moindre notion. L'étude de notre langue, la lecture de nos auteurs font naître des idées dans leurs esprits, des désirs vifs sinon violents dans leurs cœurs. Ils rêvent la liberté nationale, quoique, à vrai dire, la nation indienne soit encore à créer; ils ne se contentent plus des bienfaits que répand dans le pays une administration juste et bien ordonnée, ils demandent deux choses : l'égalité politique et une large part dans la direction des affaires du pays.

« Ce sont des faits importants, certainement incontestables, avec lesquels nous ne pouvons pas ne pas compter, d'autant plus que ces faits sont notre œuvre. Avons-nous bien fait, avons-nous

mal fait? Je l'ignore, mais j'incline à penser que nous n'avons guère pu faire autrement. Cependant celui qui vous dit que le gouvernement est désarmé vis-à-vis de cette jeunesse ardente, ardente surtout à obtenir des emplois bien rétribués, celui-là se trompe. Le gouvernement possède amplement les moyens nécessaires pour arrêter tout court l'action des progressistes indigènes. Ils ne pourraient devenir dangereux qu'à la suite de grandes complications européennes et de grands revers militaires de l'Angleterre.

« On agite maintenant beaucoup la question de l'admission, dans une plus grande proportion, des indigènes lettrés aux fonctions de l'État. Il est, non physiquement, mais moralement et logiquement impossible de répondre aux prétentions des babous par une fin de non-recevoir. Mais il faut prendre son parti sur la mesure des concessions qu'on pourra faire sans danger réel. Nous avons, comme base de notre organisation administrative, le *district*, dirigé par un magistrat ou collecteur. Six districts forment une *division*, administrée par un commissaire, et toutes les divisions composent la province, à la quelle préside le gouverneur[1]. Or je p

1. Le vice-roi, ainsi appelé depuis la dissolution de la Compagnie des Indes, et gouverneur général de l'Inde, a sous

qu'on pourrait, à titre d'essai, confier à des indigènes les affaires administratives d'un district. Mais il faudra s'en tenir là. »

« Et à qui, demandai-je, remettrez-vous l'administration des districts? Aux principaux propriétaires de la localité? Mais, s'il ne s'en trouve pas de capables, ou, comme c'est très probable, s'ils déclinent la charge, ne serez-vous pas obligé de faire appel à la soi-disant intelligence, aux babous lettrés? S'il en est ainsi, et cela me semble inévitable, vous semez le vent et vous récolterez la tempête. »

« C'est vrai, il vaudrait infiniment mieux placer à la tête des districts des hommes qui, par leur position sociale et par leurs propriétés foncières, donneraient certaines garanties. Nous n'avons d'ailleurs aucun motif de craindre d'être entraînés, malgré nous, au delà de ce que nous voulons concéder. Car, s'il y a dans l'Inde une opinion publique qui mérite ce nom, elle est décidément conservatrice et contraire à toute sorte d'innovation. Les riches zemindars dans

ses ordres : 1° les gouverneurs des provinces de Madras et de Bombay, nommés par la Reine; 2° les lieutenants-gouverneurs du Bengale, des provinces du Nord-Ouest et du Penjab; enfin le haut commissaire des provinces centrales, nommés par lui. C'est aussi le vice-roi qui nomme aux postes diplomatiques, c'est-à-dire aux agences ou résidences dans les Etats feudataires.

les campagnes, les banquiers aisés dans les villes, forment cette opinion et la professent hautement. »

En ce qui concerne l'instruction publique, mon interlocuteur soutient que le gouvernement d'un pays essentiellement religieux, mais divisé en sectes, doit se placer sur le terrain d'une neutralité absolue en matière de religion. « Le gouvernement actuel suit la bonne direction, et il s'agit seulement de ne pas avancer trop vite. Peut-être ferait-on même bien d'enrayer.

« Au reste les sinistres prévisions des conservateurs me semblent mal fondées. Si nous continuons à porter haut notre drapeau, si nous déclarons à qui veut l'entendre que notre pouvoir dans l'Inde est fondé sur des titres légitimes et que nous sommes résolus à nous maintenir sur ce terrain, nous n'aurons rien à craindre des aspirations puériles de la jeunesse indigène élevée dans nos collèges. »

Pour compléter cet exposé de l'opinion libérale, je donne encore la parole à un autre homme d'État d'un grand mérite :

« Il y a cinquante ans qu'on a inauguré le système d'instruction publique actuellement en vigueur. Je n'examinerai pas s'il est bon ou mauvais. J'en admets les inconvénients et les dangers. Mais, si en 1835 j'avais siégé dans le

comité de Macaulay, j'aurais donné mon assentiment. Au reste aujourd'hui il s'agit d'un fait accompli. Les gouverneurs et les autres fonctionnaires ne sont pas appelés à rebrousser chemin, ils doivent appliquer les lois en vigueur de la meilleure manière possible. On dit que l'instruction que nous donnons à la jeunesse indigène crée des mécontents, évoque des aspirations dangereuses, compromet, en l'affaiblissant, la domination anglaise. La vérité est que notre pouvoir est aujourd'hui plus solidement établi qu'il ne l'était il y a cinquante ans quand nous avons organisé l'instruction publique des indigènes. »

Je l'interromps : « Est-ce parce que ou quoique ? »

« Peut-être quoique nous ayons adopté ce système. Je l'admets ou plutôt je ne l'admets pas, et voici pourquoi. Plus l'éducation sera répandue, plus on répandra parmi les indigènes la conviction que la domination anglaise est un bienfait pour l'Inde. Je vous citerai deux faits à l'appui de ce que j'avance. Un Hindou de Bénarès, homme très considérable dans son pays, qui notoirement ne nous aime pas, a dit dernièrement à un ami : — Savez-vous ce qui arriverait si les Anglais abandonnaient l'Inde? Supposez que nous descendions dans nos parcs et que nous

ouvrions les cages de nos bêtes féroces. En peu de minutes elles nous auront dévorés, elles se seront dévorées entre elles, et il ne restera debout qu'un tigre, la gueule et les griffes ensanglantées, et ce tigre sera mahométan.

« Autre fait. La scène se passe dans l'extrême sud. Deux Hindous de haute caste causent ensemble. L'un d'eux dit : — Les Anglais sont encore une nécessité, mais à mesure que l'éducation se répandra parmi nous, nous deviendrons aussi forts qu'eux, et quand nous serons devenus leurs égaux, nous pourrons nous passer des Anglais et prendre en main le gouvernement de notre pays. — Vous vous trompez, répond son ami. C'est comme si vous disiez : Mon frère a deux ans de plus que moi. Donc en trois ans je serai son aîné.

« Le danger n'existe pas dans l'instruction, mais dans la direction qu'on lui donne. Au lieu de faire des lettrés qui ne visent qu'à être employés, on devrait former des spécialités techniques : des ingénieurs, des forestiers, de bons cultivateurs. On fait déjà d'eux d'excellents avocats.

« On dit que le sentiment national des indigènes est blessé par le seul fait d'une domination étrangère. Mais ceux qui soutiennent cette thèse oublient que la plus grande partie de l'Inde a

toujours été soumise à des maîtres étrangers, et qu'il n'y a pas de nation indienne, mais plusieurs nations distinctes de races, de croyances, de traditions et de mœurs, et n'ayant de commun que la haine des unes contre les autres. »

La presse indigène, aujourd'hui parfaitement libre, n'est qu'un effet et un corollaire du régime adopté en matière d'instruction publique. Macaulay trouvait qu'elle fait plus de bien que de mal. Telle n'est pas l'opinion des fonctionnaires même les plus libéraux que j'ai entendus parler de cette matière. Il est évident qu'une presse libre suppose une opinion publique, qui n'existe pas dans la péninsule, laquelle opinion, quoiqu'en partie formée par la presse, soit capable de la contrôler et de la contenir. De plus une presse libre est une anomalie dans un pays dépourvu d'institutions parlementaires et gouverné par une bureaucratie responsable à ses chefs et non au pays. En général on dit peu de bien des journaux indigènes. L'intempérance du langage, une grande confusion dans les idées, jointe à une extrême ignorance des matières qu'il traite, caractérisent, avec de rares exceptions, le journalisme indigène. On l'accuse aussi de gagner de l'argent par voie d'intimidation. Le *hush-money* extorqué à de riches zemindars qui ont des peccadilles sur la conscience ou

en sont injustement accusés, formerait le plus net du produit des gazettes populaires. L'opinion universelle dans le monde anglo-indien est tellement défavorable qu'on aurait depuis longtemps mis fin à ces scandales, n'était l'aversion innée chez l'Anglais contre la censure préalable et, en ce qui concerne les libéraux, leur attachement aux principes de leur école, parmi lesquels la liberté de la presse occupe une des premières places. Lord Lytton dès son début, moyennant une disposition légale prise en conseil, avait mis un frein aux excès de la presse. Lord Ripon s'est empressé d'abroger la loi de son prédécesseur.

En somme, tout le monde s'accorde à dire que la presse, même au point de vue politique, exerce une mauvaise influence sur ceux qui savent lire. C'est surtout le cas au Bengale et dans les provinces du Nord-Ouest. Mais nulle part elle n'atteint les masses. Dans le sud elle n'a aucune importance. On reconnaît aux indigènes, d'ailleurs très diversement doués selon la race à laquelle ils appartiennent, des talents et des qualités remarquables, surtout de la mémoire, une grande facilité à imiter, le don d'analyser et de résumer des matières compliquées. Mais ils auraient l'esprit superficiel et ils manqueraient complètement d'initiative et d'ori-

ginalité. Il est certain qu'ils font des hommes de loi très subtils, très fins, très avocassiers, ce qui s'explique par le naturel essentiellement litigieux de l'Hindou. On reproche même au gouvernement et aux universités d'encourager cette tendance, souvent funeste, en prodiguant à l'excès aux indigènes les grades nécessaires pour être admis au barreau, en d'autres termes en augmentant le nombre des avocats et par conséquent celui des procès qui font à la fois le bonheur et la ruine des villageois.

Quelles sont les dispositions des indigènes à l'égard des maîtres anglais? J'ai entendu discuter cette question dans les résidences officielles, sous la tente de mes nouveaux amis militaires, dans le bungalow du planteur de thé, dans le modeste presbytère du missionnaire.

Pour répondre à cette question, m'a-t-on dit, il faut distinguer entre les Hindous et les Mahométans, et aussi entre le nord et le sud de la péninsule.

Les Mahométans, règle générale, fréquentent peu les collèges et les universités[1]; néanmoins ils gagnent lentement mais constamment du ter-

1. Je cite un exemple : le Madrasa ou collège mahométan, à Calcutta, fondé en 1781, comptait, il est vrai, en 1873, 528 élèves. Mais, du nombre total des enfants et jeunes gens qui fréquentent les écoles primaires de la présidence du Ben-

rain[1]. L'Hindou qui embrasse l'islamisme perd sa caste, mais en revanche il est accepté par les Mahométans sur le pied d'une parfaite égalité. La mosquée lui est ouverte. Il y déroule son petit tapis là où cela lui plaît, et il fait ses prières à côté des plus gros personnages. C'est le charme de l'égalité qui entre pour beaucoup dans les conversions à l'islamisme.

Le Mahométan a la conscience d'appartenir à une immense communauté qui se répand du fond de l'Inde aux Dardanelles et dont les membres épars se rencontrent à Pékin et au centre de l'Afrique, qui embrasse donc diverses nationalités toutes réunies dans le souvenir d'un grand et glorieux passé. Les Hindous se divisent et se subdivisent en tribus, en castes, en sectes, toutes entre elles en état d'hostilité permanente et traditionnelle. Les dogmes des Mahométans se résument en deux mots : Il y a un Dieu et Mahomet est son prophète. L'Olympe des Hindous offre un chaos de dieux, de sous-dieux, de saints, d'idoles, d'incarnations, de transmigra-

gale, 47,7 p. 100 sont hindous, 13,5 p. 100 chrétiens et seulement 2,6 p. 100 musulmans. Le reste appartient à d'autres sectes. Au collège de Madras les Mahométans brillent par leur absence.

1. Comme on a vu, le contraire serait le cas de Delhi. Mais, s'il en est ainsi, c'est une exception.

tions, de fables puériles, tout cela se groupant autour d'une pensée de panthéisme qui fait le fond des croyances hindoues. « Ne pensez pas, m'a dit un fin observateur qui a fait de ces matières le sujet d'une étude approfondie, ne pensez pas que c'est nous qui implantons le panthéisme dans l'esprit des Hindous. L'Hindou est né et meurt panthéiste, le commun du peuple sans le savoir, l'homme qui a reçu une certaine instruction, en s'en rendant parfaitement compte.

« Les musulmans, du moins dans le Penjab et l'Hindoustan propre, ne nous aiment pas parce que nous avons détruit l'empire mongol. Mais en ceci ils se trompent. Ceux qui ont renversé la dynastie de Timour, ce n'est pas nous, ce sont les Mahrattes et les Sikhs. Nous n'avons fait qu'enterrer un corps inanimé et prendre possession de l'héritage.

« En ce qui concerne les Hindous, les Mahrattes ne nous aiment pas parce que nous avons brisé et anéanti leur confédération et dépossédé le Peshwa, qui en était le chef et le principal membre. Toutes les autres populations hindoues dans l'Hindoustan autant qu'au Dekhan sont à notre égard ou indifférentes ou bien disposées. »

Telle est l'Inde peinte par ceux qui la gouvernent. La diversité des jugements répond aux points de vue divers des témoins dont nous avons

entendu les dépositions. J'ajouterai que les conservateurs forment la très grande majorité des fonctionnaires, juges et employés, et la totalité des résidents non officiels, des planteurs et commerçants anglais de la péninsule. Mais, si les libéraux ne composent qu'une fort petite minorité, ils comptent dans leur sein le vice-roi Lord Ripon et quelques-uns des fonctionnaires les plus haut placés et les plus distingués par l'esprit et le savoir, par la routine des affaires et par des qualités morales que personne ne leur conteste. J'ai laissé parler, en dehors des conservateurs, des libéraux modérés ou avancés jusqu'à une certaine limite seulement. Mais il ne faut pas penser que les idées extrêmes manquent complètement de représentants. C'est, à ce qu'on m'assure, surtout dans le corps enseignant qu'il s'en trouve, à côté, il est vrai, d'hommes fort distingués en matière de sciences et politiquement conservateurs. J'ai moi-même rencontré quelques-uns de ces jeunes radicaux. A leur sens, l'idéal d'une bonne politique anglaise est le démembrement de l'empire Britannique, surtout l'abandon de l'Inde. Pour sauver l'Angleterre, il faut la détruire. Ces hommes, excellents jeunes gens, sincères, convaincus, tous nourris dans les idées d'une école qui aujourd'hui, en Angleterre, a beaucoup perdu de son importance, ne seraient

pas très dangereux. Ils ne le seraient pas même par leur contact avec les notables du pays, chez lesquels ils ne rencontrent que le sourire de l'incrédulité ou du dédain. Mais ce sont eux qui instruisent et élèvent la jeunesse, qui forment le babou, qui créent enfin la matière dont on compte pétrir les fonctionnaires de l'avenir, les indigènes qui gouverneront un jour l'Inde de concert avec leurs confrères anglais, sinon à eux seuls.

C'est un spectacle curieux et peut-être unique que celui d'une immense administration dirigée d'après des doctrines répudiées par la grande majorité de ceux qui la composent. C'est cependant en ce moment le cas de l'Inde. Il serait facile d'accumuler des allégations en faveur de l'une et de l'autre des deux parties contendantes. Mais, convaincu de mon incompétence, je me refuse à entrer dans un examen des arguments que, de part et d'autre, on fait valoir pour défendre des thèses opposées. Les uns veulent la stabilité, mais ils comprennent, du moins les plus éclairés d'entre eux, que c'est demander l'impossible, et comme ils partent de ce point de vue, que la nature humaine incline vers le mal, ils considèrent les libertés promises aux indigènes comme un danger et une calamité publics, et s'abandonnent aux plus noirs pressentiments. Leurs adversaires, sans se faire illusion sur les

dangers qu'ils ont évoqués eux-mêmes, et qui sont proches, ils le voient bien, ont foi dans la force irrésistible du bien et se montrent plutôt disposés à l'optimisme. Cette foi généreuse dans l'humanité fait l'éloge et constitue en même temps un des côtés faibles de l'école libérale.

Certes la critique a un libre champ, et ici elle est même très facile, si l'on ne veut pas se rendre compte de la situation que la force des choses a faite à l'Angleterre dans l'Inde.

La nation anglaise, nation de chrétiens et de philanthropes, plus qu'aucune autre disposée à propager les idées qu'elle croit utiles au genre humain, et pénétrée de la responsabilité que lui impose la domination sur deux cent cinquante millions d'êtres humains, pouvait-elle se borner à améliorer les conditions matérielles de ces populations et fermer les yeux sur leurs besoins moraux, sur les abus, les vices, les superstitions qu'elle trouvait profondément enracinés au sein de cette antique société? Évidemment cela était impossible.

Mais alors que faire? Ici commençaient les difficultés. D'autres nations chrétiennes, dans d'autres temps, comment se sont-elles conduites en pareilles circonstances? J'entends parler des Espagnols et des Portugais, les grands colonisateurs du seizième siècle.

A cette époque l'intérêt religieux primait tous les autres. Le prince chrétien se croyait responsable envers Dieu du salut des âmes de ses sujets. S'il comptait parmi eux des païens, il remplissait un devoir sacré en les ramenant, de gré ou de force, dans le giron de l'Église. Pendant les révolutions et les guerres de la Réforme, et jusqu'à la seconde moitié du seizième siècle, en pays catholique et protestant, un principe analogue fut appliqué aux coreligionnaires des différentes confessions chrétiennes. On l'exprimait par ces mots : *Cujus regio, illius religio*, c'est-à-dire le sujet suit la religion du souverain, sinon il doit quitter ses États.

Cela explique la politique espagnole et portugaise des temps passés dans les deux Amériques et dans l'Inde. Les gouverneurs faisaient baptiser les indigènes païens. Ils en firent des chrétiens, et à travers tant de vicissitudes ces peuples sont restés chrétiens jusqu'à ce jour. Et comme le christianisme renferme, nul ne le conteste, un germe fécond et, selon l'opinion de beaucoup de personnes, le germe le plus fécond de civilisation, les populations ainsi christianisées, soit en Amérique, soit dans l'Inde, se distinguent encore aujourd'hui de leurs compatriotes non chrétiens par un plus haut degré de civilisation. Comparez, par exemple, les *Goanais* avec leurs

voisins les Mahrattes, les Indiens des anciennes colonies espagnoles avec les Peaux-Rouges des États-Unis, et vous serez frappé de l'abîme qui sépare les chrétiens des païens de la même race.

Mais il est évident que ce moyen de civilisation est refusé à l'État moderne qui ne connaît pas de religion nationale, qui ne voit pas dans la religion chrétienne le bien suprême de l'humanité et qui, par conséquent, est tenu à respecter la liberté de conscience de chacun. L'État moderne ne fait baptiser personne, mais il donne à tous l'instruction et l'éducation. L'instruction publique est devenue le bien suprême que vous avez le droit de lui demander et qu'il a le devoir de vous imposer si vous ne le lui demandez pas. Tout citoyen doit contribuer au maintien des écoles de l'État, qu'il en profite ou non, et dans les pays où l'instruction, en ce qui concerne les écoles primaires, est obligatoire, le père de famille, que cela lui plaise ou non, doit y envoyer ses enfants, s'il ne veut encourir les pénalités de la loi : *Cujus regio, illius religio.*

Je constate, je ne juge pas.

Ajoutons que dans l'État moderne, à moins que par une heureuse inconséquence on ne s'arrête à mi-chemin, l'école doit être *undenominational* : l'instruction religieuse doit être exclue. Le vice-roi de l'Inde ne peut pas par un *ordre*

en conseil prescrire un baptême général, et il le pourrait, qu'il serait fort embarrassé de faire un choix entre les différentes confessions chrétiennes, puisque l'État qu'il représente n'en professe plus aucune[1]. Ce qu'il peut faire, ce qu'il fait, ce que chacun de ses organes, des gouverneurs de province jusqu'aux magistrats et collecteurs, fait largement, impartialement, noblement, c'est de laisser le champ libre à l'apostolat des missionnaires de toutes les confessions chrétiennes. Je puis affirmer ce fait sur la foi de tous les évêques, vicaires apostoliques, curés et missionnaires catholiques que j'ai eu l'avantage de rencontrer dans presque toutes les parties du continent. Mais l'œuvre des missionnaires progresse lentement, et le nombre des nouveaux convertis disparaît dans la masse des Hindous et des Mahométans.

Les écoles de l'État dans l'Inde sont donc *undenominational*. L'enseignement religieux en est exclu, quoiqu'il n'y ait pas au monde de races plus religieuses que celles qui habitent la

1. L' « Église d'Angleterre » a conservé dans l'État sa situation officielle, légale et, partant, privilégiée parmi les confessions chrétiennes; mais, par suite du développement naturel et logique du protestantisme fondé sur le libre arbitre de la raison individuelle, elle a depuis longtemps cessé de faire autorité en matière de foi et de doctrines.

péninsule du Gange. Comme on ne peut pas enseigner l'Évangile, on s'en tient dans les collèges à des généralités philosophiques, et, en dehors de ce qu'on appelle les connaissances utiles, on fait étudier les auteurs classiques anglais, on sait avec quel succès.

D'un autre côté, le programme des *orientalistes* pouvait-il être accepté? Peut-on s'imaginer des savants anglais organisant et dirigeant l'enseignement des écritures saintes des Veddas et de l'exégèse du Coran? Pouvaient-ils, sans se voir arrêtés au premier pas devant la barrière infranchissable de l'absurde, dégager la littérature de ces pays de l'élément religieux qui la constitue tout comme il pénètre et alimente la vie quotidienne de chaque individu; pouvaient-ils se faire les juges entre Vishnouïtes et Sivaïtes, entre Sunnites et Chiytes? La réponse n'est pas douteuse. On n'a donc pu faire que ce qu'on a fait, seulement il y a des personnes qui pensent qu'on aurait peut-être pu le faire autrement.

Y a-t-il une opinion publique? On prétend que non. Cependant on convient que les lettrés formés dans les collèges de l'État sont, dans les dernières années, devenus singulièrement exigeants, qu'ils commencent à avoir le verbe bien haut, et qu'ils se complaisent surtout dans une critique des actes du gouvernement, encouragée sinon

provoquée, ce qui me semble une faute, par ce même gouvernement. Ces babous et leurs journaux, me dit-on, ne deviendraient dangereux que dans des moments de crise. Et par crise on entend une guerre européenne malheureuse pour l'Angleterre. Mais la vie des nations comme celle des individus n'est d'ordinaire qu'une série de succès et de revers. Envisagé à ce point de vue, le babou n'est pas un être aussi insignifiant qu'on semble le croire.

Les hommes éclairés des classes élevées, en exceptant la partie ambitieuse et remuante de la jeunesse lettrée, reconnaissent les bienfaits matériels dus au gouvernement britannique. Les masses sont inertes, occupées seulement d'une tâche, celle de gagner leur vie. On distingue cependant entre les Mahométans et les Hindous. Les premiers gravitent vers un centre placé en dehors de l'Inde. Pour les Hindous, la péninsule est leur monde. Il en résulte des relations plus simples et plus faciles avec ces derniers qu'avec les Mahométans. Les uns et les autres sont ou affectionnés ou indifférents, à deux exceptions près cependant : les habitants de Delhi et autres villes de provinces du Nord qui faisaient partie de l'empire Mongol et, parmi les Hindous, les Mahrattes. La destruction de ces deux empires au profit de l'Angleterre est trop récente pour

être déjà oubliée. Elle le sera avec le temps. Entre Musulmans et Hindous il y a peu de sympathie. Ce que les Hindous craignent par-dessus tout, c'est le retour des Mahométans au pouvoir.

Les princes feudataires ne donnent plus aucun souci : les grands, parce qu'ils sont persuadés que le gouvernement de la Reine a sincèrement renoncé à la politique d'annexion ; les petits, parce qu'ils voient dans les Anglais leurs protecteurs-nés contre les velléités ambitieuses des grands.

J'entends beaucoup parler d'une future nation indienne que l'Angleterre a mission de former. En attendant, on ne voit qu'une agglomération de millions d'êtres humains séparés par la diversité de sang, de croyances religieuses, de castes, d'usages et de traditions qui remontent à la nuit des temps. Se formera-t-elle, cette nation, et quand? C'est une de ces questions dignes d'être approfondies par des moralistes et des philosophes, mais qui échappent à la prévision et à l'action de l'homme d'État appelé à s'occuper du présent et d'un avenir comparativement limité. Quand cette nation sera formée, ajoute-t-on, le temps sera venu de lui remettre la direction de ses destinées. Ce langage, quand il est tenu en haut lieu, assez haut pour attirer l'attention de tout le monde, me semble constituer

un véritable danger. Les conséquences qu'en tirent les lettrés et les journaux indigènes du Bengale en fournissent une preuve. Selon eux, la nation indienne est faite. Les Anglais n'ont qu'à s'en aller.

Matériellement l'Inde n'a jamais été aussi prospère qu'elle l'est aujourd'hui. L'aspect des hommes, pour la plupart bien vêtus, de leurs villages et de leurs maisonnettes bien tenus, de leurs champs bien cultivés, semble le prouver. Dans leur tenue, rien de servile ; dans leurs rapports avec les maîtres anglais, une certaine franchise et l'attitude de gens qui se respectent, rien de la déférence abjecte qui frappe et choque les nouveaux arrivés dans d'autres pays orientaux. Je ne puis pas comparer l'indigène d'aujourd'hui avec celui des générations précédentes, mais j'ai pu comparer les populations directement soumises au sceptre de l'Impératrice avec les sujets des princes feudataires. Vous passez, par exemple, la frontière de Hyderabad. Le ciel, le sol, la race sont les mêmes, mais la différence entre les deux États est frappante et toute à l'avantage de la présidence de Madras ou de celle de Bombay que vous venez de quitter.

Les relations des officiers civils et militaires avec le peuple ne laissent rien à désirer. S'il fallait une preuve pour constater combien le prestige

moral de l'Anglais est profondément enraciné dans les populations, je citerais le fait que, dans toute la péninsule, l'indigène, en matière de procès civils et plus encore en matière criminelle, cherche à être jugé par un magistrat anglais. Il serait impossible, il me semble, de rendre au régime britannique un témoignage plus flatteur.

Dans ce qui précède j'ai résumé fidèlement et consciencieusement les informations que j'ai pu puiser sur les lieux aux sources les plus directes et les plus dignes de foi. Je n'ai caché aucun côté faible de l'immense administration indo-anglaise qui m'ait frappé, je n'ai passé sous silence aucune des accusations dirigées, à tort ou à raison, contre le gouvernement de l'Inde par des personnes respectables qui connaissent le pays. Mais, en se plaçant même au point de vue des pessimistes, qui n'est pas le mien, en faisant une large part aux infirmités et faiblesses inhérentes à la nature humaine, on ne pourra contester que l'Inde britannique de nos jours n'offre un spectacle unique et sans parallèle dans l'histoire du monde. Que voyons-nous? A la place de guerres périodiques sinon permanentes, une paix profonde solidement établie sur toute l'étendue de l'empire; à la place des exactions de chefs toujours avides d'argent et ne

reculant devant aucun acte de cruauté pour en extorquer, des impôts modiques bien inférieurs à ceux que perçoivent les princes feudataires; l'arbitraire remplacé par la justice, qui est la même pour tout le monde; des tribunaux d'une vénalité proverbiale, par des juges intègres dont l'exemple commence déjà à agir sur le moral et les notions de droit des indigènes; plus de pindarris, plus de bandes armées de voleurs; sécurité entière dans les villes autant que dans les campagnes et sur les chemins grands et petits; les mœurs, naguère sanguinaires, adoucies, et, en dehors de certaines restrictions exigées dans l'intérêt de la morale publique, les cultes religieux, les us et coutumes traditionnels strictement respectés; matériellement, je l'ai dit, un élan sans exemple; même les effets désastreux des famines périodiques, qui affligent certaines parties de la péninsule, de plus en plus réduits par l'extension des chemins de fer qui facilitent le ravitaillement.

Et qui a opéré tous ces miracles? La sagesse et l'intrépidité de quelques hommes d'État dirigeants, la bravoure et la discipline d'une armée composée d'un petit nombre d'Anglais et d'un grand nombre d'indigènes, conduite par des héros; enfin, et je dirai presque principalement, le dévouement, l'intelligence, le courage, la

persévérance, l'habileté jointe à une intégrité à toute épreuve d'une poignée de fonctionnaires et de magistrats qui gouvernent et administrent l'empire de l'Inde.

CINQUIÈME PARTIE

OCÉANIE

Nev
d

Ne
lie
la
jol
mé
Le
de
m'a
(
côt
per
que
céa

I

L'ILE DE NORFOLK

Du 17 au 28 mai.

Newcastle. — Ile de Norfolk. — Les descendants des insurgés du *Bounty*. — État actuel. — Une nuit chez le magistrat. — La barre.

Sydney, 17 *mai*. — Il y a réception à bord du *Nelson*. Le commandant de la station australienne, commodore Erskine, a réuni la crème de la société. Assis sur la passerelle, je jouis d'un joli spectacle. Toute cette jeunesse est fort animée. On se promène, on danse, on fait la cour. Le temps est superbe. Le soleil baissant inonde de teintes rosées cette magnifique baie qui ne m'a jamais paru plus belle.

Cette fête si gaie, si brillante, a pour moi son côté mélancolique. C'est l'heure des adieux aux personnes qui m'ont comblé d'amabilités. Dans quelques minutes je partirai pour les îles de l'Océanie, à bord de l'*Espiègle*, bâtiment de guerre

de S. M. Britannique, commandé par le capitaine Bridge. Les occasions de visiter les îles du Pacifique sont excessivement rares. A moins d'affronter les périls, les lenteurs, les dégoûts, les privations d'une navigation à bord d'un baleinier ou d'un des bâtiments qui vont enrôler des travailleurs, à moins de posséder un yacht, genre de locomotion plus agréable que sûr dans ces parages, on doit renoncer à voir une des parties les plus intéressantes mais les plus inaccessibles du monde. J'aurai donc le plaisir d'être l'hôte du capitaine de l'*Espiègle* pendant six semaines. Le 28 juin, ce bâtiment se trouvera à un point convenu sur la route du paquebot de Sydney à San-Francisco. La direction de la *Pacific Mail-Steamer Company*, qui réside à New-York, a autorisé le capitaine de la *Cité de Sydney* à me prendre à bord au beau milieu du Pacific, *weather permitting*. Si le vent n'est pas trop fort, si la mer n'est pas trop houleuse, si l'atmosphère est assez claire pour que les deux navires puissent se voir, en un mot si les éléments sont aussi aimables que le commodore et le capitaine et les directeurs de la compagnie américaine, je serai à San-Francisco le 14 ou le 15 juillet. Sinon, vogue la galère!

D'ailleurs, à en croire mes amis d'ici, ce n'est pas le seul risque que je vais courir, le risque

assez peu formidable, au reste, de passer quelques mois de plus en fort bonne compagnie. Tout le monde me met en garde contre les sauvages dont je dois faire la connaissance. Ils sont hostiles et traîtres, s'embusquent dans les broussailles, attaquent, tuent, mangent les équipages des bateaux envoyés à terre. Le commodore Goodenough, un des prédécesseurs du commodore Erskine, n'a-t-il pas été tué ainsi il y a quelques années seulement? L'endroit où ses restes sont enterrés est devenu la partie la plus recherchée du cimetière de Sydney. On désire reposer près d'un héros. De son côté, le capitaine Bridge me dit à l'oreille : « Nous n'irons pas aux Nouvelles-Hébrides ni aux îles Salomon, les terres classiques du cannibalisme; nous visiterons des îles où l'on a renoncé à la mauvaise habitude de manger son semblable ». Je n'ai garde de désabuser mes amis. Il est si doux de devenir un personnage intéressant! Et n'est-il pas intéressant d'aller dans un pays où l'on ne se demande pas : Que mangerai-je? mais : Par qui serai-je mangé?

Le capitaine vient me chercher. Quelques coups de rames et nous voilà à bord de son bâtiment, mouillé à quelques brasses du *Nelson*. Le bâtiment se met aussitôt en mouvement, rase le vaisseau amiral, d'où les hôtes du commodore,

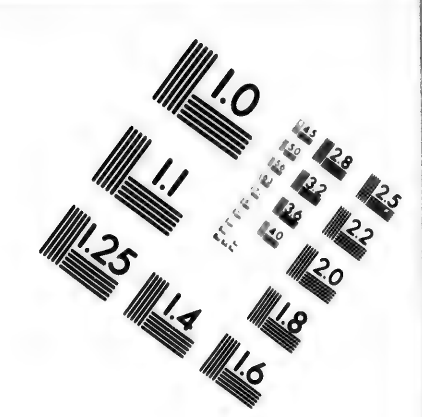
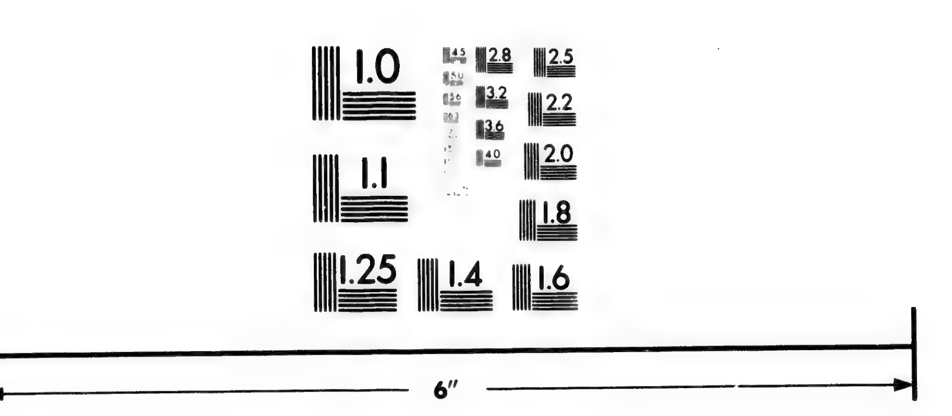


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)




2.8
2.5
3.2
2.2
3.6
2.0
1.8

interrompant la danse, nous envoient mille saluts, pendant que le soleil, un globe de feu rouge, disparaît majestueusement sous l'horizon de la mer.

Il faisait nuit lorsque, après avoir passé entre les *heads*, nous gagnâmes la haute mer. La lumière électrique du nouveau phare, le premier du monde, est si intense, qu'à la distance de cinq à six milles, l'œil peut à peine en supporter la clarté éblouissante.

Newcastle, 18 *et* 19 *mai*. — C'est une ville considérable. En bas, sur la plage, les docks, les magasins, les boutiques, les tramways. Le charbon étant le maître de la situation, tout est noirâtre. Derrière le quartier commercial, sur le haut de la dune, les habitations des citoyens aisés et nombre d'églises, car toutes les confessions : catholique, anglicane, presbytérienne, méthodiste, ont leurs temples. Aujourd'hui dimanche on ne voit que gens munis de livres de prières ou d'hymnes gravir au pas accéléré des rues raides et droites, ou des escaliers en bois. Sauf le son des cloches, silence profond sur terre et sur mer.

Dans l'après-midi, au jardin public qui occupe

le point culminant de la ville. On y jouit d'une vue étendue sur Newcastle, sur les champs verdoyants des environs et sur les dunes blanches, sur le port rempli de gros voiliers, sur la mer, couleur d'ardoise. La population s'est donné rendez-vous ici. En Europe on dirait que ce sont d'honnêtes ouvriers endimanchés. Mais ils appartiennent à toutes les couches de cette jeune société. La communauté d'aspirations efface les inégalités et imprime un cachet uniforme, un peu prosaïque, aux physionomies autant qu'à la toilette et à la tenue des promeneurs. Hommes et femmes, conduisant leurs enfants par la main, se suivent sans se rien dire. Tout au plus, à de longs intervalles, quelques mots prononcés à voix basse.

Sembianza avevan vie trista ne lieta.

C'est le cas des hommes dont le principal mobile est le désir et l'espérance de faire de l'argent. Le samedi les trouve exténués de fatigue, et le dimanche ils cherchent, non l'amusement, mais le repos.

Aujourd'hui lundi, la ville et le port ont changé d'aspect. La plus grande animation règne partout. C'est que Newcastle possède des trésors de charbon, enfouis tout près de la mer sous des bancs de sable et exportés principalement en

Chine. Ici tout a l'air solide, la nature autant que les hommes. Grâce à son précieux minéral, grâce à l'activité et à l'énergie des habitants et aux chemins de fer qui dans un ou deux ans le relieront avec Sydney au sud, avec Queensland au nord, Newcastle me semble appelé à de brillantes destinées.

A midi l'*Espiègle* quitte son mouillage.

Le 24 mai l'île de Lord-Howe est en vue, mais l'état de la mer nous empêche d'aborder.

Ah! cher *Espiègle*, quelle vivacité d'allures! Comme il sautille, roule, plonge, se redresse! Depuis six jours, toutes voiles dehors, il court devant une fraîche double brise du sud-ouest. Les courants aussi nous sont propices. Seulement il ne faut pas songer aux promenades sur le pont, le moindre changement de place suppose des efforts de gymnastique. En revanche je suis merveilleusement établi dans les deux cabines du capitaine, qu'il veut bien partager avec moi. Nous dînons sous la protection d'une respectable pièce de soixante-quatre placée au centre du *fore-cabin*, qu'elle divise en salle à manger et en salle des pas perdus. L'*after cabin*, muni de deux bureaux, d'un divan et de fauteuils qu'on

est obligé d'attacher avec des cordes, sert de cabinet de travail et de salon. Un rayon chargé de livres contient plusieurs ouvrages sur les îles du Pacifique. Le carré des officiers est recherché à cause de la fraîcheur et de l'agréable compagnie qu'on y trouve. La plupart des matelots me semblent fort jeunes, mais robustes, bien portants et gais. Le soir, aux heures de désœuvrement, qui sont rares, ils chantent en chœur. Entendues de loin, leurs voix se marient agréablement au bruit des vagues. Ce qui me frappe, c'est le ton d'urbanité qui règne à bord. Pas un gros mot, pas un juron. Tout marche comme sur des roulettes. Quelle différence avec ce que j'ai vu, il y a quarante ans, sur plusieurs bâtiments de guerre anglais et autres! Mais c'est le clairon, le *bugler*, qui fait mon bonheur. Les ordres se transmettent au son du cor. C'est donc le clairon qui dirige les manœuvres. Du moins il en est persuadé, et il semble concentrer dans son instrument toutes les facultés de son âme. Les notes fausses qui lui échappent parfois ne troublent pas la sérénité de ce grave personnage.

L'*Espiègle* est un sloop, corvette de deuxième classe de onze cents tonneaux, et il porte dans ses flancs cent quarante-deux hommes.

Le 29 au matin, nous apercevons notre première étape, l'île de Norfolk. D'abord, une ligne sombre, puis, à mesure qu'on approche, de bas rochers taillés à pic, surmontés d'un rideau d'arbres, balayés, battus, creusés par les brisants, traversés par d'innombrables filets blancs : ce sont des cascades formées par les ruisseaux qui se précipitent dans la mer. Au centre de l'île, pas très loin[1], le sommet arrondi du mont Picton, tout couvert de végétation. Ah ! la végétation, elle est partout. La forêt et les prairies alternent, mais la forêt prédomine. Et quelle forêt épaisse, sombre, impénétrable à l'œil ! Et quels arbres ! Des pins de Norfolk-Island, *Araucania excelsa*, cet arbre à la taille svelte, aux branches horizontales un peu raides, au port majestueux, ce grand seigneur parmi les conifères. L'île qui lui a donné son nom est sa patrie. Nulle part ailleurs il n'existe comme forêt. Mais on peut en voir de beaux exemplaires dans les jardins de l'Australie et de la Nouvelle-Zélande et, plus rarement, dans l'Inde et en Europe.

La ville se trouve sur la plage, si l'on peut donner le nom de ville à deux grandes construc-

1. L'île de Norfolk est longue de 5' et large de moins de 3 milles. Le mont Picton s'élève à 1050 pieds au-dessus de la mer.

tions, l'une l'ancien bagne des forçats, aujourd'hui en ruine, l'autre l'ancien magasin de provisions transformé en église anglicane, toutes deux entourées d'une haute muraille, et à quelques maisonnettes et huttes en bois ombragées par des pins.

En face et au sud, à trois milles de distance, un rocher isolé dessine ses contours fantastiques sur le ciel. C'est l'île Philippe, renommée pour son coloris jaune clair, orange foncé, rosé. A mi-hauteur, une tache noire laisse deviner un groupe de pins suspendus dans une crevasse. Entre les deux îles, des récifs ajoutent aux difficultés de la navigation. Le vent est soudainement tombé, et l'agitation de la mer contraste singulièrement avec le calme de l'atmosphère et le caractère idyllique du paysage.

Mais pourrons-nous aborder? L'île de Norfolk est un des points les plus inaccessibles du monde. Un haut fonctionnaire anglais m'a dit qu'en sept voyages qu'il a faits dans ces parages une seule fois il a pu prendre terre. Heureusement le pavillon rouge, au lieu du pavillon bleu, arboré près de la jetée, nous avertit que la barre est praticable pour de petites embarcations.

1. Distance de la côte d'Australie, 900, de la pointe septentrionale de la Nouvelle-Zélande, 400 milles.

C'est probablement à son isolement que Norfolk-Island a dû la triste destinée d'être choisie comme lieu de reclusion pour les déportés récidivistes[1], c'est-à-dire pour les plus atroces et les plus incorrigibles scélérats. Les rares voyageurs qui l'ont visitée, entre autres le célèbre botaniste autrichien baron Charles de Hügel, l'ont dépeinte sous les couleurs les plus sombres. M. de Hügel l'appelle un enfer situé dans un paradis.

Lorsque, il y a trente ans, cet établissement pénitentiaire fut supprimé, l'île de Norfolk reçut une autre destination.

En 1789, le *Bounty*, bâtiment de Sa Majesté Britannique, capitaine William Bligh, chargé d'une mission dans les eaux du Sud-Pacifique, après avoir visité Taïti, croisait à une latitude plus élevée, lorsqu'une révolte éclata à bord. Tout l'équipage et trois officiers y prirent part. Le capitaine et les autres officiers furent jetés dans une chaloupe, avec quelques barils d'eau, quelques provisions de bouche, et abandonnés à leur sort. Bligh, cet homme extraordinaire, dans sa coquille de noix poussée par les vents alizés et les courants, traversa le Pacifique dans toute sa largeur, aperçut le premier les îles Fiji, aborda, après une navigation de trois mois, à

1. De 1790 à 1853.

Timor (Inde hollandaise) et porta lui-même en Angleterre la nouvelle de la révolte. Un cri d'indignation s'éleva de tous côtés. Une rébellion victorieuse à bord d'un bâtiment de guerre était chose inouïe et d'un dangereux exemple. Cependant les émeutiers retournèrent à Taïti, s'y pourvurent de femmes indigènes et reprirent la mer. Pendant une longue série d'années on n'en eut aucune nouvelle, et l'on pensait que l'Océan avait fait justice de ces criminels, lorsque, en 1808, un navigateur jeté sur la côte d'un rocher isolé, situé à 25 degrés de latitude sud, y trouva un vieux matelot du nom d'Adam avec plusieurs femmes et plusieurs enfants : les veuves et descendants des émeutiers du *Bounty*. Tous les autres avaient péri dans des luttes entre eux. Les premières nouvelles authentiques qu'on eut de ces insulaires sont dues au capitaine Beaky, de la marine royale, qui visita l'île de Pitcairn en 1825. Le matelot Adam vivait encore. Ce rebelle, tyran et homicide, était devenu un patriarche et un saint. L'égalité et la fraternité, sinon la liberté, la paix et la prospérité, régnaient dans cette île, véritable Eden où le crime était inconnu. En Angleterre, ces récits si brillants enflammèrent les imaginations ; les coteries philanthropiques organisèrent des collectes, et firent des insulaires leurs pension-

naires. Grâce à ces secours qui ne cessaient pas d'affluer, la population augmenta rapidement, si bien qu'en moins de vingt ans l'île n'offrait plus assez d'espace ni de terrain cultivable pour la nourrir. C'est alors que, cédant à la pression de ce courant de l'opinion, le gouvernement anglais assigna aux Pitcairniens l'île de Norfolk et les y transporta à ses frais. A cette époque, un homme remarquable se trouvait à la tête de la petite communauté. Écossais de naissance, sorti des rangs du peuple, M. Nobbs dut aux hasards de la mer d'aborder à l'île de Pitcairn, où il devint, après la mort d'Adams, le principal personnage. Il existe encore très âgé, et, jusqu'à l'année dernière, il a exercé les fonctions de chapelain à la mission mélanésienne de l'évêque anglican de l'île de Norfolk.

L'exode eut lieu en 1856. Le gouvernement anglais, après avoir transporté toute la population, environ deux cents personnes, à leur nouvelle patrie, les installa dans l'île et leur donna les deux grands édifices de l'État, des troupeaux de moutons, quelques chevaux et les ustensiles nécessaires pour cultiver la terre. En même temps il leur fit nettement comprendre que dorénavant les subventions du gouvernement et les donations périodiques des particuliers seraient supprimées; et que, par conséquent, ils

avaient à se considérer non plus comme des pensionnaires, mais comme des colons.

Le gouverneur de la Nouvelle-Galles fut nommé gouverneur de l'île, qui, cependant, ne fut pas annexée aux colonies australiennes. En vertu d'une constitution que le gouvernement anglais lui a octroyée, elle jouit, sauf certaines restrictions, d'une parfaite autonomie[1]. Mais la

1. Le gouverneur qui réside à Sydney est tenu de visiter Norfolk-Island une fois pendant la durée de ses fonctions de gouverneur de la Nouvelle-Galles. Une assemblée populaire, où siège tout individu mâle qui a dépassé l'âge de 25 ans, se réunit quatre fois par an. Les projets de loi qu'elle vote doivent être soumis à la sanction du gouverneur. Le président de l'assemblée, élu pour la durée d'un an, est en même temps *magistrat*, administrateur et juge de première instance. Dans les cas, fort rares, de délits graves, le magistrat intervient comme juge d'instruction. Les dépositions des témoins sont envoyées au gouverneur, qui nomme une cour *ad hoc*. La seule infraction aux lois, et elle assez fréquente, c'est la chasse en temps prohibé. Le coupable paye une amende de 5 shillings et n'a garde de se laisser attraper une seconde fois. Il n'y a pas d'impôt, sauf une petite souscription obligatoire de 15 shillings par famille, donnant par an 58 livres sterling. Cette somme est employée à payer le médecin de la communauté, dont les gages s'élèvent à 150 livres. Le surplus est fourni par le *Island fond*, alimenté par la vente, très peu considérable, des terrains de l'État et par de petites redevances, résultats des transactions avec les baleiniers qui, parfois, relâchent ici pour faire de l'eau et acheter des provisions.

Les principaux besoins de la communauté se réduisent à la conservation des routes, de l'église et de l'école. On y pourvoit par des corvées, chaque homme, sans exception,

charte de donation contient une clause curieuse en ce sens qu'elle est contraire à tous les principes de la colonisation moderne, surtout à ceux de la politique coloniale anglaise. En assurant aux habitants de l'île de Norfolk l'usufruit *exclusif* de ce territoire, elle les isole du reste du monde. Ils avaient insisté sur ce point et ils l'ont obtenu. Aucun étranger ne peut s'établir dans leur île, rendue ainsi inaccessible par la loi autant que par la nature. Une seule exception a été faite en faveur de la *mission mélanésienne*, où sont élevés environ cent cinquante enfants recueillis dans différents groupes de la Mélanésie. Cet établissement, qui se trouvait à Auckland, a été transféré ici, les jeunes sauvages nés dans les régions équatoriales étant hors d'état de supporter le climat comparativement rude de la Nouvelle-Zélande. On me dit qu'il est dirigé admirablement par l'évêque (anglican), docteur Selvyne, malheureusement absent en ce moment. La mission est placée au centre de l'île et sans aucun contact avec les habitants.

Maintenant, quel est le résultat de cette séquestration volontaire? Nous allons le voir de nos yeux.

étant tenu à travailler pendant trois jours et demi tous les six mois. Rien de plus simple ni de plus patriarcal.

Ce n'est pas sans un mouvement de vive curiosité que, pilotés par le magistrat, M. Francis Nobbs, qui est venu à bord, le capitaine Bridge et moi nous quittons l'*Espiègle*, traversons sans trop de difficulté la barre et débarquons sains et saufs au milieu du concours des habitants, très friands de voir des étrangers. Nous flânons sur des chemins raboteux, entre des potagers et des maisonnettes plus ou moins délabrées, où habitaient autrefois les gardes-chiourmes et les petits employés du bagne, et où demeurent aujourd'hui les descendants de l'équipage du *Bounty*. Quand une de ces vieilles masures menace ruine, les propriétaires, plutôt que de la restaurer, cherchent un refuge dans une autre hutte un peu plus solide et la partagent avec les premiers occupants. Ce n'est ni très propre ni très sain, mais, au point de vue des insulaires, c'est commode. L'île de Norfolk est l'Eldorado du laisser-aller. Les habitants négligent leur personne ainsi que leurs vêtements, très simples mais strictement européens, fort râpés sans tomber en loques; ils se promènent beaucoup à pied ou montés sur leurs chevaux de charrue, ne sont jamais pressés et semblent contents, insouciants, un peu endormis. *Medium tenuere beati*. Le mélange des deux sangs, du sang anglais et du sang polynésien, principale-

ment taïtien, a donné un caractère particulier à ces insulaires, qui ont le teint blanc ou olivâtre, les cheveux roux ou noirs, à moins que les deux types ne se confondent dans le même individu. On voit des hommes bien faits et des femmes pas absolument laides, mais tous ces visages sont défigurés par la grande bouche aux lèvres charnues et sensuelles du sauvage. Ils ont l'air de gens bien élevés et parlent l'anglais correctement en traînant un peu les voyelles, ce qui est particulier, me dit-on, aux langues polynésiennes.

Le magistrat nous mène dans la maisonnette de son père, M. Nobbs, l'ancien chef de la colonie de Pitcairn. Nous trouvons cet octogénaire au *parlour*, assis dans un fauteuil près de la cheminée, et occupé à lire. Il nous reçoit avec politesse, échange quelques paroles avec nous, et retourne à sa lecture. Quelque petite qu'ait été sa sphère d'action, il y a occupé la première place et il lui en reste quelque chose. Madame Nobbs, sa femme, a l'extérieur d'une Taïtienne presque pur-sang. Leur fille, qui peut avoir environ cinquante ans, nous fait les honneurs de la maison avec l'aisance d'une femme du monde. Le petit *parlour* est meublé avec une certaine recherche. Des photographies suspendues aux parois, au milieu une grande table ronde sur laquelle on a étalé des albums et quelques illus-

trations de l'année dernière. Des chaises de Vienne, *austrian chairs*, que j'ai rencontrées sous tous les cieux, complètent le mobilier. Comparativement, l'ensemble de cet intérieur a je ne sais quoi de distingué, un certain air de cour. Tout est relatif en ce bas monde.

Le capitaine Bridge retourne à son bord et m'abandonne à l'hospitalité du magistrat, qui nous assure que demain matin le temps ne mettra aucun obstacle à mon embarquement. Il me cède son cheval, s'empare de mon petit sac et suit à pied. Le docteur de la communauté, un médecin anglais établi ici depuis quelques années, monté sur un bon poney, nous rejoint et, au moment où le soleil disparaît, nous nous mettons en route vers la maison du magistrat, située dans l'intérieur de l'île. Nous avons quatre milles à parcourir ; mais, quoique les chemins, fort négligés, soient défoncés par les dernières pluies, quoique les chevaux glissent à chaque pas, et, quand ils cherchent le gazon, s'enfoncent dans des bourbiers ou trébuchent sur des racines d'arbres, le temps passe vite et agréablement. Je pose des questions, et mes deux compagnons y répondent chacun à son point de vue. Rien n'est plus instructif pour le voyageur que ce genre de discussion entre gens du pays. La route, montant plus qu'elle ne descend, gravit de raides

collines, se précipite dans de profonds ravins, traverse des pâturages, pénètre dans la forêt, dont les arbres exhalent à cette heure des parfums délicieux. A la lueur incertaine du crépuscule nous voyons briller sur le fond noir des pins de Norfolk les pommes d'or des Hespérides, les fruits de citronniers gigantesques que les déportés ont plantés il y a près d'un siècle, et que, grâce à l'incurie des habitants actuels, la forêt envahissante menace aujourd'hui d'étrangler dans ses étreintes. Çà et là une fougère arborescente dessine sur le ciel topaze les fins contours de son feuillage. De vieux chênes, de gros bouquets de rhododendrons, des guavas et toute sorte d'arbousiers donnent au paysage l'apparence d'un parc, mais d'un parc tel que la nature seule en sait dessiner.

Le médecin nous avait quittés et il faisait nuit close lorsque nous arrivâmes devant le guichet d'un enclos. Le magistrat émit à voix basse un son rauque : « Cou-i! cou-i! » C'est le cri de ralliement des sauvages polynésiens. Un petit garçon, que je pris pour un valet de ferme, mais qui est un des fils de mon hôte, apparut aussitôt, ouvrit la porte et emmena le cheval.

Nous trouvâmes la famille réunie au salon : Mrs. Nobbs, belle femme aux traits polynésiens, trois filles de douze à vingt ans et deux jeunes

garçons. Le fils aîné, curé anglican dans le Queensland, et la fille aînée, maîtresse d'école à Auckland, étaient absents. Les dames étaient proprement mais très simplement mises. Le magistrat, qui lisait ma pensée dans mes yeux, me dit : « Dans notre île nous sommes nos propres tailleurs. Quelquefois on nous envoie d'Auckland des modèles. Nous faisons tout nous-mêmes. » Et il me montra ses mains calleuses. « Mais vous, magistrat, vous n'êtes pas tenu à faire la corvée? — Pendant sept jours de l'année je casse les pierres comme le premier venu. »

Sur la plage j'avais aperçu les patrons de deux baleiniers américains en partance pour le sud. L'un d'eux emmènera à Auckland un fils et une fille de M. Nobbs. « Est-ce pour longtemps que vous partez? leur demandai-je. — Pour plusieurs années, peut-être pour toujours. » J'étais surpris du peu d'émotion que cette séparation si longue et si imminente semblait causer dans la famille. Mais pourquoi s'en affliger aujourd'hui, puisque le départ n'aura lieu que demain? C'est le sublime de l'art de vivre au jour le jour. Je tâcherai de m'approprier cette philosophie. Le pape Grégoire XIII disait que, pour vivre vieux, il fallait savoir ajourner les émotions pénibles.

Le dîner me parut fort bon, le vin me rappe-

lait les crus du Cap. Au dessert on servit des oranges colossales, mais presque sans saveur. J'apprends que les arbres qui les produisent et qui ont été plantés par les déportés ont dégénéré faute de soins. On se prive ainsi d'un article d'exportation pour la Nouvelle-Calédonie, les Français de cette colonie étant très friands d'oranges. Les maîtres de la maison ont bien voulu me céder leur chambre et j'ai joui du bonheur de coucher dans un lit qui ne menaçait pas de me jeter par terre. Pas de roulis, pas de tangage, pas de pirouettes ! Pas de mugissement des vagues, mais la douce musique des conifères légèrement agités par la brise de la nuit.

---

28 *mai.* — J'avais manifesté hier l'intention de me lever à sept heures. On s'est récrié contre ce projet. C'est le soleil qui se lève à sept heures, mais les hommes, quelle idée !

Je profite donc d'une heure de solitude matinale pour rassembler mes informations[1] et je ne

1. Jointes à celles que le capitaine et le médecin de l'*Espiègle* ont recueillies et qu'ils ont bien voulu me communiquer.

me présenterai à la famille qu'à l'heure du déjeuner.

L'île de Norfolk, une des nombreuses découvertes du capitaine Cook, contient 8600 acres, dont 120 seulement sont cultivées. Ce fait est significatif.

La population, sans compter les 150 petits sauvages de la mission mélanésienne, est de 470 personnes. Elle était de 200 à l'époque de l'exode. Depuis quelques années elle est restée stationnaire. Il n'y a que 68 couples mariés, représentant le cinquième des personnes adultes! On remarque même dans la jeunesse une aversion instinctive contre le mariage. C'est que, par suite de la reclusion rigoureuse qui fait la loi fondamentale de cette communauté, tous les habitants sont devenus proches parents. Aussi croit-on observer des symptômes fâcheux. Dans la jeune génération on constate un affaiblissement physique et intellectuel et un accroissement sensible dans le nombre des cas d'idiotisme. « Il faut donc, m'a dit un des notables, renouveler le sang, il faut lever l'interdiction absolue de l'immigration, il faut admettre un certain nombre d'étrangers. Mais comment faire le choix? Et, la porte une fois ouverte, sera-t-il possible de la fermer aux vagabonds, aux aventuriers, au flot des Australiens, qui ne tarderont

pas à se mettre en possession de l'île et à nous en évincer? »

Ces difficultés sautent aux yeux. Évidemment la population manque d'énergie et, chose étrange, les blancs qui ont le moins de sang taïtien dans les veines et ceux, très peu nombreux, qui n'en ont pas du tout, sont les membres les plus efféminés et les plus dégénérés de la communauté. On se contente de peu, et la nature prodigue ses trésors. Pourquoi travailler? Aussi, presque tout ce qu'on voit ici en matière de constructions, de routes, de plantations, date du temps du pénitencier et est l'œuvre des déportés. Les hommes de Pitcairn ont peu fait et peu conservé.

On cultive, comme je l'ai déjà noté dans ce journal, une très petite portion du terrain de l'île, qui pourrait produire presque tous les fruits et légumes des zones tempérées et quelques-uns des tropiques. Les pâturages nourrissent un nombre comparativement restreint[1] de bestiaux. Les animaux aussi, faute de soins, dégénèrent. La pêche de la baleine occupe une petite partie de la population mâle.

Les relations extérieures sont irrégulières et très rares. De temps à autre des baleiniers, pour la plupart américains, se chargent de la

1. 2000 moutons, 1350 têtes de bétail et 270 chevaux.

malle. Parfois, pendant trois, quatre, cinq mois, soit faute de bâtiments, soit par suite du mauvais état de la mer, toute communication avec le dehors est interrompue. C'est alors que des articles de première nécessité, comme farine, sucre, café, thé, commencent à faire défaut. Avec un peu d'initiative et d'énergie on pourrait, au moyen d'un cutter, établir un service postal avec la Nouvelle-Calédonie, y vendre avec profit les produits de l'île et se pourvoir en temps utile des provisions indispensables. Mais rien ne secoue la léthargie de ces insulaires.

Sur la question de la moralité publique les avis sont partagés. Je n'ai eu ni le temps ni les moyens de l'approfondir. Cependant il paraît certain que l'ivrognerie est presque inconnue, peut-être parce qu'il est difficile de se procurer des spiritueux.

Ce qui frappe l'étranger, c'est la politesse innée et le maintien plein de dignité naturelle qui distinguent les habitants; ils tiennent cela, me dit-on, de leurs grand'mères polynésiennes, et non pas des matelots du *Bounty*. « Comment ne pas aimer ces braves gens? s'écria un officier de l'*Espiègle*. Celui que vous avez invité arrive à bord pieds nus, vêtu d'une chemise et d'un pantalon qui ont vu du service. Introduit au carré des officiers, il s'assied à table sans embar-

ras et sans excès d'assurance, manie sa fourchette et son couteau avec une parfaite aisance, parle notre langue presque comme un Anglais et se conduit comme un vrai gentleman! » Malheureusement, avec les bonnes manières de leurs ancêtres taïtiens, ils en ont aussi hérité l'indolence, l'incurie et la passion du *dolce farniente*.

En résumé, des hommes bienveillants, sous l'impulsion de généreux sentiments, ont voulu se charger à leur égard du rôle de la Providence. Ils ont prodigué leurs faveurs à cette population certainement digne d'intérêt. Mais, en la séparant absolument du reste du monde, ils lui ont créé une existence factice : pas de concurrence, partant pas d'émulation, pas d'excitation au travail. Le sang ne se renouvelle pas et, comme conséquence finale, cette population tombe dans un état de léthargie qui menace de la conduire à l'hébètement moral et physique. Cette expérience philanthropique a mal réussi. Je doute qu'on la renouvelle.

Je sors et je rencontre dans la cour les demoiselles de la maison mises comme des servantes. Une d'elles fait le beurre, une autre nettoie les étables, la troisième puise de l'eau à la citerne,

mais, une demi-heure après, elles paraissent au déjeuner débarbouillées et transformées en petites bourgeoises. L'heure du départ arrivée, les jeunes filles courent aux champs, attrapent deux chevaux, les enfourchent et les amènent. Ces montures doivent nous transporter, M. Nobbs et moi, à la mission mélanésienne.

En quittant ces braves gens, qui ne sont ni paysans ni gentlemen, ni blancs ni noirs, mais qui ont quelque chose de tout cela, je jette un dernier regard sur leur rustique demeure : à l'ombre de quelques beaux arbres, la maisonnette avec sa véranda, avec son petit jardin rempli de fleurs devant la façade, avec des champs et des pâturages tout autour, ayant vue, ici sur la forêt qui commence à quelques pas de l'enclos, là sur une prairie parsemée de bouquets de pins de Norfolk. Ce petit manoir paisible, un peu endormi, ce paysage essentiellement pastoral, si bien en harmonie avec les habitants, ne s'effaceront pas de ma mémoire. Le magistrat est, dans sa sphère, un homme évidemment supérieur, dans tous les cas supérieur à ses concitoyens. Il a visité Auckland et Sydney et il s'est donné une certaine instruction. Tout ce qu'il dit est marqué au coin du bon sens.

Le temps a changé pendant la nuit. Le vent souffle avec violence, et le bruissement sinistre de

la forêt, les gémissements sourds et saccadés du branchage fortement secoué remplacent la douce symphonie de la veille. Mais le magistrat me rassure. Pendant quelques heures encore la barre sera praticable.

Donc, en route pour l'institut des jeunes sauvages! Nous avons atteint et nous suivons la magnifique avenue de pins de Norfolk qui y mène. Ce sont encore les déportés qui les ont plantés. Au moment de mettre pied à terre près du guichet de la mission, nous entendons derrière nous des pas de chevaux lancés au galop. C'est M. Lowry, premier lieutenant de l'*Espiègle*, qui a été envoyé par le capitaine pour me dire que le vent fraîchit, que la mer monte, qu'il a dû déraper pour ne pas compromettre ses ancres, et qu'il me prie de venir à bord dans le plus bref délai. Je tourne bride et je pique des deux.

Nous voilà arrivés sur la plage. La mer est furieuse. Les vagues balayent la jetée, ce qui n'empêche pas les habitants mâles de s'y tenir réunis. La barre est effrayante. Ah! les barres! J'en ai traversé plusieurs et des plus mal famées, et encore dans de mauvaises conditions. East-London, d'impérissable mémoire, Pernambuco, Pointe-de-Galle et tant d'autres, mais je n'ai jamais rien vu de pareil à celle-ci. Nous nous

précipitons dans la baleinière du capitaine, qui réussit à se détacher de la jetée sans chavirer. Aussitôt le tourbillon la saisit. L'officier tient le timon, dont les cordes ont été remplacées par une barre de fer. Les cinq matelots, l'oreille tendue, l'œil fixé sur le lieutenant, offrent le spectacle de la force physique, du sang-froid, de l'intrépidité. Mais ils comprennent, on le voit à leur mine, que la besogne est rude. M. Lowry, qui est né, qui vit, qui mourra — espérons-le comme amiral — avec un franc sourire sur les lèvres, tout absorbé dans la contemplation des brisants, me dit : « Nous passerons », et pour ma part je l'assure de ma parfaite équanimité. *Æquo animo moritur sapiens.*

Voici la tâche de l'officier et de ses cinq hommes : Descendre dans le gouffre aussi lentement que possible, en ramant en arrière sur le commandement *back* (arrière). Arrivés au fond, arrêter tout court, *lie on your oars* (lève rames). Laisser approcher la houle et, dès qu'elle touche à la proue du bateau, la remonter rapidement, *give way* (en avant). C'est le moment critique. Le moindre retard pourrait devenir fatal. Si la la baleinière embarque un gros paquet de mer, elle sombre ; si, par un faux coup de rame, elle présente le flanc à la vague, elle chavire. Cette manœuvre se répète incessamment comme se

répètent aussi les oscillations de la mer. Et encore *arrière* et *lève rames* et *en avant*; et encore le lieutenant de dire : « Nous passerons ». Je n'en doute pas. S'il choisit bien son temps, s'il donne l'ordre voulu au moment voulu, si sa voix, dominant le sifflement du vent et le mugissement de la mer et le sourd grognement du ressac, parvient en temps utile aux oreilles des cinq braves matelots qui cherchent à lire dans ses yeux, s'ils comprennent et exécutent les ordres à l'instant même, — car chaque instant a une valeur capitale, — si leurs rames, qui ploient, ne cassent pas, oh! alors, certes, pas l'ombre de danger! Il y a cependant, il faut en convenir, bien des si dans cette argumentation. Mais ce n'est pas la mer qui me préoccupe, c'est autre chose. Ceux qui ont appris à nager dès l'enfance n'ont pas peur de l'eau. Ils ont pris confiance en elle, comme disait jadis mon maître de natation. Mais je me rappelle — souvenir malencontreux en ce moment-ci — le mot d'un capitaine : « Quand j'entends le cri : *un homme à la mer!* ma première pensée se porte sur les requins qui abondent dans les latitudes australes ». Aussi c'est la vision du requin qui traverse parfois mon esprit. Mais je n'ai ni l'envie ni le temps de m'y arrêter. Le spectacle est si grandiose et si fantastique que j'oublie les dan-

gers réels ou imaginaires que nous courons.

C'est une sorte de cotillon vertigineux dansé par les lames. Les hauts et les bas se succèdent avec rapidité. Tantôt, le lieutenant et moi, nous plongeons sur la surface de cinq chapeaux luisants qui dérobent à notre vue ceux qui les portent, tantôt nous n'apercevons que le dessous de cinq nez et de cinq mentons, et je me demande par quelle suspension surnaturelle des lois de la pesanteur ces cinq gaillards ne nous tombent pas sur la tête. Nous sommes au fond de l'abîme, entre de sombres murailles mouvantes parsemées de diamants et de perles qui reflètent les lueurs blafardes d'un petit bout de ciel gris-topaze. Un instant après, nous voilà portés sur la crête écumante de la houle, et alors, d'un regard, nous embrassons un horizon immense : l'océan et le ciel et les rochers rougeâtres de l'île Philippe, sur lesquels se détachent, loin, fort loin, les contours gracieux de l'*Espiègle*, et près, hélas! tout près de nous encore, la jetée avec le groupe des insulaires. Immobiles comme des statues, enveloppés de leur *oilskin*, le sud-ouest enfoncé jusqu'aux sourcils, les mains appuyées sur leurs genoux légèrement ployés pour mieux résister aux rafales, ils nous regardent, ils nous suivent, ils nous dévorent des yeux.

Enfin la barre est franchie. La mer est fort houleuse. Mais c'est jeu d'enfant. On peut hisser la voile, et en quelques minutes nous arrivons sous les canons de la corvette.

Ici commence la seconde manœuvre, plus délicate, au dire du lieutenant, que la première. Il s'agit d'aborder sans chavirer et sans se briser en éclats, hommes et embarcation, contre le gros bâtiment; il s'agit pour moi, en particulier, d'exécuter un tour de haute gymnastique. L'état de la mer ne permet pas de baisser l'escalier; il faudra donc grimper sur le pont par les *steps*, des marches larges seulement de quelques pouces appliquées aux flancs du bâtiment. L'*Espiègle* et la baleinière exécutent une sorte de chassé-croisé en sens vertical. « Attendez, me dit-on, que notre bateau descende et que le vaisseau monte avec la vague, choisissez le moment où il sera possible de sauter sur une des marches de l'*Espiègle* en saisissant en même temps la corde qu'on vous tendra, et montez aussi vite que possible pour n'être pas écrasé par l'embarcation pendant son mouvement ascensionnel. » On le voit, c'est bien compliqué. S'il était permis de comparer les petites choses aux grandes, je dirais qu'il y a de l'analogie entre ma situation et celle de l'homme au trapèze qui, après avoir fortement ébranlé son reck, le quitte et s'élance

à travers l'espace vers l'autre côté du cirque, où il s'accroche à une corde ou à un autre trapèze, ou aux jambes d'une jeune artiste suspendue en l'air on ne sait comment. Grand Dieu! quelle aventure et quel anachronisme! Mais n'ai-je pas vu la célèbre Mlle Saqui, l'étoile de haute acrobatie sous le Consulat et sous le premier Empire — ne l'ai-je pas vue, l'an de grâce 1850, danser sur la corde à Alger, sur la grande place transformée pour la circonstance en café chantant? Elle avait alors soixante-douze ans. Pauvre vieille! Vêtue d'un costume de pierrette orné de falbalas d'un rose fané comme ses joues, elle exécutait ses pas timidement au milieu de l'indifférence et des rires du public. Quelle piteuse figure! Mais en ce moment je la juge tout autrement. Elle me paraît même entourée de l'auréole de l'héroïsme. Et, après tout, si elle ne sautait pas pour la gloire, elle sautait pour vivre. Je sauterai pour la même raison. Et, chose curieuse, ce souvenir d'Alger ranime mon courage. C'est que rien ne relève l'âme comme les grands exemples des temps passés. Deux fois j'ai manqué le moment propice. Cette fois-ci, décidément, je sauterai. D'ailleurs, deux robustes anges gardiens, déguisés en matelots et accrochés miraculeusement, comme il convient à des anges, aux flancs de l'*Espiègle*, me tendent les bras. De

plus, le bon capitaine, posté dans la coupée, tient à la main le bout d'une corde à laquelle on m'a attaché. C'est la dernière ressource. Le bateau descend, le vaisseau remonte. C'est ce qu'il me faut. Sautons ! A ce moment suprême, j'aperçois, derrière le capitaine, une tête qui offre l'image de la terreur : les cheveux dressés sur l'occiput, les yeux écarquillés, la bouche béante. C'est à peine si je reconnais mon fidèle valet de chambre que j'ai laissé à bord. La consternation, l'angoisse, le chagrin se peignent sur cette honnête physionomie, mais non sans un mélange de satisfaction intime. Quelle chance de ne pas être à la place du maître !

II

FIJI

Du 28 mai au 16 juin.

Suva. — Mbao. — Takumbau. — La princesse Andiquilla. — Levuka. — Loma-Loma. — Situation avant et après l'annexion.

En mer. — Depuis deux jours le ciel et la mer ont changé d'aspect. L'air est devenu tiède et humide. Quelques ondées passagères n'apportent aucune fraîcheur. Les vents alizés, en poussant doucement l'*Espiègle*, caressent, assoupissent, énervent les voyageurs. Les luttes des éléments, toujours courroucés dans les latitudes plus élevées de l'hémisphère austral, le cauchemar de la barre de l'île de Norfolk sont oubliés au premier sourire, au sourire traître des tropiques.

Le 2 juin au matin, le bâtiment côtoie l'île haute[1] de Kandavu, la plus méridionale du

1. De 2700 pieds au-dessus de la mer.

groupe des Fiji. Un rideau de nuages l'avait dérobée à notre vue. Soudainement elle montre ses flancs abrupts, tout couverts de verdure, verdure éclatante des gazons et des yams, verdure sombre de la forêt. Au milieu du jour, Kandavu a disparu derrière nous. Dans l'après-midi, la grande île de Viti-Levu est en vue. A sept heures du soir, s'orientant des deux petits phares que le gouvernement a fait ériger, l'un sur la plage, l'autre sur la montagne, tous deux dans l'axe du chenal étroit ouvert entre des récifs de corail, l'*Espiègle* a pénétré dans la lagune. A huit heures il a jeté l'ancre à quelques brasses de Suva, la nouvelle capitale de la nouvelle colonie anglaise de Fiji.

Suva, 3 au 8 juin. — Avec les Nouvelles-Hébrides, avec les îles Salomon, avec la Nouvelle-Bretagne et d'autres groupes, connus sous le nom général de Mélanésie, ou archipel *noir*, à cause de la couleur des habitants, qui semblent être une race éthiopienne, les îles Fiji étaient la terre classique des anthropophages. Des missionnaires méthodistes ont mis fin au cannibalisme, complètement selon les uns, jusqu'à un certain point seulement selon d'autres; au dire

de ces derniers, la coutume a disparu complètement dans les localités où la matière première fait défaut, incomplètement là où l'on peut encore se la procurer. Ce qui alimentait principalement les marchés de chair humaine, c'était la guerre, alors en permanence, entre les quatorze tribus de ces îles. Depuis l'annexion à la couronne d'Angleterre la paix n'a été troublée qu'une seule fois; c'est l'année dernière, dans la partie montagneuse de Viti-Levu. On raconte que, pendant ce court épisode, sur le théâtre des hostilités, les vainqueurs auraient dévoré, comme par le passé, les prisonniers et les corps des ennemis tombés dans les combats. Un jeune officier anglais, à la tête d'une poignée de soldats fijiens, pénétra dans les montagnes et y rétablit l'ordre. A mon avis, ceux-là approchent le plus de la vérité qui affirment qu'à part quelques cas isolés dans l'intérieur, le cannibalisme, encore fort répandu dans les Nouvelles-Hébrides et en général dans la plus grande partie de la Mélanésie, s'éteint graduellement dans d'autres îles et n'existe plus dans l'archipel fijien. Les missionnaires méthodistes expliquent ce fait, qui semble incontestable, par l'intervention de la grâce divine et par l'effet de leur prédication. Les hauts fonctionnaires anglais, les officiers de la station navale de l'Australie, qui montrent leur

pavillon tous les ans dans ces parages, l'attribuent principalement au contact du sauvage avec l'homme civilisé, à la *pax britannica*, résultat de l'annexion, aux changements graduels survenus dans les mœurs des indigènes, enfin à l'action du temps, à l'entrée en scène de générations nouvelles qui ne connaissent le cannibalisme que par tradition et ne l'ont jamais pratiqué.

C'est en 1835 que des missionnaires méthodistes arrivèrent dans la Nouvelle-Zélande, d'où ils se rendirent aux îles de l'Amitié, plus connues sous le nom de Tonga. Ils y opérèrent la conversion du chef suprême de cet archipel. D'après le principe *cujus regio, illius religio*, le roi George fit baptiser ses sujets. Le gouvernement anglais reconnut son titre de roi, conclut (1879) un traité d'amitié[1] avec lui et établit un consulat dans sa capitale. Sur l'initiative et sous la direction des missionnaires, George Ier octroya à ses peuples une constitution libérale et un parlement, et il eut la bonne fortune de trouver un homme capable de gouverner son royaume : le révérend Baker, un des missionnaires. Le roi George, qui a quatre-

1. L'Allemagne aussi a conclu un traité avec le roi de Tonga.

vingt-douze ans, règne, tandis que le missionnaire et premier ministre Baker gouverne toujours à Tonga, et cet archipel a atteint un degré de prospérité et de civilisation relatives qu'on ne rencontre dans aucun autre groupe indépendant de l'Océanie.

Dès 1835 deux missionnaires wesleyens, hardis pionniers de la civilisation, avaient pénétré aux Fiji. Ils y trouvèrent un état de choses affreux. Les guerres, les massacres, les festins de chair humaine y étaient à l'ordre du jour. Mais ils y trouvèrent aussi une certaine organisation, une sorte de droit coutumier, quatorze roitelets, des hommes d'État, des politiciens et des gens dont le métier était de colporter de tribu en tribu les nouvelles du jour. Otez la couleur locale et vous verrez les passions, les intrigues, les aspirations, quelques-unes des vertus et beaucoup des vices (pas tous) des sociétés policées. En Europe, un ministre disgracié passait naguère de sa résidence officielle à son palais en ville ou à son château à la campagne ; aujourd'hui, sous le régime parlementaire, il passe d'une banquette à une autre. Ici on l'abattait autrefois d'un coup de massue et on le mangeait. La différence du procédé est notable. Mais si l'on examine les moyens employés pour amener sa chute, on découvre une grande analogie. Ces sauvages

sont très rusés, très dissimulés et passés maîtres dans l'art de mentir. Ceux des politiciens du Vieux Monde qui suivent les sombres voies de l'intrigue trouveraient ici matière à s'instruire.

Parmi les grands chefs de l'archipel fijien, Takumbau[1] occupait le premier rang, grâce à son intelligence, à son énergie et à l'étendue de ses territoires. Pour plus de sûreté, il résidait de sa personne dans la petite île de Mboa. Il parvint même à se faire proclamer roi de Fiji par un certain nombre de grands chefs. Mais une tentative qu'il fit pour subjuguer les autres tribus devint la cause de sa ruine. Dès l'âge de six ans il avait fait ses premières armes en tuant à coups de massue un prisonnier de guerre. A son avènement (1852) il commit un acte atroce pour se conformer, il est vrai, aux dispositions testamentaires de son père. Il fit étrangler en sa présence, en mettant lui-même la main à l'œuvre, les cinq veuves du roi défunt et, parmi elles, sa propre mère. Pendant la première partie de son règne ce fut un abominable tyran. On raconte que le maréchal Narvaez, en mourant, répondit à son confesseur, qui l'exhortait à pardonner à ses ennemis : « Je n'en ai pas :

1. D'après l'orthographe inventée par les missionnaires, *Cakobau*, qui ne répond pas au son du mot.

je les ai fait fusiller tous ». Takumbau mangeait ses ennemis. Même après sa conversion il lui arriva parfois, dans des moments d'abandon, de raconter avec complaisance qu'il avait consommé vingt mille langues, toutes provenant d'ennemis tués pendant ou après la bataille. Il trouvait que la chair des blancs ressemblait au fruit mûr du bananier. Mais, à la fin, l'heure de la grâce sonna pour lui. Les missionnaires avaient vainement tâché de le convertir. Ce fut le roi de Tonga qui accomplit cette œuvre. Takumbau, menacé par une formidable coalition de chefs fijiens, avait appelé à son secours George Ier. Celui-ci arriva à la tête d'une force imposante, délivra son ami, alors assiégé dans l'île de Mbao, rétablit son autorité et lui enjoignit d'embrasser la foi des blancs. Les autres chefs suivirent son exemple. C'est de cette façon que la religion chrétienne a été introduite dans l'archipel (1857). La seconde partie du règne de Takumbau fut, en ce qui le concerne personnellement, une alternative de hauts et de bas; en ce qui concerne le pays, une ère de progrès, en ce sens que les mœurs des habitants allaient s'adoucissant et que le cannibalisme disparaissait graduellement. C'était, comme on l'a vu, en grande partie le mérite des missionnaires, devenus des personnages fort influents en matière de politique, et grâce au

consulat anglais, récemment établi à Levuka. Mais les guerres continuaient et le prestige du roi pâlissait. Suivant alors les conseils de ses amis blancs, il tâcha de conjurer les dangers qui l'entouraient en dotant ses sujets d'une constitution semblable à celle que les missionnaires américains ont introduite aux îles Sandwich. Mais il paraît que les bons Fijiens n'étaient pas encore mûrs pour ces bienfaits. La situation du roi empirait de plus en plus et devenait, à la fin, décidément intenable. Une seule issue lui restait : céder son royaume à la couronne d'Angleterre (1874). Dans les dernières années de son règne il avait pour principaux conseillers sa fille, la princesse Andiquilla, et un résident anglais. M. Thurston avait quitté l'Angleterre fort jeune, et s'était, comme tant d'autres, rendu en Australie pour chercher fortune. Il avait ensuite navigué dans les mers de l'Océanie et acquis, chose fort rare à cette époque, une parfaite connaissance des langues et des mœurs des insulaires. Lorsqu'un consulat anglais fut établi pour ces îles, le gouvernement l'y attacha comme chancelier, et le nomma bientôt après consul. Devenu plus tard premier ministre de Takumbau, il lui servait d'intermédiaire avec Sir Hercules Robinson, le haut commissaire britannique, lors des négociations qui aboutirent à l'annexion.

Aujourd'hui il occupe le poste élevé de secrétaire colonial pour les Fiji.

Depuis son abdication jusqu'à sa mort, en 1882, Takumbau, vivant retiré au sein de sa nombreuse famille, dans son ancienne capitale de Mbao, entretenait les meilleurs rapports avec les autorités anglaises et leur faisait même quelquefois parvenir d'utiles conseils. Le roi tyran et parricide, l'ancien anthropophage a emporté dans la tombe les regrets de ses tribus et la considération sympathique des nouveaux maîtres de son royaume.

A peu de distance de l'*Espiègle* se dessinent les gracieux contours du *Dart*, yacht de la marine de guerre, capitaine Moor. Depuis cinq ans cet officier est occupé à lever des cartes marines dans cette partie du Pacifique. Quelques grands voiliers anglais et allemands sont à l'ancre dans le port, ou plutôt dans la lagune, vaste nappe d'eau séparée de l'océan par des récifs de corail qui sont à la fois le boulevard naturel des terres et l'épouvantail du navigateur. Cette muraille, construite par des insectes microscopiques, dépasse rarement le niveau de la mer; elle s'impose à la vue par la ligne blanche des

brisants, à l'oreille par le bruit sourd du ressac, cette musique incessante qui varie de mesure et change de gamme selon la disposition des éléments. Au delà de la ceinture blanche, au sud-ouest, une île aux contours effilés. Par le beau temps, quand le vent souffle de l'est, c'est à peine si on la devine. Quand l'atmosphère est humide, vous la touchez de la main.

Devant vous la ville de Suva, de récente création. Les maisons, toutes neuves, en bois, avec des toitures de fer plissé, s'adossent à de basses collines revêtues d'une épaisse végétation tropicale. Seulement la tige élégante et l'éventail du cocotier y font défaut, ou n'apparaissent que rarement. A l'est, sur une hauteur, et isolées de toute habitation, se détachent sur le ciel les basses constructions de l'hôtel du gouverneur. L'ensemble du paysage vous produit l'effet d'une idylle. Rien de saisissant, rien qui parle à l'imagination, rien même qui soit pittoresque, mais tout est paisible, gracieux, étrange, tout porte à la rêverie sinon au sommeil. Mais tournez les regards vers l'ouest, et vous découvrez tout un dédale de dômes et de crêtes qui, malgré leur peu d'élévation[1], comme contraste avec les coteaux bas qui sont devant vous, rappellent les

1. De 500 à 3000 pieds.

chaînes des Alpes, des Pyrénées, du Caucase. Un pic d'une forme bizarre est intitulé par les marins le *Pouce*. Le nom n'est pas poétique, mais il rend bien l'idée de la chose. C'est la terre inhospitalière et inaccessible qui montre le poing aux navigateurs. Quand le ciel, comme à l'heure où j'écris, est chargé de gros nuages et l'air transparent, ce panorama alpestre se présente comme un immense *graffito*, selon la distance, gris sur gris, noir sur noir. Par un temps serein et avec le vent d'est, ce sont des nuages bleu clair vus à travers un prisme. L'ensemble du dessin fantastique et du coloris magique retient l'œil, excite la curiosité, vous fascine, vous enlève insensiblement aux réalités de la vie, déroule devant vous les horizons nouveaux d'un monde idéal.

Tous les jours, le matin et le soir, le capitaine Bridge et moi, nous allons à terre. L'*Espiègle* est et sera notre hôtel pendant tout le voyage. Nous avions espéré faire ici des provisions fraîches, et plus d'une fois nous nous sommes amusés à composer des menus exquis et à savourer d'avance les excellents dîners que nous devrions aux marchés de cette capitale.

Cruelle déception! les indigènes vivent de yam (patate sucrée) et de bananes; les résidents européens, de ce qu'ils peuvent se procurer, et c'est à peine s'ils arrivent à pourvoir à leurs besoins. C'est donc avec difficulté que le chef du capitaine a pu se procurer quelques poulets et quelques œufs. Cependant en mer, comme à l'ancre, dans les repas qu'il fournit, il sait toujours atteindre aux limites du possible et combler par l'art les lacunes de la nature.

L'année dernière, la petite ville se composait de quelques cabanes, aujourd'hui elle possède une ou deux églises, de belles maisons, des écoles et plusieurs hôtels qui ont fort bon air. Je préfère cet assemblage d'habitations à la physionomie plus prétentieuse des villes naissantes de l'Australie. Suva brille par la modestie. Ses rues ne sont ni larges ni droites, mais elles sont flanquées de trottoirs en bois, et dans les magasins on trouve accumulés tous les produits de l'industrie européenne. Il n'y a que les vivres qu'il soit difficile de se procurer. Nous entrons dans quelques boutiques tenues par des Australiens. C'est principalement avec de l'argent fourni par Sydney qu'on fait les affaires. Mais Melbourne tient le haut du pavé. Melbourne fournit les hommes, l'esprit d'entreprise, le *go ahead*. J'ai rencontré aussi plusieurs Allemands. Ici, comme

dans toutes les parties du globe où ils s'établissent, ils prospèrent. On vante leur activité, leur intelligence, leur esprit d'économie et leur sobriété. Pas de luxe et pas d'excès d'aucun genre.

Pendant que les blancs travaillent dans leurs comptoirs ou dans leurs boutiques, les indigènes, hommes et femmes, flânent dans les rues, bavardent et rient à gorge déployée. Le Fijien est ordinairement de taille moyenne ; il a les épaules carrées, le buste et les membres fortement constitués. Ses traits manquent de régularité, et les lèvres charnues de sa grosse bouche armée de longues dents effilées vous rappellent vaguement l'anthropophage émérite. Et cependant il a l'air ouvert, gai et bon enfant. Selon la proportion de sang polynésien qui coule dans ses veines, son teint varie du noir au brun bourbeux ou à la couleur d'olive. Dans ce dernier cas il est fils ou petit-fils de Tongien. Ce qui frappe surtout le nouveau débarqué, c'est la coiffure des hommes. Ils peignent en blanc avec de la chaux de corail leur riche chevelure qui est noire et crépue. Au moyen d'ablutions, la chaux disparaît après quelques jours, et les cheveux produisent alors l'effet d'être ciselés dans du bronze d'un clair jaunâtre. Le premier aspect de ces sauvages ne vous prévient pas en leur faveur ; mais peut-être faut-il s'habituer à les

voir. Le fait est que les résidents les trouvent beaux. Il paraît que le Fijien gagne à être regardé. Il gagne aussi, me dit-on, à être connu. Il est bon, intelligent et, sans être obséquieux, naturellement poli. Sa toilette est des plus simples : un pagne en coton ou en écorce d'arbre autour des reins, une fleur dans les cheveux. Les femmes, dont quelques-unes m'ont paru jolies, portent ou la chemise longue que les missionnaires leur ont octroyée, ou bien une jupe et sur les épaules une sorte de *pinafore* ou tablier qui couvre le sein et le dos.

Nous pouvons les comparer avec les travailleurs importés par des planteurs européens des îles Salomon, des Nouvelles-Hébrides, de la Nouvelle-Bretagne et autres groupes de la Mélanésie, tous plus ou moins anthropophages soumis ici à un régime d'abstinence, à une sorte de carême prolongé pendant la durée de leur engagement. J'ai de la peine à les distinguer des Fijiens, mais le capitaine Bridge, qui a beaucoup navigué dans les mers de la Mélanésie, devine facilement d'où ils viennent.

Nous avons quitté la ville pour gagner les hauteurs, d'où l'on jouit d'une belle vue et de la brise de la mer. Ces terrains passent pour particulièrement salubres et on les paye des prix exorbitants. Les riches boutiquiers, dédaignant de

demeurer au-dessus de leurs magasins, y ont bâti de petites villas entourées de jardins très bien tenus. La dernière de ces habitations touche à la forêt, à la solitude, au monde sauvage.

Un chemin qui longe la mer mène au Government-house, situé à un mille de distance à l'est de la ville. Arrivés près d'une petite jetée, l'embarcadère du gouverneur, nous tournons à gauche et nous pénétrons par un guichet dans un jardin planté d'arbres. Dans quelques années ce sera un parc magnifique. Ni portier, ni planton; la porte grande ouverte. Quel témoignage de sécurité! Un chemin sablonneux remonte doucement vers un groupe de maisons en bois, reliées par des galeries couvertes. Pas de luxe, pas de prétentions à l'architecture, mais une construction adaptée au climat chaud et humide, avec des appartements bien meublés et surtout bien ventilés. Les maisons de ce genre se fabriquent à Auckland (Nouvelle-Zélande) et sont expédiées au Queensland, et, depuis quelques années, à la Nouvelle-Calédonie et aux Fiji. J'ai à regretter l'absence du gouverneur, Sir Williams de Voeux. Nous sommes reçus par son remplaçant intérimaire, M. Thurston, autrefois, comme on l'a vu, l'ami de Takumbau, aujourd'hui secrétaire colonial. De la véranda le regard se perd dans un chaos lumineux. Les terres, la mer, le

ciel se confondent. Je m'apprête à risquer un croquis. Des nuées de mouches et de bourdons m'empêchent de tenter l'impossible.

A peu de distance du palais se trouvent les baraques occupées par un petit détachement de troupes indigènes. En partant, nous passons devant une sentinelle. C'est un homme superbe. Son uniforme consiste en un pagne qui enveloppe sa taille et descend à mi-cuisse. Il présente les armes et nous lance en dessous des regards d'anthropophage.

Le cannibalisme revient souvent dans les causeries des Européens. On se demande s'il a réellement disparu ici, et les réponses à cette question varient beaucoup. Sur ce sujet on peut diviser les blancs en deux catégories : les uns adorent le Fijien, les autres l'exècrent. Il y a des enthousiastes qui ne peuvent se persuader que leurs chers noirs se soient jamais dévorés les uns les autres. Ceux-là déclarent hardiment que le cannibalisme n'a jamais existé, que c'est un mythe. Les autres répondent que, si la pratique a disparu, la disposition subsiste toujours, et ils allèguent des faits à l'appui de leur assertion. Ainsi, par exemple, dernièrement, un mis-

sionnaire se rendait avec ses élèves, des indigènes, à bord d'un bâtiment de guerre. Pendant le court trajet, les enfants aperçoivent un gros poisson qui en avale un autre plus petit. Et l'un des élèves de dire : « Si les poissons mangent des poissons, et les insectes des insectes, pourquoi serait-il défendu à l'homme de manger son semblable ? »

On sait combien, par suite du manque de cartes et d'éclairage, la navigation est périlleuse dans cette partie du Pacifique, toute sillonnée de récifs et de bancs de corail. De là les nombreux naufrages, les privations, les misères, les scènes terribles dont les récits atroces nous affligent de temps à autre. Les circonstances où les survivants ont sauvé leur vie en dévorant la chair de leurs compagnons d'infortune se reproduisent plus souvent qu'on ne pense[1]. Plus d'un, parmi les écumeurs de mer qui flânent sur la plage ou remplissent les guinguettes et tripots de Suva, de Levuka, d'Apia, a tâté de cette nourriture. Et l'on m'assure que ces hommes éprouvent de temps à autre, quelques-uns périodiquement, un vif désir de revenir à la charge. Si l'homme, m'a dit

1. Tout le monde connaît les horreurs de l'expédition polaire du capitaine Greely et du voyage de la *Mignonnette*. Les deux faits appartiennent à la présente année.

quelqu'un, est l'animal le plus parfait de la création, sa chair doit être la plus savoureuse.

Cet après-midi, en nous rendant à terre, nous entendîmes un bruit singulier tout près de notre embarcation. C'était un requin long d'environ six pieds, qui s'était lancé en l'air verticalement. De la pointe de sa queue à la surface de l'eau il y avait une distance égale à sa longueur. Un petit poisson, l'ennemi intime du requin, se détachait de ses flancs. C'est évidemment pour s'en défaire que le squale, dans un accès de rage, a accompli ce saut extraordinaire. Mon capitaine, qui depuis son enfance navigue sur toutes les mers du globe, n'a jamais rien vu de semblable. « Gardons-nous, dis-je, d'en souffler mot à nos amis d'Europe. Ils diraient : A beau mentir qui vient de loin. »

M. Thurston est venu déjeuner à bord. Dans sa sphère c'est un homme hors ligne. Il connaît la Polynésie comme personne. Cela s'explique, il y passe sa vie. Mais, par la lecture, il connaît et juge l'Europe comme s'il ne l'avait jamais

quittée. Il reçoit journaux, revues, publications nouvelles et, quoique accablé de travail, il trouve encore le temps de lire.

Le soleil est voilé. C'est le moment des promenades. Vite à terre! Nous nous dirigeons vers le hameau des indigènes, qui a remplacé leur ancien village, transformé en capitale de la colonie. Le sentier qui y mène longe d'un côté la lagune, de l'autre de petits étangs qui reflètent la forêt. Quelle solitude à deux pas de Suva! Chemin faisant, une jeune femme passa près de nous. D'un petit paquet, suspendu sur ses épaules, sortait un pied d'enfant. Curieux comme des voyageurs, nous lui demandâmes à voir son baby. Pour nous satisfaire, elle crut devoir se débarrasser d'une partie de ses vêtements, et elle le fit si vite que nous ne pûmes l'en empêcher. Évidemment elle ne croyait rien faire d'inconvenant. En Océanie les idées sur la décence diffèrent des nôtres. Une femme honnête ne se sépare jamais de son pagne, mais elle n'a aucun scrupule à montrer le reste de sa personne.

Il y a dîner au carré de messieurs les officiers de l'*Espiègle*. Tout le monde est vêtu de blanc de pied en cap. A Levuka et Suva, dans les maisons européennes, la toilette du soir se compose d'une chemise blanche et d'un pantalon de même couleur. La taille est prise dans un *kumdrum* bleu ou cramoisi, la ceinture des Anglo-Indiens. C'est élégant et adapté au climat.

Nous voilà en route pour l'île de Mbao, l'ancienne résidence du roi Takumbau. La distance n'est que de trente-cinq milles.

A neuf heures du matin, le petit vapeur du gouverneur, que M. Thurston a mis à notre disposition, quitte son mouillage et franchit l'étroit chenal qui sépare des îles de corail de Mikalavo et de Mokalavo, toutes deux à fleur d'eau, et couvertes de buissons d'où sortent les tiges de quelques cocotiers; puis, continuant dans l'intérieur de la lagune qui est comme une glace, notre coquille de noix gagne la haute mer. Nous passons près d'un grand steamer naufragé. Il s'est perdu, il y a quelques jours, sur un banc de corail. Ce bâtiment venait de Calcutta avec une quantité considérable de koulis, engagés par des planteurs de Suva. Le capitaine, les officiers,

l'équipage, tous ivres au moment de la catastrophe, furent sauvés. Pas un des pauvres Hindous n'échappa à la mort. Quel sinistre spectacle que celui d'un beau et grand bâtiment couché sur le flanc, engagé dans les récifs, ballotté par la houle! Les marins les plus habitués aux vicissitudes de la mer se sentent émus. C'est ainsi que le voyageur du désert s'attriste à l'aspect des carcasses de chameaux échelonnées le long de son chemin. Le plus brave ne peut s'empêcher de faire un retour sur lui-même. Mais la fraîcheur de la brise, le roulis, le beau soleil chassent bientôt les lugubres préoccupations. Déjà, au nord, la haute île d'Ovalao est en vue. A notre gauche, à fort peu de distance, les terres basses et sablonneuses de Viti-Levu. Devant nous, plusieurs petites îles. Une d'elles est Mbao. Toute couverte de végétation, elle ne s'élève que de quatre-vingts pieds au-dessus de la mer, et sa circonférence ne dépasse guère trois ou quatre milles. A travers le feuillage on entrevoit à peine les toits de l'église méthodiste et du mausolée du roi; sur le sommet de la colline, les maisonnettes des missionnaires; le long de la plage, quelques cabanes de sauvages.

A trois heures, notre vapeur jette l'ancre au milieu d'un groupe de canots indigènes et de quelques yachts construits à Auckland pour les

princes et roitelets, qui commencent à préférer les chaloupes européennes au tronc d'arbre creux traditionnel. Ces bateaux ont amené des chefs de tribu venus pour saluer le *roko* de Mbao, fils de Takumbau, à l'occasion de son retour du conseil national. La grande rue est déserte, mais, guidés par le son lointain du tam-tam, nous débouchons sur une place où la population tout entière semble s'être donné rendez-vous. C'est un *méki*, une danse solennelle exécutée par les grandes dames de la tribu. Nous trouvons le héros de la fête avec ses frères et cousins assis sur ses jambes devant la porte d'une cabane. C'est un homme encore jeune ; physionomie ordinaire, teint brun mat. Rien qui le distingue de ses compagnons, si ce n'est qu'il porte une chemise, tandis que ses amis se contentent du pagne. Après avoir échangé des poignées de main avec ce personnage, nous passons outre et prenons place derrière les spectateurs.

Je m'imagine être au grand Opéra de Paris, dans une première de face. Les fauteuils d'orchestre et le parterre sont occupés par les notables de l'archipel. Accroupis sur le gazon, mêlés sans distinction de rang à leurs suivants et sous-ordres, ils semblent absorbés dans la contemplation du spectacle. Nous ne voyons que des dos, quelques centaines d'épaules bronzées

ou noires, ruisselantes d'huile de coco. A notre arrivée, ces messieurs ont daigné se retourner un instant pour jeter un regard sur les intrus, laissant ainsi entrevoir leurs visages embellis pour l'occasion de plaques blanches ou rouges ou noires. Ils ont le haut du corps nu, la taille prise dans une ceinture de calicot de couleurs voyantes, ou d'une étoffe faite de l'écorce d'un arbre, que quelques-uns remplacent par des fibres noires d'une certaine racine. Leur chevelure jaune est parée de fleurs ou de plumes. Quelques jeunes élégants portent des agrafes noires et, autour du cou ou en bandoulière, des guirlandes de fleurs. La tenue pleine de dignité des rokos, les manières polies mais non obséquieuses de leur suite, donnent à la compagnie un caractère de noblesse et font oublier que c'est une assemblée de sauvages.

En Europe, ce serait une représentation de *gala*, avec cette différence qu'ici le corps de ballet se compose, à peu d'exceptions près, de dames de qualité. Un profond silence règne dans ce parterre de roitelets médiatisés, de chefs de tribu transformés en préfets, de courtisans auxquels la clef de chambellan siérait à merveille, si l'on pouvait l'attacher à leur peau lisse et saturée d'huile. De temps à autre les *maliès* partent de leurs rangs, et, chose digne d'être

citée, ces *bravos* éclatent toujours à des moments où les habitués de l'Opéra, les fins connaisseurs en l'art de Terpsichore, prodigueraient leurs applaudissements.

Au fond, derrière les danseuses, il y a le décor : une toile verte, ou plutôt un gazon touffu, émaillé de beaux arbres, jeté sur la pente rapide d'un mamelon, dont le sommet porte les maisons, d'ici invisibles, de la mission. Un chemin excessivement raide, moitié sentier, moitié escalier, y mène. Au pied de cette hauteur, derrière les danseuses, une demi-douzaine d'Européens occupent une estrade qu'une marquise protège contre le soleil. Ce sont les missionnaires et leurs femmes. L'église, une sorte de grange percée d'ouvertures ogivales à droite, des maisons d'indigènes à gauche, forment coulisses; l'herbe du gazon est le tapis étendu sur la scène; le ciel, nacre de perles, tient lieu de voûte; et le soleil qui descend vers l'horizon remplace le lustre et la lumière électrique.

Les ballerines, au nombre de cinquante, face au public et rangées sur une seule ligne, dansent en s'accompagnant d'un chant monotone. Leurs mouvements se règlent sur le bruit de baguettes agitées par quelques hommes qui forment l'orchestre. Au fait, ce n'est pas une

danse, c'est une série de poses qui varient sans cesse, et rien n'égale la précision d'automate avec laquelle ces dames passent d'une attitude à une autre. Elles avancent et reculent d'un ou de deux pas, s'inclinent, se redressent, tournent à droite, tournent à gauche, élèvent leurs bras vers le ciel, les étendent horizontalement, les ramènent sur la poitrine. Les gestes sont toujours convenables, jamais grotesques, souvent gracieux, les poses pleines de dignité et parfois vraiment classiques : ce sont des tableaux vivants copiés sur un vase étrusque ou un marbre du Parthénon. Dans ces moments, les *maliès* éclatent de toutes parts.

Les nobles danseuses portaient la chemise réglementaire qui descend à mi-jambes et, par-dessus, leur ancien costume : un morceau de calicot aux couleurs criardes autour de la taille, et, attachés à la ceinture et autour du cou, des festons de fleurs, de feuilles et de fibres de racine. Leurs cheveux ruisselants d'huile de coco étaient arrangés avec un soin particulier et ornés de grosses fleurs jaunes et rouges. Une femme d'un certain âge, placée au milieu de la ligne, attirait mon attention par sa haute taille, par l'exubérance de ses formes, par son air imposant et par l'expression agréable et spirituelle de sa physionomie. C'était la princesse Andiquilla, la

fille, la confidente et la conseillère du défunt roi. J'apprends que c'est une femme politique, qui a de l'esprit, du bon sens et qui est fort populaire parmi les Fijiens. Quelques autres femmes, jeunes celles-là, se faisaient remarquer par l'élégance de leurs mouvements. N'eussent été les nez larges et épatés et les lèvres charnues, je dirais que c'étaient de fort jolies personnes.

La danse finie, toutes ces nobles ballerines se dépouillèrent de leurs fleurs et de leurs jupons, les jetèrent par terre et se retirèrent. Un maître de cérémonies, qui avait la barbe blanche et un air vénérable, se leva pour annoncer aux hommes, toujours accroupis sur le gazon, que les dames offraient ces cadeaux aux nobles hôtes du roko, réunis à cette fête. Ceux-ci répondirent par une sorte de grognement : c'est leur manière de remercier.

Vint le tour des hommes. Une cinquantaine de jeunes gens s'élancèrent sur la scène. Les uns formaient un groupe compact, que les autres entouraient d'un cercle mouvant. Tous chantaient, poussaient des cris, gesticulaient avec véhémence. Chaque ronde finissait par des battements de mains, une génuflexion et cette miraculeuse contorsion du dos qui ferait l'envie des clowns de nos cirques.

La fête se termina par un repas sur l'herbe,

fourni par le roko de Mbao. Des poissons frits, des patates sucrées (yams) furent servis dans des paniers ou sur de grandes feuilles de *taro*.

Le chef de la mission, le révérend Langham, offrit de nous introduire chez la princesse Andiquilla. Nous traversâmes la capitale tantôt en suivant des sentiers étroits, tantôt en passant d'enclos en enclos à l'aide de marches grossières pratiquées dans les haies. Au centre de chaque enceinte, qui sert de pâturage à quelques cochons, se trouve la cabane. La lourde toiture en chaume recouverte de feuilles sèches repose sur des chevrons qui s'appuient, au centre, sur deux ou trois gros troncs d'arbres équarris et, à la circonférence, sur des poteaux dont les interstices sont remplis par un tissu de roseaux et de feuilles. C'est le mur d'enceinte. Pas de cheminée et pas de compartiments dans l'intérieur, qui forme une seule grande pièce. L'ameublement est des plus simples : quelques nattes, une lampe à pétrole (on en a introduit un grand nombre dans les dernières années), et rien qui ressemble à des lits, à des chaises ou à des tables. Les provisions de bouche et les objets de toilette sont suspendus dans les combles.

Dans les rues, si l'on peut ici parler de rues, un gazon frais et touffu tient lieu de pavé, et à chaque instant on passe du soleil à l'ombre

d'arbres séculaires : des mangroviers, des banyans, l'arbre à pain aux feuilles incisées, le gracieux *ti*, l'arbre de la fougère, quelques cocotiers et d'autres que j'ai le plaisir de connaître de vue, mais dont, hélas! j'ignore les noms. Souvent les passants sont obligés de se frayer passage à travers des bouquets de broussailles aux feuilles multicolores et veloutées avec une coquette parure de fleurs écarlates, rose thé, lilas, bleu de ciel. Notre cicérone s'arrête devant deux grosses pierres placées verticalement à côté l'une de l'autre. Un immense banyan courbé par l'âge étend au-dessus d'elles ses branches tourmentées. Derrière, un tronc d'arbre calciné et le rideau vert formé par une petite colline à pic toute tapissée d'herbes et de feuillage. Quelle scène bucolique, quel coin délicieux, bien fait pour inviter aux douces rêveries! Ce fut cependant contre ces deux pierres que l'on brisait les crânes des malheureuses victimes destinées à être servies en pâture dans les festins officiels du vénérable Takumbau. Deux hommes saisissaient le malheureux, chacun tenant l'un de ses bras et l'une de ses jambes. On mettait le corps en branle et l'on finissait par le lancer, la tête en avant, contre les blocs. Cet endroit si poétique était le grand abattoir d'hommes. Pour cette raison on appelait autrefois cette partie de la

ville et on l'appelle encore aujourd'hui le quartier de la boucherie.

Le palais ou plutôt la cabane de la princesse Andiquilla ne se distingue des huttes du commun des mortels que par un peu plus d'élévation et par le coquillage blanc dont est orné le bout du gros chevron qui avance dans la rue : c'est le privilège des princes et des princesses du sang. A notre arrivée, quelques servantes étaient occupées, probablement en notre honneur, à épousseter fort à la hâte les nattes qui couvraient le sol. Nous trouvâmes la princesse accroupie, les genoux aux dents, le dos appuyé contre un des piliers du centre. Elle était en conversation familière avec un vieux *bouli* et, sans se déranger, nous prodigua les poignées de main, accompagnées de force gros rires. Mais, quoique vêtue seulement de sa tunique bleue, et malgré le négligé de sa toilette et de sa tenue, elle avait grand air. N'était sa corpulence hors ligne, on la dirait encore belle femme. Son regard vif et pénétrant m'a surtout frappé. Elle est veuve et mère de quelques enfants en bas âge. Je lui dis que, sans l'avoir jamais vue auparavant, je l'avais reconnue pendant la danse à son air distingué. Ce compliment sembla lui faire grand plaisir, et elle se le fit répéter plusieurs fois par M. Langham, qui voulait bien nous servir d'in-

terprète. A la fin de la visite, elle envoya son fils, un joli garçon de dix ans, dans les combles pour apporter de grosses oranges, qu'elle nous jeta au milieu d'un nouveau paroxysme de rires. Évidemment elle nous trouvait bien amusants ou bien ridicules. Dans les intervalles de la conversation, elle jasait avec le bouli, qui n'accorda pas la moindre attention aux étrangers.

Le palais du roi est une cabane un peu plus spacieuse que les autres. Depuis sa mort elle est et doit rester inoccupée. Pour enlever le corps de Sa Majesté, il fallut pratiquer dans le mur du palais une brèche, qu'on ne bouchera jamais. Un grand chef mort ne s'en va pas par la porte. L'étiquette le défend. Le mausolée n'offre rien de particulier.

Le soleil baissait lorsque, revenant sur nos pas et traversant la place où la danse avait eu lieu, nous atteignîmes par un chemin très raide les maisonnettes des missionnaires. Elles occupent le point culminant de l'île et reçoivent de première main la brise de mer quand il y en a. Quelques beaux arbres y ajoutent leurs ombres, quelques parterres de fleurs leurs parfums. L'intérieur est simplement mais confortablement meublé. Les ladies s'étaient réunies dans le *parlour*, qui est aussi salle à manger et où on allait servir le souper. Je me crus au fond de l'Aus-

tralie, chez quelque planteur qui, quoique à son aise, n'accorde rien au luxe. M. Langham possède une belle collection d'armes, et, parmi d'autres objets de fabrication indigène, des fourchettes à quatre pointes, richement sculptées, dont on se servait pour les festins d'anthropophages. Le peu de blancs qui visitent ces parages sont très amateurs de ces ustensiles, et les sauvages, plus fins et plus avancés qu'on ne le pense dans les voies de la civilisation, en fabriquent en quantité suffisante pour satisfaire à la demande. Mais les vrais connaisseurs font fi de la contrefaçon. Ce qu'il leur faut, ce sont des fourchettes authentiques, des fourchettes qui aient réellement servi à l'usage qu'on leur attribue.

Le révérend Langham réside à Fiji depuis de longues années. Il a joué un grand rôle dans les péripéties émouvantes du règne de Takumbau, comme aussi dans les négociations qui précédèrent l'annexion. Il y a eu des moments où, dans ces îles, il a exercé un arbitrage presque suprême. Depuis que cet archipel est devenu une colonie anglaise, l'influence des missionnaires a naturellement dû baisser. Les grands chefs, constamment en guerre autrefois et aujourd'hui même superficiellement réconciliés, ont cessé de venir chercher conseil et appui auprès du révérend Langham. Ils préfèrent

s'adresser au gouverneur. Cependant le chef de la mission de Mbao jouit encore d'un grand prestige et il est et restera, ici, une figure historique. A son regard, pénétrant mais froid, à ses traits immobiles, à sa physionomie sévère qui n'a rien de *sanctimonious* ni d'onctueux, on devine qui il est. Son extérieur annonce la tournure de son esprit et la force de son âme. Elle explique sa longue et bienfaisante carrière.

Il faisait nuit lorsque nous quittâmes la mission. La pleine lune, qui inondait la terre et la mer de teintes argentées, voulut bien nous faciliter la descente de la rampe et le retour à notre petit vapeur, où nous arrivâmes à une heure assez avancée.

Levuka, Mango, Loma-Loma du 9 au 15 juin. — Nous avons quitté Suva hier. La nuit a été détestable. Quel roulis! J'avais beau me caler dans ma couchette, la crainte d'être jeté par terre chassait le sommeil. Mais, ce matin, le temps est superbe. L'*Espiègle* croise entre les îles Ovalau et Wakaya. Il y a exercice à feu. Les cinq pièces de 104 lancent leurs boulets, et les montagnes des deux îles nous renvoient les échos des détonations. Malgré la houle,

les artilleurs manquent rarement la cible, et le capitaine est radieux.

A midi la corvette franchit la ceinture de corail et jette l'ancre devant Levuka, l'ancienne capitale des Fiji. Elle regarde à l'est. Une montagne à plusieurs pics, qui est l'île même, domine de toute sa hauteur la ville assise à ses pieds. Levuka n'est qu'une rangée de maisonnettes de bois couvertes de fer plissé qui suivent la plage. Quelques petites villas disséminées sur les gradins de la montagne se détachent du fond sombre d'une végétation exubérante. On y arrive par des escaliers en bois ou par des sentiers abrupts. Excepté le ciel et les maisons, tout est vert, le vert de la forêt qui couvre montagnes, rochers, ravins, mamelons, absolument tout. La nature est un grand artiste ; ici une seule couleur lui a suffi pour peindre un paysage ravissant. Mais regardez en arrière, et vous vous trouverez en présence d'un spectacle magique. Dans le Sud-Pacifique , c'est toujours la même chose et c'est toujours du nouveau. Les mêmes éléments se reproduisent sans cesse. On se lasse de les décrire, on se lasserait d'en lire la description, on ne se lasse pas de les contempler : les terres ou hautes ou à fleur d'eau, mais toujours vertes ; tout autour, une vaste nappe d'eau calme, silencieuse, multicolore,

selon la profondeur de l'eau et la position du soleil; puis, la ligne blanche et écumante des récifs; au delà de cette ceinture, l'océan presque noir par le contraste avec les teintes éclatantes de la lagune, qui ressemble à une rivière de turquoises, d'émeraudes, de topazes, étalée sur un coussin de moire foncée. Enfin, fort au loin, quelques îles aux contours tourmentés semblables à des flocons de nuages qui chercheraient vainement à se détacher de l'horizon de la mer.

Nous nous promenons sur la plage. Des araignées colossales attirent notre attention. Leurs fils semblent faire ployer les branches des arbrisseaux. Ces animaux sont considérés comme bienfaisants, et personne ne songe à les déranger. On a, au contraire, en horreur, mais on tâche vainement d'extirper la tendre sensitive, qui a été importée d'Europe, on ne sait ni quand ni par qui. Cette plante détruit l'herbe, au grand détriment du bétail.

Plusieurs petites excursions ont varié notre séjour à Levuka. Quant à des voyages, il faut y renoncer si on ne se résigne à aller à pied dans les sentiers étroits envahis par la végétation, qui serpentent en maints endroits entre des

quartiers de rocher, souvent par-dessus des blocs de granit glissants, ce qui exclut le cheval. Comme l'intérieur n'est guère peuplé, on est contraint à des marches forcées pour trouver un misérable gîte dans quelque hutte de sauvage.

Il y a cependant une délicieuse promenade à faire. Je la recommande à ceux qui viendront après moi. Pour abréger le chemin, faites-vous conduire, dans un bateau, à quelques milles au nord de la ville. Il ne sera pas facile d'aborder. Votre embarcation aura à glisser par-dessus un dédale de bancs de corail, mais à la fin vous atterrirez et vous débarquerez le mieux que vous pourrez. Pour ma part, assis sur les épaules d'un de nos braves matelots, je défie les brisants et la vase glissante. Descendu à terre, dirigez vos pas à travers des champs bien cultivés, suivis d'une forêt de cocotiers, vers une montagne qui n'est pas loin. Pénétrez dans la gorge étroite que vous y trouverez, elle vous mènera à un endroit des plus poétiques. Un petit bassin rempli d'une eau claire comme le cristal, le ruisseau qui la fournit formant cascade; tout autour, des rochers couverts de feuillage, et, par-dessus des milliers de têtes de cocotiers, entre les sinuosités de la vallée que vous avez parcourue, l'horizon de la mer. C'est l'Éden du

résident blanc. Il y trouve un bain d'eau douce, de l'ombre et de la fraîcheur. Seulement le chemin du Paradis, on le sait, est rarement commode. Je n'y serais jamais entré sans le secours de mes jeunes compagnons. Dans ces sentiers indiens il faut l'habitude de l'indigène ou le pied léger du marin.

En revenant, nous traversâmes un groupe de fort jolies cabanes, ensevelies dans le feuillage. Ces maisonnettes étaient fort propres, ceux qui les habitaient avaient l'air prospère, et leurs champs de yam nous semblèrent bien cultivés. Près du hameau nous trouvâmes un cercle de pierres entouré de beaux arbres, avec un foyer au milieu. Une fois par semaine, on y cuit le pain. Naguère on y cuisait l'homme. Aujourd'hui comme alors, quand le feu est allumé, les chefs de famille s'y réunissent pour prendre leur kava et discuter la chose publique.

Ce fut une charmante petite excursion, mais l'état des chemins m'a guéri de toute velléité de pénétrer plus avant dans l'intérieur. D'ailleurs, qu'est-ce que l'intérieur de ces îles? Une forêt épaisse entre deux plages.

La grande rue de Levuka, longue rangée de

maisons qui bordent la mer, ne manque pas d'animation. On y rencontre quelques blancs et quantité d'indigènes. Ni les uns ni les autres ne semblent très affairés. Des bateaux pontés, quelques cutters et deux ou trois grands voiliers se balancent dans le port. La navigation à vapeur est représentée par un petit steamer qui transporte la malle à Suva. J'entrai dans quelques boutiques qui portaient sur leurs enseignes des noms anglais et allemands. Je découvris aussi un nom tchèque, dont le porteur exerce le métier de tailleur. Il se plaignait de faire de mauvaises affaires ; mais aussi quelle anomalie : Un tailleur dans un pays où l'on se passe de vêtements !

Les indigènes gagnent à être connus. Une fois habitués à l'irrégularité de leurs traits et à leurs bouches de réquin, on ne trouve plus dans leurs physionomies que bonhomie et gaieté, avec un certain air d'indépendance qui leur sied fort bien. Parmi les femmes, il y en a de fort jolies. Mais la première jeunesse est la condition de la beauté. A l'âge de seize ans on est matrone ; encore quelques années, et la sylphide d'antan est devenue un monstre d'obésité.

Nous revenons du government-house, aujourd'hui inhabité, mais toujours tenu en état de recevoir Sir William et Lady de Voeux quand le

besoin des affaires ou la nécessité d'un changement d'air ramène le gouverneur et sa famille dans l'ancienne capitale. Cette maison a été bâtie par le roi Takumbau. On l'a agrandie, adaptée aux besoins européens, et l'on a pris toutes sortes de précautions pour préserver les appartements de l'humidité et de la chaleur. C'est un vaste rez-de-chaussée, protégé sur ses derrières, contre le soleil couchant, par un rideau d'arbres, et sur le devant par une véranda qui donne sur un petit jardin, ou plutôt un tapis de gazon entouré de parterres de fleurs. Il n'existe dans ces îles aucune villa d'été, aucun de ces asiles construits dans les montagnes et semblables aux *hill-stations* de l'Inde, qui permette aux personnages officiels, ou du moins à leur famille, de se soustraire, pendant les fortes chaleurs, à l'action délétère du climat des tropiques. Restent donc les deux villes. On va de Suva à Levuka, de Levuka à Suva. On fait comme le malade qui se retourne sur son lit de douleur. C'est une illusion, on le sait ; mais c'est toujours un changement, un mouvement, et tout vaut mieux que l'immobilité.

J'admire ces fonctionnaires, et je me demande comment il est possible d'en trouver. Ce ne sont pas de pauvres hères qui, pour gagner leur vie, ou parce que d'autres carrières leur sont fermées,

recherchent, faute de mieux, et obtiennent ces postes dont d'autres n'auraient pas voulu. Tous ces hommes, chefs et sous-ordres, appartiennent aux couches supérieures de la société. Et cependant, par horreur du désœuvrement, par désir de servir leur pays, poussés aussi par cet esprit d'aventure propre à la race anglo-saxonne, ils s'expatrient pour passer dans des îles perdues au milieu du Pacifique[1], et habitées par des sauvages, une longue série d'années, peut-être la plus belle partie de leur vie.

Le P. Bréhéret, de la congrégation mariste, préfet apostolique dans l'archipel des Fiji, Vendéen de naissance, exerce ici son ministère depuis quarante ans. Il n'a jamais revu l'Europe. C'est le type de l'ascète. Ses vénérables traits respirent la douceur et la charité. Ses vêtements, comme la petite église, le presbytère et l'école, portent l'empreinte de la pauvreté apostolique. Un missionnaire wesleyen m'a dit : « C'est un

1. Depuis quelques mois un service mensuel régulier a été organisé entre Suva, la Nouvelle-Calédonie, Auckland et Sydney, au moyen de vapeurs qui transportent la malle et des passagers. C'est un vrai bienfait pour les résidents européens de cet archipel.

saint ». Ce témoignage est confirmé par le jugement unanime de la population blanche.

Le révérend Webb, missionnaire méthodiste, a bien voulu me conduire à son habitation, située sur une des hauteurs qui sont derrière la ville. Un raide escalier y mène; mais, une fois arrivés, on est amplement dédommagé de la fatigue, qui d'ailleurs n'est pas excessive : une vue superbe sur la lagune et la mer, quelques beaux arbres près de la maison, protégée par une véranda, et où l'on trouve de la brise, de l'ombre et des fauteuils. Dans l'appartement, pas de luxe, mais un modeste confort. Mrs. Webb nous y reçoit, entourée de ses enfants, bien savonnés, bien frais, bien élevés. Des indigènes chrétiens et des catéchumènes, vont et viennent et sont reçus par le missionnaire dans son cabinet, tout rempli d'écritures et de livres. Le révérend Webb, né en Angleterre, est venu en Australie avec ses parents à l'âge de quatre ans. Il a fait ses études théologiques à Newton-College (Sydney). Sa femme est Australienne. On me dit que la plus grande partie des missionnaires protestants, surtout des missionnaires méthodistes et *congrégationalistes*, sortent des familles du petit commerce de Sydney et de Melbourne. M. Webb est un homme jeune encore. L'intelligence et l'énergie sont peintes sur son honnête

figure. Comme ses confrères, c'est un rude pionnier de la civilisation. En comparant ces deux hommes, le P. Bréhéret et M. Webb, tous deux d'un mérite que personne ne conteste, on voit toute la distance qui sépare le missionnaire catholique du missionnaire protestant. Mais, par des voies diverses, ils tendent au même but.

---

12 *juin.* — Ce matin, notre sloop rasait Hat-Island, Vatu-Vara, un immense bloc de pierre taillé en forme de chapeau. A une certaine distance, l'illusion est complète. A dix heures, jeté l'ancre dans de l'eau profonde, à quelques brasses d'une falaise encadrée par la forêt. C'était l'île Mango (les missionnaires écrivent Mage), possédée et exploitée par une compagnie de Sydney. Les anciens habitants, des Fijiens, ont, il y a plus de vingt ans, abandonné leur terre natale. Ceux de leur race qu'on y trouve maintenant, une centaine environ, ont été importés de Yasawa et engagés comme travailleurs pour un an. Il y a aussi, au service de la compagnie, des Polynésiens et des koulis hindous.

Ce qui se passe dans cette petite île pourrait donner aux anciens maîtres de l'archipel un avant-goût du sort qui les attend. De manière ou

d'autre, les habitants s'en vont; ils disparaissent, et, si l'on en trouve encore, ce ne sont plus les propriétaires du sol, ce sont des domestiques loués pour un, deux ou trois ans. A l'expiration de leur engagement, ils s'en vont, soi-disant pour rentrer chez eux; mais, en vérité, on ne sait pas trop où ils vont. Ceux qui restent sont les maîtres, et les maîtres sont des blancs. Mus par une seule pensée, par le désir de réussir, de gagner de l'argent et d'en gagner beaucoup et vite, disposant de capitaux, qu'il est si facile, trop facile peut-être de trouver en Australie, s'aidant de tous les progrès de la science, intrépides, persévérants, rompus au travail, les blancs vont de l'avant, ils *go ahead*. Comment le pauvre sauvage pourrait-il lutter contre eux? Il est condamné à succomber, à dépérir, à disparaître. Ce n'est pas qu'il soit persécuté ou traité avec cruauté. Dans les Nouvelles-Hébrides, dans les îles Salomon et dans d'autres groupes de l'Océanie, des actes de violence se produisent encore assez souvent entre blancs et noirs; mais, dans les Fiji, où une protection énergique est assurée à l'indigène, rien de semblable ne m'a été signalé. Au contraire, on tâche de le civiliser, de l'instruire, de le sauver. Je doute qu'on y réussisse, la force des choses est plus puissante que la volonté des hommes.

Deux agents de cette compagnie, suivis d'une trentaine de Fijiens, sont venus à bord. Ces derniers se mettent aussitôt à exécuter une danse de guerre. Assis sur la dunette, le capitaine et moi, nous pouvons jouir à notre aise de cette scène étrange et fantastique. La falaise et la forêt de l'île servent de décors, le pont tient lieu de scène. Les sauvages, tantôt divisés en pelotons, tantôt rangés en ligne, se trémoussent, chantent en chœur, poussent des cris, font résonner l'air de sons stridents ou sourds, produits par des battements de mains, et finissent chacune de ces rondes infernales par une contorsion miraculeuse de l'épine dorsale, par un plongeon et une génuflexion. La mesure est marquée par deux musiciens, dont l'un tient un gros bâton sur lequel l'autre frappe avec une baguette. Autour des danseurs, le cercle des officiers, étalés dans leurs fauteuils. Derrière eux, le parterre des jaquettes bleues et des *marines*, les uns regardant bouche béante, les autres riant à gorge déployée. Le clairon est en extase. A une distance respectueuse des noirs, qu'il n'aime pas, mon valet de chambre, homme prudent avant tout, s'est retranché derrière les deux plus robustes matelots de l'équipage.

Nous, c'est toujours le capitaine Bridge et moi, nous allons à terre. C'est dans les premières

heures de l'après-midi, la partie la plus chaude de la journée. Aussi le soleil, reflété par des quartiers de rocs disséminés sur la plage, que nous franchissons péniblement, menace-t-il de suffoquer les voyageurs. Mais on se fait à tout, même aux rigueurs des tropiques. Heureusement des chevaux nous attendent. Un sentier étroit mais bien entretenu permet de parcourir facilement la petite île ; tantôt on descend dans de profonds ravins, tantôt on escalade de raides mamelons, ici à l'ombre d'arbres à pain, de banyans, de cocotiers, plantés en échiquier, là à travers une mer d'herbage.

Le moulin à sucre se trouve au centre de l'île. Le directeur nous reçut dans son habitation, cabane indigène arrangée et meublée à l'anglaise. Cottage, fabrique, plantation forment une oasis de civilisation au milieu du monde sauvage. Un défilé étroit bordé de rochers bas taillés à pic, tapissés de plantes grimpantes et couronnés d'arbres mène à la lagune, petit bassin bordé de collines qui semblent plier sous le poids de la végétation. A travers un étroit goulet on aperçoit l'horizon de l'Océan. C'est par cette ouverture naturelle qu'un bâtiment de la compagnie, chargé des produits de l'île, tâche de gagner la mer ; il est construit de manière à pouvoir franchir la barre à marée haute. Au reste,

pas trace d'habitation sur le rivage, pas un bateau dans le bassin. Excepté la petite jetée, rien qui rappelle l'homme. Un silence profond, rarement interrompu par le cri rauque de quelque oiseau aquatique, plane sur ces lieux solitaires. A l'heure qu'il est, avec le feu d'artifice du soleil couchant, c'est un Claude Lorrain. Seulement le maître n'y a pas encore peint ses temples et ses naïades. L'avenir achèvera le tableau. Mais les édifices ne seront pas des temples et les naïades ne seront pas des Polynésiennes[1].

---

13 *juin, Loma-Loma.* — L'*Espiègle* a pénétré dans une immense lagune et a jeté l'ancre

1. Mango contient sept mille cinq acres anglaises. Des bois, des plantations de cocotiers et de cannes à sucre alternent avec des pâturages qui nourrissent une centaine de têtes de bétail et une quarantaine de chevaux. On exporte cent vingt tonneaux de copre, quarante tonneaux de coton et un peu de café. Le principal produit est le sucre, dont on espère exporter cette année-ci mille tonneaux. Tous les produits sont envoyés à Melbourne. La population se compose de quarante blancs et de sept cent quatre-vingt-dix Fijiens, Polynésiens et koulis, tous au service de la compagnie. Le terrain est fort accidenté. Les points culminants s'élèvent à six cent soixante-dix pieds au-dessus de la mer. Ces informations nous ont été fournies par M. Borron, directeur de l'établissement.

devant quelques huttes ombragées par des arbres géants qui les enveloppent de feuillage et d'ombre. C'est Loma-Loma, le chef-lieu de Vanu-Mbalava, la principale des îles des Explorateurs, aujourd'hui comprises sous le nom général de Fiji.

La nature est ici la même que partout dans ces parages, mais les hommes sont autres. Ce sont en grande partie des Tongiens, ou pur sang ou sang mêlé, c'est-à-dire des Polynésiens. Regardez ces jeunes femmes assemblées au bord de la mer, toutes, nous dit-on, épouses ou filles de grands chefs. L'expression des physionomies, les poses nonchalantes mais gracieuses, les toilettes soignées, ne laissent aucun doute sur la position sociale de ces dames. Elles ont, sauf la bouche, les traits réguliers. J'aperçois même deux ou trois profils classiques, et j'admire leur teint mat, olivâtre très clair, qui s'harmonise si bien avec les couleurs voyantes de leurs cheveux abondants, lisses et noirs. Ces déesses de l'Olympe tongien ont fait leur sieste sur la plage; maintenant, étendues ou accroupies sur le sable, elles semblent absorbées dans la contemplation de nos matelots, qui ont un jour de congé et se livrent avec passion au plaisir de la pêche. Un groupe de beaux jeunes gens de très haute taille, maintien digne, regard fier, se tiennent

debout à quelque distance. Eux aussi suivent avec attention les mouvements des pêcheurs. C'est qu'ici on voit rarement un si grand nombre d'Européens, et l'apparition d'un bâtiment de guerre fait événement. Nous nous approchons de ces élégants vêtus seulement d'un pagne en écorce. Ils se rangent pour nous laisser passer et saluent avec une politesse froide, sans témoigner aucune envie de lier conversation avec les deux étrangers.

A quelques pas plus loin, la forêt envahit la plage. C'est un chaos de feuillage, de troncs et de branches tourmentés, de racines enchevêtrées : on dirait des enroulements de serpents. La nature y a percé un tunnel, qui, à son extrémité, laisse entrevoir un petit bout de la lagune, immobile comme une glace, où se reflète le ciel, en ce moment couleur de lait. Des orangers gigantesques dorent de leurs fruits la sombre voûte des mangroviers. Deux jeunes femmes, qui nous ont suivis, demandent à voir mon lorgnon. L'une, en le portant à ses yeux, pousse des cris d'étonnement accompagnés d'un paroxysme de rires. L'autre, saisie de terreur, le rejette et s'enfuit.

La supériorité de la race polynésienne sur les Fijiens saute aux yeux. On la retrouve dans la construction des cabanes, qui ressemblent à de

jolis paniers de jonc bombés aux deux côtés étroits. Quelques-unes, celles qui ont des fenêtres vitrées, servent d'habitations à une douzaine de blancs. Avec le magistrat, M. Swayne, ce sont les seuls Européens établis dans cette île. Le grand personnage, le marquis de Carabas, est un négociant anglais qui vit dans un îlot en face de Loma-Loma. Il a acquis de vastes terrains, qu'il plante de cocotiers, le copre formant le principal article d'exportation. Il possède aussi trois magasins. Dans une de ses boutiques, le commis, vêtu d'un gilet et d'un pantalon de laine, costume habituel des Européens, nous reçoit avec une politesse exquise. Il parle « l'anglais de la Reine », et ses manières sont celles du grand monde. C'est probablement quelque naufragé de l'océan de la vie, une épave de la civilisation échouée sur cette plage lointaine[1].

---

15 *juin. En mer.* — Depuis près de dix ans l'archipel des Fiji, qui comprend aussi le groupe

1. La population de Vanu-Mbalava et des deux autres îles qui composent le groupe des Explorateurs est de deux mille indigènes, Fijiens et Tongiens, et de vingt-six blancs, y compris les visiteurs réguliers. On produit et l'on exporte mille tonnes de copre.

des Explorateurs, se trouve placé sous la domination britannique. Il est redevable au nouveau régime de bienfaits incontestables : une prospérité relative, malgré l'inimitié entre tribus, qui, quoique contenue, persiste; la paix intérieure; une parfaite sécurité en ce qui concerne la vie et la propriété ; une protection indirecte, mais efficace, contre les tentations des embaucheurs; enfin une organisation adaptée, autant que possible, aux traditions et usages du pays.

En prenant possession des îles, les agents du gouvernement anglais y trouvèrent les lois, coutumes, droits et obligations en vigueur dans cet archipel depuis un temps immémorial, et auxquels ses habitants doivent d'être devenus, plus que toute autre population de l'Océanie, un peuple homogène. Ici l'indigène ne connaissait que l'ordre de son chef et les usages de sa tribu. Voilà à quoi se réduisait, à l'époque de l'annexion, le code du pays. En tant qu'il s'agit de droits et d'obligations, l'individu n'existait pas pour la loi. Elle ne s'occupait que de la commune. Le système de parenté est agnatique. Les familles, les *qalis*, originairement les descendants de frères, placées sous l'autorité patriarcale d'un chef et réunies en communautés, travaillent, prospèrent ou souffrent en commun, mais le plus souvent prospèrent aussi longtemps qu'elles

forment une communauté, tandis que les individus, comme tels, ne réussissent presque jamais.

Le Fijien, quoique né agriculteur, n'a aucune idée de la nécessité et du profit d'un travail continu et réglé. Il ne travaille que pour vivre au jour le jour, c'est-à-dire quand il est forcé de travailler. De là la nécessité de laisser au chef de chaque tribu le pouvoir de déterminer la quantité de travail obligatoire[1].

Telle est la nation ou la peuplade pour laquelle il s'agissait de trouver un *modus vivendi* sous le nouveau régime. Ces insulaires passaient d'emblée de l'état d'arnachie et de guerres permanentes sous l'autorité d'un gouvernement européen. On ne pouvait pas les faire passer avec la même promptitude de l'état sauvage à la civilisation. Il fallait donc compter avec les éléments qu'on trouvait, et l'on n'en trouvait que deux : le chef de tribu et le droit coutumier.

C'est à ce point de vue qu'il faut se placer pour juger la constitution élaborée et octroyée par le premier gouverneur de la nouvelle colonie.

1. *Memorandum upon the establishment of district plantations in the colony of Fiji for the purpose of enabling the native population to provide their taxes in a manner accordant with native customs*, par Mr. Thurston, sans date, probablement 1875.

Les chefs des grandes tribus, les *rokos*, se réunissent une fois par an pour que chacun rende compte de l'état de sa tribu, en expose les besoins et, s'il y a lieu, recommande des améliorations. Ils sont, en outre, tenus d'adresser au gouverneur des rapports écrits. Ce conseil, indigène ou national, ce *native council*, s'appelle *embozé*. Les chefs des petites tribus, les *bouli*, administrent leurs districts et se réunissent, eux aussi, périodiquement. Dans ces assemblées, qu'on pourrait, par analogie, appeler parlement national et conseils généraux, on voit siéger, à côté les uns des autres, des hommes ou des fils d'hommes qui naguère passaient leur vie à s'entre-tuer et à se dévorer. Les transactions des *embozés*, publiées régulièrement dans les deux langues anglaise et fijienne, répandent des flots de lumière sur l'état moral et intellectuel des habitants, sur leurs mœurs et sur la tournure d'esprit des nouveaux parlementaires, qui, revêtus d'un certain pouvoir judiciaire, joignent aux fonctions administratives, que le gouvernement anglais leur a attribuées, l'autorité et le prestige dont, comme chefs de tribu, ils ont joui de temps immémorial.

Je renonce à donner dans ces notes un précis de droit public fijien. A en croire des personnes dont l'impartialité n'est pas suspecte, la consti-

tution de Sir Arthur Gordon fonctionnerait assez bien ; car, si l'apparence en est bizarre, c'est précisément parce qu'elle s'adapte à des hommes et à des choses bizarres aussi. D'ailleurs, me dit-on, regardez ce peuple : quelle transformation! Et l'on me cite plusieurs faits incontestables et vraiment merveilleux. Je n'en mentionnerai qu'un seul. Autrefois, débarquer dans cet archipel, c'était exposer sa vie ; pénétrer dans l'intérieur, c'était courir au-devant d'une mort presque certaine. Qu'on lise le livre très curieux du capitaine (amiral) Erskine[1], et l'on verra ce que les Fijiens étaient il y a quarante ans. Aujourd'hui c'est une petite troupe exclusivement composée d'indigènes qui veille sur la vie du gouverneur et de sa famille, de son état-major et des résidents blancs. A l'exception du jeune officier qui commande ces soldats improvisés, il n'y a pas un militaire anglais dans ces îles! Et notez bien ceci : les sujets de couleur de la Reine forment 98 pour 100 de la population entière de l'archipel.

Il y aurait encore d'autres miracles à enregistrer. Cependant, il faut en convenir, les jugements qu'on entend énoncer ici par les vieux

1. Publié en 1853 et intitulé : *A cruise among the Islands of the Western Pacific.*

résidents, les plus à même de connaître le pays, varient à l'infini. Les uns attribuent au gouvernement le mérite des avantages obtenus, d'autres au fonctionnement de la nouvelle constitution, aux missionnaires, ou bien à l'influence des Européens. Mais il y a aussi des voix, non moins autorisées, si la longue résidence et le contact continuel avec les indigènes donnent de l'autorité, qui soutiennent sérieusement que les Fijiens, loin d'avoir été des sauvages, étaient arrivés, avant l'introduction du christianisme, à un haut degré de civilisation. Les uns révoquent en doute l'existence même du cannibalisme; les autres la nient formellement; d'autres en parlent comme d'une calomnie, ou encore n'en font pas même mention. A en croire ces témoignages, l'œuvre des missionnaires, et surtout l'intervention des gouverneurs, le contact du blanc, en un mot, sont la ruine de ce peuple. D'autres, enfin, s'en prennent exclusivement aux gouverneurs, surtout à Sir Arthur Gordon. On les accuse de se montrer trop indulgents envers les indigènes, de manquer d'impartialité, de se laisser guider par des prédilections marquées pour les choses du passé, de rétablir des us et coutumes qui peuvent avoir été excellents sous l'ancien régime, mais qui sont impossibles dans un État policé.

Il y a surtout deux griefs que j'entends formuler. D'abord la prétendue partialité des tribunaux anglais dans les procès entre blancs et noirs. Dans toutes les discussions entre les planteurs et les travailleurs qu'ils ont engagés, on sait d'avance, me dit-on, que ce sont les travailleurs qui auront raison devant le juge. On protège l'indigène, et l'on a raison ; mais cette protection, poussée trop loin, devient de l'injustice envers le blanc. Voici un de ces cas qui se reproduisent constamment. Les travailleurs engagés par quelque planteur lui demandent des concessions ruineuses, non comprises dans son cahier des charges. Il refuse. Alors ils s'adressent au tribunal, après avoir préalablement concerté cette démarche avec tous les autres indigènes qui sont au service de leur maître. Ils l'accusent de quelque violation imaginaire de ses obligations envers eux, et, comme il manque de témoins à décharge, il perd son procès. De là — je cite toujours ce qui m'a été dit et répété — la situation presque désespérée du petit planteur et la grande popularité, parmi les indigènes, du gouverneur, des juges, des fonctionnaires et employés anglais. « Ceux-là, s'écrie-t-on, peuvent certainement dormir tranquilles sous la garde de quelques soldats noirs. Ils pourraient même s'en passer. Mais nous qui ne

sommes pas populaires, nous préférerions des jaquettes rouges. »

A cela les défenseurs du gouvernement répondent : « Les résidents de Suva et Levuka ne goûtent pas plus le programme : *Fiji pour les Fijiens*, que les Anglo-Indiens n'aiment le mot dernièrement prononcé à Calcutta et à Simla : *L'Inde pour les Indiens*. La plupart des blancs venus ici dans les commencements, mais pas tous, étaient d'affreux aventuriers, des banqueroutiers australiens, des criminels échappés aux prisons de Sydney et de Melbourne, des gens de sac et de corde, la lie du genre humain. Ils étaient l'épouvantail des gens honnêtes, qui, même pendant cette première période, ne manquaient pas absolument, et ils faisaient de ces îles le centre d'une véritable traite d'esclaves. C'est de Levuka que le malfamé *Carl* est parti deux fois pour porter la désolation, le rapt, le meurtre dans plusieurs groupes du Pacifique. Sans notre intervention, on aurait, à l'heure qu'il est, exterminé l'indigène. C'est principalement, sinon exclusivement, par raison d'humanité et pour protéger les insulaires, que cet archipel a été annexé et que des bâtiments de guerre anglais le visitent régulièrement. Les immigrants européens qui sont venus depuis que le pavillon britannique a été arboré ici savaient ce qu'ils faisaient. Ils sa-

vaient quelles chances ils avaient à courir. Ils n'ont pas le droit de se plaindre. D'ailleurs nous répudions l'accusation de partialité que l'on porte contre les tribunaux. »

L'autre doléance se rapporte à la faveur témoignée et à l'appui accordé aux grands chefs et aux chefs en général pour maintenir le prestige et l'influence de chacun d'eux dans sa tribu. Tandis que dans beaucoup d'autres îles de l'Océanie l'autorité des chefs a presque disparu, dans ce groupe elle est mieux et plus solidement établie que jamais. Elle l'est si bien que, lorsqu'un roko, ce qui arrive parfois, se permet d'ajourner l'application d'une loi nouvelle, impopulaire dans son district ou contraire à ses idées, le gouvernement ferme les yeux plutôt que de l'humilier devant sa tribu. Il est aisé de comprendre cette politique. Les autorités coloniales savent qu'il est plus facile de se faire écouter et obéir par les chefs naturels, que de gouverner directement une multitude réduite à l'état d'atomes.

Mais cette manière d'agir est particulièrement odieuse aux planteurs. Ils allèguent de nombreux arguments; je n'en citerai qu'un seul. Ils rappellent qu'autrefois les pouvoirs du chef, quelque arbitrairement qu'il les exerçât, n'étaient pas illimités. Quand ses exactions ou ses cruautés

dépassaient une certaine mesure, les chefs de famille le déclaraient déchu et le remplaçaient par un autre membre de sa famille ou allaient se fondre dans une autre tribu. Cet acte de dénonciation était ordinairement accompagné ou suivi d'un coup de massue appliqué par un proche parent de haut rang sur le crâne du chef trop autoritaire. Ce contrôle, un peu sommaire mais très efficace, n'existe plus. Au contraire, la loi défend à la tribu de renvoyer son chef. Elle doit adresser ses plaintes au gouverneur, qui, par principe et par goût, incline en faveur du chef.

Mais le principal motif du mécontentement des résidents blancs, il faut le chercher ailleurs. Les planteurs qui ont besoin de travailleurs, les négociants de Suva et de Levuka qui ont besoin de domestiques et qui, les uns et les autres, n'en trouvent que difficilement et à des conditions onéreuses, s'en prennent souvent, avec raison, aux rokos et aux boulis, peu favorables aux engagements.

Dans d'autres groupes de l'Océanie, encore indépendants, le peu de résidents blancs qui s'y trouvent ainsi que les capitaines et agents des bâtiments recruteurs qui y paraissent périodiquement, tendent au même but avec plus de succès. On m'explique ce fait par l'absence d'un pouvoir étranger qui puisse protéger les chefs,

par les habitudes d'insubordination que les travailleurs rapportent dans leurs îles du Queensland ou d'autres colonies australiennes à la fin de leur engagement, enfin par le dépérissement physique et moral des races océaniennes. Dans les sociétés en décomposition, tous les liens se relâchent avant de se briser. Le prestige du chef s'éteint naturellement et graduellement avec l'extinction naturelle et graduelle de la tribu[1].

Le contraste entre ce qui se passe ici, grâce à la politique suivie par les gouverneurs, et la ruine que nous voyons s'accomplir dans d'autres archipels, n'en est pas moins significatif, et il serait difficile, il me semble, de ne pas rendre justice à la sagesse des représentants de la couronne d'Angleterre.

Et la population? Quels sont les effets des soins si suivis, si intelligents, je dirai presque si tendres que lui prodiguent ses nouveaux maîtres? Hélas! elle décroît, dans une proportion moindre, il est vrai, que dans plusieurs archipels indépendants. Il y a des oscillations, des hauts et des bas, mais, somme toute, elle décroît. De 160000 âmes qu'elle comptait avant

1. Il y a cependant des archipels où l'autorité des chefs de tribu n'a pas souffert : par exemple la Nouvelle-Bretagne, la Nouvelle-Irlande et, autant qu'on sache, la Nouvelle-Guinée.

1871, elle est descendue à 115000 lors du dernier recensement, tandis que celle des blancs : Anglais, Allemands, Scandinaves et un petit nombre d'Américains, s'est, dans le même espace de temps, élevée de 200 ou 300 à plus de 2000. C'est d'abord la rougeole, introduite par un bâtiment de guerre anglais, la *Didon*, qui, en quelques mois, a réduit si considérablement la population indigène. En ce moment la coqueluche fait de grands ravages parmi les enfants et décime d'avance la génération à venir. Les maladies d'origine européenne sont toujours, et surtout à leur début, fatales au sauvage. J'entends dire que, malgré l'excellence des mesures sanitaires prises par les autorités coloniales, la race fijienne s'éteindra dans un avenir peu éloigné. Cette prophétie mélancolique trouve cependant des contradicteurs. Sauf quelques exceptions, notamment, par exemple, les îles Wallis et Futuna, les mêmes faits se produisent, avec plus d'intensité, dans tous les groupes du Pacifique, y compris la Nouvelle-Zélande. Partout le contact du blanc semble désastreux pour les races océaniennes. On sait les conséquences terribles de l'abus des boissons alcooliques. Ici il y a défense d'en vendre aux indigènes : j'ignore les conséquences pratiques de cette prohibition. Le besoin de bras dans le Queensland (Australie), dont

le climat, très chaud partout, torride dans le nord, exclut en grande partie le travail du blanc, a donné lieu à ce qu'on appelle le *labour-trade*, la traite des travailleurs. Tout le monde sait quelles cruautés furent commises dans les commencements. De vrais flibustiers descendaient dans quelque île de la Mélanésie, faisaient main basse sur tout ce qu'ils rencontraient et enlevaient, par la ruse ou par la force, la jeunesse de la tribu. Aujourd'hui ce trafic est réglé et contrôlé par les soins du gouvernement du Queensland et du haut commissaire britannique dans le Pacifique occidental. Il y a à ce sujet des règlements sévères, et à chaque bâtiment recruteur est attaché un agent du gouvernement du Queensland, chargé de tenir la main à ce qu'ils soient strictement observés. De plus, des croisières anglaises de la station navale d'Australie exercent sur les mers un contrôle suivi et sérieux, sinon toujours efficace. Néanmoins, on n'a qu'à lire les rapports des officiers chargés de ce service pour se convaincre qu'il reste encore beaucoup à faire. Depuis quelque temps des bâtiments de guerre allemands fréquentent aussi ces parages, avec mission de protéger leurs nationaux.

Ce sont donc ces bâtiments recruteurs, les *trade vessels*, qui vont chercher, en les enga-

geant pour un, deux ou trois ans, les jeunes gens des îles mélanésiennes et qui les transportent au Queensland et aux Fiji, avec l'obligation, pas toujours fidèlement remplie, de les ramener dans leur village au terme de leur engagement. Une partie seulement de ces sauvages revient, et ceux qui revoient leur île natale, sauf quelques rares exceptions, ont peu profité de leur apprentissage en pays civilisé. Ils n'en ont adopté que les vices. Comme conséquence, les Nouvelles-Hébrides sont presque dépeuplées, et les îles Salomon le seront bientôt.

Sir Arthur Gordon et M. Thurston, pour préserver leurs administrés d'un sort semblable, ont imaginé un moyen pratique d'empêcher l'émigration, et ils ont du même coup créé à l'État une petite ressource financière. Le gouverneur a imposé aux indigènes une taxe payable en produits naturels[1]. A cet effet il a établi des plantations de district où les hommes sont tenus de travailler sous l'inspection et sous la responsabilité des rokos, des boulis et des magistrats indigènes. Le produit de ces travaux fournit les moyens de payer l'impôt. De là, pour les jeunes gens, l'impossibilité de quitter le pays. Si l'émigration est presque nulle, ce résultat si heureux est dû à

1. Cet impôt rend dix-huit mille livres sterling.

cette mesure fiscale. En revanche, on voit ici un nombre considérable de travailleurs appartenant à différents groupes de la Mélanésie.

On accuse les missionnaires (wesleyens) d'un excès de zèle qui ne contribuerait pas peu à la décroissance des populations. Dans l'intérêt de la moralité, ils ont octroyé aux femmes, qui, sauf le pagne, se contentaient d'une toilette peu compliquée, une longue chemise de coton qui descend du cou à mi-jambe, souvent aux talons, et, avec peu de succès à la vérité, ils exhortent les hommes à se mieux couvrir. Le résultat de ces innovations, au point de vue sanitaire, serait déplorable. Les indigènes, affublés de vêtements qu'ils ne lavent guère et ne quittent jamais, même la nuit, sortent de leurs huttes avant le jour et, en s'exposant tout en sueur à l'air frais et humide du matin, contractent des maladies de poitrine; or ces maladies, naguère inconnues, sont très répandues aujourd'hui. Un missionnaire, cité devant une commission, a répondu naïvement : que le changement des habitudes et l'adoption de vêtements, *à la suite de l'introduction de la religion chrétienne et de la civilisation*, étaient les causes de la grande mortalité parmi les indigènes[1].

1. *Report of a commission appointed to inquire into the*

L'acte d'annexion a été promulgué en 1874. C'est en juin 1875 que le premier représentant de la couronne débarqua à Levuka. Il se trouva en face d'une tâche unique et sans précédent dans l'histoire des colonies. Quelle était-elle et comment s'y est-il pris pour l'accomplir ?

Dans des cas compliqués ou mystérieux, dans ces cas qui sont le fond même des causes célèbres, on se demande : Où est la femme? En politique, quand je rencontre une idée nouvelle et féconde qui ne court pas les grands chemins et ne s'impose pas à la multitude par l'évidence des faits, je me demande : Où est l'homme? Je ne demande pas : où sont les hommes? Les idées naissent dans le cerveau d'un seul et non dans les cerveaux de plusieurs. Un homme a une idée. Cette idée peut être discutée, amendée, modifiée, dénaturée dans des bureaux ministériels ou parlementaires, en comité secret, en séance publique, mais ni les bureaux, ni les comités, ni les parlements ne l'ont inventée ni découverte. Elle est née dans la tête, peut-être aussi dans le cœur d'un seul homme. Ici quel est cet homme?

C'est Sir Arthur Gordon, premier gouverneur

working of the Western Pacific Orders in Council, février 1884. *Appendix B. Statement of the rev. H. A. Robertson*, 21 mars 1883.

de cette colonie et haut commissaire des îles du Pacifique occidental[1]. Il a trouvé, pour mener à bien ses projets, des auxiliaires de mérite et, notamment dans la personne de M. Thurston, un collaborateur d'une très grande valeur. C'est, sans aucun doute, à ce fonctionnaire qu'il doit des informations précieuses sur les conditions morales, politiques et sociales où se trouvaient, à son arrivée, les populations de la nouvelle colonie. Grâce à ces renseignements, il a pu concevoir le plan qu'il a inauguré.

Sir Arthur n'est pas ce qu'on appelle un homme populaire. La main de fer comporte mal le gant de velours, et d'ailleurs chacun de nous a les défauts de ses qualités. J'insiste sur ce point, parce que j'entends émettre sur son activité des jugements téméraires, peu bienveillants, souvent même absolument injustes. Mais l'homme d'État rompu aux luttes avec les passions éphémères reste impassible en présence de semblables attaques. Ce n'est pas au présent qu'il demande une appréciation impartiale de ses actes. La presse, cette grande puissance, il le sait bien, fait l'opinion du jour. L'histoire fait l'opinion des siècles. Le journaliste écrit sur des feuilles de papier que la brise du lendemain enlèvera. L'histoire

1. Aujourd'hui gouverneur de Ceylan.

grave ses verdicts sur l'airain et sur le marbre.

Le problème à résoudre était, je le répète, unique dans son genre. Il s'agissait de diriger dans une certaine mesure, de protéger contre les indigènes et contre eux-mêmes les membres européens de la colonie naissante, composée, alors encore, des éléments qu'on sait; et, de l'autre côté, de sauvegarder les intérêts des aborigènes, de mettre fin aux actes de violence commis par des blancs, et aussi aux guerres perpétuelles entre tribus sauvages, à peine arrachées à la barbarie; car, n'en déplaise à leurs amis enthousiastes, des anthropophages de la veille, sinon du jour, sont des barbares. La paix établie, il fallait la consolider. Il fallait dompter la bête fauve, et, comme les moyens mis à la disposition du gouverneur par la métropole, qui n'est plus une bonne mère nourricière, mais la gardienne jalouse des deniers publics, — comme ces moyens étaient fort limités, il fallut se décharger sur ces catéchumènes de la civilisation d'une partie de l'administration; et l'on ne pouvait y parvenir qu'en conservant autant que possible, au lieu de faire table rase, l'ancienne constitution, c'est-à-dire les us et coutumes, les notions et les traditions indigènes. Sir Arthur n'avait sous la main ni bureaucratie anglaise, ni gros bataillons, ni grosses pièces. Il fallait gou-

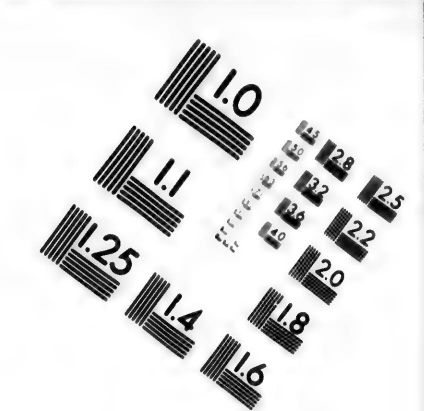
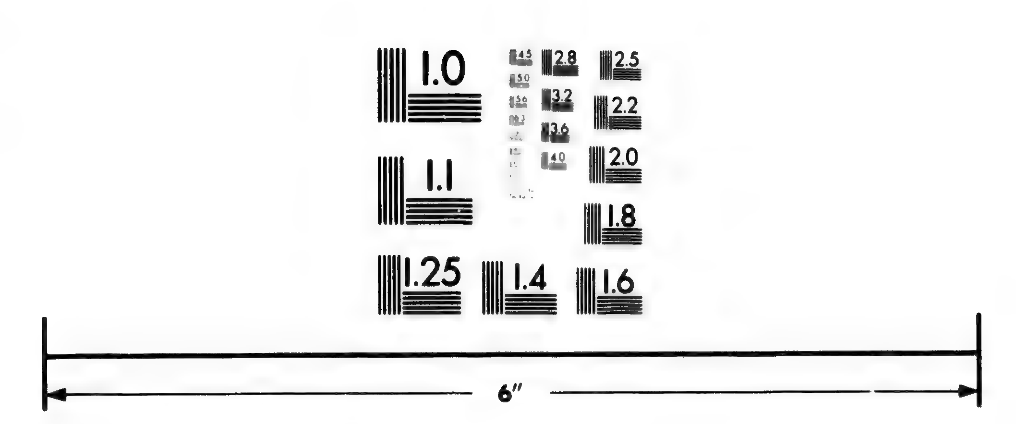


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





verner avec des éléments indigènes, auxquels furent adjoints quelques magistrats anglais. Ces éléments indigènes ne pouvaient être que les chefs, dont chacun était le maître dans sa tribu. Il fallait gagner les chefs, et le moyen de les gagner c'était non pas de réduire, comme le demandait l'opinion publique de la nouvelle colonie, mais de consolider leur autorité. Et, en gagnant les chefs, on gagnait le peuple au nouvel ordre de choses, puisque précisément les chefs disposaient des tribus. Dans cette voie, qu'il avait découverte à lui tout seul, Sir Arthur Gordon entra hardiment, résolument, énergiquement. Sir William des Voeux, le gouverneur actuel, suit les mêmes errements. Si les résultats du système imaginé, inauguré, mis en pratique par le premier gouverneur, répondent à son attente ; si, par les moyens qu'il a employés, on parvient à recueillir ces insulaires, sans les faire disparaître chemin faisant, dans le sein de la civilisation chrétienne, alors, certes, Sir Arthur Gordon marquera dans l'histoire de l'Océanie comme le bienfaiteur des Fijiens.

Je me résume.

Après de longues hésitations et une série de transactions, le gouvernement anglais se décida à accepter des mains du roi Takumbau les deux cents îles (dont cent habitées) qui constituaient

nominalement son royaume. Les deux parties contractantes agissaient sous l'empire d'une nécessité impérieuse. Takumbau, d'ailleurs criblé de dettes contractées aux États-Unis, avait à choisir entre l'abdication et la ruine complète, peut-être la mort pour lui et l'extermination de sa famille et de sa tribu. De son côté, le gouvernement anglais pouvait-il demeurer plus longtemps témoin passif des crimes que commettaient dans ces parages, le plus souvent avec impunité, des sujets britanniques, sous les yeux de ses agents, de ses consuls, des commandants de ses croisières? Pouvait-il laisser rétablir dans le Pacifique la traite qu'il avait si longuement, si énergiquement et, à la fin, victorieusement combattue dans les eaux de l'Afrique et du Brésil? Pouvait-il, dans ces circonstances, résister plus longtemps à la pression de l'opinion surexcitée de l'Australie, à la pression non moins passionnée des philanthropes de l'Angleterre? A ces motifs humanitaires venaient se joindre des considérations d'un ordre purement temporel. On représentait les Fiji comme un paradis terrestre destiné à fournir aux fabriques de Manchester d'innombrables balles de coton; c'étaient, de plus, plusieurs îles de Malte, qui, en temps de guerre, assureraient à l'Angleterre la domination du Pacifique occidental; c'était

un centre maritime inexpugnable pour ses forces navales et pour sa marine commerçante. Certes ces espérances ne se sont pas réalisées et ne se réaliseront jamais. Tout cet archipel, fût-il couvert exclusivement de plantations de coton, n'en produirait jamais assez pour émanciper l'industrie cotonnière anglaise des producteurs de l'Amérique, et la configuration des îles, toutes d'un accès difficile, rendra toujours la navigation extrêmement dangereuse pour des bâtiments de haut bord. Mais, dans des proportions plus modestes, la possession de ces îles offre indirectement des avantages réels et considérables, ne fût-ce que parce que les marchés de l'Australie et de la Nouvelle-Zélande lui sont assurés. Ces colonies, jusqu'à présent obligées d'envoyer chercher à Java et à l'île Maurice le thé, le café, le sucre, enfin tous les produits coloniaux dont elles ont besoin, s'habitueront à s'en pourvoir ici à mesure que, la culture s'étendant, les îles Fiji, bien plus rapprochées que l'Inde hollandaise et Maurice, seront à même de répondre à leurs demandes.

Les Fiji offrent en ce moment un spectacle curieux, et, ce semble, satisfaisant. Dans le monde indigène, la paix partout. Les chefs des grandes tribus, transformés en pairs et en préfets, vaquant à leurs affaires administratives et par-

lementaires, ne s'aimant pas plus que par le passé, mais ne troublant en aucune façon l'ordre public. En général, pas ou peu d'actes de violence. Le peuple, gai, inoffensif, peu industrieux, mais content de son sort. Jusqu'à présent l'autonomie octroyée aux indigènes, dans certaines limites, n'a produit que de bons résultats.

Dans la population européenne, qui s'accroît rapidement, une transformation presque complète s'est opérée au cours des dix dernières années. Le spadassin légendaire d'autrefois a cédé le terrain à des gens honnêtes et laborieux, dont le travail est fécondé par des capitaux provenant principalement de Sydney. Sous plus d'un rapport, la jeune colonie s'assimile de plus en plus à l'Australie et à la Nouvelle-Zélande. La culture du sol fait des progrès sinon rapides, du moins continus, et le commerce a pris dans ces dernières années un élan inattendu. En 1883 on a constaté dans les caisses de l'État un excédent de revenu comparativement considérable[1].

J'ai reproduit dans ces notes, consciencieusement et fidèlement, les informations que j'ai puisées aux sources les plus diverses et les plus autorisées. J'ai aussi placé côte à côte les jugements si contraires que j'ai entendu énoncer

1. De vingt-six mille livres sterling.

sur les hommes et sur les choses de ce pays. Mais c'est à cela que doit se borner ma tâche. Il ne m'appartient pas de donner une opinion personnelle. Tout ce que je me permettrai d'affirmer, c'est que l'Angleterre, en prenant possession des îles Fiji, a fait une bonne action et une bonne affaire.

III

SAMOA

Du 17 au 29 juin.

Les îles Nina-Tobutava et Tafari. — Les traders. — Apia. — Le triumvirat des consuls. — Le roi Melietoa. — Les maisons allemandes. — Tutuila. — Pango-Pango. — Hübner-Bay. — *Labour-trade.* — Les missionnaires. — La *Cité de Sydney.*

Samoa, du 17 au 29 juin. — Le 14, à midi, départ de Loma-Loma. Suivent trois jours de calme ou de vents contraires, et nous voilà en panne à quelques milles de Nina-Tobutava (Keppel-Island) et de Tafari (Boscowen-Island). Tâchons d'atterrir. La baleinière du capitaine s'engage dans un dédale de récifs à fleur d'eau. Heureusement, un indigène, accompagné d'un petit garçon, tous deux blottis dans un morceau de bois creux, vient à notre rencontre et sert de pilote.

L'air est brumeux, et le soleil, légèrement voilé, jette un tissu de fil d'or sur le bassin intérieur, qui ressemble à une immense vasque de vermeil incrustée de pierres précieuses. Au

dehors, la haute mer, vert foncé, inquiète, courroucée, moutonneuse, contraste, par son agitation fébrile, avec l'immobilité métallique de la lagune. Nous approchons de basses collines toutes boisées[1]. C'est l'île Nina-Tobutava, qu'un chenal étroit sépare d'un de ces îlots, souvent annulaires, toujours couverts de cocotiers, qui dépassent à peine le niveau de la mer et forment un des traits caractéristiques des archipels océaniens.

A quelques milles au nord, Tafari s'élève tout d'une pièce, laissant à ses pieds à peine de la place pour les huttes d'une trentaine d'habitants. Malgré la proximité de ce cône colossal, à cause de l'état de l'atmosphère et de la position du soleil, nous n'en distinguons que la sombre silhouette, qui offre une ressemblance frappante avec Stromboli.

Tout près de l'endroit où nous débarquâmes, on trouve sur la plage même la cabane de l'un des trois blancs qui résident dans cette île. Ce sont des *traders*. On appelle ainsi des commerçants commandités par des maisons australiennes, anglaises, allemandes, qui leur cèdent, au prix double des marchés d'Europe, des canifs, des couteaux, des cotonnades, du tabac et d'au-

1. Hautes de 350 pieds.

tres objets recherchés par le sauvage, et aucun ne l'est plus que les armes à feu. Le trader qui exploite tel ou tel archipel les échange, parfois avec un bénéfice de 700 à 800 pour 100, contre du copre et du coton. Il envoie ces produits à Apia, à Suva, à Levuka, à Tonga, là où est la maison qui l'a commandité et qui se charge de l'exportation en Europe, le plus souvent en faisant des profits énormes. Si le trader est sobre, intelligent, énergique, et s'il n'est pas tué, ce à quoi il s'expose surtout dans les archipels mélanésiens, il fait en peu d'années une fortune relativement considérable. La vie qu'il mène ne lui coûte presque rien. Il a apporté dans son île de petites provisions de conserves, qu'il renouvelle à l'occasion. Sa nourriture se compose principalement de yam, de bananes et de volaille. Il a pour costume un gilet et un pantalon de flanelle, qui tiennent lieu de linge ; un chapeau de paille pour le beau temps et un sud-ouest qui, dans la saison des pluies, protège la tête, le front et la nuque.

Mais, hélas! beaucoup de ces hommes ne sont ni sobres, ni actifs, ni énergiques. Le climat les énerve. Ils ne travaillent que juste pour vivre, et ils vivent au jour le jour. Il y en a qui, étendus dans leur hutte sur une natte, ou à l'ombre d'un cocotier dans un hamac, seuls ou avec une com-

pagne indigène, passent leur temps à ne rien faire et finissent par disparaître. Il y a aussi des hommes énergiques; mais ceux-là ont ordinairement, à un trop haut degré, les défauts de leurs qualités. Ce sont les derniers épigones des grands spadassins, des *rowdies* d'autrefois, dont les hauts faits, accomplis surtout en Mélanésie, ont épouvanté le public australien et trouvé un écho jusque dans les journaux d'Europe. Il s'en accomplit encore, mais plus rarement. Seulement, si la moitié de ce qu'on m'a raconté est vrai, c'en est encore trop. Une personne réellement digne de foi dit avoir vu un trader, pour essayer un fusil de chasse qu'il venait d'acheter, ajuster et toucher un indigène qui cueillait des noix sur le haut d'un cocotier. D'autres..., mais trêve d'atrocités. La revanche ne se fait pas attendre, et cela finit par devenir une suite de représailles entre blancs et indigènes.

Mais il y a aussi, parmi les traders, de fort braves gens, et, ce qui vaut la peine d'être noté, le métier, naguère assez mal famé, se moralise à vue d'œil depuis que les communications avec le monde civilisé se multiplient, que l'acheteur indigène apprend peu à peu la valeur réelle de la marchandise qu'on lui offre, et que le jour commence à se faire dans des régions jusqu'ici enveloppées de ténèbres.

Les armes à feu, je l'ai dit, sont l'article le plus recherché par les indigènes. C'est surtout le cas quand on fait la guerre ou quand on s'y prépare. Quoique le temple de Janus ne se ferme jamais dans les îles de l'Océanie, les habitants de race mélanésienne sont des poltrons. Chez eux, la guerre n'est qu'une suite de guet-apens, de massacres de femmes et d'enfants, qu'on dévore après les avoir surpris et tués dans quelque chemin creux. Mais des batailles! jamais. Tout au plus, quand, par un hasard malencontreux, les deux armées se rencontrent malgré elles, le plus brave de la bande s'avance vers l'ennemi pour lui décocher des invectives; après quoi il se sauve à toutes jambes. Les hommes de Samoa, des Polynésiens au contraire, sont nés guerriers; ils aiment à se livrer bataille en rase campagne.

Mais, guerrier ou non, bravement ou lâchement, sauf de courts intervalles, on se fait la guerre. La guerre est dans les habitudes des insulaires, et ces habitudes servent les intérêts du trader. Dernièrement, le capitaine d'une des croisières anglaises avait réussi à opérer une réconciliation entre deux grands chefs. Ils étaient venus à son bord, s'étaient embrassés devant lui et avaient juré de vivre en paix. Malheureusement le trader de la localité avait encore une provision de fusils à vendre. La croisière n'eut

pas plutôt pris la mer, que les hostilités recommencèrent. Il est vrai qu'on n'a pas pu constater la complicité du trafiquant.

Le trader qui nous reçoit au seuil de sa cabane semble un homme de bonne composition ; c'est un peu le type de Robinson Crusoé. Sa femme, une Maori d'une des *réserves* de l'île du Nord de la Nouvelle-Zélande, nous frappe par des restes de beauté, par la noblesse de ses traits, sa haute taille et la dignité naturelle avec laquelle elle nous souhaite la bienvenue. Elle parle l'anglais plus correctement que son mari, bien qu'il soit fils d'Albion. Pendant que nous visitons ses magasins, les deux autres traders, l'un Anglais et l'autre Danois, arrivent, et tous ensemble nous nous mettons en route pour Hihipu, la capitale de l'île.

Quel magnifique tapis vert ! quelle abondance de feuillages exotiques ! Tous ces géants aux feuilles colossales incisées, veloutées, luisantes, étendent leurs bras et prodiguent leur ombre aux jolies cabanes-paniers éparpillées sur le gazon. Pour faire circuler l'air dans les habitations, on a soulevé les nattes des piliers qui servent de parois et de rideaux. Ces intérieurs n'ont donc pas de secrets pour nous. Mais toute la population est dehors. Fort peu d'hommes, parmi eux quelques beaux garçons. En revanche, un grand

nombre de jeunes filles; elles se sauvent avec un air effaré qui ne me paraît pas naturel; les jeunes femmes, loin de s'enfuir, viennent à nous en riant. Il y a aussi des matrones entre deux âges d'une corpulence considérable et des vieilles femmes aux contours impossibles. Mais tout ce monde rit et semble enchanté de nous voir. Ce qui me frappe dans cette foule de femmes et d'enfants qui s'attachent à nos pas, c'est le grand nombre de chevelures blondes tirant sur le roux.

Les deux édifices principaux sont l'église et le palais du gouverneur. L'église se distingue par une toiture colossale, et le government-house, par les carreaux de ses fenêtres. Car, sachez-le bien, ces îles, que Sa Majesté George Ier, il y a environ trente ans, s'est pacifiquement annexées, possèdent un gouverneur, un magistrat, un juge et des agents de police. Ces derniers se font une fête de rapporter régulièrement aux traders leurs cochons de lait, régulièrement volés par des chevaliers d'industrie qui abondent dans cette capitale.

Dans une hutte, une femme, accroupie devant un tronc d'arbre qui lui sert de métier, frappe avec un marteau sur l'écorce d'un certain arbre. C'est leur manière de faire l'étoffe de leurs pagnes. Une jeune fille, blottie à côté d'elle, applique des taches noires sur l'écorce et produit ainsi un

dessin fort original. Elle déroule devant nous sur le gazon un tapis de ce genre, de 14 pieds de large sur 120 de long.

Mais le soleil baisse et il est temps de quitter ces îles enchanteresses jetées au milieu de l'Océan. Les navigateurs les évitent, parce que l'accès en est difficile, et, par conséquent, elles sont très rarement visitées. Depuis quatre ans, aucun bâtiment de guerre anglais n'y a montré son pavillon. Nous avions eu bien de la peine pour y arriver; mais, guidés par le même pilote, nous glissons sans incident sur les hauts-fonds de la lagune et arrivons à bord de l'*Espiègle* avant la nuit.

---

19 *juin*. — Devant nous se dressent les hautes montagnes arides de Savai[1]. A notre droite, vers l'est, une chaîne de collines d'un vert bleuâtre s'enfuit à perte de vue. C'est Upolu. Upolu, Savai et Tutuila sont les trois grandes îles du groupe des Navigateurs, aujourd'hui mieux connu sous son nom indigène de Samoa. Les populations ont bâti leurs villages sur la plage. L'intérieur n'est pas habité.

La corvette, laissant à bâbord l'île Savai,

1. S'élevant jusqu'à 6000 pieds.

longe la côte septentrionale d'Upolu, et, vers quatre heures du soir, après avoir passé près des carcasses de deux grands navires naufragés, jette l'ancre devant la ville d'Apia.

---

20 *juin*. — Apia se présente fort bien, avec ses maisonnettes blanches entremêlées d'arbres, avec les pavillons des trois consuls d'Allemagne, d'Angleterre et des États-Unis; avec l'église de la mission catholique au bord de l'eau, et des montagnes, couvertes d'une infinité de cocotiers, qui forment l'arrière-plan.

Quatre grands trois-mâts (*bark-ships*) et une goélette, tous allemands, un navire anglais et un bâtiment américain, outre un grand nombre de canots qui vont et viennent, donnent au port une certaine animation.

Notre *Espiègle* est entouré de nacelles surchargées d'indigènes hommes et femmes. Les premiers se distinguent par le tatouage magnifique de leurs cuisses : on dirait des culottes noires brodées de blanc. La couleur naturelle de leur peau rappelle le bronze florentin. Les femmes ont le teint brun clair. C'est la bonne et belle race polynésienne pur sang.

Enfin on nous donne la pratique. MM. les

consuls sont très sévères en matière de police sanitaire, et ils ont bien raison. Les récifs de corail qui traversent en tous sens la lagune d'Apia obligent la baleinière à faire de grands détours avant d'arriver au débarcadère.

Le docteur Canisius, consul des États-Unis, Westphalien de naissance naturalisé Américain, le docteur Stübel, consul d'Allemagne, Saxon, appartenant au service diplomatique allemand, et le consul anglais, M. Churchward, ancien officier de cavalerie, forment le triumvirat qui gouverne à Apia.

La municipalité semble constituée d'après le modèle des factoreries européennes en Chine. Le roi n'a pas aliéné le terrain qu'occupe cet établissement, mais, moyennant une rente viagère de 20 dollars par mois, il en a abandonné l'usufruit et l'administration à ce qu'on appelle la municipalité. C'est, en réalité, une sorte de *condominium* exercé par les consuls des trois puissances signataires d'une convention (1879) : l'Angleterre, l'Allemagne et les États-Unis. Par un autre traité conclu la même année, le roi reconnaît la juridiction exclusive du haut commissaire britannique relativement aux sujets anglais qui

résident dans cet archipel. Ce qui distingue la municipalité d'Apia des *settlements* de Chine, c'est qu'ici l'administration, on peut dire le gouvernement, est exercé en commun par les consuls des trois puissances, tandis qu'en Chine, par exemple à Shanghaï, les établissements des Anglais, des Français et des Américains sont complètement séparés. Notons tout de suite que le règne des triumvirs d'Apia est un succès. C'est peut-être, dans des proportions fort restreintes il est vrai, le premier exemple d'une solution du problème difficile et délicat d'une administration gérée en commun par les représentants de différents États. Reste à savoir si ce résultat est dû à la vertu intrinsèque de la constitution municipale ou au bon sens et à l'esprit de conciliation des consuls. Le mécanisme est des plus simples et des plus économiques : un magistrat et six hommes de police placés sous la direction et sous la surveillance directe de ce magistrat. Lui et les agents de police sont des hommes de couleur. Cependant ils ne rencontrent aucune difficulté à faire respecter leur autorité par les blancs[1].

1. Le magistrat touche 15 livres sterling par an, les policemen 20, 25 et 35 dollars par mois. Le revenu de la municipalité monte à 5000 dollars par an et se compose du rendement de l'impôt foncier, des licences, des frais de pilotage,

Dès qu'on franchit les très étroites limites de la municipalité, on se trouve dans le royaume de Melietoa. La constitution de ses États est purement patriarcale. Les chefs de famille seuls exercent des droits politiques. Ils sont ou chefs, *alii*, ou gens du commun, *tulafale*. Il y a parmi eux un petit nombre de personnages qui, grâce à leur richesse relative et à un prestige traditionnel, sont appelés hauts alii et hauts tulafale. Ce sont eux qui sont, ou plutôt qui étaient les grands

des amendes, etc. La municipalité, comme il a été dit, sert au roi sa rente viagère de 20 dollars mensuels et paye, à raison de 10 dollars par mois, le traitement d'un magistrat chargé d'assister, sans pouvoir judiciaire et plutôt comme témoin, aux procès entre indigènes et blancs.

La population de la municipalité forme un total de 383 âmes, dont 165 blancs et 218 *halfcastes*. La population blanche, hommes, femmes et enfants, se décompose ainsi qu'il suit : Allemands 75, Anglais 41, Américains 23, Suisses et Hollandais 13, Français 11, Scandinaves 2.

La population non-samoenne, en dehors de la municipalité, se monte à environ 200 personnes, dont 75 blancs. Le reste se compose de *halfcastes* ou de gens de couleur. La population blanche se compose de 23 Allemands, 39 Anglais, 4 Américains, 4 Scandinaves et 5 Français. Les Allemands sont inspecteurs et employés dans les plantations allemandes ou traders. Parmi les Anglais il y a 13 missionnaires avec leurs familles. Le reste se compose presque uniquement de traders; c'est à cette dernière profession qu'appartiennent les 4 Américains. Les 5 Français sont des missionnaires. Tous les traders anglais, américains, scandinaves trafiquent pour les deux maisons allemandes. Ces informations ont été prises sur les lieux.

propriétaires fonciers du pays. Les droits politiques s'exercent par les chefs et les tulafale, réunis en assemblée de village quand il s'agit d'intérêts de village, et en assemblée de district quand on discute des intérêts de district. L'autorité de ces assemblées investies de pouvoirs législatifs et judiciaires n'est jamais contestée dans le village ou dans le district, tandis que les réunions des chefs et des tulafale à Mulinuu, résidence du roi, sont considérées comme de pure forme. On y fait des discours, mais sans prendre de résolutions; et, si l'on en prenait, elles n'auraient pas de sanction. Melietoa n'est roi que pour les trois puissances qui l'ont reconnu comme tel; il ne l'est guère, ou dans un sens très restreint, pour ses soi-disant sujets. Sauf un vice-roi titulaire et un juge suprême, tous deux résidant à Mulinuu, il n'y a pas l'ombre de gouvernement organisé, pas d'autorité, pas de prestige, pas d'impôts, pas un sou dans les coffres du roi, excepté les 20 dollars que lui paye mensuellement la *municipalité*.

En ce qui concerne la population indigène de l'archipel, à défaut de recensement, on est réduit à se contenter des calculs approximatifs des missionnaires. Les instructeurs indigènes, wesleyens et congrégationalistes, donnent le chiffre de 34000 âmes. Les missionnaires catho-

liques le portent seulement à 30 000. Selon eux, la population aurait diminué de 6000 âmes dans les trente dernières années.

Le commerce de ces îles est principalement entre les mains de deux grandes maisons allemandes, la *Deutsche Handels et Plantagen Gesellschaft*, représentées par M. Weber, et *Ruge et Cie*, toutes deux de Hambourg[1]. Elles ont acquis des terrains d'une très grande étendue[2] et mènent de front les transactions commerciales et l'exploitation du sol. C'est par bâtiments allemands qu'elles expédient en Europe les produits de leurs plantations et qu'elles en importent les articles destinés à être répandus parmi les insulaires. La plupart des marchandises importées sont d'origine étrangère. Les cotonnades et les armes à feu viennent d'Angleterre, les ustensiles et les provisions d'Amérique ou d'Australie,

1. Les échanges commerciaux des deux grandes maisons d'Apia et de quatre petits négociants allemands sont de 112 500 dollars; ceux des commerçants de toutes les autres nations, de 107 500 dollars. *Rapport du Dr Stübel*, consul d'Allemagne à Apia, 18 décembre 1883.

2. En tout, aux îles Samoa, 6311 acres. Elles y emploient 1152 travailleurs, recrutés principalement dans l'archipel de la Nouvelle-Bretagne et de la Nouvelle-Irlande.

le reste d'Allemagne. Presque tous les Européens qui résident dans ces îles sont aux gages de la compagnie allemande et de la maison Ruge, ou trafiquent pour elles. En ce qui concerne les relations commerciales, l'exploitation du sol et le mouvement maritime, ces deux établissements dominent la situation, grâce à l'importance des capitaux engagés, à l'activité éclairée des directeurs, à la réputation de solidité dont ils jouissent, mais, il faut bien le dire, aussi, grâce à l'absence d'une concurrence sérieuse.

J'ai vu et observé l'Allemand sur différents points du globe. Je l'ai rencontré partout et je l'ai trouvé partout le même. Il a peut-être oublié sa langue, ce qui lui arrive parfois, surtout à la seconde génération ; il a adopté quelques-uns des usages du milieu où il vit, quelques conforts qu'il ne connaissait pas dans le *Vaterland*, mais, en tout ce qui touche à la tournure d'esprit et au caractère, il reste allemand. Il est d'ordinaire intelligent, toujours frugal, sobre, économe, patient, persévérant, courageux, mais pas jusqu'à la témérité. Il ne vise pas aux gains rapides et n'aime pas à se risquer. A ce sujet il se distingue de l'Anglo-Saxon, qui, plus entreprenant que lui, cherche les aventures hasardeuses et, le plus souvent, en sort avec succès. L'Allemand avance un peu plus lentement, mais plus sûre-

ment ; il reste où il a pris racine et ne se laisse pas évincer. Enfin, l'Allemand, si l'on parle en particulier des classes populaires, est plus instruit et mieux préparé que ne l'est d'ordinaire l'Anglo-Saxon de la même couche sociale à s'adapter aux exigences d'une situation nouvelle ; comme cultivateur, il partage avec l'Écossais la réputation d'être le premier colon du monde.

Tout ce qu'on voit à Samoa, lorsqu'il s'agit de l'élément blanc, porte l'empreinte allemande. Il n'y a ici, comme il a été dit, que deux maisons qui monopolisent de fait l'exploitation de ces îles, et qui cumulent le négoce avec la culture. Ce système offre de grands avantages, il peut aussi, dans certaines circonstances, avoir de grands inconvénients. Jusqu'ici les plantations d'Upolu ne donnent aucun profit. Si les Allemands de Samoa ont à craindre la concurrence étrangère, ils jouissent ici, de toute façon, des bénéfices du *beatus possidens*. Jusqu'à présent l'esprit d'entreprise des capitalistes anglais et australiens trouve dans d'autres archipels du Pacifique un champ d'activité trop vaste pour avoir besoin de s'attaquer aux fortes positions occupées dans ces îles par les deux maisons hambourgeoises.

Somme toute, en comparant les Anglais et les Allemands, tels que je les ai vus à l'œuvre, je

trouve entre eux une grande affinité, et je ne constate ni chez les uns ni chez les autres aucune trace de décadence. Ils n'ont qu'à vouloir pour réussir. Ce sont des pairs entre les nations. Seulement l'Angleterre est plus riche que l'Allemagne, plus riche en capitaux qu'elle est obligée, pressée et souvent fort embarrassée de faire valoir. Sur ce terrain la lutte ne serait pas égale[1].

1. On a bien voulu me donner les renseignements suivants sur l'état des plantations allemandes à Samoa en novembre 1883 :

Cocotiers donnant des fruits........	1101 acres.
Cocotiers qui ne donnent pas encore de fruits........................	1728 —
Jeunes cocotiers et coton...........	1932 —
Coton seul.........................	702 —
Café...............................	135 —
Bananes, yam, taro.................	303 —
Pâturage...........................	402 —
Total......	6303 acres.

Depuis novembre 1883, 300 acres ont été défrichées et plantées. On essaye maintenant de planter du tabac. Les expériences sont faites sur une large échelle. Les plantations de cocotiers servent de pâturage dès que les arbres ont atteint une certaine hauteur. On entretient dans ces plantations environ mille têtes de bétail.

Jusqu'ici le copre (amande de coco prête à être mise dans le moulin pour l'extraction de l'huile) est le principal produit. Le coton est une qualité supérieure de ce qu'on appelle le *sea-island cotton*. Le caféier n'a qu'un ou deux ans. Le chiffre annuel de ces productions est : 300 tonneaux de copre

Nous avons visité la plantation dite Utumapu de la *Handels Gesellschaft*. On suit d'abord la mer en passant près de quelques hameaux habités par des pêcheurs, dont plusieurs étaient atteints de la terrible maladie appelée éléphantiasis, ensuite nous nous dirigeâmes, toujours en montant, vers l'intérieur de l'île. Au bout d'une heure et demie nous arrivâmes près de la crête des montagnes qui forment l'épine dorsale d'Upolu. C'est là, au centre de la plantation qui s'étend d'une mer à l'autre, de la côte nord à la côte sud, que se trouve sur un point culminant une jolie maisonnette, bien tenue, habitée par un

et 1600 balles de coton, la balle pesant environ 260 livres. Les indigènes des îles Samoa produisent de 2000 à 3000 tonnes de copre. Les Samoens sont en général peu aptes au travail. Les maisons allemandes d'Apia recrutent leurs laboureurs principalement aux archipels de la Nouvelle-Bretagne et de la Nouvelle-Irlande. Les Chinois, les meilleurs de tous, sont devenus trop chers, et les koulis de l'Inde ne peuvent être exportés qu'aux colonies anglaises. A Apia les gages des laboureurs des îles ont beaucoup haussé : de 25 dollars à 60. Aux Fiji et au Queensland ils ont atteint le double de ce qu'on paye aux Samoa. Dans les dernières années presque tous les produits ont été exportés par les deux maisons allemandes.

Voici le tableau du mouvement maritime en 1883 :

Bâtiments arrivés.		Tonnes.	Importation.	Exportation.
			Livres sterling.	Livres sterling.
Allemands..	92	19 396	58 358	50 894
Anglais. ...	35	3 799	9 103	1 180
Américains..	18	2 776	26 146	(pas d'exportation)

jeune Allemand, un des inspecteurs de l'établissement. Et quel panorama! On ne voit qu'une mer de cocotiers et, par-dessus les arbres, l'immense horizon de l'océan. La petite langue de terre qui avance dans la mer est Mulinuu, résidence du roi. Les cocotiers qui, vus d'en haut, ressemblent à une forêt épaisse, présentent, quand on les approche, l'aspect d'un échiquier tracé avec une exactitude géométrique. Chaque arbre est séparé de ses voisins par la distance scrupuleusement mesurée de huit pieds. Une route carrossable, sans cesse envahie il est vrai par la végétation, facilite l'exploitation de ces terrains, qui, dans l'ensemble, font l'effet d'une immense pépinière. On plante aussi le caféier avec l'intention, si l'expérience réussit, de faire du café le principal produit de cette grande plantation. On en est encore aux tâtonnements, mais partout on reconnaît la main du cultivateur intelligent, méthodique, consciencieux, le génie de la nation allemande à l'œuvre aux antipodes.

J'ai passé des heures fort agréables à la mission catholique, en compagnie de Mgr Lamaze, évêque d'Olympe et vicaire apostolique de l'Océa-

nie centrale, et des quatre prêtres, jeunes et vieux, tous Français, qui partagent avec lui les labeurs de l'apostolat. Il a acquis un vaste terrain derrière l'église pour y construire un village, où il a réuni une partie de ses convertis en leur abandonnant gratis l'usufruit des terres qu'ils cultivent. Ils quittent rarement ces lieux et forment une communauté séparée, une sorte de *reduccion*, comme on disait autrefois dans l'Amérique du Sud. Les hommes sont tous mariés, et chaque famille a sa cabane à elle. Les résultats obtenus, me dit-on, sont des plus satisfaisants. L'important est de préserver les nouveaux chrétiens du contact des indigènes qui vivent *extra muros* et surtout de celui des blancs. En traversant cette pépinière du christianisme, nous n'avons vu que de joyeuses figures; les champs étaient bien cultivés et les huttes proprement tenues. Quelques-uns des hommes sont destinés à servir de catéchistes.

A mi-côte d'un mamelon de la propriété s'élève une petite église en pierre que le navigateur aperçoit longtemps avant d'arriver au port. Complètement détruite par un ouragan, l'année dernière, elle est déjà rebâtie, grâce aux dons de quelques bienfaiteurs et à la coopération d'hommes de bonne volonté fournis par la communauté. Cet endroit s'appelle Vaca, et c'est là que les

futurs catéchistes reçoivent leur instruction et commencent à être initiés aux études classiques.

Dimanche, nous avons assisté à la grand'messe dans l'église de la mission. Les jeunes indigènes (surtout les femmes) chantaient avec des voix mélodieuses. Quelle différence, au point de vue musical, tout à l'avantage de ces insulaires, avec les chrétientés de la Chine et les couvents des Coptes catholiques de l'Égypte!

Dans l'après-midi, l'évêque, ses pères et hôtes, les membres de la communauté et quelques notabilités catholiques, le grand juge du roi en tête, se réunirent sur la pelouse, moitié cour, moitié jardin, qui sépare l'église du presbytère. La fille du juge eut l'honneur de préparer le kava.

Le *kava* est un breuvage que l'on fait avec une racine qui est nettoyée, raclée et mâchée par des jeunes filles, ensuite lavée de nouveau et versée dans une grande cuvette de bois. Le résultat final de cette série d'opérations peu appétissantes est une boisson qui a le goût de la rhubarbe. Les résidents blancs l'apprécient autant que les indigènes. Dans toutes les réunions d'amis, dans les réjouissances publiques et réceptions de personnages, on sert le kava. Ce sont des jeunes filles de qualité, d'une conduite régulière, qui le préparent en présence de l'assemblée.

Dans ces réunions, les hôtes sont assis en cercle. Les deux ou trois jeunes filles se tiennent au centre, devant la cuvette destinée à recevoir le produit de la mastication. A en juger par les grimaces involontaires des jeunes Hébés aux joues enflées, c'est un rude travail qui exige de puissantes mâchoires. Dès que le breuvage est prêt, le maître de la maison bat des mains. Ce signal est répété par toute la compagnie. Les conversations cessent, et, au milieu d'un profond silence, le chef prononce le nom de l'hôte qui occupe la place d'honneur. Une jeune fille s'avance vers lui gravement, s'incline avec grâce et lui sert le liquide dans une moitié de noix de coco. Vidée ou touchée seulement des lèvres, la tasse est remplie de nouveau et présentée par la même jeune fille aux autres invités, toujours dans l'ordre de préséance.

Les missionnaires me disent que, dans leurs voyages, ils acceptent volontiers d'assister à ces réunions qui disposent favorablement les esprits et préparent le terrain aux discussions sérieuses.

Après le kava, de jeunes catéchumènes vêtus de leur pagne d'écorce, avec des fleurs dans les cheveux et une épée de bois à la main, exécutèrent avec beaucoup d'entrain plusieurs danses de guerre. Les femmes n'y prenaient aucune part : « Elles ne fréquentent pas les bals », me

dit un des missionnaires d'un air significatif dont je ne compris le sens qu'après avoir assisté à un *sava*.

Cependant, la brise du soir commençait à apporter un peu de fraîcheur. C'était bien une des journées les plus étouffantes dont j'aie mémoire. Dans ce groupe, quand l'atmosphère est tranquille, le thermomètre marque pendant toute l'année de 25 à 27 degrés Réaumur. Néanmoins les Européens y vivent jusqu'à un âge avancé, tandis que les indigènes atteignent rarement la vieillesse.

Au départ, les missionnaires me disent que, dans dix ans d'ici, les habitants des Samoa se rappelleront le nom de l'*Espiègle*, celui du capitaine Bridge et le mien. Ils sont doués d'une mémoire et d'une faculté d'observation remarquables. Ils donnent des noms aux moindres mouvements de terrain, à toutes les falaises, aux plus petites criques. Ils connaissent exactement les habitudes des différents animaux. En général ils sont éveillés à un certain degré et intelligents jusqu'à une certaine limite qu'ils ne dépassent jamais.

Le couvent des Sœurs, dont deux sont Françaises et cinq indigènes, se trouve à quelques pas de la mission. Depuis vingt-six ans la supérieure n'a quitté cette maison qu'une seule fois,

par raison de santé et encore pour quelques semaines seulement. C'est elle qui a tout créé, tout organisé, qui a bâti la petite chapelle, vrai bijou d'architecture monacale, et qui a répandu dans beaucoup de familles européennes et indigènes les bienfaits d'une bonne et solide éducation. Dans l'école des blanches j'ai vu deux petites filles allemandes du type teutonique le plus prononcé. Mais elles ne savaient pas un mot d'allemand, elles ne parlaient qu'anglais et samoen.

Le soleil est impitoyable, la chaleur indescriptible, et cependant nous voilà au milieu du jour en route pour Mulinuu. Des devoirs de cour nous y appellent. Mgr Lamaze, qui aura la bonté de nous servir d'interprète, les consuls d'Allemagne et d'Angleterre veulent bien nous tenir compagnie.

La capitale du roi des Samoens, située à un peu plus de 2 milles à l'est d'Apia, occupe une langue de terre entre deux sinuosités de la baie. C'est, à proprement parler, une forêt de cocotiers, mais je suppose qu'il y a aussi des maisons plus ou moins cachées dans le bosquet. Nous n'en avons entrevu que fort peu. Il y a cepen-

dant une sorte de place publique où l'on a dressé la potence, qui a un air monumental. A quelques pas de là se trouve une jolie cabane, habitée par le grand juge du roi. Ce personnage et sa fille, qui sont catholiques, en sortaient pour baiser l'anneau de l'évêque, et à l'ombre des bois de justice nous engageâmes avec eux une conversation qui ne manquait pas d'intérêt lorsque nous entendîmes derrière nous les pas précipités d'un homme essoufflé qui avait apparemment hâte de nous dépasser. On l'arrêta et nous fîmes route ensemble. Cet individu portait une chemise qui ne sortait pas des mains de la blanchisseuse et un pantalon de toile qui s'en allait en loques. Ses traits manquaient de distinction, et l'expression de sa physionomie était à l'avenant. Nous perdîmes notre peine à vouloir lui arracher un seul mot. A tout ce qu'on lui disait il répondait par de gros rires. Ce ne fut qu'aux approches de la maison des réunions publiques, vers laquelle il dirigeait ses pas, que j'appris son nom. C'était tout simplement le roi. J'éprouvai alors quelques scrupules en songeant au sans gêne avec lequel j'avais apostrophé Sa Majesté.

Glissons sur l'audience. Une grande cabane couverte de nattes sales, tous les rideaux levés pour laisser entrer l'air, qui était embrasé. Le roi et les Européens assis sur des chaises de

Vienne, achetées pour les occasions solennelles où les consuls viennent non *ad audiendum verbum regium*, mais pour faire entendre leur voix au roi. Quelques chefs réunis à la hâte étaient blottis sur les nattes, les genoux près de la bouche et le dos contre les piliers de l'enceinte. Il y eut un discours qui n'en finissait pas et dont le sujet était mon éloge. L'orateur, un des grands chefs, en le prononçant, semblait s'endormir. C'était aussi notre cas. A la fin, n'en pouvant plus, je me levai brusquement : autre infraction à l'étiquette. Mes amis en firent autant. Le roi, qui pendant toute la cérémonie n'avait fait que sommeiller ou rire d'un gros rire faux, sourit cette fois-ci franchement. Tout le monde, sauvages et policés, était enchanté de se séparer, et nous nous sauvâmes à toutes jambes, non sans avoir rendu visite, dans sa hutte, au vice-roi, qui a l'air de quelqu'un.

Melietoa n'est pas, me dit-on, un idiot. C'est un homme ordinaire, qui, si on l'avait laissé à sa place, serait aujourd'hui, ou ne serait plus, un des grands chefs de tribu samoens. Mais on l'a fait roi ; or il est roi, comme je l'ai dit, vis-à-vis des puissances signataires, il ne l'est pas aux yeux des autres chefs, qui ne l'ont jamais franchement reconnu comme souverain. Les trois consuls lui demandent, c'est leur devoir, sûreté

pour les blancs nombreux éparpillés, en dehors de la municipalité, sur différents points des îles, et à cet effet, ils réclament de lui le rétablissement de la paix, constamment rompue de tribu à tribu. Ils n'ont ni la mission ni les moyens d'intervenir eux-mêmes directement pour atteindre ce double but : ils s'adressent donc au roi, qui est impuissant. C'est une situation fausse et à la longue intenable.

On sait ce qui s'est passé aux Tonga et aux Fiji. L'Angleterre a reconnu roi le grand chef George, dont le père déjà avait été le maître de cet archipel, et qui d'ailleurs se trouve doublé d'un *alter ego* blanc, le missionnaire Baker. La reconnaissance de l'Angleterre consolidait, elle ne créait pas son pouvoir. Aux Fiji un chef ambitieux, encouragé et poussé par des résidents blancs, entreprit de soumettre les autres chefs. Il échoua et n'eut à choisir qu'entre la ruine ou l'abdication; l'Angleterre n'avait pas d'autre alternative que d'annexer ou d'abandonner aux chances du hasard ses sujets établis dans les îles.

L'analogie saute aux yeux. Il y a aux Samoa des intérêts considérables à sauvegarder. Les quelques croisières anglaises et allemandes qui arrivent de temps à autre peuvent bien redresser des torts individuels, elles ne peuvent pas garantir d'une manière permanente le maintien de

l'ordre public; et les intérêts en cause peuvent être compromis, d'un moment à l'autre, aussi longtemps qu'une paix stable n'aura pas succédé aux guerres intestines de tribus, qui se reproduisent comme les fièvres intermittentes. Cette paix suppose un gouvernement régulier et fort, qui est impossible en l'absence d'un chef assez puissant à qui le confier. Un simulacre de roi ne suffit pas. Melietoa n'est pas à la hauteur de la situation. C'est, à tous égards, un pauvre sire!

Nous menons joyeuse vie à Apia. La présence d'un bâtiment de guerre est un petit événement. Il met un peu de variété dans l'existence, assez terne, des résidents. Dîners à bord, dîners à terre, excursions à cheval et en bateau. Quel contraste avec la douce monotonie de la vie à bord! Mais c'est pour la bonne bouche, pour la veille de notre départ, qu'on nous a réservé un *sava*, une soirée dansante arrangée par MM. Stübel et Churchward dans la maison d'un grand chef du voisinage.

La nuit était noire, et la pluie, fouettée par une forte brise, tombait par intervalles. La baleinière, dirigée par le capitaine Bridge, pirouettant sur les petites vagues saccadées de la lagune, échoua

plus d'une fois sur des bancs de corail, mais finit par pénétrer dans la crique près de laquelle se trouve la résidence du chef. Après que nous y eûmes pris le kava en compagnie des notables de la tribu, avec les cérémonies voulues, on nous mena à la hutte destinée aux réunions publiques.

Là un étrange spectacle s'offrit à nos regards. La salle était remplie de monde. Au milieu, près des trois arbres qui supportent le faîte du toit et qu'on avait ornés de guirlandes de fleurs et de feuilles, brûlait un grand feu. C'était le seul éclairage. Les consuls d'Angleterre et d'Allemagne, les officiers et quelques matelots de l'*Espiègle*, deux ou trois résidents d'Apia, formaient le public européen. Les spectateurs de couleur, hommes et femmes, appartenaient aux couches supérieures du monde indigène. Ce ne fut qu'à force de coups de coude que le corps de ballet put se frayer passage à travers la multitude.

Un morceau de calicot aux couleurs voyantes, orné de festons de feuilles de cocotier ou d'écorce d'arbre autour des reins, un collier de fleurs dans les cheveux, constituaient la toilette des ballerines. La jeune *première* se distinguait de ses compagnes par une grande perruque de cheveux blonds en forme de bonnet phrygien, ornée d'un panache de plumes écarlates qui faisaient valoir le ton caramel des épaules, du buste

et des bras. Toute sa personne ruisselait d'huile de coco. Arrivées au nombre de seize en face du feu, les danseuses, la *première* au centre, se rangèrent en ligne, s'accroupirent sur les nattes et attendirent, immobiles comme des statues, le signal de se mettre en mouvement. Ce fut la *prima ballerina* qui le donna en entonnant une sorte de mélodie, qui fut ensuite chantée en chœur pendant toute la durée du pas. Les mouvements, dont la précision excitait l'admiration des Européens, étaient d'abord contenus, graves, lents, solennels, puis accélérés, à la fin vertigineux. Ces dames dansaient avec les yeux, la tête, les épaules, avec les bras, les mains et le buste ; les jambes seules restaient immobiles. Le texte, non la musique des chansons, était composé pour l'occasion en l'honneur du capitaine Bridge et de ma personne ; en effet, des sons ressemblant à nos noms se reproduisaient incessamment. A la fin du ballet, de vifs applaudissements partirent des banquettes des blancs. Le public indigène resta impassible.

Mais il n'en fut pas ainsi lorsque la fille du grand chef, maître de la maison, parut dans la salle. C'est une beauté et une vertu. Hélas! beaucoup des jeunes filles de ces îles ne sont ni l'une ni l'autre. Celles d'entre elles dont la sagesse est notoire ne sortent jamais qu'en compagnie

d'une ou de plusieurs duègnes. Elles sont admises de préférence à l'honneur de préparer le kava dans les occasions solennelles, et elles peuvent espérer d'être épousées par des hommes de qualité, des guerriers de haut rang d'une tribu amie (on ne se marie jamais dans sa propre tribu). Mais, à part cet hommage rendu à la vertu, les jeunes filles qui n'y prétendent pas n'en jouissent pas moins de la considération publique.

C'était donc une grande dame et une vertu, et de plus une beauté hors ligne. Aussi tous les regards se fixèrent sur elle, et les hôtes de couleur la saluèrent de murmures approbatifs. Je lui aurais donné dix-huit ans, mais elle n'en a que treize. Très peu vêtue, et la tête couverte d'une perruque colossale, qu'elle eut le bon esprit de perdre au début du ballet, ce qui dévoila les contours classiques de sa tête et de sa nuque, elle prit place devant le feu entre quatre hommes. Un de ces coryphées entonnait la chanson au commencement de chaque danse. C'étaient les mêmes contorsions du haut du corps, les mêmes mouvements des bras et des mains. Cette enfant vertueuse, qui a le feu sacré de la ballerine, se démenait comme une petite diablesse, et cependant ses gestes et ses mouvements n'avaient rien qui rappelât les ignominies du bal Mabille. A la fin, les cinq danseurs se

levèrent. C'était le moment critique. Ici, me dit-on à l'oreille, les notions de la décence commencent à se troubler. En effet, les jambes, si longtemps condamnées à l'immobilité, semblaient vouloir prendre leur revanche. C'étaient des sauts de carpe, des bousculades, une ronde infernale indescriptible. Terpsichore, voile ta face!

Le capitaine et moi, nous pensions que c'était le moment de nous retirer et de donner ainsi aux jeunes officiers du bord le bon exemple, qu'ils n'eurent garde de suivre. J'avoue que je partis avec regret, tant ce spectacle, attrayant et repoussant à la fois, me semblait étrange, bizarre, original et bien au-dessus de ce que, dans ce genre, peuvent produire nos scènes d'Europe Regardez ces effets changeants de lumière. Tantôt les flammes du foyer inondent les danseurs de vives clartés, tantôt les ténèbres les enveloppent; alors on ne devine leur présence qu'à l'éclat de leurs yeux qui percent l'obscurité. Plus loin tout serait pénombre, sinon nuit profonde, n'étaient des reflets mystérieux qui, venant on ne sait d'où, errent dans la salle, sautillent de tête en tête, laissent entrevoir des chevelures noires ornées de plumes et de fleurs, des figures sauvages, des regards fixés sur la scène. Ajoutez le bruit du tam-tam et du feuillage de la haute futaie du dehors, le hurlement des rafales, la

chaleur étouffante, les parfums du feu nourri avec du bois odoriférant. Quelle scène, bizarre, étrange, enivrante! Le sublime et le grotesque, un cauchemar, un conte d'Hoffmann, une vision de Dante! Au sortir de ce lieu, j'aperçois Checco, comme toujours en pareille occasion flanqué de deux matelots. Il est indigné et me dit : *Questo è l'inferno. Io l'ho veduto dipinto. Era tale quale*[1].

Et dire que les mêmes femmes qui se livrent, à peine vêtues, à ce genre de plaisirs, s'en vont le dimanche à leur église, enveloppées de la chemise réglementaire et portant à la main un gros livre d'hymnes! Je comprends le découragement qui doit parfois assombrir la vie des missionnaires, condamnés au supplice des Danaïdes.

Tutuila, du 25 au 29 juin. — Éole ne nous gâte pas. Pendant vingt-quatre heures des torrents de pluie, le vent debout, la mer houleuse. Mais ce matin tout nous sourit, le ciel, la mer, la terre. L'*Espiègle* rase la haute île de Tutuila,

1. « C'est l'enfer, je l'ai vu en peinture. C'était absolument cela. »

double quelques promontoires à pic lavés par les vagues, entre par une passe étroite dans un bassin qui serpente entre des coteaux abrupts, et jette enfin l'ancre dans la baie de Pango-Pango. Je me croirais dans quelque fjord de Norvège, n'était la forêt épaisse surmontée d'innombrables panaches de cocotiers, qui couvre les terres depuis la plage et des bords même de l'eau jusqu'au sommet des montagnes[1].

Ici la baie est un lac. Pas d'horizon de mer, pas de requins. Libre à chacun de se baigner; aussi les indigènes, hommes et femmes, autant de tritons et de naïades, s'en donnent à cœur joie. Dès qu'ils aperçoivent le navire, ils arrivent en foule. Tout le monde crie, gesticule, saute du canot dans l'eau, passe par-dessous en plongeant et essaye d'escalader l'*Espiègle*. Mais l'abordage ne leur réussit guère. Le capitaine, très rigide en pareille matière, trouve le costume des dames trop incomplet. On leur crie du pont : *Captain Bridge not at home*, et elles s'éloignent en riant pour revenir aussitôt sans plus de succès, mais aussi sans trahir le moindre dépit. Plus tard, dans la journée, le ciel nous envoie quelques ondées, et alors les hommes, toujours préoccupés de leur chevelure, se coiffent d'une immense

1. La plus haute s'élève à 2500 pieds au-dessus de la mer.

feuille de taro pliée et nouée en forme de casque antique. Les voilà transformés en dieux de l'Olympe. Les femmes s'enveloppent le haut du corps d'une seule feuille colossale. Rien de plus étrange. C'est de la mythologie pure. Ajoutons que ces insulaires sont peu colorés, tout au plus un peu olivâtres. Si les dieux de l'Olympe étaient Grecs, comme c'est à présumer, il n'est guère probable qu'ils aient eu le teint plus clair.

Mais d'où vient tout ce monde? Ce sont des gens du village de Pango-Pango, situé à un peu plus d'un mille à l'est. C'est à peine si l'on entrevoit à travers le feuillage quelques pauvres huttes. Soudain tous ces visiteurs, comme saisis de frayeur, les uns en bateau, d'autres à la nage, s'enfuient dans la direction de leur village. En même temps des canots chargés d'hommes et de femmes se dégagent d'un groupe de cabanes situées sur la plage, au nord, à égale distance de Pango-Pango et de notre mouillage. C'est le village de Fango-Tongo. Cette fois-ci, les hommes sont admis à bord. Ils nous offrent des massues en bois sculpté, des tissus de fil d'écorce et d'autres curiosités en criant : *Shot*, *shot*, c'est-à-dire *shirt*. Ils veulent échanger leurs marchandises contre des chemises; les chemises sont évidemment fort rares, puisque je n'ai pas vu un seul homme porter du linge. Quant à l'argent

qu'on leur offrait, ils le refusèrent avec dédain.

En novembre dernier, les habitants de Pango-Pango et de Fango-Tongo étaient en guerre. Le grand chef de Pango-Pango, nommé Maunga, étant mort, deux candidats, l'un Maunga-Mauuma, du parti du chef défunt, l'autre Maunga-Lei, de l'opposition, prétendaient au titre de Maunga tout court et au pouvoir suprême dans la tribu de Pango-Pango. Quant à la question de droit, je ferai comme l'officier anglais qui, envoyé pour mettre fin aux troubles, déclara dans son rapport qu'il lui semblait difficile de se former une opinion sur la validité des titres de chacun des candidats. Les événements, plus simples que la question de droit, donnent une idée de l'origine de ces guerres et de la manière dont elles sont conduites. Maunga-Mauuma attaqua et brûla une partie de Pango-Pango, tua quelques guerriers et coupa un certain nombre de cocotiers, après quoi Maunga-Lei se rendit avec les siens au village de Fango-Tongo, où il fit absolument la même chose. Une douzaine de guerriers restèrent sur le carreau. Un trader norvégien et sa femme, une indigène, qui y habitent, n'échappèrent à la mort qu'en se sauvant à la nage. Ils trouvèrent asile auprès d'un trader anglais, marié à une Taïtienne et occupant une hutte au bout d'une petite langue de terre. A

l'exception d'un missionnaire catholique, qui réside à Leone, sur la côte méridionale, ces deux hommes sont probablement les seuls blancs établis dans l'île. Ils trafiquent tous deux pour la compagnie hambourgeoise.

Dans l'archipel des Samoa, l'épidémie la plus contagieuse est la guerre. Le roi Melietoa, dont nous avons fait la connaissance dans sa résidence près d'Apia, prit peur et, sur sa demande, et, je pense, sur la demande de trois consuls, le capitaine Auckland, du bâtiment de guerre britannique *Miranda*, se rendit ici, embarqua, pour les remettre au roi, qui les retient encore prisonniers, les deux chefs ennemis et rétablit ainsi une paix « boiteuse et mal assise ».

Tout ceci me paraît peu émouvant. Je ne forme de vœux pour aucun des deux rivaux, et leur captivité me laisse froid. Je n'ai pas même une larme à donner aux dix ou douze braves tombés sur le champ d'honneur. Ce qui m'intéresse, c'est l'origine de la querelle et l'appel fait à l'intervention étrangère.

Les questions de succession entre chefs de tribu se reproduisent dans l'ordre naturel des choses. Aucun chef n'étant assez fort pour imposer aux deux parties contendantes une solution à l'amiable, ces querelles sont nécessairement vidées par les armes. Dans ces cas, les résidents

européens, s'il s'en trouve dans la localité, courent les plus grands risques. Y a-t-il dans le voisinage un bâtiment de guerre de n'importe quel pavillon, anglais ordinairement, quelquefois français ou allemand, très rarement américain, il est appelé ou il doit venir sur l'initiative de l'officier qui le commande et qui ne peut assister les bras croisés à des scènes de pillage et de massacres. Il arrive donc, et rien de plus facile que de rétablir la paix pour le quart d'heure. La question de droit qui a produit ces troubles, l'officier n'en sait pas le premier mot. Supposons qu'il connaisse les us et coutumes de la peuplade (ce qui n'est pas), il n'aurait aucune mission, aucun pouvoir de juge entre indigènes indépendants. Un arrêt par lui rendu ne serait valable ni aux yeux des parties intéressées ni, faute de compétence, devant aucun tribunal européen. Il oblige donc les combattants à déposer les armes, et ils les déposent, sauf à les reprendre quand le navire sera parti. C'était, avant l'annexion, l'histoire des quatorze tribus des Fiji; c'est ce qui se passe constamment aux Samoa et dans d'autres groupes, en exceptant toujours les Tonga, dont le vrai roi est un blanc, le révérend Baker.

Si la trêve continue, c'est qu'avant de recommencer les hostilités on veut attendre le retour

des deux chefs, encore prisonniers d'État du roi Melietoa, qui, je suppose, dans cette affaire sert de prête-nom aux triumvirs d'Apia.

Nous flânons dans les rues de Pango-Pango ou, pour mieux dire, entre des cabanes disséminées sur le gazon et ombragées d'arbres de toute espèce. La chaleur est écrasante. Aussi les parois des huttes, c'est-à-dire les nattes, sont toutes relevées. Nous apercevons des femmes et des enfants étendus sur le sol. D'hommes, peu ou point. J'ignore ce qu'ils font, je sais seulement qu'ils ne travaillent pas. Pourquoi travailleraient-ils? N'ont-ils pas leurs noix de coco, leurs yams, leurs taros, leurs bananes? Cela suffit. Nous entrons dans la maison des réunions publiques, qui est vide, puis dans l'église méthodiste. Elle est vide aussi, sauf quelques enfants qui y jouent. Un matelot photographe, que le capitaine a amené, prend des vues. Nous groupons les femmes, cela les amuse. Mais les jeunes filles s'enfuient, je ne sais trop pourquoi; ce ne peut être par timidité.

Aujourd'hui le capitaine a reçu une illustre visite. La sœur de Maunga-Lei, qui en son absence tient les rênes du gouvernement à Pango-Pango, est venue à bord. C'est une femme entre deux âges, excessivement corpulente, traits grossiers, yeux luisants et expressifs, maintien d'une personne qui a conscience de sa haute position. A bord on l'appelle la duchesse de Gerolstein. Ses trois dames d'honneur, toutes filles de chefs, nous frappaient moins par leur beauté que par la grâce de leurs mouvements et par la familiarité respectueuse de leurs manières envers leur maîtresse. Les hommes de sa suite restèrent sur le pont, et la noble visiteuse et ses compagnes furent admises au salon. Elles s'assirent d'abord à l'européenne, mais, sur l'invitation du capitaine, s'empressèrent d'échanger cette pose incommode contre l'attitude habituelle dans ces îles. Le grand style est d'être assis sur les deux jambes en donnant à l'une d'elles un mouvement de vibration. On leur servit des rafraîchissements, qu'elles semblèrent apprécier. La duchesse, qui sait deux ou trois mots d'anglais, était fort en train; les rires et les chuchotements se succédaient sans interruption, lorsque, soudain, des exclamations, des cris confus mêlés au bruit du tam-tam, parvinrent à nos oreilles. C'étaient les gens de Fango-

Tongo, les amis de Maunga-Mauuma et les chefs secondaires de sa tribu qui arrivaient. Eux aussi venaient rendre visite à l'*Espiègle*. La duchesse et ses dames pâlirent, mais c'était la pâleur de la colère plutôt que celle de la peur. Il était trop tard pour empêcher les visiteurs importuns de venir à bord, et voilà les deux factions hostiles en présence. Un des nouveaux arrivants, un jeune homme d'une vilaine physionomie, profita de la confusion pour soustraire la massue d'un guerrier de Pango-Pango. Pour la cacher, il s'assit sur l'objet volé. Mais la duchesse, de son regard d'aigle, s'en aperçut et dénonça le coupable au capitaine, qui lui fit évacuer le navire avec une promptitude merveilleuse. Un coup de pied appliqué au fuyard par un matelot le fit disparaître comme par une trappe.

Le pont était alors rempli d'hommes presque nus, fleurs et plumes dans les cheveux, massues et gourdins à la main, du reste parfaitement tranquilles. Les matelots firent la haie, et la sœur du grand chef Maunga-Lei, suivie de ses dames et de ses adhérents, put se retirer avec tous les honneurs dus à sa position sociale; pendant ce temps-là les hommes des deux factions échangeaient des regards courroucés et des paroles qui évidemment n'étaient pas des compliments. Quelques moments après, ceux de

Fango-Tongo se retirèrent également. C'était un beau spectacle que ces deux grands canots d'État, chacun suivi d'une nuée de petites nacelles et se dirigeant lentement vers son village. La duchesse, entourée de ses dames, se tenait debout sur une sorte de dunette. Un grand nombre de guerriers, dont les corps fortement huilés luisaient au soleil, remplissaient le bateau de la poupe à la proue. Sur le devant, un homme armé d'une immense massue occupait une estrade élevée. Il poussait des hurlements et exécutait des pas grotesques, semblant à chaque instant près de tomber à l'eau. Tous chantaient en chœur, avec des voix mâles et presque harmonieuses, une mélodie grave et mélancolique.

Les hommes de la faction adverse avaient aussi leur loustic sur le devant du grand canot d'honneur. Mais ils ne chantaient pas. L'incident qui s'était passé à bord, non pas le vol, mais la découverte du vol et le prompt châtiment d'un des leurs, semblait avoir troublé leur égalité d'humeur.

Dans l'après-midi nous nous rendîmes à Fango-Tongo. Nous trouvâmes les notables réunis dans l'édifice public, où deux jeunes filles préparaient le kava à grand renfort de mâchoires. Nous ne fûmes pas invités à prendre part au festin. J'aperçus dans cette noble compagnie le voleur

de ce matin. Il tenait une courte pipe entre ses dents et nous lança des regards insolents. Mais les choses en restèrent là.

Ni ici ni à Pango-Pango il n'y a de missionnaires à poste fixe, wesleyens ou autres. Des instructeurs indigènes sont chargés de la cure des âmes. Celui du village, un homme d'à peine cinquante ans, mais qui avait déjà l'air d'un vieillard, nous mena dans sa maisonnette. C'était une hutte comme toutes les autres. Une fenêtre à carreaux et quelques livres d'hymnes rappelaient cependant l'Europe. Sur la natte étaient étendues deux jeunes filles. On nous servit du lait de coco; ce breuvage fut fort apprécié par les deux blancs, exténués de fatigue et de chaleur.

En continuant notre promenade, nous aperçûmes, assis sous la porte de sa cabane, un Européen qui nous fit signe d'entrer. C'était le Norvégien, ancien matelot et maintenant trader, le même dont j'ai parlé plus haut. Il nous raconta les péripéties de la dernière guerre, et nous avoua que les deux factions lui avaient fait de fortes commandes de fusils à aiguille, preuve certaine que la guerre recommencerait dès le retour des chefs ennemis. Les ruines de huttes incendiées, de cocotiers coupés et les troncs d'arbres calcinés qui entouraient son habitation fournissaient un triste commentaire à son récit.

La population mâle, réunie sur une place ouverte près de la mer, se livrait aux plaisirs du lawn-tennis ! C'est leur manière de se civiliser. Tout chemin mène à Rome.

---

28 *juin.* — L'heure du départ a sonné. Hier matin l'*Espiègle*, entouré d'un grand nombre de canots, tous remplis de tritons et de naïades, leva l'ancre. Au dernier moment, la duchesse vint à bord. Elle était très simplement mise et semblait triste et préoccupée. Comme le capitaine l'exhortait à conserver la paix, elle répondit en secouant la tête : « Impossible, mauvaises gens, pas bons, mauvais sentiments, *bad feelings*. »

Notre navire glissa doucement entre les coulisses des rochers cachés sous le feuillage qui forment les différents petits promontoires du fjord, et, après avoir gagné la haute mer, mouilla l'après-midi dans une baie de la côte occidentale de Tutuila, tout près d'une falaise constamment balayée par des vagues gigantesques. On appelle ce point West-Cape et l'on a bien voulu donner mon nom à la baie examinée, sondée, dessinée hier et aujourd'hui, pour la première fois, par les officiers de l'*Espiègle*. Cette baie, d'un accès

plus facile pour les bâtiments de haut bord que ne le sont généralement les côtes de ces îles, est destinée à devenir le point central des futures communications par les paquebots à vapeur, de Sydney et de San-Francisco avec Apia, Fiji et différents autres groupes du Pacifique occidental.

Le petit village, visible sur la plage, appelé par les indigènes Poloa, ne contient, à côté d'une église desservie par un instructeur indigène, qu'un petit nombre de huttes, sales et pauvres. Les indigènes qui sont venus hier, dans leurs canots, offrir des fruits et quelques gourdins grossièrement sculptés, nous ont paru d'un aspect particulièrement sauvage. Ils n'ont pas paru aujourd'hui, le repos dominical étant très strictement observé dans les communautés wesleyennes ou congrégationalistes.

Pendant que le lieutenant Ommaney et d'autres officiers, sous la direction du capitaine, se livrent à leurs travaux de sondage, je profite de ces deux jours de repos, probablement les derniers qui me restent à passer à bord de l'*Espiègle*, pour jeter un regard rétrospectif sur les six semaines employées à croiser parmi les archipels, et pour résumer les informations que j'ai pu puiser à de

bonnes sources, sur l'ensemble de la situation de cette partie si peu connue du globe[1].

Le terme de Pacifique occidental, constamment employé dans les correspondances officielles anglaises, n'a jamais été défini d'une manière précise et authentique, mais il est entendu que l'on comprend sous ce nom tous les groupes de l'Océanie situés entre les deux tropiques et entre le 140e méridien est et le 170e méridien ouest de Greenwich. Trois races diverses se partagent cette vaste région : la papouenne, la mélanésienne et la polynésienne.

Au point de vue de la civilisation, on y distingue, en dehors des Fiji, devenues colonie anglaise, trois catégories différentes : les Nouvelles-Hébrides, Santa-Cruz, les îles Salomon, la Nouvelle-Calédonie, la Nouvelle-Bretagne, la Nouvelle-Irlande, etc., dont les habitants appartiennent à la race mélanésienne. Ce sont des sauvages, pour la plupart païens et anthropophages.

1. Mes sources sont d'abord les informations prises par moi pendant mon voyage, ensuite des correspondances officielles anglaises et allemandes communiquées au Parlement anglais et au Reichstag allemand. La pièce la plus importante est le *Report of a commission appointed to inquire into the working of the Western Pacific orders in council*, daté de Londres, 16 octobre 1883, signé Arthur Gordon, A.-H. Hoskins et J-.C. Wilson, et communiqué au Parlement en 1884.

Dans d'autres groupes, principalement dans ceux de Tonga et de Samoa, les populations sont chrétiennes de nom et à demi civilisées. Aux Tonga il y a un roi nominalement constitutionnel, le pouvoir suprême et absolu étant exercé par un missionnaire wesleyen. Les îles Wallis sont habitées, comme celle de Futuna, par une population exclusivement catholique, et gouvernées par une reine qui considère un bref de Pie IX comme le plus précieux joyau de sa couronne. Des missionnaires catholiques sont les directeurs de sa conscience et de ses États. Aux Samoa un roi impuissant se trouve en présence d'une communauté européenne, et indirectement sous l'influence imparfaite et limitée des consuls anglais, allemand et américain.

Enfin, il y a une troisième classe d'îles, dont les populations ont fait quelques pas dans la voie de la civilisation, respectent l'autorité de leurs chefs et restent attachées à leurs us et coutumes, mais ne possèdent aucun gouvernement organisé.

La Nouvelle-Guinée est une terre encore presque inconnue. On sait cependant que les habitants, quoique divisés en plusieurs peuplades d'apparence et de mœurs différentes, forment des communautés agricoles, vivent dans de grands villages bien construits, cultivent leurs

terres et sont très jaloux de leurs droits de propriétaires fonciers[1].

Depuis la fin du siècle dernier, après que les capitaines Cook et Bligh eurent ouvert ces mers aux navigateurs, des aventuriers affluèrent en grand nombre, et bientôt le gouvernement britannique se vit obligé d'intervenir pour empêcher et réprimer, autant que possible, les délits et crimes commis par ses sujets. Plusieurs actes (le premier de George IV, 1824) furent publiés à cet effet. Le plus récent, aujourd'hui en vigueur, est le *Pacific Islanders Amendment Act* (1875), qui investit un haut commissaire de la juridiction sur tous les sujets britanniques qui naviguent, trafiquent ou résident dans les parages et îles du Pacifique occidental. Il est établi que tout Anglais qui enlève des insulaires par la force ou par la ruse sera traduit devant la cour du haut commissaire. L'*ordre en conseil*, conforme à cet acte, publié en 1877, est donc en vigueur depuis sept ans[2].

1. D'après le rapport de M. Chester, magistrat résidant du gouvernement du Queensland à Thursday-Island, du 30 août 1878, cité dans le *Report of the Western Pacific royal commission*, et d'après les informations verbales que ce magistrat m'a données lors de mon passage à Thursday-Island.

2. La région à laquelle s'applique cette législation est définie vaguement. L'*ordre en conseil* nomme, il est vrai, les

On s'est demandé quels étaient les résultats obtenus grâce à cette nouvelle organisation. Hélas! les espérances qu'elle avait fait concevoir ne se sont pas réalisées complètement. La raison du fait saute aux yeux. Le haut commissaire et sa cour ne sont compétents qu'à connaître des délits et crimes commis par des Anglais entre eux ou au détriment des indigènes. Leur juridiction ne s'étend pas aux actes coupables de ceux, indigènes et blancs, qui ne sont pas sujets britanniques. A toutes les réclamations du haut commissaire le gouvernement impérial, se faisant fort de l'avis des avocats de la couronne, répondit et dut répondre par une fin de non-recevoir.

De là une grande irritation parmi les trafiquants et planteurs anglais et australiens établis dans ces îles. Ils avaient de la peine à comprendre une juridiction à laquelle ils étaient soumis, mais qui assurait l'impunité à leurs confrères, amis et

îles Friendly, Navigator, Union, Phœnix, Ellis, Gilbert, Marshall, Carolines, Salomon, Santa-Cruz, Rotumah, la Nouvelle-Guinée à l'est du 143e méridien est, la Nouvelle-Bretagne et la Nouvelle-Irlande, enfin les Louisiades, en tout une région de trois mille cinq cents milles de l'est à l'ouest, et de deux mille cinq cents milles du nord au sud. Mais il ajoute aussi toutes les autres îles de l'Ouest Pacifique qui ne se trouvent pas comprises dans les colonies des Fiji, du Queensland et de la Nouvelle-Galles.

rivaux, allemands, américains, scandinaves. En Australie il y eut des conférences internationales et des réunions publiques pour condamner la politique nouvelle de la mère patrie.

Avant la création des fonctions et de la cour du haut commissaire, la tâche de faire la police dans ces parages, d'y maintenir un peu d'ordre, de contenir les sujets anglais et les indigènes, et redresser à l'occasion les torts des uns et des autres, était confiée aux commandants des croisières anglaises, qui, au dire de tout le monde, s'en acquittaient ordinairement avec tact et circonspection. Pour infliger une punition aux gens de couleur, il leur fallait des cas de guerre, *acts of war*, mais, en donnant à ce terme élastique plus ou moins d'étendue, ils parvenaient à faire du bien et à empêcher du mal. L'apparition d'un navire de guerre ne manquait jamais d'imposer aussi bien aux résidents blancs qu'aux indigènes de la localité. Quand un sujet anglais blanc avait commis quelque crime ou acquis la triste réputation d'un perturbateur habituel de l'ordre public, l'officier commandant la croisière le transportait en Australie pour y être jugé, ou dans une autre île éloignée du théâtre de ses méfaits. Ces procédés étaient un peu sommaires et, quoique autorisés par les règlements, un peu arbitraires, mais du moins efficaces dans une

certaine mesure, d'autant plus que les traders n'y faisaient guère de résistance. Il est vrai que des sujets britanniques inculpés échappaient souvent à l'action du commandant de la croisière en affirmant qu'ils étaient citoyens américains.

L'installation du haut commissaire, muni de pouvoirs législatifs et exécutifs et assisté d'une cour, mettait virtuellement fin à l'intervention judiciaire des officiers de marine, ou, pour mieux dire, rendait cette intervention, encore que l'on continuât à la trouver nécessaire, épineuse, délicate et compromettante au point de vue des relations personnelles et officielles entre le commodore de la station navale d'Australie et le haut commissaire. Ce grand fonctionnaire est d'ailleurs plus puissant en apparence qu'en réalité. Ses règlements et ordonnances ont, il est vrai, force de loi, mais le maximum des peines qu'il lui soit permis d'infliger aux contrevenants n'est que de dix livres sterling ou de trois mois de prison! Depuis la création des fonctions de haut commissaire aucun sujet britannique, quelque crime qu'il ait commis et si urgent qu'il soit de le punir dans l'intérêt du maintien ou du rétablissement de l'ordre public dans la localité, ne peut être atteint sans avoir passé par les formes d'un procès régulier. Vu les distances, la rareté et la difficulté des communications, cette procé-

dure rend souvent illusoires les poursuites dirigées contre lui. En somme, en ce qui concerne les sujets anglais, les pouvoirs du haut commissaire, faute de moyens exécutifs, restent partout, et surtout dans les archipels peu visités, plus ou moins à l'état de lettre morte; et, d'un autre côté, à la suite de l'installation de ce haut fonctionnaire, l'intervention judiciaire de la marine a été, comme je l'ai dit, dans une certaine mesure, annihilée.

En ce qui concerne les indigènes non sujets britanniques, la cour du haut commissaire n'a pas le droit de s'occuper d'eux, mais elle peut empêcher les officiers de la marine royale, comme sujets britanniques, d'agir en dehors de leurs pouvoirs strictement légaux. Par conséquent, les commandants des bâtiments de la Reine ne peuvent agir qu'en cas de guerre. En d'autres termes, le haut commissaire, impuissant lui-même à intervenir efficacement, paralyse le concours de la flotte au double point de vue des blancs et des indigènes[1].

La commission d'enquête nommée par le gouvernement, et dont Sir Arthur Gordon était le principal membre, en arrive à cette conclusion :

1. J'ai cité ici presque textuellement le rapport de la commission concernant les *ordres en conseil.*

les dispositions actuellement en vigueur à l'effet de contrôler les sujets anglais, d'exercer la justice à leur égard dans les îles du Pacifique occidental, et d'empêcher les indigènes de commettre des violences, sont tout ce qu'il y a de moins satisfaisant[1]. Elle propose ensuite plusieurs modifications, dont tout le monde admettra la valeur pratique, mais dont il sera permis de révoquer en doute la parfaite efficacité. Ce qui me frappe dans son rapport, c'est que cette pièce ne touche que légèrement et avec une répugnance évidente au côté international de la question. Je reviendrai à ce point, selon moi capital.

J'ai déjà parlé du trafic des travailleurs, du *labour-trade*, et l'on sait qu'à bord de tout bâtiment qui se livre au recrutement des travailleurs doit se trouver un agent du gouvernement du Queensland ou du haut commissaire, chargé de veiller à la stricte observation des règlements en vigueur. Queensland[2], ce territoire immense à peine entamé par les pionniers de la culture, et Fiji, dans des proportions moindres, ont besoin de bras et, pour des raisons de climat, ils ne

1. *Highly unsatisfactory.*

2. Le nombre des travailleurs occupés en Queensland est de 6000, aux Fiji de 400. Rapport de M. d'Ortzen, secrétaire du consulat allemand à Apia, février 1883.

peuvent employer que des hommes de couleur. On va donc aux îles pour y recruter ces travailleurs. Aux termes de la loi, le libre assentiment de l'individu qui s'engage est de rigueur, mais en réalité, à l'exception de quelques tribus dans certaines îles, le travailleur est simplement acheté pour une durée de trois ou cinq ans. L'acquéreur s'engage à le rapatrier au terme de son engagement, mais il ne remplit pas toujours cette obligation. C'est sous des déguisements divers que la vente se fait. On offre des cadeaux aux chefs, aux parents, aux amis des jeunes gens qu'on veut enrôler. Il est entendu que ceux qui reçoivent ces présents obligeront, persuaderont, enfin amèneront la recrue de gré ou de force. Un autre moyen, très souvent employé, consiste à faire des promesses fallacieuses que celui qui les fait n'a ni l'intention ni les moyens de remplir. Il arrive ainsi que des jeunes gens, attirés par des offres brillantes, quittent leur domicile en dépit de la défense du chef de leur tribu, ou de leur commune, ou de leur famille. Or, comme en Océanie l'individu, pour ainsi dire, n'existe pas, mais qu'il se confond avec la communauté à laquelle il appartient, un acte d'insubordination semblable constitue un des crimes les plus odieux qu'un homme puisse commettre. On sait (car on ne peut l'igno-

rer) que le recruteur est le vrai coupable. De là des actes de vengeance accomplis, non sur la personne du coupable, qui s'est soustrait aux représailles en partant précipitamment avec ses recrues, mais sur celle du premier blanc venu. A leur point de vue, la conduite des insulaires est logique, précisément parce que l'individu n'est rien à leurs yeux et qu'ils ne reconnaissent que des communautés. Ils s'en prennent donc à la communauté des blancs, c'est-à-dire à ceux qui ont en commun le teint blanc de leur peau. Mais les recruteurs, en enlevant des jeunes gens malgré l'opposition du chef de tribu ou de la communauté, ne commettent aucune infraction aux actes de 1872 et 1875; car ces actes ne demandent que le consentement individuel de l'indigène, *his own consentment*. Ils sont donc restés dans les limites de la loi anglaise, mais ils ont violé une des lois ou, si l'on veut, une des coutumes les plus sacrées des insulaires, et ont donné lieu le plus souvent, à titre de représailles, au meurtre d'un ou de plusieurs blancs.

Ce qui précède est officiellement constaté par le rapport de la commission d'enquête, plusieurs fois cité. Je dois ajouter que tous les blancs que j'ai rencontrés dans mon voyage ont confirmé, les uns (fort peu à la vérité) avec indignation, d'autres en riant, le fait que la plupart

des travailleurs sont livrés aux recruteurs par les chefs, moyennant un prix convenu d'avance. Dans les îles Salomon on a lieu de croire que les chefs, en reconnaissance d'un beau cadeau, envoient leurs esclaves ou les membres de leur tribu à la plage, où le recruteur s'en empare pour les transporter à bord.

Il a été dit que ceux qui se procurent des travailleurs sont tenus par la loi de rapatrier ces hommes à la fin de leur engagement. Or il arrive constamment que l'on met une coupable négligence à remplir cet engagement. Si on les débarque dans une localité qui n'est pas la leur, ils sont souvent, et même habituellement, mis à mort par les sauvages ; c'est le rapport de Sir Arthur Gordon et consorts qui le dit.

En Australie on a l'habitude de passer légèrement sur toutes ces irrégularités. On aimerait encore mieux ne pas s'en apercevoir. Il n'en est pas moins certain que pendant la « saison de travail », qui va de mai à septembre, où les recruteurs arrivent pour faire leurs opérations, ces îles sont fréquemment le théâtre d'actes de violence, que l'on dérobe autant que possible à la connaissance du public. En Queensland le besoin de travailleurs est si impérieux que les autorités semblent obligées, et dans tous les cas sont accusées, peut-être à tort, de fermer les

yeux sur les infractions à la loi commises par les capitaines recruteurs et sur les complaisances des agents du gouvernement chargés de la surveillance du patron. De leur côté, les indigènes de la Mélanésie s'embusquent, attaquent et tuent, toutes les fois qu'ils le peuvent, les équipages des bateaux que le patron envoie à terre.

« Tuer un blanc, dit le capitaine Moor[1], est un haut fait aux Nouvelles-Hébrides et aux îles Salomon. Après le crime, ceux qui l'ont commis se rendent à leur village en battant du tam-tam, et annoncent qu'ils ont tué un homme blanc. La nouvelle est aussitôt répandue dans le pays. »

Tous les capitaines de bâtiments recruteurs et tous les agents du gouvernement (du Queensland) sont munis d'une lettre imprimée qui définit leurs droits et leurs obligations. « Ces instructions, continue le capitaine Moor, restent évidemment à l'état de lettre morte. Quand l'officier d'une croisière en exige la production, les capitaines sourient de cette demande comme d'une plaisanterie de bureaucrate, ou bien ils montrent un exemplaire usé, dont ils ont eu soin d'effacer les clauses principales, à savoir : 1° que le travailleur s'engagera de sa propre

1. Rapport du capitaine Moor, du *Dart* de S. M. Britannique, au commodore Erskine Sydney, 7 novembre 1883, Blue Books.

volonté ; 2° qu'aucun cadeau, *trade*, ne sera fait à ceux qui fournissent les recrues. Quand on leur demande des explications, ils répondent : « Si « je me conformais à cet ordre, je rentrerais avec « mon bâtiment vide ». Et c'est la vérité, continue le capitaine Moor, mais j'ose soutenir que si les travailleurs ne peuvent être engagés d'une manière conforme à la loi, le recrutement se fait dans des conditions incompatibles avec l'honneur du pavillon anglais. »

La situation des agents du gouvernement, si ce sont d'honnêtes gens, est des plus pénibles. D'une part, l'agent est lié par des ordres du ministère de Brisbane, qu'il lui est impossible d'exécuter ; il est vrai que le gouvernement n'examine pas sa conduite très rigoureusement, pourvu que les travailleurs arrivent en proportion du besoin. D'autre part, l'agent est à la merci du capitaine du bâtiment auquel il est attaché. « Ce n'est pas lui, dit le capitaine Moor, c'est le patron du bâtiment qui choisit le théâtre de ses opérations. L'agent sait peut-être que la localité est dangereuse, qu'on sera obligé d'y faire le coup de feu. Cependant, comme ses instructions lui prescrivent de favoriser les opérations du capitaine, il se borne à empêcher des irrégularités. S'il y a des incidents fâcheux, on tâche de les passer sous silence, la prétention des capitaines

étant d'avoir retiré de la plage leurs embarcations gaillardement, et d'avoir accompli une tâche difficile. Mais peu d'entre eux peuvent nier qu'ils ne se trouvent au moins deux fois par voyage dans le cas d'inscrire sur leur journal : « Indigènes derrière arbres, tiré sur em-« barcation. Répondu feu. Résultat de notre feu « inconnu. Joe ou Jim, ou quelque autre indigène « de l'équipage tué. Enterré en eau profonde. » Je me contente de citer quelques cas où l'on a fait le coup de feu. J'en connais beaucoup d'autres. Les indigènes tirent sur tout bateau envoyé à terre, principalement pour s'emparer des fusils et autres articles destinés au payement des recrues. »

Le fusil joue un grand rôle dans ces transactions. Il commence à changer la face des choses dans l'Ouest Pacifique. Le capitaine Bridge rapporte[1] que dans les Nouvelles-Hébrides les habitants sont en possession d'armes à feu de toute espèce, et que les armes ont été importées par des bâtiments de la traite. Le cadeau usuel « offert » aux « amis » d'une recrue se compose ordinairement de fusils. Les travailleurs rapatriés du Queensland rapportent presque tou-

1. A bord de l'*Espiègle*. Hanover-Harbour (New-Hebrides), 27 avril 1883, Blue Books.

jours d'excellents fusils de chasse. La poudre est devenue un moyen d'échange et sert de monnaie courante. L'habitude prise par les sauvages de se servir d'armes à feu et l'importation en grandes quantités de fusils de précision parmi eux produisent des résultats funestes. Il est devenu plus difficile que par le passé de punir les crimes commis par les sauvages; chaque entreprise de cette nature, toujours sur des terrains difficiles et inconnus, oblige à des préparatifs sérieux et à des pertes graves. Désormais, pour châtier quelques sauvages qui ont tiré sur des blancs, il faut organiser une petite campagne. Comme les guerres entre tribus n'ont guère cessé, l'arme de précision est aujourd'hui l'article le plus recherché. Pour s'en procurer, les chefs offrent au recruteur les hommes et les femmes de leur tribu. Enfin les guerres entre insulaires sont devenues plus meurtrières. »

Écoutons aussi des témoins qui ne sont pas anglais, mais dont les dépositions ne font que confirmer ce qu'on vient de lire.

Le capitaine Karcher, commandant d'un bâtiment de guerre allemand, écrit dans un rapport adressé au chef de l'amirauté à Berlin[1] : « Une

1. En date de Batavia, 6 juillet 1883. Annexe au *Report of the Western Pacific royal commission.*

cause perpétuelle de danger, c'est que les insulaires ne savent pas distinguer entre les différentes nationalités et cherchent à se venger des dommages causés par un blanc sur le premier blanc venu. Au dire de tout le monde, la faute en est à la conduite des recruteurs. Certes on ne peut attacher une foi absolue aux récits des planteurs, mais, si une partie seulement de ce que le consul m'a dit et de ce que d'autres affirment est vraie, le recrutement des travailleurs est simplement une traite d'esclaves. S'il faut en croire ces assertions, non seulement les capitaines achètent des jeunes gens en échange d'armes à feu, même de fusils à culasse et de munitions ; mais encore, sous prétexte de trafiquer avec eux, les attirent à bord et ensuite les y retiennent malgré eux. D'autres, qu'ils rencontrent en mer dans leurs canots, sont simplement enlevés. » Le capitaine allemand, presque dans des termes identiques à ceux du rapport du capitaine Moor, ajoute : « Si les agents du gouvernement suivaient leurs instructions, la plupart des bâtiments recruteurs rentreraient sans recrues. Ils ferment donc les yeux, laissent faire le capitaine et se contentent de l'assurance qu'il leur donne que rien d'irrégulier n'a été fait. Les interprètes servent d'appeau. Il s'ensuit des rencontres sanglantes. »

Tel est, selon les témoignages les plus authen-

tiques et les plus autorisés, tous conformes aux observations que j'ai pu faire personnellement, l'état des choses dans ce qu'on est convenu d'appeler le Pacifique occidental.

Quelles sont les nations européennes les plus intéressées au maintien de l'ordre public dans ces parages lointains, et par conséquent les plus rigoureusement tenues d'y pourvoir?

C'est avant tout l'Angleterre, en y comprenant aussi les colonies australiennes : le Queensland, obligé par des intérêts vitaux de se procurer des bras et n'en trouvant pas parmi les aborigènes du continent australien, les représentants du type le plus bas de toutes les races sauvages du globe; la Nouvelle-Galles, qui avance les fonds aux traders des archipels; Victoria, qui donne les hommes : les planteurs et surtout les négociants.

En second lieu, l'Allemagne; les États-Unis dans une bien moindre proportion; enfin, la France. Les relations avec le Mexique et les républiques sud-américaines sont nulles. Ces États restent donc en dehors de la question.

L'Angleterre. Le nombre des Anglais qui exploitent les îles est peut-être moindre que celui des Australiens, mais c'est de l'Angleterre que viennent les capitaux, ou directement, ou par l'intermédiaire des banques australiennes;

elle possède le grand archipel des Fiji, et c'est aussi elle qui, par l'intermédiaire de son haut commissaire, assisté de deux sous-commissaires (*deputy commissioners*) et avec la coopération des bâtiments de guerre de la station d'Australie, s'efforce de maintenir l'ordre dans les eaux et les îles des archipels. Et ici je me permettrai de constater, ce que personne n'oserait contester parmi ceux qui ont étudié la question sur les lieux, à savoir que le gouvernement britannique, servi avec zèle et intelligence, s'acquitte de cette tâche fort dispendieuse avec une assiduité, une énergie et une persévérance dignes de meilleurs résultats.

L'élément le plus important, mais un élément inquiet, remuant, envahissant, est fourni par les colonies australiennes. Poussé par le besoin de se procurer des travailleurs, le gouvernement du Queensland s'est, il y a deux ans, de sa propre autorité, annexé la Nouvelle-Guinée. Lorsque le gouvernement anglais, pour de graves motifs, déclara cet acte nul et non avenu, l'opinion publique des colonies s'enflamma en faveur d'une politique d'annexion qui, à l'heure qu'il est, passionne encore les esprits. L'opinion la plus exaltée ne tend à rien moins qu'à faire du Pacifique un lac australien. Le premier motif, peu sérieux il me semble, et que j'appellerais plutôt le pré-

texte de cette agitation, a été produit par le projet, depuis abandonné, du gouvernement français de donner une plus grande étendue à son établissement pénitentiaire de la Nouvelle-Calédonie[1].

Les intérêts allemands sont principalement représentés par trois maisons hambourgeoises, dont la plus importante est la *Deutsche Handels und Plantagen Gesellschaft*. Leurs transactions embrassent les groupes de Samoa, Tonga, Gilbert, Marshal, les Carolines, presque toutes les îles de la Mélanésie, comme les Nouvelles-Hébrides, les Salomon, la Nouvelle-Bretagne et la Nouvelle-Irlande avec l'île de York. A Upolu et Savaï (Samoa) et sur d'au-

1. Le tableau suivant (*Report of Western Pacific royal commission*), montrant le nombre des bâtiments britanniques dans les parages de ces îles, mérite d'être pris en considération :

Colonie.	Année.	Nombre des bâtiments.	Tonnage.
Queensland.........	1865	2	123
—	1875	51	8 803
La Nouvelle-Galles..	1880	138	48 965
La Nouvelle-Zélande.	1865	21	2 886
—	1875	132	50 444

L'exportation de la Nouvelle-Galles seule aux îles du Pacifique occidental pendant les années 1875-1880 monte au chiffre de 1 603 589 livres sterling; l'importation de ces îles pendant la même époque, à celui de 1 158 613 livres sterling.

tres îles elles possèdent de grandes plantations. Elles seules entretiennent des communications directes avec l'Europe (Hambourg), par des bâtiments fins voiliers qui sont leur propriété ou qu'elles nolisent et qui naviguent sous pavillon allemand. Elles occupent plus de cent agents (*traders*), la plupart Allemands. Mais les marchandises et provisions importées sont, en général, d'origine anglaise ou américaine. L'importance des maisons allemandes qui priment à Samoa, dans l'archipel de la Nouvelle-Bretagne, à l'île de York, aux Carolines est généralement reconnue, témoin les correspondances officielles communiquées au Parlement anglais.

Aux États-Unis l'opinion publique a depuis longtemps cessé de favoriser les entreprises à l'étranger. Jalouse de sa prépondérance exclusive sur le continent américain, cette république se montre peu favorable aux expéditions lointaines, à l'acquisition de nouveaux territoires, à tout ce qui pourrait entraver le développement des ressources de son sol, qui fait l'essence de sa prospérité nationale. Les bâtiments sous pavillon américain, et surtout les baleiniers, ceux-ci à cause de la récente concurrence des huiles minérales, deviennent de plus en plus rares dans les mers australes.

La France y est à titre de puissance maritime

de premier ordre. La grande île de la Nouvelle-Calédonie, sa seule possession dans l'Ouest Pacifique, n'est qu'un pénitencier. Elle est représentée par des missionnaires, des officiers, des marins, des employés et des déportés, mais peu ou point par des colons. Les archipels de la partie orientale du Pacifique placés sous sa domination directe ou sous son protectorat ont plus d'importance, et le pavillon de guerre français se montre dans toutes les eaux de ce vaste océan.

En embrassant d'un seul regard l'état de choses que je viens d'analyser, on ne tardera pas à reconnaître dans le besoin de trouver des bras l'élément principal de ce qui, dans un avenir fort rapproché, deviendra la *question du Pacifique*.

Oui, des bras! On ne peut s'en passer. On les prend où on les trouve, et, comme on est peu scrupuleux sur les moyens, on en prend tant, que bientôt l'on n'en trouvera plus. Ce ne sont pas les îles que l'on convoite, ce sont les insulaires. On m'a donné des chiffres énormes à l'égard de la mortalité des travailleurs de couleur au Queensland. Je m'abstiens de les inscrire dans ces notes, parce que j'aime à croire qu'ils sont exagérés. Mais le fait est qu'il devient de plus en plus difficile de se procurer des hommes ; que les Nouvelles-Hébrides, à la suite de ce

drainage constant, n'en fournissent presque plus; que les îles Salomon aussi commencent à se dépeupler; que partout, avec des exceptions insignifiantes, la population décroît à vue d'œil. Et pourtant dans bien des archipels, depuis l'arrivée des missionnaires et l'apparition fréquente des croisières anglaises, les mœurs se sont adoucies, des guerres intestines sont quelquefois arrêtées, abrégées ou empêchées, le cannibalisme a disparu aux Fiji et dans d'autres îles; mais, malgré ces améliorations incontestables, le nombre des habitants diminue constamment. Une des causes principales de cette décroissance, tout le monde en convient ici, c'est le recrutement des travailleurs. Les jeunes gens s'en vont, et peu d'entre eux rentrent dans leurs foyers. On est en train de tuer la poule aux œufs d'or.

Je fais ici abstraction du côté philanthropique de la question, ou plutôt des considérations de charité chrétienne, qui cependant mériteraient qu'on en tînt compte et qui, j'aime à le constater, entrent pour beaucoup dans l'intervention du gouvernement anglais. Je me place exclusivement au point de vue des intérêts matériels, européens et australiens, engagés dans cette partie de l'Océanie.

Ces intérêts sont très considérables. On y fait le commerce et l'on cultive le sol. La culture est

encore à l'état d'expérience. Les maisons allemandes, qui ont acquis de très grands terrains, n'en retirent jusqu'ici aucun profit. Les petits *farmers* anglais et australiens se plaignent du peu de rendement de leurs terres. Il y a quelques grands propriétaires qui prospèrent. Je n'ai pas vu de nouveaux riches en Océanie. Mais, que l'on prospère ou que l'on en soit seulement à l'espérance, on a besoin de bras, et la difficulté de s'en procurer augmente de jour en jour. Les maisons allemandes se plaignent de la concurrence anglaise et australienne sur le terrain du *labour-trade* et *vice versa*. Le fait est que, si le travailleur de couleur venait à manquer, les plantations devraient être abandonnées[1]. A défaut d'insulaires, elle aura la ressource du Chinois, mais le Chinois coûte plus cher et finit par évincer le blanc. Mille exemples dans différentes parties du globe le prouvent. La conservation de la race mélanésienne est donc une question de vie ou de mort pour le cultivateur blanc en Océanie.

Pour le commerce il est clair que les jours des grands profits de 700 à 800 pour 100 du

1. Les maisons allemandes, prévoyant la difficulté de se procurer des travailleurs par les moyens habituels et pour le terme de quelques années, ont l'intention de fonder des colonies de travailleurs.

capital engagé seront bientôt une chose du passé. Les insulaires apprennent rapidement à apprécier à leur juste valeur les articles qu'on leur offre en échange de leurs produits naturels. Et ce qu'ils demandent surtout, ce sont des fusils et des munitions; ce qu'ils donnent de leur côté, ce sont des hommes. Double manière de se détruire. Mais, je l'ai dit, la destruction des noirs est la ruine des blancs.

Il me semble qu'on tourne dans un cercle vicieux, d'où il ne sera possible de sortir qu'à condition de trouver les moyens de protéger l'homme de couleur contre le blanc et contre lui-même. L'Angleterre l'a essayé, ainsi qu'on l'a vu, avec des résultats incomplets.

La commission d'enquête, que j'ai citée plusieurs fois, constate l'insuffisance des mesures décrétées à cet effet par l'*order in council*. C'est qu'à moins de sortir des limites tracées par le droit des gens, l'action du haut commissaire et de ses organes ne peut s'étendre qu'aux sujets britanniques blancs et noirs et ne peut s'exercer à l'égard d'autres nationaux, et, en ce qui concerne les indigènes non sujets anglais, seulement dans des cas qualifiables d'actes de guerre. C'est contre cette restriction qu'échouent les efforts tentés par le gouvernement anglais. Je doute que les amendements qu'on propose d'ap-

porter à l'*order in council* suffisent pour améliorer l'état de choses actuel. Le seul remède, je le vois dans un arrangement international dont les dispositions seraient applicables à tous les êtres humains, vivant ou voyageant dans les archipels ou parages du Pacifique occidental. Cette convention, reconnue par l'Europe et les États du continent américain, devrait être conclue entre les puissances les plus intéressées au maintien de la tranquillité publique et à la protection des indigènes. Ce serait à elles d'en surveiller la stricte observation. Ces puissances me semblent être, dans l'ordre des intérêts engagés, l'empire Britannique, l'Allemagne, les États-Unis et la France[1].

Le Pacifique a cessé d'être une mer fabuleuse, visitée, à de longs intervalles, par de hardis navigateurs. L'âge des découvertes est près de se fermer à jamais. Aujourd'hui cet océan est devenu un champ d'activité ouvert à l'esprit d'entreprise de toutes les nations. Le temps est venu de le faire participer aux bienfaits et aux restrictions des lois qui régissent le monde civilisé.

---

1. Je n'ai pas besoin de rappeler au lecteur que lorsque j'écrivais ce journal, c'est-à-dire pendant mon voyage, l'Allemagne n'avait pas encore inauguré sa politique coloniale. Les négociations entamées depuis entre les cabinets de Berlin et de Londres tendent au but que j'indique.

Dans l'histoire des îles de l'Océanie, qui est encore à écrire, les missionnaires remplissent une page importante.

C'est aux wesleyens ou méthodistes qu'appartient l'honneur d'être arrivés les premiers sur le terrain. Tenus aux constitutions de leur Église, qui n'admet ni centre, ni chef, ni hiérarchie, les missionnaires de la secte fondée par Wesley se trouvent placés, dans une certaine mesure, sous l'influence de la Société wesleyenne méthodiste d'Australie, à Sydney, dont l'œuvre embrasse la Nouvelle-Zélande, les Fiji, Rotuma, les îles Tonga, une partie des Samoa, la Nouvelle-Bretagne et la Nouvelle-Irlande[1]. C'est elle qui fournit les fonds, exerce sur les missionnaires une sorte de contrôle, leur demande et reçoit d'eux des rapports réguliers qui, publiés par ses soins, tiennent les associés au courant des vicissitudes de l'œuvre[2].

1. En dehors de l'*Australian weslyan methodist Society* à Sydney, il y a la *Weslyan Mission Society* à Londres pour le continent européen, l'Inde et la Chine, et la *Methodist episcopal Missionaries Society* aux États-Unis, où les wesleyens, au point de vue du nombre, occupent la première place parmi les différentes confessions chrétiennes.

2. Dans l'archipel des Fiji, les wesleyens ou méthodistes comptent 906 églises, 11 ministres européens ou australiens. 51 ministres indigènes, placés par groupes de 8 à 12 sous la direction d'un ministre blanc, 63 catéchistes, 1080 instruc-

Aux Fiji, en dehors des catholiques, il n'y a que des missionnaires wesleyens. Il n'en est pas ainsi dans les autres archipels de l'Océanie, où l'apostolat est exercé par des missionnaires des différentes confessions protestantes, surtout par des congrégationalistes et des ministres presbytériens. A l'île de Norfolk l'évêque anglican dirige une œuvre importante qui embrasse aussi certaines portions des îles mélanésiennes.

Dans mes pérégrinations en pays païens, j'ai souvent entendu émettre par des résidents protestants des doutes sur l'efficacité des efforts de leurs missionnaires. « Ont-ils réellement, demande-t-on, planté au sein de ces peuples, avec les germes d'une certaine civilisation, ceux de la

teurs (*teachers*), 2254 maîtres d'école. Les catéchistes, les *teachers* et les maîtres d'école sont tous des indigènes. De tous les wesleyens blancs, anglais et australiens, qui résident dans les îles Fiji, 29 seulement pratiquent. Le nombre des communions indigènes est de 26 000. Dans ce chiffre ne sont pas compris les catéchumènes, dont je ne trouve pas le chiffre noté, mais qui est très considérable, les missionnaires, protestants et catholiques, ne conférant le baptême qu'au bout d'un certain temps et après avoir acquis certaines garanties morales au sujet des dispositions du nouveau converti.

Aux Fiji le révérend Langham, de Mbao, non comme chef (il n'y en a pas), mais grâce à son autorité personnelle et à ses longs services, occupe la première place parmi les missionnaires. Le missionnaire méthodiste doit être marié et, s'il a perdu sa première épouse, se remarier à bref délai.

foi chrétienne? En feront-ils jamais de vrais chrétiens? » A ce sujet les avis se partagent. Mais hâtons-nous d'ajouter que les mêmes incertitudes planent sur l'œuvre des pères catholiques, qui, avec certaines réserves auxquelles je reviendrai, sont les premiers à en convenir.

Pour arriver au même but, les organes de l'Église catholique et les disciples de Wesley, comme en général les missionnaires protestants, suivent des routes diverses, je dirai même opposées.

Le missionnaire protestant enseigne au sauvage les dogmes et préceptes de la religion chrétienne, le place sous la surveillance d'un instructeur indigène, lui fait apprendre un métier qui lui fournira les moyens de satisfaire aux besoins, nouveaux pour lui, du monde civilisé et chrétien dont il fera désormais partie.

Le missionnaire catholique commence par agir sur les cœurs et, s'il le peut, par retourner les volontés. Il tâche de faire entrer d'abord le païen dans le giron de l'Église, et ensuite dans le giron de la civilisation. A cet effet, si les circonstances le permettent, il isole ses ouailles. Il considère le contact avec les païens et avec les blancs comme un danger auquel il ne compte exposer son converti qu'après l'avoir muni des armes de défense nécessaires. Or ces armes sont

la foi entrée dans ses convictions et la pratique de la religion chrétienne entrée dans ses habitudes. C'est là, si je ne me trompe, la différence fondamentale entre les deux méthodes.

Les missionnaires catholiques ne pensent pas que le raffinement graduel des mœurs, la culture progressive de l'esprit, le travail et les jouissances légitimes qui peuvent en résulter, que le commerce continu avec l'homme policé doivent nécessairement amener le néophyte à la foi chrétienne, et ils sont convaincus que, pour arracher le sauvage à la barbarie, il faut d'abord remplacer ses superstitions par des croyances positives, fortement enracinées dans son âme. Pour y arriver, ils croient ne pouvoir mieux faire que de former des communautés chrétiennes, des *chrétientés*, comme on les appelle en Chine; des *reducciones*, d'après l'ancienne expression espagnole, et de faire entrer les élèves dans une de ces chrétientés au fur et à mesure qu'ils quittent l'école de la mission. Il est indispensable que ces communautés soient fermées à tout intrus blanc ou homme de couleur. Les millions d'Indiens chrétiens des deux Amériques, les centaines de milliers de l'Inde méridionale, qui, tout en restant Indiens, sont devenus et restés, à travers trois siècles, de vrais chrétiens et, au point de vue moral, de vrais civilisés, sont rede-

vables de ce bienfait à ce système. « Pour que la morale chrétienne pénètre dans le sang, disent les pères, il faut des générations. Le grain qui commence à germer, les jeunes plantes, doivent être protégés contre l'ivraie et les intempéries des saisons. »

Dans les grands instituts protestants, comme celui de Lovedale dans la colonie du Cap et l'excellent établissement dirigé par l'évêque anglican de l'île Norfolk, les élèves sont soigneusement préservés de tout contact avec le dehors. Mais, l'éducation achevée, ils rentrent dans leur pays et dans leurs familles; il en résulte de nombreuses défaillances qui affligent les missionnaires. Il n'est pas rare de voir retomber dans la barbarie des jeunes gens qui, à l'école, avaient donné les meilleures espérances, et l'on a remarqué que les récidivistes descendent ordinairement au-dessous du niveau où ils se trouvaient à l'état de sauvages. Je pourrais citer à l'appui de ce que je viens de dire des faits nombreux d'une autorité incontestable. Je me bornerai, comme exemple, à laisser parler le capitaine Moor de la marine royale britannique[1] : « Quelques-uns des jeunes gens élevés à

1. Rapport au commodore Erskine, daté de Sydney, 7 novembre 1883, Blue Books.

la mission mélanésienne de l'île Norfolk où on leur donne une excellente éducation, revenus dans leurs îles, ont commis des actes d'une affreuse atrocité. Par exemple, le fils du chef qui vit sur la côte orientale de San-Cristoval, pendant dix ans élève à l'île Norfolk, où il avait appris à lire et à écrire, à faire de l'aquarelle et à toucher un peu de piano, commença par quitter ses vêtements. Considéré dans le pays comme une « vieille femme », parce qu'il n'avait encore tué personne, il chercha une occasion de faire preuve de courage. Voici comment elle se présenta. La mère ou grand'mère d'un ami, Bo, le chef de Hiara, venait de mourir. Il fallait une compensation. Par conséquent, le village de Kahua fut attaqué et beaucoup de ses habitants furent tués. Une femme chercha à se sauver avec son enfant. Cela faisait l'affaire du jeune Rahanomai : « Ne la tue pas! lui cria son père, elle travaillera dans nos champs de yam. » Mais le jeune homme l'abattit et lui brisa le crâne avec une pierre. Il tua l'enfant de la même manière. L'année suivante, heureusement, il fut dévoré par un requin, et son père est maintenant à la recherche d'une compensation. »

Les missionnaires catholiques sont exposés aux mêmes mécomptes, quand il leur est impossible de former des communautés compo-

sées exclusivement de familles converties. Un prêtre mariste m'a dit : « Je ne puis isoler mes indigènes, je n'arrive qu'à des résultats imparfaits ». L'exemple le plus frappant des avantages du système des chrétientés est offert par l'état, à tout point florissant, des Wallis, perdues au milieu de l'Océan, à quelques centaines de milles des Fiji et des Samoa, et de la petite île de Futuna, dont les habitants sont tous catholiques. Ici c'est la nature qui a créé l'isolement. Ce sont aussi les deux seuls points de l'Océanie où la population augmente. La communauté de Mgr Lamaze, près d'Apia, quoique moins complètement fermée aux influences du dehors, donne, parce qu'elle se trouve sous la surveillance directe et constante de l'évêque et des pères, les résultats les plus satisfaisants.

L'apostolat catholique embrasse les Fiji, l'*Océanie centrale* (les îles Tonga, Wallis et Rotuma) et le *Vicariat apostolique des Samoa*[1].

1. Aux Fiji il y a 11 prêtres maristes et 5 sœurs du tiers-ordre, les uns et les autres Français. Le nombre des catholiques indigènes baptisés et catéchumènes est de 9000.

Les deux vicariats de l'Océanie centrale (Tonga) et des Samoa se trouvent sous la direction de l'évêque d'Olympie, Mgr Lamaze, qui est assisté de 32 prêtres et de 6 sœurs dites de l'Océanie du tiers-ordre, tous Français. Le nombre des catholiques et catéchumènes est, dans les îles Tonga, de

Les missions catholiques datent de 1837. Elles sont très pauvres et ne jouissent d'autres subventions que celles fournies par la *Propaganda fide* de Rome et par la Propagation de la foi de Lyon. Aucune contribution n'est imposée aux convertis.

Les missionnaires catholiques ne comptent, comme il a été dit, sur des résultats tout à fait satisfaisants que lorsqu'ils peuvent isoler leurs ouailles, et ils pensent que les deux œuvres protestante et catholique souffrent également quand elles se trouvent en présence l'une de l'autre. Ils entretiennent les meilleurs rapports personnels avec les missionnaires wesleyens et autres, mais ils se plaignent des instructeurs indigènes, souvent disposés à user de force pour soumettre à leur autorité les membres de la communauté catholique. Ils se louent de l'impartialité des autorités anglaises là où il y en a, mais ils regrettent que la nationalité française de la plupart des pères donne parfois lieu à des suppositions erronées : « Nous sommes, disent-

2000, aux Wallis de 4000, à Futuna de 1600, aux Samoa de 5000.

La population de l'île Rotuma se compose de catholiques et de protestants. Des hostilités entre eux, pour des causes qui ne touchaient pas à la religion, ont déterminé Sir Arthur Gordon à annexer cette île à la colonie des Fiji.

ils, tout en restant bons Français, les serviteurs de l'Église et non les agents de telle ou telle nation. » J'ai entendu énoncer les mêmes doléances en Chine et ailleurs.

Aux Fiji les missionnaires wesleyens, grâce à la position dominante qu'ils y ont occupée du temps du dernier roi, et à l'influence, un peu réduite mais toujours considérable, que l'annexion leur a laissée, sont des hommes publics, des *public characters*, fort en évidence. Quoique généralement respectés, on conçoit qu'ils ne manquent pas de détracteurs. On les accuse de faire le commerce, d'être des trafiquants, des *traders*. On m'assure que cette assertion est mal fondée. Ils augmentent, il est vrai, leur revenu au moyen d'une taxe que les indigènes acquittent en produits naturels et qui sont vendus publiquement; mais, les sommes ainsi réalisées, ils les emploient, en très grande partie, au bénéfice de leurs convertis.

On leur reproche aussi de trop étendre leur œuvre, de s'en décharger trop sur des instructeurs indigènes, souvent peu dignes de leur confiance, de visiter rarement les différentes communautés et de donner trop peu de temps à ces visites.

En résumé, les missionnaires des deux confessions visent le même but, mais leurs points de

départ sont différents comme le sont aussi les voies qu'ils suivent. Le missionnaire protestant, lorsqu'il pénètre en pays sauvage, amène sa famille, dans une certaine mesure les conforts de la vie et une portion de l'air natal qu'il a respiré dans sa jeunesse. Le plus souvent il quitte un modeste milieu qu'il échange d'emblée contre une existence plus ou moins en évidence, contre une place marquante parmi les résidents européens, s'il y en a dans l'endroit où il exerce son ministère, et ce sont ceux-là qu'il choisit de préférence. En fort peu de temps il devient un personnage important, avec lequel doivent compter les représentants de la couronne. C'est une belle carrière humanitaire et civilisatrice.

Le prêtre catholique qui se dévoue à l'apostolat suit une vocation. En quittant l'Europe, il sait que probablement il ne la reverra plus. Il se sépare à jamais de sa famille et de ses amis. Il réunit dans son âme deux éléments. C'est un ascète qui répudie les jouissances de ce monde, et c'est un explorateur qui a soif des vastes horizons de l'inconnu. Il arrive seul et pauvre. Il cherche les âmes qu'il espère gagner à la foi dans l'intérieur du pays qui lui est assigné comme sphère d'activité. Il s'adapte aux idées, autant que possible aux usages, à la nourriture des indigènes, s'habille quelquefois (en Chine) à la

manière du pays, ne revient que passagèrement, et quand il le faut absolument, dans les contrées civilisées. Il y trouve l'atmosphère anglaise et protestante qui règne dans une très grande partie du globe. Né Français, ou Italien, ou Allemand, ou Belge, rarement Anglais[1], il est et il reste étranger dans ce milieu. Il n'a rien à attendre des hommes et il n'en attend rien, si ce n'est la considération de ceux qui le voient à l'œuvre.

Mais, faisant ici abstraction du côté purement religieux de leur activité, l'un et l'autre, le missionnaire catholique comme le missionnaire protestant, sont des philanthropes dans la meilleure acception du mot. Ils servent, chacun à sa manière, la plus noble des causes. S'ils remplissent la tâche qu'ils se sont librement imposée, ils auront bien mérité de l'humanité.

---

28 (29) *juin*. — Nous étions, le capitaine Bridge et moi, à notre dernier dîner, lorsqu'on vint annoncer la *Cité de Sydney*. La voilà en

1. Je parle ici des missions et non du clergé diocésain qui, dans les colonies anglaises, se compose presque exclusivement de prêtres irlandais.

vue, montrant des signaux concertés à Sydney; elle double West-Cape et s'arrête à un demi-mille de l'*Espiègle*. C'est la crise de ma navigation dans le Pacifique. Au carré des officiers on avait souvent discuté la question de savoir si l'on réussirait à rencontrer le steamer américain : ce qui dépendait de l'état de l'atmosphère; si l'on pourrait me transporter à son bord : ce qui dépendait de l'état de la mer. L'atmosphère était claire, mais la mer houleuse. Après de rapides adieux qui me furent pénibles, on nous mit dans la baleinière du capitaine, qui fut affalée avec les précautions voulues. C'était encore le premier lieutenant, M. Lowry, qui tenait le gouvernail.

Il fait nuit close et la nouvelle lune se dérobe derrière d'épais nuages. Devant nous, noir sur noir, roulant lourdement sur la houle, le Léviathan américain, de ses yeux de feu rouge et bleu (les signaux suspendus au mât de misaine), nous lance des regards courroucés. La pâle et fauve lumière que projettent les lampes des cabines à travers les écoutilles, ne fait qu'augmenter l'obscurité du dehors. Ce n'est pas sans une terreur secrète que j'approche du monstre marin. Arrivés près de lui, nous apprîmes que l'état de la mer ne permettait pas de baisser l'escalier, et qu'il fallait monter par une échelle de corde, ce qui dépassait mes forces autant que mes talents en

gymnastique. Après quelques pourparlers entre M. Lowry et un officier du steamer américain, on nous jeta une petite planche attachée des deux bouts à une corde. Ce fut sur ce siège de fragile apparence que je fus lancé dans l'espace et hissé à bord. La houle de la mer et le roulis du bâtiment donnaient à ma planchette les mouvements oscillatoires d'un pendule. J'apercevais sous mes pieds tantôt les vagues écumantes, tantôt l'embarcation de l'*Espiègle*. Deux ou trois fois je fus jeté assez violemment contre les flancs du steamer. Et le bon M. Lowry, debout dans la baleinière et faisant un porte-voix de ses deux mains, criait de toute la force de ses poumons : « Surtout ne lâchez pas la corde ! — Je m'en garderai bien. » A la fin j'arrivai à la hauteur du bastingage. Deux bras robustes m'enlacèrent et me déposèrent sain et sauf sur le pont. Les passagers s'y étaient réunis pour assister à ce spectacle de haute acrobatie. De tous côtés on m'adresse des félicitations et des questions bienveillantes. « Baron, comment allez-vous? — Je devine (*I guess*) pas blessé, baron? — Je soupçonne (*I suspect*) tout va bien, baron? — Pas de contusions, baron? je calcule (*I calculate*). » Évidemment, et sans erreur possible, j'ai sauté d'un bond du fond de l'Océanie en pleine Amérique.

Un gros colis blanc me suivit de près, faisant la même ascension aérienne et décrivant les mêmes courbes. Dans l'obscurité je le pris pour une balle de coton. De gros soupirs qui en sortaient me détrompèrent. Mon fidèle et dévoué serviteur et ma dernière malle n'eurent pas plus tôt été hissés à bord, que les deux navires amenèrent leurs signaux. Ce cher lieutenant Lowry, pressé de rejoindre son bâtiment, me serra la main à la hâte. La *Cité de Sydney* mit le cap au nord, et l'*Espiègle*, qui se dirigeait au sud, disparut aussitôt dans les ténèbres, emportant mes regrets et mes remerciements, mais non mes souvenirs, qui resteront gravés dans ma mémoire.

SIXIÈME PARTIE

AMÉRIQUE DU NORD

I

LA TRAVERSÉE

De Tutuila à San-Francisco ; du 29 juin au 14 juillet

Les steamers américains. — Les îles Sandwich. — La constitution. — La cour. — La population indigène. — Honoloulou. — Physionomie de la ville. — Les Chinois. — La famille royale.

Le voyageur qui s'embarque à bord d'un des grands steamers américains éprouve la sensation de quelqu'un qui, habitué à un modeste logis, passe soudainement à un vaste appartement. Ce pont immense, uni, qu'aucune division n'interrompt et qui offre de l'espace aux promeneurs, cette salle à manger qui occupe toute la largeur du bateau, les cabines spacieuses, le nombreux personnel du service, les repas copieux et variés dans le goût américain, enfin tout l'ensemble vous impressionne. Vous sentez que vous avez affaire à des gens qui ont la main ouverte et les coudées franches. Le tout assaisonné de l'*humour* américain qui fait rire sans

blesser personne. « Capitaine, dis-je un jour, tout est bon dans votre bâtiment, excepté les couteaux, qui ne coupent pas. — Précaution nécessaire, ordre exprès, répondit-il. Les gentlemen, en découpant leurs poulets, qui ne sont pas tendres, pourraient, par le roulis qu'il fait, se couper la gorge. » Je donne cette plaisanterie comme un échantillon de ce qu'on appelle l'humour américain et qu'on rencontre dans toutes les couches de cette jeune nation. Sa force comique consiste dans l'impromptu et dans l'exagération colossale enfermée en un ou deux mots, le tout joint à une bonhomie qui se dément rarement. Marc Twain lui doit ses succès.

Nous avons à bord quelques résidents américains des îles Sandwich ou Hawaï, dont nous approchons. Les récits qu'ils en font et les informations de l'almanach de Gotha de ces îles (car elles en possèdent un) m'ont paru d'un certain intérêt.

Cet archipel[1] doit la civilisation à des missionnaires et colons américains, la civilisation,

1. Formé des quatre îles Hawaï, Mani, Oahou, avec la capitale Honoloulou, et Kanaï.

bien entendu à la façon hawaïenne. Autant que je sache, c'est le seul exemple de la colonisation d'un territoire habité par des sauvages due à des citoyens des États-Unis.

En chiffres ronds, la population des îles se décompose, d'après le recensement de 1879, en quarante-quatre mille Hawaïens, douze ou quinze cents Américains, trois mille quatre cents demi-sang. Le petit nombre de ces derniers s'explique par le fait curieux, qui s'observe aussi au Japon, que les unions entre blancs et indigènes sont souvent stériles. On y compte près de six mille Chinois et un peu plus de deux mille Européens, Anglais, Irlandais, Portugais, Allemands et quelques Français.

Notons que le nombre de tous les étrangers non chinois reste au-dessous de la moitié de celui des fils du Milieu.

Avant l'introduction du christianisme, la famille était inconnue parmi les indigènes. De là ce fait si singulier et si significatif en même temps : la langue hawaïenne manque de termes pour désigner père, mère, fils, fille, frère, sœur. L'amour libre semble avoir été la loi fondamentale de cette société. Il y avait des chefs, des *proceres*, mais il n'y avait pas de tribus. On comprend qu'un état de choses pareil puisse se rencontrer chez des peuplades complètement

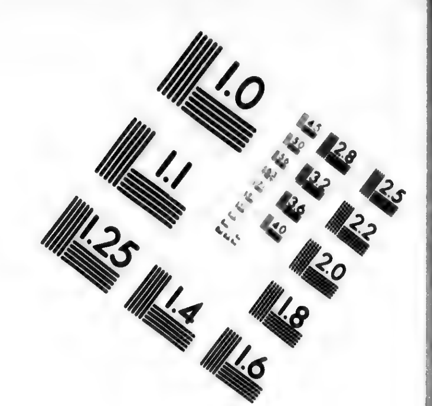
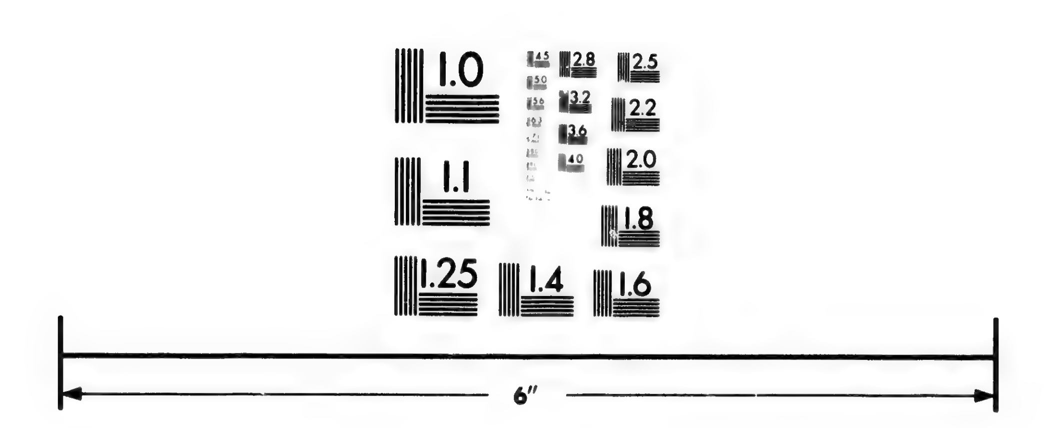


**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503


2.8
2.5
3.2
2.2
2.0
1.8
1.0

sauvages. Mais la famille existe même parmi les aborigènes d'Australie, que l'on considère comme la race la plus abrutie du genre humain. Lorsque les îles Sandwich furent découvertes, on y trouva cependant les traces d'une certaine civilisation. Du moins les habitants n'étaient pas descendus au dernier échelon de la dégradation humaine. Les faits horribles qu'on rapporte au sujet des mœurs des Canaques de cette époque, et que je passe sous silence, n'en sont que plus extraordinaires. Les missionnaires affirment en gémissant que soixante ans d'instruction religieuse et d'éducation chrétienne n'ont pas suffi pour opérer une transformation radicale des insulaires.

Il paraît que, plus ou moins, ils sont restés les mêmes. Moralement, oui. Mais, politiquement, ils ont fait des progrès gigantesques. C'est à des Américains qu'ils doivent leurs institutions et l'organisation de leur gouvernement. Ces citoyens, venus ici pour acheter des terrains et s'y établir, ont, quoique républicains, doté le pays d'une constitution calquée sur celle de la France de 1830 ou sur quelque autre de ce genre.

L'almanach de la cour nous apprend que Sa Majesté le roi Kalakaua gouverne ses États de concert avec un parlement, la chambre des nobles et la chambre des communes. La *house*

of nobles se compose du Premier, en même temps ministre des affaires étrangères, des ministres de l'intérieur, des finances et de la justice. Sur cette liste se trouve un seul Canaque. Tous les autres membres du Cabinet sont des Américains, dont l'un semble d'origine tchèque. Le roi possède aussi un conseil d'État, ou *privy council*, qui compte trente-quatre membres, dont six ou sept indigènes. Le chief justice, ses aides et les juges de *circuit* sont tous des Américains. On ne trouve des indigènes que parmi les juges de district.

M. John Owen Dominicis, marié à la princesse héritière présomptive, est gouverneur des deux îles principales. Les gouverneurs des deux autres îles sont des Canaques.

Il y a une armée hawaïenne.

Le corps diplomatique est fort nombreux, sans compter les soixante consuls honoraires éparpillés sur toutes les parties du globe. Une ambassade extraordinaire représentait Kalakaua Ier au couronnement de l'empereur de Russie.

En dehors des quatre ministères, il y a le département de santé, les commissaires pour les routes et chaussées, le département de l'instruction publique, et d'autres ministères dont je supprime l'énumération, une chambre de commerce et une douzaine de loges maçonniques. Sauf les

places de juge de district dans l'intérieur des îles, presque tous les postes rétribués se trouvent entre les mains des blancs, c'est-à-dire d'Américains. Les missionnaires des diverses confessions sont fort nombreux et exerçaient autrefois une influence considérable. Les congrégationalistes, l'église épiscopale et d'autres communautés religieuses possèdent des temples, parmi lesquels il y a deux églises catholiques, dont l'une chinoise, et deux églises (congrégationalistes?) canaques.

Onze journaux, dont trois en langue hawaïenne, paraissent à Honoloulou.

O heureux, ô triplement heureux Canaques! Heureux d'avoir été dotés par les Américains de tous les trésors de la civilisation la plus avancée, ils ont pu sauter à pieds joints dans ce monde nouveau pour eux. Il y a cent ans, ils ont mangé les navigateurs qui abordaient leurs îles. Il y a soixante ans, ils s'entre-mangeaient encore, et aujourd'hui ils possèdent un roi avec une liste civile, un roi qui règne mais qui ne gouverne pas, qui s'entoure de chambellans vêtus d'habits brodés, qui a des soldats habillés d'uniformes européens et qui lui-même porte le casque prussien; qui a été couronné l'an dernier d'après un programme calqué sur celui du couronnement de Moscou, qui a des ministres

responsables, qui réunit autour de lui les grands dignitaires de ses États, qui prononce un discours du trône à l'ouverture du parlement. Heureux Canaques! que pouviez-vous désirer de plus? Et cependant vous n'étiez pas satisfaits. Vous jouissiez de toutes les libertés possibles, sauf une seule : il ne vous était pas permis de vous enivrer avec de l'eau-de-vie. Le roi, mal inspiré par les missionnaires, avait défendu de vendre aux indigènes des boissons alcooliques. L'amour de la liberté inné chez le Canaque le révoltait contre cette violation des droits de l'homme. Il réclama avec l'énergie qui le distingue, et, l'année dernière, la législation abrogea cette loi inique. Mais, je le crains fort, ce succès parlementaire ne fera que hâter l'accomplissement de ses destinées.

On le voit, la machine gouvernementale est parfaitement organisée. Ce que ces îles produisent et consomment d'hommes d'État est fabuleux. Les revirements ministériels se succèdent sans interruption. Toutes les capacités, par une noble émulation, se disputent les portefeuilles, se les arrachent, les gardent autant qu'elles peuvent, mais jamais longtemps. L'étoffe dont on fait les ministres, importation des États-Unis, est inépuisable. En est-il de même des gouvernés? Hélas non. Sur l'horizon si brillant du Canaque

paraît un point noir. C'est que la matière gouvernable s'évapore. La constitution débile des indigènes avec d'autres causes expliquent le triste fait que les naissances en regard des décès accusent un déficit qui va en croissant[1]. Déjà on peut constater les effets désastreux de l'abolition des règlements sur la vente des liqueurs alcooliques. La débauche, le vice, les crimes augmentent aussi. Les fièvres et la lèpre, les plaies de Hawaï, continuent à faire des victimes.

Les planteurs, presque tous Américains, ayant besoin de bras, on a tâché de s'en procurer dans les îles du Sud-Pacifique. Ces tentatives n'ont donné aucun résultat, et en ce moment une Compagnie anglaise s'occupe, avec succès, de l'importation de Portugais des îles Açores et de Madère[2]. Ces immigrants de race lusitanienne sont de bons cultivateurs, mais de médiocres

1. Naissances et décès du 1er janvier 1879 au 30 juin 1883 :

	Naissances.	Décès.
1879.	2331	3292
1880-1881.	4709	5262
1882 et les premiers six mois de 1883.	2470	2861
Total.	9510	11415

(*Hawaian Almanach Annual*, 1884.)

2. L'année dernière, 3820 Portugais ont été amenés à bord de bâtiments anglais. Cette immigration continue.

domestiques. On a lieu de douter qu'ils puissent soutenir la concurrence avec les Chinois. Le gouvernement n'aime guère les hommes de race jaune, mais il ne peut s'en passer. Dernièrement deux mille Célestiaux arrivèrent à la fois. On s'en alarma un peu, mais les choses en restèrent là. Les femmes chinoises aussi arrivent en plus grand nombre. D'ailleurs les unions sont fréquentes entre Chinois et femmes canaques. « Qui pourra, me dit quelqu'un, soutenir à la longue la lutte contre les gens de race jaune? Il est évident que le cultivateur qui exploite ses terres à moitié moins de frais que le voisin finira par l'évincer; ce dernier, dans ces conditions, sera obligé de vendre et acceptera avec empressement les conditions que son concurrent lui offrira. Ce sera, si ce n'est pas déjà, le cas des propriétaires américains. Ils finiront par vendre leurs terres aux Chinois, les Portugais s'amalgameront avec les gens de race jaune, ou disparaîtront, et les îles Sandwich deviendront un territoire chinois. »

La *Cité de Sydney* approche de l'île Oahou. De modestes coteaux, presque dépourvus d'arbres, s'élèvent graduellement vers de hautes montagnes aux contours arrondis. L'herbe qui les couvre est brûlée. A l'est, un rocher avance dans la mer. C'est un volcan éteint. La ville de Honoloulou s'étend le long de la plage.

Je parcours avec un de nos passagers la capitale du royaume dans une voiture de louage. Le cocher, un jeune homme, est fils d'un Italien et d'une Canaque. Il parle un peu l'anglais, fort couramment le portugais, mais ne sait pas un mot d'italien.

Nous voilà en route : de misérables bicoques de bois, les habitations des indigènes ; quelques maisons à prétentions, genre de San-Francisco, toujours entourées de jardins, occupées par des blancs, c'est-à-dire des Américains ou des Allemands ; plus loin le palais du roi, et en face le palais du Parlement, l'un et l'autre de style américain. Entre les deux, la statue à moitié dorée du premier roi Kamehameha Ier. Derrière le palais royal, un château féodal élisabéthéen. C'est la caserne. Près du port, quelques rues d'une physionomie décidément américaine : des façades en briques plaquées sur les maisons pour masquer les toits. C'est le quartier commercial. Le *post-office* et une banque attirent le regard par leur architecture prétentieuse. Comme c'est dimanche, les magasins sont fermés. Mais, au risque de payer une amende, quelques boutiquiers, parmi eux un photographe allemand, ont ouvert pour offrir leurs marchandises aux passagers de la *Cité de Sydney*.

Le seul quartier qui ait l'air prospère et actif

est la ville chinoise, très étendue et, malgré le repos obligé du sabbat, fort animée.

Partout on voit de petits jardins, mais les arbres ne supportent pas la comparaison avec les géants des îles du Sud-Pacifique, et l'élément caractéristique du paysage tropical, le palmier, fait presque défaut. Il y a deux grandes avenues, dont l'une remonte vers les montagnes, tandis que l'autre suit la plage à peu de distance de la mer. C'est la promenade habituelle des blancs, aujourd'hui désertée, car il est strictement défendu aux cochers d'atteler le dimanche; seulement, le nôtre s'en moque bien. L'amende est comprise dans la somme qu'il nous fait payer pour la course. Cela me rappelle les serviteurs attachés à un des grands temples de Pékin, qui se faisaient payer d'avance les coups de bambou qu'ils savaient qu'on leur appliquerait pour avoir admis des barbares dans le sanctuaire.

Les églises sont en grand nombre. Sur la façade de l'une d'elles on lit une inscription en caractères chinois. Elle appartient à la commune catholique, assez considérable, des fils de l'empire du Milieu. Dans les rues on voit peu de Canaques, peu de blancs, Américains et Allemands pour la plupart, mais beaucoup de blancs au teint basané, des Italiens et, depuis l'année dernière, des Portugais. Aussi les Açores com-

mencent-elles à se dépeupler. C'est un véritable exode. Mais ce sont surtout les Chinois qu'on rencontre à chaque pas. Nous avons vu beaucoup de potagers parfaitement tenus. Ils appartiennent tous à des gens de cette nation. Un joli cottage attire mon attention. Il est copié sur les chalets d'Ischl, qui ne sont que la chaumière idéalisée du paysan de Salzbourg. C'est un richard chinois qui l'a fait construire!

Les Canaques doivent avoir été une belle race; mais ceux que j'ai vus avaient l'air négligé et malsain. Ils portent tous le costume européen, qui leur sied fort mal. Les femmes surtout ne sont pas un ornement de leur sexe.

Dans ces îles aussi la difficulté de se procurer des serviteurs est un fléau de la vie domestique. Les indigènes ne travaillent pas. Ils se bornent à labourer leurs petits champs juste autant qu'il faut pour se procurer les vivres dont ils ont absolument besoin. Le reste du temps, ils le passent dans l'oisiveté. Tous les domestiques sont des Chinois. Leur service ne laisse rien à désirer. Mais ils se savent indispensables, ne s'attachent jamais au maître et lui imposent leurs conditions. Le soir après le dîner ils se retirent et ne reviennent que le lendemain matin. Pas moyen de les retenir pendant la nuit. Ils ne savent pas l'anglais et ne voient aucune raison de l'étudier. De son

côté, l'Anglais qui, en Afrique, parle le cafre, dans l'Inde, l'hindoustani ou le tamoul, se sent incapable d'apprendre la langue des Célestiaux. Il y a ici un très bon hôtel, mais, comme les garçons appartiennent tous à la race jaune, les voyageurs, pour donner des ordres, se voient réduits au langage des yeux et des gestes. On n'a qu'à regarder les Chinois qu'on rencontre dans les rues de Honoloulou pour comprendre qu'ils se sentent déjà les maîtres.

Les passagers des grands steamers du Pacifique profitent ordinairement des quelques heures de relâche à Honoloulou pour faire leur cour au roi et aux princesses. Il n'y a pas de princes dans la dynastie, condamnée comme le peuple hawaïen à une prochaine extinction. Le sabbat m'a privé de cet honneur. Je n'ai pas pu voir Kalakaua Ier et sa reine, ni la reine douairière Emma, ni Leurs Altesses Royales, la princesse Lilinokalani, héritière présomptive, mariée, comme on a vu, à l'honorable John Owen Dominicis, le futur prince consort du royaume hawaïen, ni la princesse Likelike, épouse de l'honorable Archibald Scott Cleghorn, ni leur fille la princesse Victoria Kawekiu Kaiulani Lunahilou Kalanimuahilapalapa.

II

SAN-FRANCISCO

Du 14 au 28 juillet.

La nation californienne. — Progrès et changements. — Constructions en fer. — Cliff-house. — Le Presidio. — Les Chinois. — Les immigrants. — Les trois lignes transcontinentales.

Il y a je ne sais quoi d'étrange dans les arrivées après de longues traversées. En s'embarquant, on savait que pendant un certain espace de temps on serait séparé du reste du monde. On y était préparé et l'on supporte cette privation sans trop souffrir. Par moments on en jouit même. On se sent comme délivré des soucis et des soins de la vie quotidienne et garanti contre les mauvaises nouvelles. Cette existence de camaldule qui ne connaît ni lettres ni journaux n'est pas dépourvue de charmes. Mais, au moment où le voyageur met le pied sur la terre ferme, une impatience fiévreuse mêlée de noirs pressentiments s'empare de lui. J'étais à peine installé

dans le Palace-hotel lorsqu'on me remit de gros paquets de correspondances et de lettres de faire part, dont plusieurs lisérées de noir! Ce fut la seule journée triste de mon voyage.

Voyons ce que la ville de Frisco a fait d'elle-même dans les treize années pendant lesquelles je ne l'ai pas vue. Elle a beaucoup changé et beaucoup gagné, gagné en étendue, en opulence, en population. J'ajouterai que la population aussi a changé et gagné au changement. La ville a été fondée par des Yankees, des hommes venant des États atlantiques. Ils lui avaient donné leur physionomie, qu'ils ont aussi imprimée à la première génération des habitants nés ici. Mais depuis lors, par suite du mélange avec tant d'éléments étrangers, surtout irlandais et allemands, le type s'est modifié, en d'autres termes une nation californienne s'est formée. Le visage de l'Américain de l'Est est ordinairement long et ovale, tandis que le jeune Californien a la figure ronde, la bouche relativement large, mais les lèvres minces. La plupart des femmes sont jolies. On en rencontre dans les rues, dans les tramcars, aux lifts des hôtels, partout. Les traits finement ciselés, le menton délicatement arrondi, la taille

svelte et élancée, leur donnent un charme particulier et un je ne sais quoi qui les distingue de la race anglo-saxonne. Les hommes sont bien faits, d'une nature moins aérienne, mais hommes et femmes ont un air méridional. Cela ne peut pas être l'effet d'une infusion de sang mexicain. Les Mexicains, peu nombreux d'ailleurs à San-Francisco, se marient entre eux. Les Irlandais, au contraire, font souche ici, et cependant ce nouveau peuple californien a peu de rapports avec les enfants de l'Ile d'émeraude. Est-ce l'effet du climat? est-ce l'influence mystérieuse que le sol exerce, à ce qu'on prétend, sur ceux qu'il nourrit? Quoi qu'il en soit, j'ai trouvé ici une nation qui n'existait pas en 1871 et qui se distingue de toutes les autres qu'on y rencontre. Les vieux pionniers me disent de cette jeune nation : Les Californiens sont légers, gais et dépensiers. Ils aiment à s'amuser. Le Yankee est *busy*, il ne pense qu'à gagner de l'argent, dont il se réserve de jouir plus tard, peut-être quand il aura perdu la faculté de jouir.

Les rues sont plus animées qu'autrefois, et le quartier où se concentraient les affaires, rayonnant dans toutes les directions, s'est beaucoup étendu au cœur même de la ville. Mais ce sont surtout les faubourgs de l'ouest qui ont subi de grandes transformations, ou, pour mieux dire,

des blocs de maisons isolés sont devenus des rues avec des squares magnifiques. L'architecture est peut-être un peu trop prétentieuse, le style trop hybride; les maisons veulent trop paraître des palais, mais l'ensemble est merveilleux. Et tout cela monte et descend des falaises, coupées plus ou moins à pic et couvertes de sable. Des tramcars attachés à un câble mouvant dans une rigole souterraine franchissent ces obstacles en dépit des lois de la pesanteur et comme si de rien n'était. Il est vrai que, si pendant la descente vous vous êtes trouvé couché sur votre voisin, il prend sa revanche à la prochaine montée. Ces voitures circulent depuis l'aube du jour jusque fort avant dans la nuit. On les remise dans de petites maisons à plusieurs étages; chaque car qui rentre après avoir terminé ses voyages est hissé par une presse hydraulique. C'est une manière d'économiser l'espace.

En général la mécanique joue un grand rôle dans la vie de l'Américain et surtout du Californien. A la banque de Californie on m'a montré un coffre-fort dont la serrure, mise en communication avec une horloge, ne peut être ouverte qu'à une heure voulue. Mon ignorance en ces matières ne fait qu'augmenter mon admiration. Plus les domestiques deviennent rares dans ce monde démocratique, plus les forces de la nature sont

rendues tributaires de la volonté de l'individu. Le téléphone est entré dans les mœurs du peuple ; le câble mouvant, aidé de la vapeur, remplace le cheval et la locomotive. Un seul individu suffit pour rendre des services qui exigeraient, sans le concours des machines, un nombre considérable d'hommes. La mécanique pénètre même dans les églises. Dans la cathédrale catholique le prêtre descend de l'autel, s'arrête sur les marches du chœur et attend la chaire qui, poussée par le sacristain, arrive sur des rails. A la fin du sermon elle disparaît de la même façon. Je ne doute pas que les jours du sacristain ne soient comptés, et que bientôt il ne se voie remplacé par une poulie ou par un câble.

Cet assujettissement de la nature brute à l'usage de la vie quotidienne a de grands avantages. Il a aussi ses inconvénients. Vous pouvez encourager un domestique ou un ouvrier par un sourire, vous pouvez le contenir par un regard sévère. La vapeur et la machine sont insensibles à l'approbation comme au blâme. Les services que vous leur demandez, elles vous les rendent avec une précision mathématique. Mais gare à vous si vous vous trompez de piston ou de rouage ! Alors la nature se venge de sa servitude. Elle vous saisit, elle vous renverse, elle vous écrase, elle vous tue.

L'art de l'architecture a fait de grands progrès et semble entrer dans une phase de transformation digne d'être notée. En Californie les tremblements de terre se reproduisent fréquemment et constituent une sorte de calamité locale. San-Francisco n'en est pas exempt. Pour écarter les dangers qui en résultent, on commence à avoir recours à la construction en fer. Palace-hotel, où je suis descendu, occupe un « block » entier, c'est-à-dire un terrain carré placé entre quatre rues qui se croisent à angle droit. Afin de donner à cet immense caravansérail la solidité nécessaire pour résister à des chocs souterrains, et pour le garantir en même temps contre les incendies, on l'a construit entièrement en fer. C'est une cage dont les tiges verticales, profondément enfoncées en terre, sont réunies entre elles par des bandes également en fer, formant ainsi un grillage dont les interstices sont remplis avec des briques. Le bois est proscrit. Cet édifice, d'une élévation prodigieuse, contient sept cents chambres et presque autant de cabinets de bain. Le style est adapté aux matériaux. C'est la plus grande construction en fer qui existe. Peut-être servira-t-elle de modèle aux architectes du vingtième siècle. Il y a plusieurs *élévateurs*, qui sont en mouvement pendant dix-huit heures sur les vingt-quatre, et font dans cet espace de temps

cinq cents voyages. Quand on rencontre des femmes dans le *lift*, on est obligé de faire l'ascension chapeau bas. Cet acte de politesse envers le beau sexe est, dit-on, de rigueur dans toute l'Amérique du Nord : ce qui semble expliquer la fréquence des rhumes de cerveau parmi les citoyens des États-Unis.

Les élévateurs se rencontrent aussi dans quelques maisons particulières et dans les grands établissements de commerce. Je sonne à la porte d'un photographe, on ouvre, et je tombe d'emblée dans le cabinet mouvant du *lift*, qui m'élève aussitôt aux combles.

Le célèbre Cliff-house, séparé de la ville, il y a treize ans, par un véritable désert composé de dunes de sable, me faisait alors l'effet d'un des recoins les plus solitaires du monde. A part le « pavillon » qui servait de trait d'union avec le monde civilisé, rien que des falaises, des écueils habités par des veaux marins et des oiseaux aquatiques ; puis l'infini, l'Océan et les rochers qui, le long de la côte, s'enfuient vers le nord. Aujourd'hui, un chemin de fer qui relie cette plage avec San-Francisco, et un grand hôtel-restaurant dépouillent ce site de ses charmes

poétiques. Des bonnes avec des enfants couvrent la plage pendant les heures de la matinée avant que le vent alizé commence à souffler. Sans doute l'Océan rugit comme toujours, mais c'est le rugissement d'un lion enfermé dans une ménagerie. Cependant, comment en vouloir à la civilisation, qui a couvert ce désert de jardins et de plantations, qui a bordé la route, longue de sept milles, de belles maisons de campagne et créé un parc colossal qui, dans quelques années, quand les arbres auront poussé, sera une des merveilles de l'Amérique? Les monstres, fauves à l'air, noirs dans l'eau, les *seals*, les veaux marins, sont restés les mêmes. Ils se battent entre eux, ils escaladent les falaises, se laissent glisser dans la mer et aboient comme autrefois. Mais on dirait qu'ils font tout cela pour la galerie. Ces bons seals et les oiseaux qui montent toujours la garde sur la crête des écueils et qui, jadis, m'avaient tant impressionné, je ne puis plus les prendre au sérieux.

Plus au nord, à l'entrée même de la baie, se trouve la *réserve* du presidio. Ce terrain autrefois occupé par le campement des Espagnols a conservé sa destination. Il est propriété du gouvernement des États-Unis, qui y a fait construire un fort et des casernes. Tout autour il y a de petites anses et des plages qui inviteraient les

baigneurs, s'il y en avait. Mais l'eau est glaciale sur toute cette côte du Pacifique, et cependant on se trouve ici sous la trente-septième latitude, celle de Lisbonne. Mais aucun gulf-stream du Mexique n'échauffe cette mer. Le grand courant d'eau tempérée que le Japon envoie au continent américain le touche plus au nord, à une distance considérable de San-Francisco.

Le dimanche, les habitants de Frisco aiment à prendre leur chope de bière ou de vin dans les établissements publics des environs. Je pense que ce sont les Allemands qui leur ont donné ce goût que la nature a refusé à l'Anglo-Saxon. Sur l'une des falaises qui se précipitent dans le Golden-Horn, on a construit un château de style élisabéthéen qui s'impose à la vue des arrivants du côté du Pacifique. Je l'avais pris pour un fort, mais c'est un *beer-garden*, un grand estaminet, où l'on boit de la bière soi-disant de Vienne et de Pilsen. On y est hissé dans un tramway à câble qui approche de la verticale. Je n'ai pas pénétré dans l'intérieur, mais à travers portes et fenêtres j'ai pu voir une grande salle remplie d'hommes, de femmes, d'enfants, de bébés et de nuages sortant des pipes des fumeurs.

La vue dont on jouit de ce point culminant est des plus fantastiques. On plonge dans le Golden-Horn et, vers le sud, dans la baie de

Santa-Clara. De l'autre côté se déroule la ville, une masse informe, une sorte d'océan ballotté par la tempête, mais pétrifié ; des bâtisses qui montent, qui descendent, ici tout ensoleillées, là noyées dans l'ombre noire de gros paquets de brouillard qui vont et viennent, au gré d'un vent furieux, que je prends pour un ouragan, mais qui n'est que le vent habituel de l'après-midi.

A ma grande surprise, comme autrefois, j'ai rencontré des Chinois à chaque coin de rue. Il paraît que la loi qui, pendant un espace de dix ans, ferme la Californie aux enfants de l'Empire du Milieu, n'est pas parvenue à en diminuer le nombre d'une manière sensible. La vérité, à ce qu'on me dit, est que l'on ne peut guère se passer de gens qui font la même besogne à moitié prix.

Cette quinzaine à San-Francisco m'a été particulièrement agréable. J'ai vu beaucoup de monde et j'ai revu d'anciennes connaissances. J'ai entendu jouer, dans le même intérieur allemand où j'avais été si bien reçu il y a treize ans, les mêmes symphonies de Beethoven ; seulement

cette fois-ci c'étaient de jeunes filles, alors des enfants, qui les exécutaient. J'ai aussi pu prendre des informations qui ne manquent pas d'intérêt.

Un grand changement est survenu dans l'opinion américaine à l'égard des immigrants européens. On n'en veut plus. Je ne me ferai pas l'écho des plaintes qu'on porte contre les Irlandais et les Allemands. Il peut bien y avoir de la jalousie au fond de ce revirement. Je dirai seulement qu'on accuse la masse des immigrants d'être remuants, et les Allemands d'être socialistes. On m'assure que cette aversion croissante contre les Européens gagne plus ou moins tous les États, et que bientôt les émigrants trouveront plus profitable de se diriger vers d'autres points du globe.

Ici l'élément populaire forme la majorité, ce qui s'explique par la prépondérance numérique des Irlandais. San-Francisco, toujours un des plus grands centres d'affaires de l'Amérique, cesse peu à peu d'être la résidence de gens riches et aisés. On veut bien venir ici pour gagner de l'argent, mais, ce but atteint, on a hâte de retourner dans les États de l'Est ou en Europe.

Jusqu'à ces dernières années cette ville a joui du monopole du transit des marchandises et denrées à destination des pays transpacifiques et de la côte occidentale du continent améri-

cain. Cet avantage, il devra désormais le partager avec Los Angelès et Portland, à mesure qu'augmentera la circulation sur les deux chemins de fer transcontinentaux, celui du sud et celui du nord. Le railway canadien aussi deviendra un concurrent formidable. Ici-bas rien n'est stable. Seulement, dans le Nouveau Monde, les variations se succèdent plus rapidement qu'ailleurs. On y vit vite.

III

A TRAVERS LE CONTINENT

Du 28 juillet au 20 août.

La traversée. — La Columbia. — Astoria. — Une télégraphiste. — Les *interviews*. — Portland. — Les Montagnes Rocheuses. — Les sources du Missouri. — Le Mississipi. — Le Niagara. — Canada. — Les villes. — Le Saint-Laurent. — Le chemin de fer transcontinental. — Boston. — New-York. — New-Port. — Un vilain quart d'heure.

De grands et excellents bateaux entretiennent les communications entre les capitales de la Californie et de l'Orégon. La distance de San-Francisco à Portland est de six cent quatre-vingts milles, et la traversée, réputée dangereuse à cause des brouillards qui sont assez fréquents le long de la côte, se fait ordinairement en trois jours.

On est fort bien à bord de l'*Oregon*. Le capitaine Polemann, Allemand, est une des sept personnes qui ont survécu au naufrage du *Schiller*. Il y a parmi les voyageurs beaucoup

d'Allemands (on en rencontre partout) et un détachement de troupes des États-Unis. Les officiers, dont plusieurs sont accompagnés de leurs femmes, se distinguent par les manières du parfait gentleman.

La mer est houleuse, le ciel gris et clair. Après avoir franchi la barre du Golden-Horn et longé pendant quelques heures les falaises de la côte, le steamer s'en éloigne pour plus de sûreté. Plus nous avançons vers le nord, plus la température se rafraîchit, plus l'air devient vivifiant. Ce matin, quatre heures de promenade non interrompue sur le pont sans la moindre fatigue. A l'île de Ceylan, quinze minutes d'exercice sous les cocotiers avaient épuisé mes forces.

Le troisième jour, à l'aube, l'*Oregon* franchit sans difficulté la redoutable barre de la Columbia. Vers six heures du matin il accoste la jetée d'Astoria. C'est une ville de bûcherons, mais, toute petite qu'elle est, elle ne manque pas de coquetterie. Tout est en bois de sapin, maisons, pavés, petits ponts, trottoirs. Et quels délicieux parfums on y respire! On se dirait dans un bois de conifères. Aussi la forêt est-elle partout. On ne voit que cela. Devant nous, le fleuve majestueux, fleuve d'avenir qui sera une des grandes artères du commerce du monde. Au delà, des lignes noires formées par des pins américains,

à la tige élancée, aux bras raccourcis, ressemblant un peu à des manches à balai. Individuellement, cet arbre n'est pas beau. C'est la chevelure surabondante qui résiste au peigne d'un jeune collégien. Dans ce pays tout respire la jeunesse.

L'Orégon, quoique assez avancé vers le nord (Portland est situé au quarante-sixième degré de latitude), jouit d'un climat comparativement doux. Il doit cet avantage, dont San-Francisco est privé, au grand courant du Japon, moins chaud il est vrai que celui du Mexique. Ces eaux tièdes, amenées de l'autre côté du Pacifique et se dirigeant toujours vers le nord, suivent les côtes de l'Orégon, de Washington et de la Colombie britannique; même dans l'Alaska elles font sentir leur influence bienfaisante.

Dans ces parages les pluies sont fréquentes — de là le sobriquet de « pieds mouillés », *wet feet*, qu'on donne à ses habitants. Ainsi il ne fait presque jamais froid, tandis que les États de l'intérieur du continent américain, comme le Minnesota, le Michigan, le Wisconsin, ont les hivers rigoureux de la Sibérie.

L'Orégon n'est, à l'heure qu'il est, qu'une immense forêt, composée principalement de pins, *redwood*, dont le bois se prête à la construction, et de cèdres blancs du Liban. Il y a

quelques planteurs, des farmers, mais la grande industrie du pays est le *lumbering*, le métier du bûcheron. Ces forêts semblent inépuisables. Washington et la Colombie britannique se trouvent dans les mêmes conditions que l'Orégon. Quiconque dans ces États et territoires demande des terres, obtient gratis cent soixante acres, à la condition de commencer à travailler aussitôt et d'y construire une maison ou une hutte. S'il a rempli ces conditions pendant cinq ans consécutifs, le terrain devient sa propriété, et il acquiert des titres à une autre donation également de cent soixante acres et aux mêmes conditions. Un homme sobre et bon travailleur est sûr de faire fortune. Le nombre des Indiens est considérable. Ils habitent plusieurs belles *reservations*, et ils commencent à défricher le terrain et à cultiver des champs. Beaucoup de Peaux-Rouges préfèrent cependant la vie nomade de leurs ancêtres. Ce sont des maraudeurs qui rôdent autour des établissements des blancs et excellent dans l'art de voler le bétail.

Pendant la traversée je me suis lié d'amitié avec un bûcheron. Il me fait les honneurs d'Astoria et m'ouvre son cœur sur l'état des choses dans ce recoin éloigné du monde. « Le bon Indien, me dit-il, est celui qui est mort. On ne peut faire de ces gens ni des domestiques ni des

ouvriers. Heureusement ils s'en vont, ils meurent. » Quelques confrères de mon nouvel ami, qui sont venus nous tenir compagnie, confirment ces paroles et forment des vœux ardents pour la prompte extinction de la race rouge. Tel n'est pas l'avis d'un officier de l'armée des États-Unis qui passe sa vie dans les *reservations*. « A part les Apaches, m'a-t-il dit, et quelques autres tribus du sud, de l'Arizona et du Nouveau-Mexique, on peut considérer la question indienne comme résolue. Il peut y avoir de petites levées de boucliers, mais les Indiens en masse considérable ne marcheront plus dans le sentier de la guerre. Ils connaissent maintenant notre supériorité. Aussi longtemps que le gouvernement leur donnera à manger ou, comme il disait irrévérencieusement, leur remplira le ventre, ils ne bougeront pas. Ils mourront de consomption, mais ils ont beaucoup d'enfants, et le moment où ils auront disparu complètement est peut-être moins rapproché qu'on ne pense. »

Je dis à mes bûcherons que, s'ils continuent à déboiser le pays comme ils le font, il n'y aura bientôt plus d'arbres à couper et que par conséquent les bûcherons s'en iront comme les Indiens. Ils répondent cependant que c'est impossible. « Pendant que nous et nos enfants et nos petits-

enfants nous couperons les arbres d'abord dans l'Orégon, ensuite dans le territoire de Washington, et à la fin dans la Colombie britannique, une nouvelle forêt aura poussé sur nos derrières, et ce sera à recommencer. »

Encadré de bas coteaux boisés, la Columbia, très large près de son embouchure, le paraît plus qu'elle ne l'est en réalité. Ce qu'on voit est d'une douce et grandiose monotonie : des pins qui forment un rideau uni vert foncé, l'eau jaunâtre et trouble du fleuve, pendant que nous le remontions, un ciel bleu pâle. Des lumières et des ombres également pâles, venant je ne sais d'où, répandaient tour à tour des clartés et des ténèbres sur cette vaste nappe d'eau qu'aucune voile, aucun canot n'animait. Pas trace de village ou de maisons. Seulement, à de grandes distances, des débarcadères à l'usage des bûcherons, qui y embarquent leur bois. Plus on remonte, plus les rivages s'abaissent, mais la forêt continue. Au-dessus des têtes d'arbres, pointent à de grandes distances des cônes volcaniques tout couverts de neige et à cette heure tout ensoleillés. Ce sont les géants du nord : le mont Hélène, le mont Adams et, le plus élevé, le mont Hood[1].

1. Ces pics ont, dans l'ordre indiqué, 9000, 11 000 et 13 000 pieds d'élévation au-dessus de la mer.

Après six heures de navigation, notre paquebot entre dans la Williamette, affluent de la Columbia, et gagne peu après le port de Portland, capitale de l'Orégon.

Plus on converse avec les Américains, plus on apprend à apprécier leur tournure d'esprit, si différente de la nôtre. Cela s'explique par la manière dont leur esprit est façonné. Ils commencent par la vie pratique et finissent par la théorie. Nous procédons de la manière inverse. L'école nous prépare pour la vie. Ici la grande école est la vie. Je ne veux pas dire que les enfants ne reçoivent pas une instruction fort bonne; cela m'est confirmé de tous côtés. Mais la vraie, la haute école des jeunes Américains est la pratique et l'expérience.

A San-Francisco j'entre dans un bureau de télégraphe. Une demoiselle, mise avec recherche, prend mon message, le lit et me dit : « Vienne? Vienne? où est cet endroit? » Quoique profondément humilié et frappé au cœur en ma qualité de Viennois, je dissimule mon dépit et je lui réponds que c'est la capitale de l'Autriche. « Autriche? dit-elle, où est l'Autriche? » Cependant cette jeune fille, dont je me flatte d'avoir

enrichi les connaissances géographiques, semble se tirer d'affaire à merveille, et, à en juger par le mien, les télégrammes qui passent par ses mains arrivent à destination. En Europe les employés de cette branche du service public commencent par étudier la géographie, après quoi ils passent au télégraphe. Ici c'est l'inverse, et l'Amérique s'en trouve bien.

Autre exemple. Dans une grande ville, un très jeune homme, sans se faire annoncer, pénètre chez moi. Il se présente comme un des rédacteurs d'un des grands journaux et me demande une *entrevue* pour m'adresser un petit nombre de questions. En voici quelques-unes. Je cite textuellement. « Quelles sont les lois de succession dans le duché de Brunswick? Depuis quand Brunswick fait-il partie du royaume allemand? Quelles sont les relations des princes allemands entre eux? Quelles étaient-elles avant la formation du nouvel empire? Veuillez aussi me donner des informations exactes sur le Pape, sur ses défauts et ses qualités, et sur tous les cardinaux et autres membres du *concile*. Que pensez-vous de l'empereur Napoléon III? Comment aurait-il dû, selon vous, gouverner la France? et quelles sont les fautes commises par ses généraux dans la guerre avec les Allemands? Racontez-moi aussi quelques historiettes de sa vie

intime? Des anecdotes, l'histoire secrète enfin des Tuileries. Nos abonnés sont assez friands de ce genre de lecture. » Je restai ébahi, stupéfait, anéanti. Enfin, reprenant l'usage de la parole, je lui répondis : « Vous m'étonnez moins par l'excès de votre indiscrétion, que je comprends, que par l'énormité de votre ignorance sur des matières que vous traitez tous les jours dans votre journal. Vous n'avez donc jamais rien lu, ni rien étudié? » — « Non, monsieur », répondit mon interlocuteur sans trahir le moindre dépit de la brusque franchise de ma réponse ; « non, du moins pas assez. Comment pourrais-je lire, puisque je passe mon temps à écrire? Ce n'est pas dans les livres que nous autres journalistes recueillons nos informations, c'est par la conversation avec des gens qui savent ce que nous ignorons. » — C'est à peu près la réponse que me fit, il y a deux ans, dans une grande capitale de l'Amérique du Sud, un jeune journaliste de talent.

« Avez-vous étudié à l'université? demandai-je à ce caballero. — Non, monsieur. L'université n'est fréquentée que par ceux qui comptent se faire avocats. Pour nous autres cela ne vaudrait pas la peine. Nous appartenons à un pays nouveau : nous devons improviser les hommes. Nous commençons la vie publique très jeunes. Le ré-

dacteur de notre journal a vingt-huit ans. Il est notre aîné. J'en ai vingt-quatre. Nos collaborateurs sont plus jeunes. En notre qualité de journalistes nous devons apprendre quelque chose sur toutes sortes de matières, puisque nous sommes appelés tous les jours à tout juger, tout et tous, *todo y todos*. Vous comprenez que nous n'avons pas le temps de suivre les cours de l'université. »

Portland[1], la métropole du Nord-Ouest Pacifique, est une très jolie petite ville et le centre d'une grande activité commerciale. Un juif polonais de Königsberg en Prusse, qui tient ici boutique depuis vingt-cinq ans, c'est-à-dire depuis que la ville existe, m'ouvre son cœur. « Les grands négociants, me dit-il, ne laissent pas parvenir les petits. Et puis, les Chinois! Ah! ces terribles Chinois! On a beau leur tenir la dragée haute, ils font toujours d'excellentes affaires. Ils sont plus forts que nous. »

Les fils du Ciel, ici moins persécutés qu'en Californie, forment un élément important de la population. Ils construisent eux-mêmes leurs

1. Avec 35 000 habitants.

maisons, bâties le plus souvent en briques; et, quoique la « Seconde Avenue » soit considérée comme le quartier réservé aux gens de race jaune, leurs maisons se trouvent aussi mêlées à celles des blancs, dans d'autres parties de la ville. Ils possèdent de fort beaux magasins et s'enorgueillissent avec raison de leur pagode, qui, me dit-on, est d'une grande magnificence. Dans une des boutiques on voit toute sorte de produits d'industrie et de denrées importées de Chine. Dans la pharmacie chinoise on ne débite de drogues que sur la foi d'une prescription donnée par un médecin de cette nation.

Les rues sont droites, fort animées, et quelques-unes d'entre elles aboutissent à la forêt. Du balcon de mon excellent hôtel, Esmond-house, je puis admirer la pyramide blanche du mont Hood.

Le lendemain à midi, départ sur la nouvelle ligne du Pacifique du Nord, qui a été ouverte il y a moins d'un an. Le propriétaire, un des grands rois des chemins de fer, a fait banqueroute, mais son œuvre subsiste. Les deux *termini* sont Portland (Orégon) et Saint-Paul (Minnesota). Distance, dix-neuf cent onze milles.

Je me suis régalé d'un *state-room* et je m'en félicite. C'est une belle et spacieuse cabine à bord d'un grand steamer, avec cette différence qu'il n'y a ni roulis ni tangage. Pas ou presque pas de cahotement. A part certains moments critiques, les wagons glissent sur ces rails comme un traîneau sur la neige. La solitude de ma cellule commence-t-elle à me peser, je me promène dans le train, je passe d'un wagon à l'autre et j'étudie les physionomies, qui me laissent froid, de mes compagnons de voyage. Pas un *rowdie* dans le train. Pas de gens armés jusqu'aux dents. Rien qui vous cause la moindre émotion. Ce n'était pas ainsi lorsqu'il y a treize ans je traversai le continent sur la ligne du Centre. Mais le Nouveau Monde aussi devient prosaïque. Il faut en prendre son parti.

Les repas servis dans les dining-cars sont exquis. Ces wagons s'attachent au train le matin et sont remisés pendant la nuit. C'est économique et pratique, sauf quelque accident, auquel cas l'abondance ferait place à la famine. Mais, quand on songe que l'on a à parcourir des contrées en grande partie incultes et sauvages, dépourvues d'habitants blancs et hantées seulement par des Peaux-Rouges, on doit convenir que ces arrangements sont merveilleux.

Nous avons quitté les bords riants de la Wil-

liamette et rejoint ceux de la Columbia. Ils ont été chantés sur tous les tons dans les journaux des entrepreneurs. Mais, exagération à part, le paysage qui s'enfuit des deux côtés du train est très beau. Il y a de jolies petites chutes d'eau que vous trouveriez charmantes si la description de plumes soudoyées ne vous avait pas fait attendre des Niagaras. Mais le fleuve est magnifique. On n'en saurait faire un trop grand éloge. Des colonnettes basaltiques en forme d'aiguilles, coiffées de quelques pins isolés, et sortant de l'eau perpendiculairement, rompent la monotonie des deux rives, qui sont des coteaux bas, couverts de forêts. D'ailleurs la construction de la voie ne vous laisse pas le temps de vous ennuyer. Ballotté comme dans un bateau par une mer houleuse, on passe à chaque instant des ponts jetés sur les affluents du fleuve et des digues parfois longues de plusieurs milles, les uns et les autres faits d'un échafaudage de bois, appelé *threstlework*. Si accoutumé que je sois aux témérités des constructeurs des nouveaux mondes, hier et aujourd'hui, plus d'une fois j'ai senti mes cheveux se dresser sur la tête. Je suppose que les cris perçants qui parvenaient à mes oreilles exprimaient les sentiments des ladies du wagon-salon dont ma cabine forme annexe.

Insensiblement le pays change de caractère. Lorsque le soleil couchant l'inonde de ses teintes magiques, il rappelle les arrière-fonds des maîtres préraphaélites. Il n'y a que la Sainte Famille qui manque.

Les jours suivants, c'est le steppe et la forêt, la forêt et le steppe qui alternent. Ces régions silencieuses et solitaires, le train les parcourt sans se presser, mais aussi sans s'arrêter plus qu'il ne faut. De magnifiques rivières, tantôt creusant leur lit dans le sable et dans le roc, tantôt se frayant passage à travers la forêt vierge, se précipitent à notre rencontre. A de longs intervalles on aperçoit quelques huttes de bûcherons, quelque scierie isolée, de petits groupes de wigwams remplis de femmes indiennes en haillons. Puis, de nouveau, absence complète d'êtres humains.

Nous avons traversé, sur les rails du chemin de fer, le vaste lac de Pend d'Oreilles, escaladé les premiers gradins et, par une nuit excessivement froide, atteint le haut plateau des Montagnes Rocheuses. Le soleil levant nous salue au sortir du tunnel de Mullan, près du partage des eaux entre les deux océans.

Le train s'arrête à Helena, Hélène de Troie. C'est ainsi que les mineurs ont baptisé cette ville qui est le grand centre aurifère et la capitale de

Montana. Toutes les confessions y ont leur église, et les Allemands sont assez nombreux pour avoir pu former des *Gesang-* et *Turn Vereine*.

On voit peu d'arbres, et, à l'ouest de la plaine, de petits coteaux couverts de neige. Mais ces coteaux sont en réalité les crêtes les plus élevées de cette partie des Montagnes Rocheuses. Le fait est que nous avons franchi l'épine dorsale du continent sans nous en apercevoir. Rien qui rappelle la nature alpestre, excepté l'air vivifiant mais glacial qu'on y respire.

A neuf heures, nous avons gagné les bords du Missouri, ici encore à l'état de bébé. A la station de Gallatin, la voie passe près du berceau de ce fleuve. Un chaos de bas coteaux et de mamelons isolés, presque dépourvus de végétation, marque ses sources ou plutôt l'endroit où le Gallatin, le Madison et le Jefferson forment, par leur réunion, une des plus grandes artères de l'Amérique du Nord.

Bientôt après, la voie s'engage dans la vallée de la rivière de Yellowstone. Pendant toute la nuit nous en suivons le cours. Un clair de lune superbe est impuissant à donner un peu de variété à la monotonie du paysage.

Le matin nous trouve dans un pays plat et dépourvu de tout feuillage, sauf celui de quelques arbres à coton. Le Yellowstone River a disparu.

Le train s'engage dans les prairies du Dakota, traverse le « petit » Missouri, passe devant plusieurs villes composées de quelques huttes de bois et de toile, qui datent toutes de 1882, et fait halte enfin devant la station de Mandan, sauf Helena, la principale ville que touche le chemin de fer du Nord-Pacifique. Nous sommes ici dans le pays des Sioux, et dans une boutique on offre aux passagers des produits de l'industrie de ces sauvages.

Nous avons rejoint le Missouri. Il y a peu d'heures seulement que nous l'avions quitté enfant. Ici nous le retrouvons jeune homme, pour parler sans figure, devenu navigable pour des bâtiments de quelques centaines de tonneaux.

Le soleil se lève pour nous en plein Minnesota, c'est-à-dire au centre d'un des grands greniers du monde. Bientôt après, le train gagne les bords du Mississipi. A droite, à gauche, à perte de vue, des champs cultivés, des villages et des bourgades partout. Enfin, après un millier de milles à travers les solitudes, la vie civilisée. Quelle agréable sensation!

A midi trente, quatre jours et quatre nuits après avoir quitté Portland, le train entre dans la gare de Saint-Paul, terminus de la ligne du Nord-Pacifique.

Ce trajet se fait dans les meilleures conditions possibles, mais, au point de vue pittoresque, je donne la préférence au chemin de fer pacifique du Centre.

Nous voilà sortis des pays nouveaux et peu connus. Je revois le Mississipi avec extase, ce grand ruban, ou plutôt ce lac qui s'allonge entre deux lignes vertes d'un horizon à l'autre. Je traverse la ville allemande de Milwaukee; je m'arrête à Chicago, sortie de ses cendres, plus grande, plus riche qu'avant l'incendie qui l'avait détruite, mais toujours ville d'affaires avant tout; je revois avec plaisir ce cher Niagara, quoiqu'il ait un peu vieilli. Le lit du fleuve a baissé, et le spectacle qu'offraient autrefois les *chutes américaines* est moins saisissant. Mais c'est toujours la même abondance d'eau et la même musique des ondes qui n'est pas le moindre des charmes de ces lieux privilégiés.

Suit une promenade à travers le pays le plus paisible, du moins en apparence, le plus charmant, quoique, sauf les rapides du Saint-Laurent, le moins émouvant que j'aie vu. Me voilà au Canada. D'abord sur le lac Ontario, dont les rives plates pointent à peine sur l'horizon, puis le Saint-Laurent avec ses « mille îles ». Elles vous transportent par la pensée aux lacs de Suède dont vous retrouvez ici les petits rochers, les rideaux de sapins, les villas et maisonnettes de plaisance en bois peint. Et toutes ces villes : Toronto, Montréal, Québec : Toronto à la physionomie anglaise ; Montréal, avec sa ville haute riche en églises et en arbres, avec sa ville basse qui est restée française et où on lit, au-dessus des boutiques, des noms fréquents au temps de Louis XIV, mais devenus rares de nos jours ; Québec enfin, la ville aux souvenirs glorieux, la ville militaire par excellence, dont le château domine le fleuve, qui ici est vraiment magnifique.

Ce qui frappe dans toutes ces villes, en dehors de la physionomie française d'une grande partie de leurs habitants, c'est un air de prospérité, de sécurité et de calme. Des affaires oui, de l'animation oui, mais pas trop. Pas de course au clocher pour faire fortune. Sous ce rapport le contraste est frappant avec les villes d'Amérique. Quel bonheur de ne pas être obligé d'aller de l'avant,

to go ahead. Comme on serait distancé par les Yankees si l'on devenait américain ! Aussi restons ce que nous sommes. C'est ce que tout le monde m'a dit, Canadiens français aussi bien qu'anglais. Leur *loyalisme* est intéressé et par conséquent solide.

J'ai fait pendant mon court séjour à Toronto, à Prescott, à Montréal et à Québec de fort agréables connaissances. Dans la dernière de ces villes j'ai eu la bonne fortune de rencontrer le vice-roi, Lord Lansdowne, avec sa famille, alors en tournée. Quelle agréable existence que celle du représentant d'une souveraine adorée, vivant dans une atmosphère rarement troublée où l'on ne respire que l'attachement et la loyauté, dans un pays où les parties en traîneaux aux flambeaux raccourcissent les longues nuits d'hiver, où la chasse et la pêche, abondantes comme nulle part, rompent en été la monotonie de la saison morte !

Et comme les Canadiens sont attachés à leur sol ! Un haut fonctionnaire de sang français me

1. Depuis ma visite, la rébellion du métis Riel a interrompu cette vie idyllique du monde officiel et offert aux Canadiens l'occasion de témoigner, malgré certaines sympathies de race pour les insurgés mi-sang français, de leur union entre eux et de leur capacité à se défendre sans avoir recours aux forces de la métropole.

disait : « Le golfe de Naples est beau, mais on ne saurait le comparer avec notre Saint-Laurent vu de Dufferin-terrace ! » Je restai stupéfait ! Cependant ce n'était que ce que j'avais entendu dire d'Auckland dans la Nouvelle-Zélande et de Sydney dans la Nouvelle-Galles. C'est toujours ce pauvre golfe de Naples qui doit servir de point de comparaison, et c'est toujours lui qui perd à la comparaison.

Ce que j'ai vu du Canada, du moins à la surface, me ferait croire que ni la grande ni les petites révolutions n'ont ravagé ce pays. Cependant des gens qui doivent être bien informés me disent que l'esprit moderne se répand rapidement dans la jeunesse d'origine française, et que la France de Louis XIV s'en va à vue d'œil. Dans les classes élevées il y a peu de relations sociales entre Anglais et Français. Mais cela n'exclut pas les bons rapports. Et de toute façon pas l'ombre d'animosité ou d'incompatibilité de caractère. On diffère par les mœurs et par la religion, mais on vit amicalement l'un près de l'autre.

Le chemin de fer canadien du Pacifique sera ouvert en mai 1886. Il a pour but politique, m'a dit un membre du cabinet, de faire comprendre aux populations blanches du *slope* Pacifique et aux quelques blancs éparpillés sur le territoire

du Nord-Ouest, qui est immense, qu'ils sont des nôtres et que nous formons tous un grand ensemble ; en second lieu, commercialement, d'établir la route la plus courte et la plus directe entre l'Angleterre et le Japon et la Chine, par la raison que les bâtiments, surtout les voiliers, sortis des ports de San-Francisco et de Portland, sont obligés d'aller chercher au nord les vents et courants favorables. Enfin ce chemin de fer facilitera l'immigration.

Mais le temps passe et j'ai hâte de m'embarquer à New-York.

Quel ravissant endroit que Boston ! Je ne connais pas de ville plus sympathique entre le rio de la Plata et le Saint-Laurent.

Boston, surtout le quartier élégant avec son jardin public au centre, avec ses petites maisons en briques rouges à moitié couvertes de lierre, sur lesquelles se détache la pierre blanche de l'encadrement des façades, des balcons, des petits escaliers à balustrades qui mènent au *porch*, Boston vous rappelle certaines villes de l'Angleterre. Le pavé en brique rouge reflète le bleu du ciel. Au-dessus des maisons pointent de jolis clochers d'un joli dessin. Il n'y a pas beaucoup

de variété dans l'architecture, mais l'harmonie du coloris lui donne du charme. L'étang du jardin public est sillonné de barques chargées de femmes et d'enfants. Une mécanique cachée dans l'intérieur de cygnes de dimension colossale les met en mouvement. C'est tout ce qu'il y a de plus baroque et de moins américain.

De l'autre côté du parc est le quartier d'affaires. Une foule de femmes mises avec recherche se pressent dans la rue Washington, où se trouvent les boutiques les mieux achalandées. Il est quatre heures, c'est-à-dire l'heure élégante. On ne voit que le beau sexe : à pied, en omnibus, en tramway. Et comme ces ladies ont l'air indépendant! Indépendant, oui, mais non émancipé. Seulement elles se sentent et se savent le chef-d'œuvre de la création.

Beaucoup de librairies. En général cette Athènes de l'Amérique porte sur son front l'empreinte du raffinement des mœurs et de la culture de l'esprit.

New-York a grandi depuis mes visites en 1870 et en 1871. Le nombre de ses habitants, d'un million qu'il était, a augmenté de 20 pour 100. Mais c'est la morte saison, et, si dans les quartiers d'affaires l'animation continue, dans les

rues élégantes les stores baissés des fenêtres témoignent de l'absence des maîtres. Le grand monde est à New-Port, les nouveaux riches à Saratoga ou dans d'autres places d'eaux. Mais peu seulement ont risqué le voyage en Europe. *No Europa going* cette année-ci. Le choléra effraye les touristes et dépeuple les paquebots, d'ordinaire surchargés de passagers dans cette saison.

Le pont suspendu qui relie Brooklyn à New-York est une merveille. En le traversant en chemin de fer, on peut, si l'on veut, se donner l'émotion de contempler à travers les rails les pointes de mât des bâtiments qui passent au-dessous. Cette construction colossale, dont les deux piliers auxquels le pont est attaché dépassent les plus hautes flèches d'église, a coûté trente-quatre millions de dollars.

Est-ce l'effet de l'air excessivement sec, ou de la surexcitation des nerfs, conséquence naturelle de cette vie d'affaires, véritable course au clocher, qui donne aux habitants cette apparence de mouvement fébrile qui frappe l'étranger? On dirait qu'ils ont horreur du repos. Un Américain m'a dit : « Chacun de nous veut arriver le premier. Vous marchez, nous courons dans le sentier de la vie. C'est pour cela que nous arrivons plus vite à la fin de la route. »

Le consul d'Autriche, M. Fritsch, me mène à New-Port; vers le soir nous nous embarquons dans un des grands bateaux qui, en été, font la navette entre New-York et ce *watering-place* élégant. C'est un navire de cinq mille tonneaux (!) à trois étages. Au centre, un grand hall entouré de trois rangées de galeries dans lesquelles ouvrent les cabines, qui sont d'un confort idéal. Quoique le bâtiment soit comble, il n'y a pas de bruit. Les Américains parlent toujours à demi-voix. On n'entend pas de commandement, et l'on ne voit pas d'officiers ni de matelots. D'ailleurs il y en a fort peu. Le *Leviathan* semble marcher tout seul. La soirée est splendide, et la grande nappe d'eau de l'Hudson est couverte de bateaux semblables au nôtre, surchargés d'*excursionnistes*. C'est dimanche, et ils en ont profité pour respirer sur l'eau un air un peu moins embrasé que celui de la ville. Maintenant ils rentrent dans cette fournaise de New-York. Nous passons sous le pont de Brooklyn. Vu d'en bas, il ressemble au fragment d'une immense toile d'araignée à laquelle est suspendu le pont. Les mouches noires qui semblent y courir au-dessus de nos têtes sont des trains de chemin de fer. C'est effrayant!

A quatre heures du matin, arrivé à New-Port.

Je me trouve fort confortablement établi dans une jolie villa style reine Anne, coquettement meublée et on ne peut mieux habitée. Les dames de la maison connaissent d'une façon surprenante l'Europe, hommes et choses. La société qui s'y réunit se compose de personnes du meilleur ton. On aime l'Europe, on y a voyagé et l'on désire y retourner, ce qui n'exclut pas les sentiments les plus patriotiques.

New-Port est comparativement une vieille ville, située sur l'extrémité méridionale d'une île (État de Rhode-Island). Les maisons, le plus souvent style reine Anne, des richards de New-York s'étalent le long de la plage. On voit de jolis jardins, pas grands mais soigneusement entretenus, de beaux équipages avec écussons et des livrées de bon goût.

Le grand homme du jour est M. Bennett, propriétaire et éditeur du *New-York Herald*. Ce journal produit, me dit-on, de sept à huit cent mille dollars. Ce matin M. Bennett a réuni la crème de la crème de New-Port ou plutôt de New-York à bord de son yacht, qui est une véritable frégate. J'y ai rencontré beaucoup de jolies femmes dont la toilette sortait des mains de Worth, et j'ai entrevu quelques jeunes élégants qui se distinguaient par la simplicité de leur maintien et la pureté de leur anglais.

Ceci n'a rien d'étonnant. Les hommes qu'on rencontre à New-Port appartiennent au grand monde de leur pays. Ils se sont façonnés au contact du vieux continent. Mais même les gens qu'on voit dans les wagons et lieux publics, et qui ne prétendent pas à l'élégance, ont bien changé de manières dans les quinze dernières années. On ne crache plus, on ne se complaît plus dans des poses impossibles, et l'on parle moins du nez qu'autrefois. C'est surtout visible dans la jeune génération.

En dehors du déjeuner à bord, j'ai assisté aujourd'hui à un *polo*, à un concert, à un dîner, à une soirée, et c'est ma faute si je n'ai pas passé la nuit au bal.

Le lendemain, retour à New-York.

C'est la dernière fois que se lève pour moi en Amérique un soleil radieux, tel que je l'ai vu luire sans interruption depuis mon débarquement à San-Francisco. Mes malles sont fermées, et Checco va les transporter à bord du cunard-steamer *Bothnia*, qui partira dans deux heures. En sortant, je m'aperçois que mon agenda sur lequel j'inscris mes devoirs de société : visites à rendre, invitations, etc., a disparu d'une manière

inexplicable. Mais j'oublie vite ce petit incident. Je me sens en verve, et j'ai le cœur inondé de gratitude envers la Providence. Me voilà donc arrivé sain et sauf à la fin de cette longue pérégrination. Il n'y a plus qu'à traverser l'Atlantique — *yr à la otra banda* — passer à l'autre rive, comme disaient les Espagnols avant la perte de leurs colonies. Pour eux, comme c'est mon cas, l'Atlantique n'était qu'un ruisseau. C'est dans cette disposition d'esprit que, après avoir échangé à l'hôtel mes *greenbacks* contre des billets de la banque d'Angleterre, je me mis à flâner dans la Cinquième Avenue. Je sortais d'une boutique, lorsqu'un monsieur fort élégant, sautant d'une voiture, s'élança vers moi. « Je vois, monsieur le baron, me dit-il dans le plus pur anglais, que vous ne me reconnaissez pas. J'ai eu l'honneur de vous être présenté à Sydney, au mois de novembre dernier, à un grand dîner chez le gouverneur, Lord Augustus Loftus. Je suis un des admirateurs de votre *Promenade autour du monde*, et j'ose vous demander la faveur d'inscrire votre nom sur l'exemplaire de cet ouvrage que je possède. En revanche, veuillez accepter un volume des poésies de Longfellow, orné du nom du poète écrit de sa main. » De ma part, des excuses motivées sur mon départ et le peu de temps qui me restait, et de

son côté de nouvelles instances et de nouvelles phrases aimables. Le jeune homme me plaisait. Il avait le langage et les dehors d'un gentleman anglais. Je finis donc par céder, et il me fit entrer dans sa voiture pour me ramener à mon hôtel, où il était également descendu. Chemin faisant, il se rappela que les deux livres se trouvaient chez un ami qui demeurait à deux pas de l'hôtel. Malgré mes objections, il donna des ordres au cocher, qui changea de direction et, comme j'étais pressé, brûla le pavé. J'étais fort contrarié, car je craignais de manquer mon bateau ; mais, chose incroyable, aucun soupçon ne traversa mon esprit. N'avais-je pas dîné avec ce gentleman chez Lord Augustus ? Il est vrai que je ne me rappelais pas sa figure, mais des oublis pareils m'arrivent parfois. Je connais tant de monde, et j'ai fait tant de connaissances nouvelles dans ces quatorze derniers mois ! Les deux pas se multiplièrent, et ce ne fut qu'après une course effrénée d'une dizaine de minutes que la voiture s'arrêta devant une petite maison d'aspect ordinaire. Encore pas l'ombre de soupçon. Après quelques mots échangés à voix basse avec le cocher, mon compagnon me fit entrer en fermant la porte sur nous dans une allée obscure et, de là, dans une chambre petite et sale du rez-de-chaussée. J'y trouvai un homme de haute taille

assis devant une petite table, le dos tourné à une glace suspendue entre les deux fenêtres. Pendant que je m'approchais de lui, je vis dans cette même glace que mon ami de Sydney tournait la clef dans la serrure, la retirait doucement et la faisait disparaître dans son gousset. Alors je compris.

Le grand monsieur, doué du physique de l'emploi, se leva pour me saluer avec un sourire qui, allongeant ses lèvres de requin, les rapprochait de deux plates oreilles. C'était le type du galérien : le front bas mais large, le crâne presque dégarni de cheveux, en revanche des moustaches énormes d'un noir de jais qui faisaient ressortir le teint cadavéreux d'une figure patibulaire, des mains grandes et osseuses, les doigts chargés de bagues ; la toilette d'un faux élégant.

Il me parla tout de suite du volume de Longfellow. Il ne l'a pas sous la main, mais on le lui apportera dans quelques minutes. En attendant, jetant une toile cirée et des cartes sur la table, il me proposa une partie de *monté*. Je déclinai poliment mais fermement, et je refusai de m'asseoir. « Ce sera donc entre nous, dit-il en s'adressant à son compère. A propos, vous avez oublié d'emporter votre gain d'hier », et il lui passa un paquet de greenbacks avec le chiffre

de deux cents dollars imprimé sur la bande. — Oh! je n'avais pas pensé que ce fût tant que cela! » Et les deux hommes se mirent à jouer. J'eus donc le temps de réfléchir. Mon premier mouvement avait été un accès de colère contre moi-même. Comment, me dis-je, après avoir écumé toutes les mers sans rencontrer le moindre accident, après avoir traversé les pays les plus malsains sans prendre un rhume, échouer misérablement à l'entrée même du port, se laisser entraîner dans le piège comme un blanc-bec! Mais ce n'était pas le moment de se livrer à de stériles récriminations.

Le danger imminent, réel ou imaginaire n'importe, paralyse ou exalte les facultés. Peu d'instants me suffirent pour m'orienter. Je me trouvais à la merci de deux escrocs, peut-être d'assassins. A New-York, m'avait-on dit pas plus tard que la veille, il arrive constamment que des immigrants qui ont apporté un peu d'argent sont entraînés et détroussés dans des mauvais lieux, et les cas d'assassinat ne sont pas rares. C'est le jeune élégant qui a évidemment volé mon agenda et qui s'en est servi pour me tromper. Je ne suis pas ici un inconnu comme les pauvres immigrants qu'on peut piller et ensuite, sans trop de risques, mettre à la porte. Et cependant, pour plus de sûreté, on préfère quelquefois les tuer.

Évidemment j'ai affaire à forte partie. Ces deux chevaliers de fortune sont des gens habiles. Ils ont singulièrement bien choisi le moment du guet-apens, celui du départ du steamer qui doit m'emmener. Si j'ai disparu de New-York, c'est que je suis parti par le *Bothnia*. Personne ne me cherchera. Envisagée à ce point de vue, ma situation est on ne peut plus critique.

Mais il y a deux circonstances qui parlent en ma faveur. D'abord, ces hommes ne savent pas si j'ai assez d'argent sur moi pour que le profit vaille le risque d'un crime, et en second lieu ils me connaissent; ils savent que je ne suis pas un inconnu à New-York et que je dois y avoir des relations. Ils doivent aussi se dire que si, comme c'est presque certain, mon absence est découverte à bord avant le départ du paquebot, mon valet de chambre jettera les hauts cris, le capitaine fera jouer le télégraphe, et la police se mettra à ma recherche.

En résumé, si j'accepte de jouer, je suis sûr de perdre la somme d'argent que j'ai sur moi et de manquer le bateau, car il me reste juste le temps nécessaire pour arriver à la jetée en temps utile; mais je ne suis pas sûr que ces hommes, après m'avoir plumé, ne m'assassineront pas.

D'un autre côté, si je résiste à leur volonté, ils n'ont qu'à choisir entre deux partis : me

laisser sortir sans me molester, ou me faire disparaître après m'avoir dévalisé.

Ma résolution est prise. Je refuserai de jouer et je tâcherai de les intimider. Si je réussis, je suis sauvé. Sinon, j'aurai fait ce que j'ai pu. C'est donc sur cette carte, puisqu'il faut jouer dans ce maudit tripot, que je jouerai mon va-tout.

Le croupier m'engagea de nouveau à prendre des cartes, cette fois d'un ton un peu impérieux. De ma part, nouveau refus. Après une courte pause : « Eh bien, baron, dit-il, puisque vous refusez absolument, je prendrai votre place, et mon gain sera le vôtre. » La partie avec son confrère recommença. Le sort m'était naturellement favorable. Après quelques minutes j'avais gagné mille dollars. L'homme aux moustaches ouvrit son tiroir, y prit cinq paquets de deux cents dollars chacun, et me les passa à travers la table. Je les lui rejetai.

Mais il fallait en finir. Parlant très lentement, sans trahir d'émotion, et accentuant chaque mot, je lui dis : « Assez ! Je vous ai dit que je ne joue jamais, cela doit vous suffire. D'ailleurs je voudrais jouer que je ne pourrais pas, n'ayant pas d'argent sur moi. Vous en seriez pour votre peine. Vous savez que mon domestique s'est embarqué sur le *Bothnia* avec mes effets. Vous ne savez

pas peut-être que des amis s'y sont aussi rendus pour me dire adieu, et que parmi ces amis se trouvent le ministre à Washington qui est de passage à New-York et le consul de ma nation. S'ils ne me voient pas arriver avant le départ, et s'ils ne me trouvent pas à l'hôtel, ils donneront l'alarme et provoqueront des recherches que vous jugerez peut-être prudent d'éviter. » Puis, me tournant vers mon ami de Sydney : « Ouvrez la porte ».

Pendant tout le temps je m'étais tenu debout près de ce dernier, toujours assis en face du croupier. Il y eut un silence. Les deux hommes échangèrent des regards. C'était une consultation. C'était en même temps la crise et, pour moi, je l'avoue, un vilain moment. Le jeune homme tenait sa tête penchée sur la table, et je remarquai que son sourire stéréotypé avait fait place à une expression sinistre. Le croupier conservait son air froid et renfrogné. Plus de sourires de requin. Au bout d'une ou deux minutes il se leva lentement et, s'inclinant vers l'autre escroc, lui dit à demi-voix : *Show him out*. Ce dernier se leva et m'ouvrit la porte en disant : « Je l'ai fermée par mesure de précaution contre des intrus ». J'aurais pu lui répondre que ce n'était pas une raison pour mettre la clef dans sa poche ; mais je n'avais aucune envie de prolonger l'en-

trevue. Quelques instants après je me trouvai en plein air. La voiture avait disparu. J'étais trop pressé de me rendre à bord pour qu'il me fût possible de prendre le nom de la rue et du quartier. D'ailleurs à quoi bon? Il n'y avait pas là matière à accusation. Ces messieurs m'ont offert un cadeau, puis une partie de cartes, et, lorsqu'ils se sont aperçus que je n'étais pas disposé à jouer, ils m'ont accompagné à la porte. On n'est pas plus poli. Cependant, en mettant le pied sur le pont du *Bothnia*, peu de minutes avant le départ, j'avais le sentiment de quelqu'un qui revient de loin.

IV

LE RETOUR

Du 20 au 29 août.

De New-York à Queenstown. — Lord Ampthill.
Fin du voyage.

Ce grand et beau steamer est presque vide. Cependant il a l'honneur de transporter dans ses flancs un personnage officiel : le ministre résidant et consul des États-Unis à Liberia. Liberia, comme on sait, est une petite république fondée sur la côte d'Afrique près de Sierra-Leone, avant la guerre de Sécession, par des esclaves émancipés dont les États du Sud eurent hâte de se débarrasser. Ce diplomate, que la nature a créé noir, est le type du dandy anglais. Il parle sans le moindre accent américain, est habillé avec un soin extrême, et sa toilette témoigne d'un goût châtié. Étendu dans son fauteuil de voyage, un roman à la main, il est l'image d'un homme d'État en vacances, qui partage son temps entre

une lecture frivole et de profondes méditations. Il a passé six ans à Liberia, trouve le climat sain et la jeune république, dont la constitution est calquée sur celle des États-Unis, de plus en plus florissante.

Les deux ou trois autres passagers sont des Américains. L'un d'eux, qui semble pessimiste de sa nature, me dit : « Dans les États, nous ne sommes qu'un amas d'atomes ou, si vous voulez, d'individus qui courent tous dans la même direction, mais qu'aucun lien ne relie entre eux, si ce n'est un désir effréné de gagner de l'argent. Nous ne nous entre-choquons point, parce que nous disposons encore d'un espace naguère illimité, mais qui commence déjà à se rétrécir. C'est pour cela que nous ne voulons plus d'immigrants. Quand l'espace manquera, ce sera la guerre de tous contre tous. *Bellum omnium contra omnes.* » C'est, comme je l'ai dit, le langage d'un pessimiste ; mais ce qui me frappe comme une nouveauté depuis ma dernière visite, c'est cette disposition peu favorable aux Européens qui viennent chercher en Amérique une nouvelle patrie. L'âge d'or de l'immigration semble clos.

Le temps est superbe, et, comme tous les bateaux de cette célèbre compagnie, le *Bothnia* suit la route méridionale. Au nord nous voyons des bandes noires de brouillard, mais, sauf quelques

paquets que nous traversons au son de la sirène, le steamer évite la région des glaces et des ténèbres.

Enfin le 29 août 1884, à midi, Fastnett-Rock est en vue. A six heures du soir le steamer se met en panne à l'entrée de Cork-Harbour, et un tender nous transporte à Queenstown.

C'est avec un vif plaisir que je foule le sol d'Europe. A l'hôtel on me remet les journaux de Londres que la malle vient d'apporter. Une inscription en grosses lettres attire mes regards : *Funérailles de lord Ampthill.* C'était un coup de massue qui me tombait sur la tête. Je croyais rêver, mais, hélas, hélas! ce n'était que trop vrai. Oui, la mort a frappé l'ambassadeur d'Angleterre à Berlin, au milieu de ses travaux, dans la vigueur de l'âge, dans la plénitude de ses forces.

Nel mezzo del cammin di nostra vita,

elle l'a cruellement arraché à son pays, à sa famille, à ses amis.

J'ai connu Odo Russel presque depuis son enfance. Dès sa première jeunesse jusqu'à la fin, nous avons été liés de cette amitié douce et constante que des sympathies réciproques forment

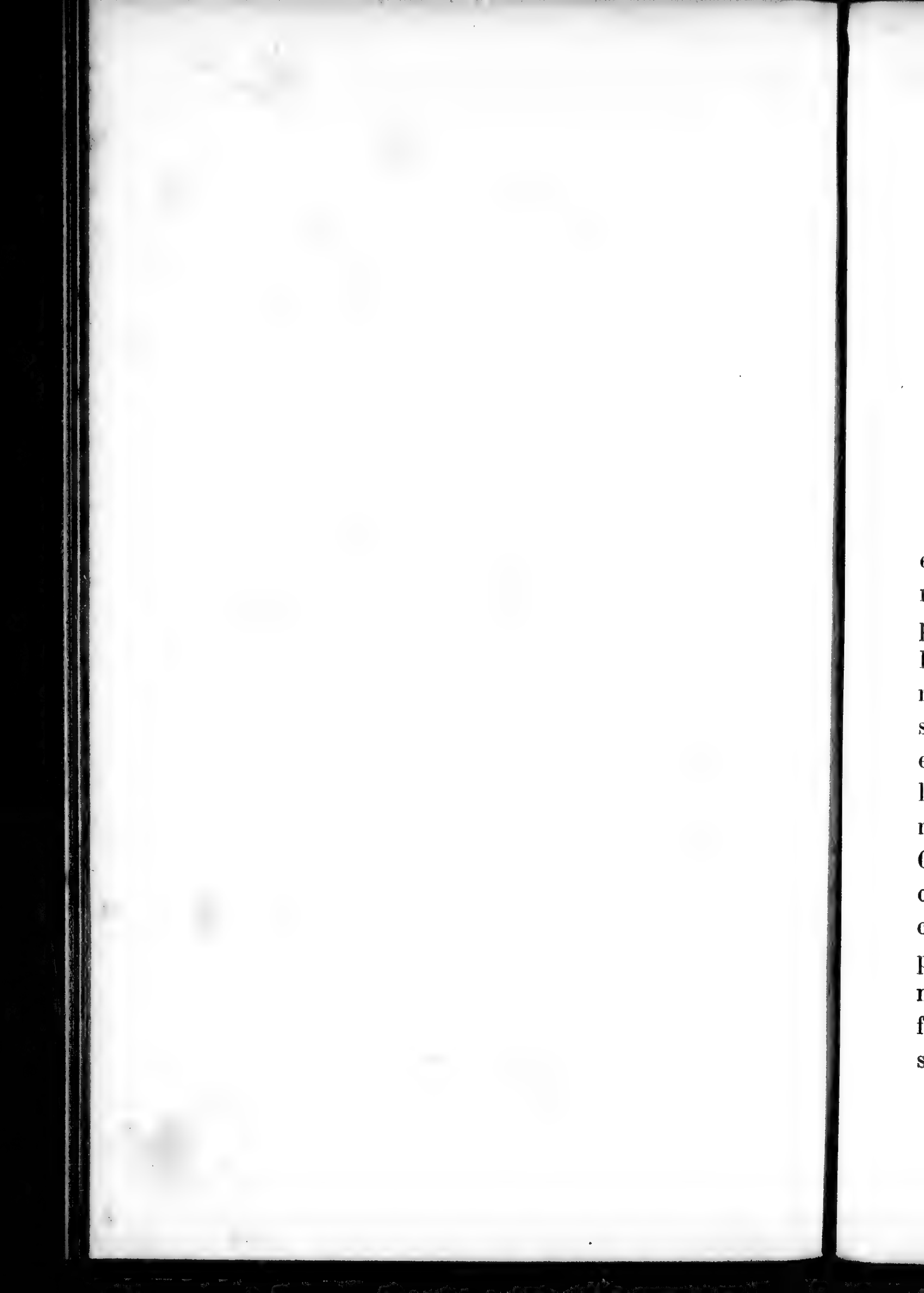
parfois entre des hommes d'âges différents. Pendant quelques années, des devoirs de service nous réunirent à Rome. Mais de près ou de loin je suivais, avec l'attention soutenue de l'ami, sa carrière de plus en plus brillante. Comme toutes les natures d'élite, il grandissait en montant. Esprit fin et cultivé, caractère droit et ferme, guidé dans les moments difficiles par un tact exquis, conservant dans les grandes crises un calme et une sérénité que rien ne troublait, conciliant sans défaillance, rompu aux affaires par une longue pratique, habile à manier les hommes et connaissant le continent comme peu de ses compatriotes, lord Ampthill réunissait à un rare degré, avec le prestige d'un nom historique, toutes les qualités qui, dans sa carrière, assurent le succès. Dans sa vie privée, gai, spirituel, vif, d'un commerce sûr et d'une humeur toujours égale, heureux dans son intérieur, amateur et Mécène des arts, il savait désarmer l'envie et s'entourer d'un rempart d'amis de plus en plus dévoués. Je n'ai jamais vu d'homme plus aimable.

On dit que de tous les fonctionnaires les diplomates se trouvent le plus en évidence. On les compare à des acteurs chargés de grands et de petits rôles dans la comédie humaine, et il y a des niais qui envient le cercle lumineux qui les

entoure. Seulement, ce cercle est trop lumineux; la rampe qui sépare la scène du spectateur a trop d'éclat, et, comme la lumière, on le sait, est opaque, l'activité de ces messieurs aux habits brodés se passe dans la pénombre. Sans doute les livres bleus, ou jaunes, ou rouges disent beaucoup, parfois trop, jamais assez. C'est qu'ils ne le peuvent pas. Certaines parties des transactions restent voilées. Mais la vérité n'est vraie que lorsqu'elle se montre à nu. Il en résulte que le public, se croyant informé quoiqu'il ne le soit pas toujours, rend souvent ses arrêts sans connaître les pièces du procès. Le diplomate, frappé d'un verdict injuste, se trouve désarmé. L'honneur et le devoir lui imposent le silence. Mais qu'il se rassure! Le jour se fera sur sa conduite, probablement longtemps après sa mort, alors que les archives de son temps, passant dans le domaine de l'histoire, s'ouvriront aux recherches de la science. Sous ce rapport, il est vrai, comme sous bien d'autres, Odo Russell n'avait pas à se plaindre. La fortune, incapable de résister aux séductions de son charme, n'avait pour lui que des sourires. Cependant je doute que la nation anglaise soit déjà à même de mesurer la grandeur de la perte qu'elle vient d'essuyer. Ses hommes d'État, ceux qui ont vu ce cher défunt à l'œuvre, et la diplo-

matie européenne savent les services qu'il a rendus à son pays. Les générations futures les apprécieront.

Le 30 *août*. — J'ai quitté le chemin de fer à Ennis, et je me dirige vers les falaises de la baie de Miltown. Il fait presque nuit. Le ciel est gris. Le vent du soir bruit dans les dernières touffes d'arbres échelonnées le long de la route qui mène vers l'Océan. Mon cocher arrête brusquement. Un gentleman et deux jeunes ladies sautent d'une voiture venue à ma rencontre.... Un bon et doux moment! Le dernier de mon voyage *à travers l'empire Britannique*.



CONCLUSION

Paris, janvier 1886.

Il y a seize mois que je suis revenu en Europe, et, pendant ce court espace de temps, des événements importants se sont ou préparés ou accomplis dans presque toutes les parties de l'empire Britannique : dans l'Inde, ou plutôt dans l'Afghanistan, des incidents qui ont un moment menacé sérieusement la paix entre la Grande-Bretagne et la Russie ; à l'est de la péninsule Gangétique, la conquête d'un royaume qui étend la domination anglaise en Asie jusqu'aux confins de la Chine ; en Afrique et en Océanie, des annexions considérables ; en Australie, l'idée nouvelle d'une confédération *Impériale*, répandue et germant parmi les masses ; au Canada, une rébellion formidable de métis français réprimée par les forces seules du *Dominion*. Je passe ici sous silence la campagne d'Égypte, motivée, en partie

seulement, par des considérations relatives à l'Inde.

Tous ces faits sont postérieurs à mon voyage et, par conséquent, n'entrent pas dans le cadre de mon livre. Mais, comme quelques-uns d'entre eux se relient intimement aux matières que j'y ai traitées, je demande au lecteur la permission d'ajouter, en terminant, quelques courtes réflexions.

Peu de mots seulement de l'Afrique australe. A l'est, l'Angleterre a mis sous son protectorat la côte du Pondoland, la meilleure partie de la Cafrerie propre. Au nord, en prenant possession du Béchouanaland, elle a fait une étape de plus vers le centre du continent noir. Ces deux actes, loin d'appartenir à l'initiative du gouvernement présidé alors par M. Gladstone, lui ont été imposés, l'un, les annexions en Cafrerie, par la crainte de voir l'Allemagne s'emparer de ces territoires; l'autre, l'expédition en Béchouanaland, par le besoin urgent de rétablir l'ordre matériel sur ses frontières nord-ouest et de tenir ouverte la seule ligne de communication qui reste aux colonies anglaises avec l'intérieur, depuis que l'Orange-Free-State et le Transvaal se

sont constitués en républiques indépendantes, — l'un et l'autre par des nécessités touchant aux intérêts de la Grande-Bretagne en sa qualité de puissance coloniale.

Ces faits s'expliquent par eux-mêmes. On n'a pas besoin d'être prophète pour prévoir que l'Angleterre, tôt ou tard, se verra fatalement amenée à placer sous son autorité directe ou indirecte, mais probablement directe, toute la Cafrerie, le Basoutoland, le Zoulouland et le territoire situé sur les frontières du Transvaal et de la factorerie portugaise de Delagoa-bay [1], réalisant ainsi les prévisions d'un de ses serviteurs les plus perspicaces, les plus énergiques et les plus dévoués, feu Sir Bartle Frere. On conçoit les répugnances des ministres, partagées par l'opinion éclairée en Angleterre, contre une politique d'aventure et d'agrandissement qui pourrait bien entraîner de grands sacrifices et donner lieu à de grandes complications. A ce sujet on se trouve dans la situation d'un homme rangé qui hésite à ajouter de nouvelles constructions à sa maison, jugée par lui déjà trop spacieuse pour ses besoins. Il se demande en outre si ses

1. Des pétitions urgentes en ce sens ont été votées l'été dernier par le Parlement de Natal. L'anarchie qui règne au Zoulouland, voisin incommode et dangereux, explique, s'il ne les justifie, ces cris d'alarme.

moyens lui permettront de la conserver en bon état et de l'habiter convenablement. Mais, dans la vie des nations comme dans celle des individus, il y a des fatalités, il y a des situations où l'on ne peut ni s'arrêter ni reculer. Donc on avance.

Mais quand et comment? La tâche du ministre des colonies est des plus difficiles et des plus compliquées. Il reçoit ses informations des deux gouverneurs, de l'agent général de la colonie du Cap à Londres; dans des moments de crise, des politiciens que le ministère du Cap et celui de Natal lui envoient *ad hoc*, des députations de colons, enfin des grandes maisons engagées dans le commerce avec cette partie du monde. C'est avec l'aide de ces renseignements, le plus souvent contradictoires, qu'il doit former un jugement et prendre une résolution, la résolution de s'abstenir ou d'intervenir, et, s'il se décide pour l'action, qu'il doit calculer d'avance les forces nécessaires et bien choisir le moment de l'intervention. Pas trop tôt, pas trop tard. Quand on mesure la distance énorme qui sépare le *Colonial Office* du théâtre de l'action projetée, quand on considère que les informations viennent de personnes placées sous l'influence d'intérêts divers, sinon opposés, on conçoit l'immense difficulté de sa tâche. Aussi est-ce là une des raisons pour lesquelles le ministère des

colonies incline par principe vers l'abstention. Mais l'abstention entraîne parfois plus de risques et plus de dépenses que l'action. Voyons ce qui vient de se passer au Béchouanaland.

Dans ces vastes solitudes, situées à l'ouest du Transvaal et au nord de la colonie du Cap, des guerres entre des chefs de tribu ayant à leur service des flibustiers blancs, qu'ils payaient en donations de terrains, menaçaient de troubler l'ordre public sur le territoire anglais. Sir Hercules Robinson proposa, il y a plus de deux ans, au gouvernement impérial d'établir, à poste fixe, sur les frontières un petit corps de soldats de police alors jugé suffisant pour étouffer le mal dans son germe. Le ministère, déclinant toute intervention dans ces affaires, répondit par un refus catégorique. Par suite de cette abstention, l'anarchie se propagea, et le commerce entre les colonies et l'intérieur du continent se trouva complètement interrompu. Ce fut alors que le ministère anglais se vit obligé d'entreprendre une campagne militaire, admirablement conduite par le général Sir Charles Warren, mais qui a coûté un million et demi de livres sterling.

A un autre point de vue aussi, cette question du Béchouanaland mérite d'être examinée. La mission du général n'était pas purement mili-

taire. Il se trouvait aussi muni des pouvoirs, mal définis, de commissaire spécial. En cette qualité, se considérant comme agent indépendant et non comme le subordonné du haut commissaire, il marqua sa gestion par des actes absolument contraires aux vues et aux instructions de ce dernier. Un conflit naquit entre ces deux fonctionnaires. Comment en pouvait-il être autrement ? L'un représentait exclusivement l'Empire ; l'autre, comme haut commissaire, se trouvait dans la même situation ; mais, par une anomalie qu'il est difficile de s'expliquer, le haut commissaire pour les affaires d'Afrique est en même temps gouverneur de la colonie du Cap. En cette qualité, Sir Hercules devait sauvegarder les intérêts de la colonie ou, pour mieux dire, ménager les aspirations du parti au pouvoir, qui est le parti *colonial*. Le parti ainsi appelé rêve un empire autonome colonial qui doit s'étendre d'une mer à l'autre et du cap de Bonne-Espérance jusqu'aux rives du Zambèze, une sorte d'Australie, dont les colons blancs exploiteront les terrains. Le parti *impérialiste* rêve une Inde africaine, et met en tête de son programme la protection du Noir. L'antagonisme entre ces deux partis, encore peu sensible lors de mon passage, semble s'être singulièrement accentué dans les derniers temps. Ajoutons que le général Warren, avec une poi-

gnée de soldats, se trouvait sur le théâtre de l'action, à plusieurs centaines de lieues de la capitale de la colonie, et que Sir Hercules Robinson respirait l'air de Cape-Town. En outre, des agents d'un rang inférieur séjournaient au Béchouanaland ou y furent envoyés. Chacun d'eux y apportait son point de vue, ou agissait d'après les instructions de son chef ou des chefs de son parti. M. Uppington, premier ministre de la colonie du Cap et un des *leaders* du parti colonial, s'y était rendu en personne avant l'arrivée du général Warren. Sous l'empire de ces circonstances, les relations entre le haut commissaire et le commissaire spécial s'envenimèrent. Après un échange de lettres et de dépêches officielles empreintes d'une extrême et regrettable animosité, Sir Hercules Robinson annula toutes les dispositions prises par Sir Charles Warren, et le nouveau ministère de la Reine, tout en reconnaissant le mérite du général comme pacificateur de ces contrées lointaines, le rappela en Angleterre. Les dépêches de ces deux hauts fonctionnaires ont été publiées pour l'usage du Parlement anglais. Elles fournissent une lecture curieuse, mais elles ne pouvaient manquer de produire un effet fâcheux sur le public colonial et décourageant sur les fonctionnaires soit des colonies, soit de l'Em-

pire. Elles contiennent aussi un commentaire éloquent des doléances que j'ai recueillies durant mon voyage, et peuvent servir de pièces justificatives à l'appui du tableau que je me suis permis de tracer de l'Afrique australe.

Le lecteur connaît les jugements portés par les Australiens sur leur nouvelle patrie[1]. Il a entendu les pessimistes qui voient tout en noir, les satisfaits qui s'extasient sur leur œuvre. A première vue, les tableaux que les uns et les autres tracent d'eux-mêmes produisent l'effet de caricatures; mais, rapprochés et dégagés de toute exagération, ils se fondent, ce me semble, en un portrait de grande ressemblance.

J'ai souvent entendu discuter la nature des relations qui existent entre les diverses parties de ce grand continent, et ces débats, je l'avoue, m'ont toujours laissé la même impression : on s'occupe bien plus des intérêts qui divisent les colonies que de ceux qu'elles ont en commun et qui devraient les unir. Comme il a fait au Canada avec succès, sans réussir dans l'Afrique du Sud, le gouvernement impérial, en Australasie aussi,

1. Voir t. I, p. 358.

recommande une confédération. C'est pour examiner cette grave question qu'un congrès, composé des premiers ministres des colonies de l'Australie et de la Nouvelle-Zélande, s'est, il y a deux ans, réuni à Sydney. Tout le monde en prévoyait l'issue : il s'est séparé sans donner de résultat. Cependant une autre idée a germé dans les esprits, celle d'une confédération de chacune des colonies avec la mère patrie, ce qui impliquerait l'union entre elles. Malgré les difficultés d'exécution qui paraissent encore insurmontables, ce projet a rencontré en Angleterre un accueil sympathique. Lord Roserbery l'a porté devant la Chambre des pairs, et plusieurs organes des plus respectables de la presse de Londres lui ont prêté leur appui. Seulement, tout le monde trouve que les choses ne sont pas mûres; en d'autres termes, on ne voit pas encore le chemin à suivre pour arriver à destination. La solution demandée par les radicaux australiens[1] suppose tout simplement une transformation totale de la vieille Angleterre et, aussi, une transformation physique du globe. Ces aspirations s'évanouissent devant la réalité des choses.

Pour comprendre l'Australasie, il faut jeter un regard sur l'ensemble de l'empire Britannique.

1. Voir t. I, p. 364.

Il n'y a pas très longtemps, la plupart des colonies n'étaient que des factoreries disséminées dans des archipels et sur les bords de continents plus ou moins inaccessibles. Le Parlement anglais s'en occupait fort peu et laissait ainsi une grande latitude à l'action du gouvernement. Les hommes d'État qui se succédaient au *Colonial Office* suivaient à peu près les mêmes errements et se réglaient, jusqu'à un certain point, d'après les mêmes principes qui constituaient alors, d'un accord tacite mais universel, la politique de l'Angleterre par rapport à ses possessions d'outre-mer. La machine était bien montée, et elle fonctionnait à merveille. Elle avait surtout le mérite inappréciable de donner de la stabilité au maniement des affaires coloniales.

Telle était encore la situation il y a trente ans environ. Mais, depuis, elle a changé du tout au tout. Les factoreries sont devenues de riches et florissantes communautés ; les étroits rayons autour d'elles, des territoires immenses ; les colonies, des États ; les populations, des nations. Ce nouveau monde, doté d'une autonomie complète et d'institutions tout à fait démocratiques et presque républicaines, se gouverne et s'administre lui-même. Je fais ici abstraction des colonies dites de la couronne, qui sont, comparativement, d'une moindre importance. D'un autre

côté, les cas d'ingérence, indirecte il est vrai, du Parlement anglais sont devenus plus fréquents que par le passé. Bien des fois, dans l'Inde comme dans les colonies, j'ai entendu dire : « Ce ne sont pas les ministres de la Reine, c'est le Parlement qui nous gouverne. Les ministres se trouvent sous la pression des fractions qui composent la majorité, et nos intérêts en souffrent. » J'ignore si ces plaintes sont fondées, mais il est incontestable que la stabilité dans la direction des affaires coloniales a diminué.

Pendant que la transformation dont j'ai parlé tout à l'heure s'opérait au Canada et aux Antipodes, la vieille Angleterre traversait une phase sans précédent et sans analogie dans l'histoire du monde. Sans aucune raison palpable, sans aucune contrainte du dehors, sur sa propre initiative et de propos délibéré, elle semblait vouloir abdiquer son influence légitime de grande puissance européenne. L'abstention, en matière de politique étrangère, devint une sorte d'article de foi et de loi fondamentale. En ce qui concerne les colonies, on comprit que l'ancien mécanisme ne suffisait plus. Les poids à soulever et à manier avaient centuplé. La grue se mit à grincer; si on la force, nul doute qu'elle ne se brise. Que faire? Dans la disposition d'esprit où l'on se trouvait, le plus simple était d'émanciper les colonies.

Si elles veulent se séparer de nous, qu'elles le fassent. C'était le mot d'ordre. Tout le monde s'en souvient, tous ceux du moins dont les souvenirs remontent au delà de dix ans.

C'est sous le souffle puissant d'un homme hors ligne auquel le pays avait confié la *summa rerum*, c'est au bruit d'armes d'une grande guerre dans l'est de l'Europe, que l'Angleterre se réveilla. Dès ce jour on n'entend plus parler d'abandonner les colonies (et même l'Inde !). Tout au contraire, on rencontre pour la première fois, d'abord en Australie, une idée, non pas de séparation, mais de rapprochement : l'idée d'une confédération avec l'Angleterre.

Mais les deux mouvements, celui de la séparation qui appartient au passé, et la tendance opposée qui gagne tous les jours du tèrrain, surtout dans les colonies, mais aussi en Angleterre, — ces deux mouvements, quoique opposés, ont la même origine : la conviction de plus en plus répandue qu'il est impossible (par rapport aux colonies) de rester dans les anciennes ornières. L'ancien mécanisme ne fonctionne plus. Il faut le remplacer. Il faut du nouveau. C'est un problème qui s'impose. Je ne pense pas qu'il soit possible de l'ajourner. En cherchant la solution, on fera bien, il me semble, d'avoir en vue trois buts : assurer à la direction des affaires impé-

riales (dans les colonies) le plus de stabilité possible ; réserver à l'action exclusive du gouvernement impérial le contrôle des intérêts de l'homme de couleur là où il existe ; enfin, sauf ces restrictions, laisser le champ libre au développement de l'autonomie locale dont jouissent les colonies à gouvernement responsable.

J'en arrive maintenant à la question si fréquemment agitée du *loyalisme* des colonies.

Je suis de ceux qui croient à ce qu'on appelle la loyauté des Australiens, et je ne vois qu'une éventualité où cette loyauté pourrait bien s'évanouir soudainement et complètement : c'est le cas où le gouvernement britannique répondrait par une fin de non-recevoir à certaines aspirations de l'opinion publique. Or, en Australie, l'opinion publique est l'opinion des masses, et les masses, assez bons juges de leurs intérêts locaux et spéciaux, mais peu éclairées en matière de politique générale, subissent l'influence continue et efficace d'une presse et d'orateurs de carrefour plus que radicaux et recevant leur mot d'ordre des Trade-Unions d'Angleterre et d'Amérique. Si, par rapport à une question quelconque, le public croyait, à tort ou à raison, reconnaître dans une résolution finale du gouvernement impérial un déni de justice, ou si on pouvait lui persuader que l'Angleterre sacrifie

aux siens des intérêts, jugés vitaux, de la colonie, dans ce cas, et je pense seulement dans ce cas, le lien qui unit la mère et les enfants pourrait se tendre au point de se briser.

Les colonies australiennes peuvent-elles se passer de la main secourable de la métropole? Je l'ignore, mais l'Australie est convaincue que oui. Sous ce rapport, sa situation envers la mère patrie est autre que celle des colonies de l'Afrique du Sud, qui, réduites à leurs ressources, manquent de vitalité et savent ou sentent qu'elles en manquent.

On prévoit aussi la séparation dans le cas d'une guerre prolongée et malheureuse entre l'Angleterre et d'autres puissances maritimes. A ce sujet les avis sont partagés. Je me bornerai à constater que les colonies australiennes fortifient leurs ports et seront bientôt en mesure de défendre leurs grands centres. De son côté, l'ennemi, quand même il posséderait les moyens de transport et les stations de charbon indispensables pour tenter de pareilles entreprises, n'aurait garde de risquer une descente sur un littoral abandonné où ses troupes succomberaient à la soif. Mais la question, il me semble, n'est pas là. L'Australie et la Nouvelle-Zélande seront, il est vrai, bientôt en état de se mettre à l'abri d'invasions étrangères, elles ne pourront acquérir les

moyens de pourvoir à la sécurité de leur marine marchande, qui se développe, que dans un avenir fort éloigné. Jusque-là ce sera aux navires de la mère patrie de combler cette lacune.

S'il en est ainsi, l'Angleterre gardera ses colonies aussi longtemps que le Parlement accordera les moyens de maintenir des flottes en mesure de lui assurer la prépondérance navale. Les colonies et les stations de charbon perdues, il est au moins douteux que ces fonds soient votés en temps de paix. L'Angleterre perdra alors, graduellement et insensiblement, ce qu'elle appelle sa domination des mers. En d'autres termes, si l'Angleterre perd sa prépondérance maritime, elle perd ses colonies. Si elle perd ses colonies, elle perd sa prépondérance sur les mers et, avec elle, la place éminente qu'elle occupe dans l'aréopage européen. C'est dans ce cercle que se renferme la grandeur de la puissance britannique.

Les Allemands se rencontrent dans toutes les parties du globe. Avec les Anglo-Saxons et les Irlandais, ils sont les grands colonisateurs de nos temps. Aux États-Unis, tout en formant de plus en plus un élément à part, ils deviennent citoyens

américains, australiens aux antipodes. Dans ces grands milieux ils renoncent à leur nationalité politiquement, mais, moralement et intellectuellement, ils la conservent. Dans les autres parties du monde transocéanique, le colon allemand se trouvait pour ainsi dire suspendu en l'air. Il manquait d'une protection nécessaire et la demandait à son pays. C'est ce qui explique la politique coloniale que le gouvernement allemand vient d'inaugurer sur une si grande échelle.

La première impression qu'elle produisit en Angleterre, surtout dans les régions officielles, fut celle de la surprise avec un mélange d'humeur. Si mes informations sont exactes, il n'en était pas ainsi dans les colonies. En Australie, il est vrai, redoublèrent les cris demandant des annexions dans le Pacifique, mais, à part quelques jalousies et rivalités individuelles déjà existantes, et qui se produisent souvent entre émigrés de même origine, l'harmonie entre colons britanniques et allemands n'a pas été troublée un instant. C'est que sur les lieux et quand on a sous les yeux la tâche immense qui reste à accomplir, on comprend mieux qu'en Europe qu'il y a encore de la place pour les uns et pour les autres. C'est le côté brillant de la colonisation d'avenir. Mais les ombres ne font pas défaut. J'entends parler de l'élément chinois.

La dernière guerre de l'Angleterre et de la France contre la Chine est, à mes yeux, un événement d'une portée incalculable, non à cause des lauriers faciles cueillis par les armées des alliés, mais parce qu'elle a détruit la vraie, la grande *muraille chinoise*, celle qui avait, depuis la nuit des temps, séparé quatre cents millions d'âmes du reste du genre humain. Et c'est précisément ce qu'on avait en vue : on voulait ouvrir la Chine aux Européens; mais c'est aux Chinois qu'on a ouvert le monde. Le nombre des voyageurs blancs dans l'Empire du Milieu a-t-il beaucoup augmenté depuis 1860 ? Je ne le pense pas. En dehors des résidents des ports libres, personne ne s'y rend, si ce n'est, comme par le passé, des missionnaires, des sœurs de charité et quelques rares explorateurs. Mais les Chinois se sont précipités par les portes ouvertes de leur prison. Évitant jusqu'à présent les pays fort peuplés, et recherchant de préférence les contrées moins habitées, ils inondent, depuis vingt ans, les trois quarts du globe. Eux aussi, à leur manière, sont des colons. Fort bien doué, mais, dans les sphères de la vie intellectuelle, inférieur à l'homme de race caucasienne, actif et sobre à l'excès, négociant-né et, comme tel, d'une probité proverbiale, excellent cultivateur, jardinier hors ligne, cuisinier de premier ordre, l'égal de

tout le monde en ce qui concerne le travail manuel, le Chinois attaque le blanc partout où il le rencontre. Non par la force, il est vrai, mais avec les armes du travail et de la frugalité, il l'arrête, il le vainc, il l'évince. Le secret de ses succès est facile à pénétrer. Grâce à ses qualités, à sa constitution physique et à ses habitudes, il lui est possible de tout faire à moitié prix, tout, dans les limites que j'ai indiquées.

Jetons un regard sur ses conquêtes, qui sont toutes d'une date fort récente, et ici je citerai seulement des faits que j'ai pu constater moi-même sur les lieux. En 1871 tout le commerce anglais avec la Chine était entre les mains de trois grandes maisons anglaises et d'une maison américaine établies à Hong-Kong et à Shangaï, et de plusieurs négociants anglais et allemands de moindre importance dans les autres *treaty-ports* (ports ouverts aux étrangers). Des marchands, également anglais, allemands, américains, servaient d'intermédiaires entre ces maisons et des marchands indigènes dont le rôle se bornait à répartir dans l'intérieur les marchandises importées du dehors. La maison américaine possédait vingt steamers qui entretenaient les communications entre les ports libres du Yang-tsé et des côtes. Aujourd'hui le nombre des maisons étrangères est fort réduit, et tout le commerce inter-

médiaire a passé aux mains des Chinois. Les vapeurs américains ont été achetés par des compagnies indigènes. Les échanges commerciaux de l'Empire du Milieu avec l'Angleterre sont restés les mêmes. On les chiffre toujours à quarante-deux millions de livres sterling, mais la majeure partie des profits est encaissée par des négociants chinois.

A Macao, occupé par les Portugais depuis près de quatre cents ans, le principal quartier de la ville se distingue par le grand nombre et la magnificence relative de ses palais, dont plusieurs datent du seizième siècle. De tout temps il était interdit aux Chinois d'y construire des maisons. Cette défense a été maintenue jusqu'à ce jour, mais beaucoup de ces palais ont été achetés et sont habités par des Chinois.

J'ai parlé dans mon journal des proportions colossales que l'immigration de race jaune a prises à Singapour et dans les pays de terre ferme situés au sud de la Birmanie.

Aux îles Sandwich, comme on a vu, les Chinois sont devenus un élément avec lequel on doit compter.

Je n'ai pas visité les îles Gilbert, un des groupes importants du Sud-Pacifique, ni les ports de la côte occidentale de l'Amérique du Sud, mais, par des documents officiels allemands, je

vois qu'une maison chinoise exerce le monopole du commerce dans l'archipel que je viens de nommer, et j'ai eu sous les yeux des correspondances diplomatiques qui portent à deux cent mille les Chinois immigrés au Chili et au Pérou pendant les vingt dernières années, chiffre énorme quand on le compare avec le nombre peu considérable des populations blanches de ces pays.

Mais c'est aux États-Unis et en Australie, surtout dans les États pacifiques de l'Union américaine, que l'élément jaune a pris de grands développements, et nulle part plus grands qu'en Californie. On sait que la législature de cet État a voté, il y a quelques années, une loi qui défend l'immigration chinoise pendant une durée de dix ans. De leur côté, les ouvriers blancs se défendent, comme ils peuvent, non en admettant, ce qu'ils ne veulent et ne pourraient pas, une réduction du prix de la main-d'œuvre, qui serait cependant le seul remède efficace, mais en employant la force contre les intrus. Les rixes sanglantes sont à l'ordre du jour. Tout dernièrement, dans un des États de l'Ouest, des travailleurs chinois ont été massacrés en masse avant l'arrivée sur la scène du carnage des troupes envoyées à leur secours. Et quel est l'effet de ces actes de violence populaire, de ces actes législatifs aussi iniques que draconiens ? C'est que partout les

Chinois gagnent du terrain. Voyons ce qui se passe à San-Francisco, la grande, la florissante métropole du *slope* pacifique : au point de vue de l'importance commerciale, si je ne me trompe, la troisième ville des États-Unis. La fabrication des cigares forme une des principales branches de l'industrie californienne. Dans les fabriques, des ouvriers blancs et des ouvriers jaunes travaillaient côte à côte. L'automne dernier, les Chinois, se mettant en grève, demandèrent le renvoi de leurs confrères blancs, et les propriétaires, s'excusant devant l'opinion publique sur l'impossibilité de trouver des ouvriers de notre couleur au même prix que les ouvriers jaunes, s'exécutèrent en congédiant les blancs. Les Chinois leur dictent la loi et ils la subissent !

Un journal de cette ville[1] dit : « Les Chinois ne se contentent pas de partager avec nous une de nos branches d'industrie, ils la demandent tout entière pour eux seuls. Après s'être approprié la fabrication des cigares, ils essayeront d'en faire autant pour la confection des chaussures et des habits, et nos fabricants se verront contraints à renvoyer leurs ouvriers blancs, hommes et femmes. » Dans cet article, fort curieux sous plus d'un rapport, les menaces alternent avec des cris

1. *The Morning Call,* du 30 octobre 1885.

d'alarme ou plutôt de vrais cris de douleur. « Ils (les Chinois), continue l'auteur, sont doux et conciliants aussi longtemps qu'ils se sentent faibles, mais ils deviennent arrogants et intraitables quand ils se croient les plus forts. Leur grève montre la race sous son véritable jour. Elle répand une nouvelle lumière sur la *question chinoise*, et n'est au fond autre chose que l'avis donné aux blancs de s'en aller. Les Chinois se croient les maîtres de la situation, et, si ceux qui font la besogne d'une communauté en forment l'essence et la base, il est évident que les blancs, ne trouvant plus d'ouvrage sur la côte du Pacifique, seront obligés de chercher d'autres régions d'où ils ne seront pas expulsés à cause de leur couleur. » Ce langage, tenu à San-Francisco, n'a pas besoin de commentaire.

En Europe on ne connaît le Chinois que par ouï-dire. On est tout disposé à le trouver incommode et désagréable, mais on ne s'en occupe pas autrement, on ne se demande pas ce qu'il sera dans un avenir plus ou moins rapproché. Mais, si on consultait les données statistiques, on serait étonné — et pour ma part je suis effrayé — des progrès continus de cette race. Dans ces circonstances il me semble que les Allemands, joints aux Anglais, aux Irlandais, aux Scandinaves, aux Italiens, enfin aux colons de toutes les nations

européennes, suffiront à peine pour arrêter, avec les armes de l'industrie et de la culture du sol, les flots que ce corps immense dit l'Empire du Milieu ne cesse de vomir de ses flancs. Ce déplacement s'arrêtera-t-il un jour de lui-même? Ces saignées constantes, causées par une émigration dont les proportions vont en augmentant, finiront-elles par tarir les sources de la vie au sein même d'une nation qui compte cent millions d'âmes de plus que toutes les populations de l'Europe réunies? Nous l'ignorons. Personne ne pénètre les secrets de la Providence. Mais ce que nous ne pouvons nous empêcher de voir, ce sont deux immenses réservoirs qui débordent. Deux fleuves s'en détachent : le fleuve blanc, le fleuve jaune ; l'un fécondant les terrains qu'il parcourt des germes de la civilisation chrétienne, l'autre menaçant de les détruire. Déjà sur plusieurs points ils se rencontrent, se heurtent, se combattent. Sur d'autres, le conflit s'annonce. Quelle en sera l'issue finale? C'est le vingtième siècle qui l'inscrira dans ses annales[1].

1. J'ai énoncé ces pensées dans une conférence faite à Vienne, au *Musée oriental*, en février 1885.

Lors de mon voyage dans l'Inde, j'ai rencontré partout le pressentiment d'une guerre prochaine, de toute façon inévitable, avec la Russie. « En ce moment, me disait-on, ses troupes parcourent la partie orientale du khanat de Bokhara situé au nord d'un territoire afghan, et ce territoire n'est qu'une langue de terre étroite qui sépare le khanat de l'Inde. La Russie s'est énormément étendue dans l'Asie centrale. Ses progrès immenses frappent les imaginations du monde mahométan, et, parmi les populations de la péninsule, l'élément mahométan est précisément le plus puissant et le plus important, celui qui cause le plus de soucis au gouvernement de l'Inde. En s'approchant de nos frontières, la Russie nous menace militairement, politiquement, moralement. »

Ces préoccupations, exprimées avec plus ou moins d'abandon, avec plus ou moins de réserve, je les ai rencontrées dans tous les esprits. En compulsant les documents officiels, mémoires et journaux du commencement du siècle, on trouve qu'à cette époque les Anglo-Indiens voyaient déjà les armées de Napoléon envahir leur péninsule. L'analogie est frappante.

Sans se faire l'avocat de la Russie, on pourrait répondre, et l'on a répondu — il est vrai, sans produire le moindre effet — que les Russes, en

agrandissant leurs possessions dans l'Asie centrale, agissent le plus souvent sous l'empire d'impérieuses nécessités ; qu'au fond ils ne font que ce que les Anglais ont fait et font encore dans l'Inde et en Afrique ; que, sans doute, il y a en Russie des ambitieux qui rêvent la conquête et la monarchie universelle en Asie, mais qu'à côté de ces rêveurs il y a aussi une opinion pacifique, et, dans les plus hautes sphères du pouvoir, des hommes éclairés qui travaillent sincèrement et énergiquement au maintien de la paix.

Mais la réponse était toujours la même. On se disait trompé et menacé, et cette fois-ci non par un seul homme, mais par une nation tout entière. Par conséquent ces arguments tombaient à plat.

Deux axiomes semblaient s'être enracinés dans les esprits : *les vues ambitieuses de la Russie* et *Hérat la clef de l'Inde*. En matière de politique, surtout de politique étrangère, j'entends par axiome une vérité évidente ou qui passe pour telle et qu'on ne peut pas prouver précisément parce qu'elle est évidente ou paraît l'être. L'axiome n'est pas un principe. Les principes sont des règles générales et abstraites, dont l'application peut se modifier selon les exigences du temps, mais qui subsistent toujours et

dont on ne s'écarte jamais sans risque et rarement sans dommage. L'axiome est une croyance ferme et, dans l'opinion des croyants, immuable, une étoile fixe sur la sphère mouvante de la politique. Il peut être né dans la tête d'un homme jouissant d'une grande autorité, il peut n'être que la formule d'une série d'expériences, ou un mot heureux jeté dans les masses. Selon les circonstances, il peut servir ou desservir les hommes au pouvoir. Il peut devenir fort incommode quand les gouvernants jugent nécessaire de tourner le dos à l'idole pendant que les gouvernés continuent de l'adorer. Il y a même des moments où un axiome peut devenir un danger et une calamité publiques.

J'ai déjà parlé de l'axiome des *vues ambitieuses de la Russie*; reste à dire un mot de *Hérat la clef de l'Inde*. On l'attribue, j'ignore sur quel fondement, au duc de Wellington. Mais, du vivant de ce grand capitaine, un espace immense séparait la forteresse afghane des frontières de la Russie. Aujourd'hui elles y touchent. S'il est vrai que Hérat est la clef de l'Inde, c'est bien malheureux pour l'Angleterre, car cette clef se trouve suspendue à la porte de l'adversaire. De sa fenêtre il n'a qu'à étendre la main pour la saisir, à moins toutefois qu'elle ne soit gardée par aussi fort que lui. Mais ce ne

sont pas les Anglais qui peuvent la garder. Des distances énormes les en séparent. La garde de la clef est confiée à un ami, et cet ami est l'émir d'Afghanistan.

Nous savons ce que c'est que l'Afghanistan : un champ de bataille entre des prétendants au trône chancelant de l'émir; le théâtre de la guerre à plusieurs reprises entre Afghans et Anglais ; des steppes parsemés d'oasis, habitées par un peuple dont les dispositions sont si peu amicales pour les nouveaux alliés du maître, que l'émir actuel, l'ami et le pensionnaire de l'Angleterre, dans l'intérêt de sa propre conservation, n'a pas ou n'aurait pas osé, dans une occasion récente, concéder aux troupes britanniques le passage à travers son territoire. Les Anglais victorieux lui avaient cependant rendu Candahar, le fort détaché de l'enceinte continue que la nature a érigée pour la défense de leur péninsule. Les travaux de fortifications des défilés et des chemins de fer, qui sont le chemin de ronde derrière ces boulevards naturels, ont été suspendus. Restait donc Hérat, la clef de l'Inde, confiée à la garde de l'émir. Vraiment, si elle ne possédait pas d'autres moyens de défense, l'Inde britannique ne serait qu'un magnifique palais bâti sur des sables mouvants. Mais il y a d'autres moyens : il y a l'épée de l'Angleterre. Si

des hordes afghanes attaquent les avant-postes russes, si quelque officier, commandant un détachement russe, franchit en se promenant les frontières du territoire de l'émir, il y a *casus belli*. En d'autres termes, l'axiome de la clef de Hérat renferme dans ses flancs la guerre entre deux des plus grandes puissances du monde et, indirectement, la guerre européenne.

Heureusement, dans le courant de cette année, peut-être grâce à l'incident de Penjdeh, si riche en enseignements, un grand revirement s'est opéré dans les idées. Hérat commence à s'effacer des préoccupations du public indo-anglais, et le nouveau gouvernement concentre ses soins sur les frontières naturelles de l'Inde. Il fait fortifier les défilés et a repris les travaux du chemin de fer. Ce n'est plus à Hérat que les Anglais, mettant quatre cents milles de steppe entre eux et leur base d'opérations, iront chercher l'ennemi, c'est sur le Helmund qu'ils l'attendront, si ennemi il y a. Les rôles seront intervertis.

Le gouvernement de l'Inde ne cessera pas pour cela de cultiver l'amitié du maître de l'Afghanistan. La valeur de cette alliance est reconnue par les plus grandes autorités en pareille matière, mais plus l'Angleterre sera forte sur ses frontières, moins elle dépendra de l'alliance de l'émir, et plus il lui sera facile de s'en assurer.

Au reste ce ne sont pas les agressions éventuelles de la Russie qui me préoccuperaient si j'étais Anglais : c'est la politique intérieure à suivre dans l'Inde qui absorberait mon attention. J'avoue que certaines idées qui jouissent d'une grande faveur dans certaines régions me donneraient à penser, et aucune plus que le projet de fondre en une seule nation les diverses races qui peuplent la péninsule, de créer une nation nouvelle et de la créer à l'image de l'Anglais.

Je m'arrête ici. Si j'avais à résumer mes impressions de voyage en un seul mot, je dirais : la domination britannique est fortement assise dans l'Inde ; l'Angleterre n'y a qu'un ennemi à redouter : c'est elle-même.

FIN.

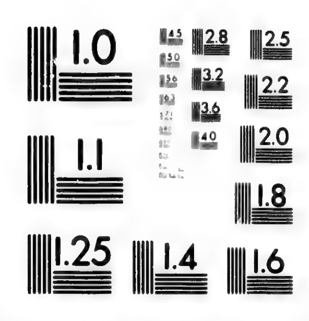
APPENDICE

ITINÉRAIRES ET DISTANCES

		Milles géogr., 60 au degré.	Milles anglais, 69,16 au degré.
b. v.[1]	De Southampton à Cape-Town. .	6 014	
b. v.	De Cape-Town à Port-Elizabeth. .	417	
ch. f.	De Port-Elizabeth à Graham's-Town.		108
v.	De Graham's-Town à King-William's-Town.		73
v.	Excursion au Peri Bush.		18
ch. f.	De King-William's-Town à East-London.		30
b. v.	D'East-London à Durban. . . .	257	
ch. f.	De Durban à Pieter-Maritzburg.		70
v.	Excursion à Swartkop Valley. .		20
ch. f.	De Pieter-Maritzburg à Durban. .		70
b. v.	De Durban à Cape-Town. . . .	804	
b. v.	De Cape-Town à Melbourne. . .	5 923	
b. v.	De Melbourne aux Bluffs (Nouvelle-Zélande).	1 200	
ch. f.	De Bluffs à Invercargill et Kingstown.		106
b. v.	De Kingstown à Queenstown (Lac Wakatipou) et Kinlough. . . .	56	
b. v.	De Kinlough à Kingstown. . . .	56	
ch. f.	De Kingstown à Dunedin. . . .		174
ch. f.	De Dunedin à Christchurch. . .		230
	A reporter.	14 727	899

1. b. v., bateau à vapeur; ch. f., chemin de fer; v., voiture.

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



6"


4.5
5.0
2.8
3.2
2.5
3.6
2.2
2.0
1.8
1.0

		Milles géogr.	Milles anglais.
	Report.	14 727	899
ch. f. et v.	Excursion dans l'intérieur. . . .		114
ch. f.	De Christchurch à Littleton. . .		7
b. v.	De Littleton à Wellington. . . .	178	
b. v.	De Wellington à Picton.	54	
b. v.	De Picton à Nelson.	81	
b. v.	De Nelson à New-Plymouth . . .	146	
b. v.	New-Plymouth à Kawhia-Harbour.	66	
b. v.	De Kawhia-Harbour à Manikau.	80	
ch. f.	De Manikau à Auckland		7
b. v.	D'Auckland à Tauranga. . . .	145	
v. et à cheval.	De Tauranga à Ohinemoutou, les Geysers, Wairoa, lac Roto-Mahana, Cambridge et Hamilton.		172
ch. f.	De Hamilton à Auckland		87
b. v.	Excursion à l'île Kawau.		52
b. v.	D'Auckland à Sydney.	1 334	
ch. f. et v.	Excursion à Richmond.		76
ch. f.	Excursion dans les Blue Mountains.		192
b. v. et ch. f.	Excursion à Hawkesbury-River. .		147
b. v.	De Sydney à Brisbane.	500	
ch. f. et v.	Darling-Downs, Westbrook, Harlexton et retour.		275
b. v.	De Brisbane à Batavia. . 3 686 / Excursions. 98	3 784	
ch. f., v. et cheval.	De Batavia à Buitenzorg, Tjandjoer, Bandoeng, au volcan de Tangkoe-ban-praoe et retour. . . .		325
b. v.	De Batavia à Singapour.	550	
b. v.	De Singapour à Colombo (Ceylan)	1 570	
ch. f.	Voyage à Kandy et intérieur. . .		221
b. v.	De Colombo à Pondichéry. . . .	562	
	A reporter.	23 777	2 574

			Milles géogr.	Milles anglais
	Report		23 777	2 574
b. v.	De Pondichéry à Madras		80	
ch. f.	De Guindy-Park (Madras) à Bangalore (Mysore), excursion au camp et retour à Guindy-Park.			476
ch. f.	Excursion à Conjeveram.			115
ch. f.	De Madras à Hyderabad.			522
v.	Voyages entre Bolaram et Hyderabad.			112
ch. f.	De Hyderabad à Pouna.			515
ch. f.	De Pouna à Bombay			119
b. v. et v.	De Bombay à Goa	230	476	
	Excursion à Goa-Velha . .	16		
	Retour à Bombay	230		
ch. f., v..pal., cheval, éléph.	De Bombay à Ahmedabad . . .			310
	De Ahmedabad à Abou-Road-Station.	115		738
	De Abou-Road-Station à Mont-Abou et retour. . .	30		
	De Abou-Road-Station à Jodhpour-Junction . . .	103		
	De Jodhpour-Junction à Pali	9		
	De Pali à Jodhpour. . . .	55		
	De Jodhpour à Jodhpour-J.	64		
	De Jodhpour-J. à Jeypour.	171		
	De Jeypour à Delhi. . . .	191		
ch. f.	De Delhi à Peshawar.			626
v. et ch.	Excursion dans le Khaibar-Pass .			30
ch. f.	De Peshawar à Lahore, Amritsir, Agra, Allahabad, Bénarès, Calcutta.			1 609
ch. f. et dandy.	De Calcutta à Darjeeling.	364		750
	Excursion au Sikkim. . .	22		
	Retour à Calcutta.	364		
	A reporter.		24 333	8 496

			Milles géogr.	Milles anglais.
	Report.		24 333	8 496
b. v.	De Calcutta à Colombo (Ceylan .		1 412	
b. v.	De Colombo à Albany (King-George-Sound) .	3 379	5 682	
	D'Albany à Glenelg (Adélaïde)	1 818		
	De Glenelg à Melbourne.	485		
ch. f.	De Melbourne à Sydney			580
	De Sydney à San-Francisco :			
Vapeur et voile.	De Sydney à Newcastle. .	55	7 137	
	De Newcastle à Norfolk-Island	900		
	De Norfolk-Island à Suva (Fiji-Islands)	909		
	Excursion à Mbao, aller et retour	70		
	De Suva à Levuka. . . .	60		
	De Levuka à Mango-Island.	115		
	De Mango à Loma-Loma.	36		
	De Loma-Loma à Nina-Tobutava (Keppel-Isl.).	285		
	De Nina-Tobutava à Apia. Upolu (Samoa).	189		
	D'Apia à Pango-Pango (Tutuila-Island)	120		
	De Pango-Pango au West-Cape (Tutuila).	18		
	(2757 dans *l'Espiègle*.)			
	De Tutuila à Honoloulou.	2 280		
	De Honoloulou à San-Francisco.	2 100		
b. v.	De San-Francisco à Portland. .		680	
ch. f.	De Portland à Saint-Paul (North-Pacific-River).			1 911
	A reporter.		39 244	10 987



		Milles géogr.	Milles anglais.
	Report	39 244	10 987
ch. f.	De Saint-Paul à Chicago.		410
ch. f.	De Chicago à Niagara-Falls, par Détroit.		512
ch. f. et b. v.	De Niagara-Falls à Lewston, Toronto, Kingston et Prescott à Montréal.	114	353
ch. f.	De Montréal à Québec.		172
ch. f.	De Québec à Boston.		420
ch. f.	De Boston à New-York.		230
b. v.	De New-York à New-Port et retour	300	
b. v.	De New-York à Queenstown (Cunard Southern track).	2 960	
	Total.	42 618	13 084
	13 084 milles anglais	11 351	
	Total en milles géographiques, 60 au degré	53 969	
	Évaluation en kilomètres.	99 942	



TABLE DES MATIÈRES

INDE

(*Suite et fin.*)

CINQUIÈME PARTIE

OCÉANIE

SIXIÈME PARTIE

AMÉRIQUE DU NORD

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.